PRATIQUE
DES
MALADIES AIGUES
ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT
DE LA FERMENTATION
DES LIQUEURS.

Par M. TAUVRY, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

TROISIÉME ÉDITION,

Revûë, corrigée & nouvellement augmentée sur les Memoires de l'Auteur.

TOME PREMIER.

Sur l'Imprimé.

A PARIS.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas de la ruë de la Harpe, au Saint-Esprit devant la ruë saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy.

A MESSIRE GUY CRESCENT FAGON,

CONSEILLER D'ETAT Ordinaire & Premier Medecin du Roy.

MONSIEUR,

Tous les Systêmes qu'on peut faire sur les causes qui produisent les maladies, n'étant que des conjectures physiques, on ne doit pas s'étonner de voir les Medecins si differens les uns des autres, lorsqu'il faut convenir d'une façon de guerir. La plûpart des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere sont souvent opposez dans leur pratique ; l'esprit de l'homme

est foible, il trouve plusieurs causes possibles d'un même effet; il demeure suspendu, & il est difficile de le déterminer sûrement à agir plûtôt d'une maniere que d'une autre. Cependant il semble, MONSIEUR, *que l'exemple des Personnes illustres & celebres, qui comme Vous aprés des études immenses, des méditations profondes & des experiences sans nombre, se sont dont fait des routes presque sûres, pour guerir les maladies, doit l'emporter sur une vaine incertitude. Heureux qui pourroit imiter cette conduite sage & sçavante que vous observez dans la guerison des Malades! Oüy, je m'estimerois infiniment heureux si j'avois pû l'atteindre d'assez prés en quelques endroits de mon Ouvrage, pour meriter qu'il fut regardé comme une imitation de cette pratique consommée qui fait l'admiration de l'Univers. Toutefois quoique je sois bien éloigné de la temerité de celuy qui sans vous avoir presenté ses écrits, n'a pas laissé de mettre vôtre illustre Nom à la tête de son Livre, & de vous y attribuer une Méthode fort differente de celle que vous tenez; je me flatte,* MONSIEUR, *que vous trouverez dans ce Traité plusieurs sentimens conformes aux vôtres;*

j'ose esperer qu'aprés l'avoir lû, vous ne le jugerez pas indigne de vôtre protection, sans laquelle assûrément il ne seroit point imprimé, & ne verroit jamais le jour : mais si vous l'approuvez MONSIEUR*, le Public qui auroit de l'incertitude sur beaucoup de faits qui y sont rapportez, n'en doutera point, parce qu'il sçait que personne n'a jamais mieux jugé d'une maladie que Vous ; qu'aucun Medecin n'a jamais tant connu de differens médicamens, & n'a jamais mieux sçû les appliquer. Cela fait,* MONSIEUR*, que toute l'Europe vous regarde comme le plus sçavant de tous ses Medecins. C'est aussi ce qu'un Magistrat dont l'integrité ne peut être soupçonnée nous dit à la tête du plus auguste des Parlemens ; & comme il s'énonça beaucoup plus heureusement que je ne pourrois faire, permettez-moy,* MONSIEUR*, de me servir de ces termes : Il dit que quoique Vous surpassassiez tous les Medecins dans l'Art de guerir ; cela ne faisoit cependant qu'une partie de vôtre merite ; que Vous joigniez à une érudition profonde un esprit sublime, & une justesse ou peu de personnes pouvoient atteindre. Pour ne point toucher à un Ta-*

M. le Premier President en répondant à l'invitation des Paranymphes

bleau qui nous parût si naturel & qui nous fit tant de plaisir, je finis en vous assûrant que je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble
& trés-obéissant
serviteur,
DANIEL TAUVRY. D. M.

PREFACE.

LA pratique de la Medecine n'eſt ſans doute fondée que ſur des Obſervations : heureux ſont les Medecins qui en ont beaucoup, qui les apliquent avec prudence , & qui en tirent des conſequences juſtes; ce n'eſt pas qu'avec tous ces ſecours qu'ils doivent à leur propre experience & à celle des autres, ils ne ſe puiſſent tromper , & que la reſſemblance des maladies & de leurs cauſes que l'on confond aiſément quoiqu'elles ſoient réellement differentes, ne les trompent ſouvent dans l'application de divers médicamens qu'ils ordonnent: on doit donc eſtimer ceux qui ſe trompent rarement ; qui dans le peu de certitude qu'on trouve dans l'Art de guérir, ne riſquent

jamais la vie de leurs malades ; qui ne se servent que des remedes qu'ils connoissent & dont le hazard a été tenté par leurs Prédecesseurs. Qu'on ne s'étonne donc plus de voir qu'autrefois les Medecins les plus prudens étoiēt oposez à l'usage des médicamens Chymiques; ils avoient sans doute leurs raisons : & lorsqu'on examine serieusement combien a fallu éprouver de poisons pour mettre, par exemple, le sublimé doux ou la poudre d'algarot en usage, on ne peut assez s'étonner de la temerité de ceux qui les ont employez les premiers. Ces sortes d'épreuves ne doivent pas être faites par des hommes, qui ont la Religion & l'honneur en recommandation ; mais lorsqu'on a suffisamment reconnu leurs proprietez, il est de la prudence de s'en servir: on peut même en faire differens usages pourveu qu'on soit guidé

par des indications justes. Car quoique la raison ne puisse point nous faire découvrir ces sortes de médicamens ni leurs differentes vertus, parce que nous ne connoissons point parfaitement l'essence & les principes des mixtes ; cependant lorsque l'experience nous a montré les effets de quelques-uns, la raison doit conduire dans les differentes applications qu'on en fait.

Quand je dis que la raison ne peut point découvrir les vertus des mixtes naturels; il faut ajoûter qu'elle ne peut point découvrir les proprietez de plusieurs mélanges qu'on peut faire de ces mixtes. Qui auroit jamais crû qu'en ajoûtant l'esprit de nitre au beure d'antimoine, on en feroit un médicament doux, absorbant, sans aucune corrosion, & seulement capable de détruire les aigres, & de pousser par les sueurs; qui auroit crû que l'anti-

moine qui eſt ſans action, aprés avoir ſouffert une détonation avec une égale partie de nitre, deviendroit émetique, & qu'avec le double du même nitre, il perdroit cette qualité Qui auroit crû que le mercure mêlé au ſel commun & au vitriol deviendroit par la ſublimation le plus violent de tous les poiſons; & que ce même poiſon remêlé au mercure, & ſublimé de nouveau, donneroit un médicament trés doux. Ce ſont ſans doute des experiences qui doivent rendre les Medecins trés-circonſpects dans leurs ordonnances, & qui devroient diminuer la hardieſſe des Empyriques.

Lorſque l'on conſidere les morts qu'un bon remede a quelquefois coûté au public, l'on eſt ſurpris comment il peut ſouffrir les Empyriques, & lorſqu'on réfléchit ſur le plaiſir que font aux Medecins les perſonnes qui ten-

tent des remedes qu'ils noseroiét souvent employer, on s'étonnera de la haine qu'ils leur portent. En effet nous devons à leur terité quelques bons remedes, que nous n'aurions point apperçû sans eux; & nous voyons tous les jours les catastrophes funestes qui arrivent aux malades qui se confient à ces temeraires. Ils font tous indifferemment toutes sortes d'épreuves, & n'étant point guidez par la raison, ils doivent necessairement hazarder la vie de leurs malades pour réüssir : c'est ce qu'on pourroit prouver par les ouvrages des plus fameux d'entre eux, & par les Ecrits de leurs amis.

On trouvera dans cette Pratique la maniere de se servir des médicamens les plus surs & les plus usitez. L'on n'y néglige point les médicamens Chymiques, qu'un long usage a rendu sans danger; on suit ce que l'experience a

montré de plus probable; on tâche d'y ajuster les raisons Physiques par lesquelles on explique les differens symptômes des maladies, & sur lesquelles on fonde les indications *curatives* ; on y joint les Remarque des Auteurs les plus celebres pour montrer la convenance qui se trouve entre leurs observations & nôtre Pratique; & si je les cite souvent, c'est parce que je croy que l'authorité est d'un grand poids dans les faits de Pratique : puisque comme la Medecine n'est fondée que sur nôtre experience, ou sur celle de nos Prédecesseurs.

Ce n'est pas qu'on doive croire indifferemment tout ce que nous marquent les Auteurs. Il y en a plusieurs que l'ambition a poussez à hazarder des remedes qu'ils ne connoissoient pas assez: d'autres qui manquent de lumieres se sont trompez; & les uns & les autres en ont quelquefois imposé à

la Posterité. Plusieurs Chymistes se vantent, sans beaucoup de fondement, d'avoir plusieurs specifiques; & comme ils ne se donnent de la reputation dans le monde, qu'en assurant les effets surprenants qu'ils attribuent à leurs remedes, ils gardent dans leur Livre le même caractere d'éffronterie. C'est cet esprit d'orguëil qui a porté *Cardan* à dire qu'il avoit fait des prédictions admirables en examinant le pouls de ses malades : par exemple, il dit qu'il a prévû qu'un malade guériroit ; mais qu'il mouroit peu de tems aprés. *Galien* même ne paroît pas exemt de ces sortes de vanitez, lorsqu'il assure qu'il distingue les inflammations du foye en touchant l'artere, & lorsqu'il fait observer une infinité de differences entre les pulsations qu'on sent bien qu'il a imaginées dans le cabinet. On ne doit pas même toujours avoir

une grande confiance aux remedes qu'il loüe; & il n'ya pas beaucoup de Medecins qui fassent attacher au cou la racine de pivoine, pour guérir quelque épileptique. Sans doute le bon sens & un peu de bonne Physique doivent aider un Medecin à connoître la verité ou la fausseté de ces observations : mais sur tout, il doit examiner, si plusieurs Auteurs de differens caracteres, & qui paroissent originaux, ont approuvez les mêmes remedes: car pour lors il les doit tenter & observer un peu par lui-même; quād il ne voit point d'ailleurs que la raison s'opose aux indicatiōs que ces observations luy fournissent.

Le desordre des fermentations accompagnant presque toutes les maladies aiguës, j'ai cru necessaire de commencer par l'explication des mouvemens de ces liqueurs; & ensuite par l'examen de leurs effets dans l'état naturel

& contre nature: cela m'a donné occasion d'entrer dans le détail des coctions & des crises: ces phénomênes paroissent dans la plupart des maladies; c'est pourquoi les Medecins ont avec raison fondé sur eux toute la Pratique dogmatique: mais l'on y a jusqu'à present mêlé tant de faits faux ou incertains, qu'il est necessaire de demêler ce qui est confirmé par l'experience, de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ou des préjugez des Observateurs. Le Public jugera si j'ai réüssi dans ce dessein. Je passe ensuite aux observations qu'on peut faire en examinant le pouls, la langue, la peau, le visage, le ventre, les urines, les vomissemens, les excrémens du ventre, les sueurs, les crachats, la voix, la respiration & les actions animales, afin de n'être pas obligé de repeter à tous momens des choses qui sont communes à presque toutes les ma-

ladies. Je tâche de faire voir que toutes ces observations son fondées sur la structure des parties, & sur le mouvement des liquides qui coulent dans nos vaisseaux.

Voilà les generalitez qui précedent le particulier des maladies. Lorsque j'en explique le détail, je décris le mieux qu'il m'est possible , les accidens qui leur sont propres, les causes externes qui les produisent, la connexion qui se trouve entre ces causes & l'alteration des parties solides ou liquides, d'où les symptômes qui caracterisent les maladies sont immédiatement excitez. Sur cela je fonde le prognostic qu'on en doit faire , & les indications curatives qu'on doit avoir pour remedier aux accidens , & pour détruire les dérangemens survenus dans nôtre corps.

L'on peut s'étonner de ce qu'à l'imitation de plusieurs Auteurs anciens & modernes , je donne

une façon de guerir ſuivie & methodique, comme ſi la diverſité des temperammens, des âges, des ſexes, des ſaiſons, des régions, des cauſes exterieures, des combinaiſons des maladies & des ſymptômes, ne faiſoient pas varier infiniment ces ſortes de méthodes. En effet, dira-t'on, l'on ne trouve preſque jamais deux maladies tout-à-fait ſemblables: Elles ſont preſque toûjours mêlées les unes avec les autres; ainſi il s'en faut tenir aux préceptes generaux de l'Art, & laiſſer à la prudence du Medecin le ſoin de les appliquer.

Mais pour juſtifier le deſſein de cet Ouvrage, l'on doit ſçavoir qu'il ſupoſe, que ceux qui le liront ſont déja inſtruits des principes generaux de la Medecine; qu'ils connoiſſent les varietez qui ſe trouvent dans les ſujets differens & qu'ils ſont capables de ſuivre les indications

qu'on leur dõne. Ainsi les méthodes pour traiter chaque maladie, ne sont proprement que des exẽples ou des applications que je fais des loix generales de guerir, & que chaque Medecin peut & doit changer dans plusieurs rencontres. Je donne aussi des exemples de ces changemens en quelques maladies : Et si je ne le fais pas par tout, c'est qu'il y a quantité de circonstances qu'un Medecin ne peut pas absolument négliger. Tout le monde sçait qu'une femme grosse, ou nouvellement accouchée , ou dans le tems de ses regles, ou nourrice, doit être traitée de differentes façons dans ses maladies: on n'ignore pas aussi qu'un enfant à la mamelle , doit être traité d'une autre façon qu'un adulte, ou qu'un vieillard. Nous avons cependant négligé à dessein d'entrer dans tout ce détail ennuyeux & inutile à ceux qui ont les prin-

cipes de l'Art;& nous nous sommes contentez de donner une méthode pour guérir chaque maladie, en la considerant comme elle est, dans l'état le plus ordinaire, dans une saison & dans un païs temperé, & sans estre accompagné d'autres maladies ou de symptômes extraordinaires ; c'est pourquoy l'on ne doit considerer cette Pratique que comme un amas d'exemples pour former dans les jeunes Medecins la facilité de trouver les indications ; & de les appliquer.

Comme dans les maladies que je propose, j'observe toûjours l'état où se trouvent les premieres voyes, il semble que j'aurois dû apporter quelques preuves pour établir ce Systéme, & pour détruire l'opinion de quelques Novateurs qui admettant des levains ou des fermens corrupteurs dans le sang ou dans les esprits, ne veulent se servir que d'anti-

dotes ou d'alterans pour guérir les maladies, & qui méprisent presque tous les évacuans. Mais j'ay examiné cette question, en parlant des médicamens, & je ne vois pas qu'on puisse soutenir serieusement, que toutes nos maladies viennent du déreglement du sang, ou des esprits. J'avoüe que les passions, peuvent en remuant les parties spiritueuses, & en agitant tout le genre nerveux causer des maladies: mais il n'est pas moins certain que l'air en se mêlant au sang, peut causer la dissolution, la coagulation ou le dérangement des parties de cette humeur, & qu'il peut arriver qu'un chyle mal fait soit l'unique cause de quelque maladie.

Mais si le trouble ou l'agitation des esprits, & la dissolution du sang, ont rempli les premieres voyes des matieres infectées du prétendu ferment, que feront les antidotes ou les alterans? Si l'on

ne se sert pas premierement des évacuans, comment ces remedes pénétreront-ils avec leurs vertus, dans le sang? Mais, dit-on, les premieres voyes ne sont point remplies dans les corps de ceux qui sont morts de maladie; on n'y trouve point ces amas d'humeurs; il faut donc que ces excrémens soient contenus dans le sang, & que les purgatifs & les émetiques les produisent par une espece de colliquation & de fonte?

Quand cette objection seroit vraïe, qu'en pouroit-on conclure? rien sans doute qui soit contraire à nôtre systême. La masse du sang est remplie de sucs étrangers; l'on s'apperçoit par des nauzées, par le gonflement des glandes intestinales que la masse du sang commence à s'en décharger, ou à s'efforcer d'en faire la separation par ces endroits, il faut donc l'aider; & les vomitifs,

& les purgatifs ſecondant ces ſortes d'efforts, ne peuvent que diminuer les cauſes de la maladie. Mais qui a dit à ces Modernes que les matieres qu'ils ne trouvent plus dans les premieres voyes, n'y étoient point pendant que le malade vivoit? les convulſions du diaphragme, des muſcles de l'abdomen, & des fibres charnuës du canal inteſtinal, en peuvent avoir pouſſé une grande partie dans les routes de la circulation; & ces humeurs cruës ou gluantes, peuvent en achevant de fixer les parties ſpiritueuſes du ſang, cauſer la mort. Enfin, il y a pluſieurs cadavres dans leſquels on trouve cette abondance d'humeurs : Elles viennent, il eſt vray, de la maſſe du ſang ; mais comme nous le prouvons ailleurs, c'eſt un ſymptôme qui tient lieu de cauſe. A toutes ces raiſons je n'ay rien à ajoûter que l'experience d'un

grand nombre de ſiécles. Les purgatifs dont on ſe ſervoit du tems d'Aſclepiade, approchoient fort de la nature des venins. Il fit une ſecte opposée à leur uſage, qui s'évanoüit bien-tôt par ſes mauvais ſuccés. Vanhelmont a crié contre les purgatifs ; cependant l'on ne s'en eſt pas moins ſervi, il n'a pu détromper le Public là-deſſus.

Morton, ſuivant le ſyſtême de Vanhelmont, qu'il tâche de rendre plus intelligible, ne veut que des antidotes pour chaſſer le venin mêlé aux eſprits, ce que Vanhelmont appelleroit calmer la fureur de l'Archée. Mais nous nous appercevons tous les jours dans la Pratique, des bons ſuccés des émetiques, & des purgatifs, & lorſqu'on les néglige pour s'attacher aux ſpecifiques, l'on ne va pas loin ſans tomber.

Je ſçay bien que quelques ſpecifiques ont de tems en tems

une reputation qui ſurpaſſe de beaucoup celles des autres remedes ; mais pour l'ordinaire cete reputation diminuë bientôt ; & l'on voit quelle n'étoit ſoutenuë que par la nouveauté, le ſecret & la hardieſſe ou la cabale de ceux qui ne peuvent ſe laſſer de loüer les remedes qu'ils prétendent leur être particuliers:à force de dire que leurs ſecrets ſont admirables, ils ſe le perſuadent enfin, & le font croire pendant quelque tems au Public, qui ne tarde guéres à ſe deſabuſer, ou à reconnoître que ces remedes, quoique bons, ont beſoin d'eſtre précedez par d'autres, pour vuider ce qui eſt contenu dans le canal inteſtinal, lors qu'il s'y fait des fontes ou des décharges.

LETTRE

De Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, & Professeur Royal en Botanique au Jardin du Roy, écrite à l'Auteur, au sujet de l'Aphorisme 22. de la premiere section.*

VOus me fîtes l'honneur, Monsieur de me demander dernierement mon sentiment sur l'Aphorisme 22. section 1. Voicy comme je crois qu'on le doit expliquer.

Concocta, dit Hippocrate, *medicamentis educenda ac movenda sunt, non cruda, neque per initia, nisi turgeant; sed plerumque non turgent.*

Ce grand homme assure qu'il ne faut évacuer qu'aprés la coction des humeurs, si ce n'est dans les maladies où la matiere qui les cause, est en orgasme, c'est-à-dire, qu'elle menace d'attaquer tout à la fois les principales parties du corps. Hippocrate ajoute que cette matiere n'est pas fort souvent en orgasme, d'où l'on a generalement conclu qu'il falloit attendre les signes de coction, & que l'on ne devoit évacuer que fort rarement dans le commencement des maladies.

Cependant il me semble qu'il faut distinguer deux choses dans cet Aphorisme, le précepte, & l'observation. Le précepte est general, & doit être suivi par tout & sans restriction par les Disciples d'Hippocrate: Mais l'observation n'est que particuliere, & ne regarde que le pays où Hippocrate a vécu. Vous expliquez si bien, Monsieur, ce que c'est que

l'orgaſme, & quels ſont les accidens qui l'accompagnent, qu'on ne peut ſe tromper en évacuant hardimens toutes les fois que ſes indices paroiſſent ; mais que la matiere ſoit ſouvent ou rarement en orgaſme, c'eſt un fait qui varie ſelon les lieux. Il faut qu'un Medecin examine avec beaucoup de ſoin, les maladies qui regnent dans ſon païs. Il eſt certain que celles que l'on appelle fort aiguës, ſont aſſez rares dans la Gréce : On y voit ordinairement beaucoup de fiévres accompagnées de fâcheux rhumatiſmes, ou d'autres ſortes de fluxions qui fatiguent plus les malades par leur longueur, que par leur violence. La fiévre hectique & les fiévres intermittentes y ſont fort communes. La peripneumonie n'y eſt pas ſi dangereuſe qu'en France, non plus que la petite verole & la rougeolle ; mais les dartres & les autres ma-

ladies de la peau, l'affection hypocondriaque & les hémorroïdes , y sont trés-difficiles à guérir. Il n'y a de maladie fort aiguë que la peste : mais outre qu'elle y est beaucoup plus rare que dans l'Egypte & dans l'Asie mineure, les pestiferez se promenent dans les ruës , reglent leurs affaires & prẽnent le soin d'avertir leurs amis de s'éloigner d'eux. S'ils étoient d'abord secourus , on en gueriroit la plûpart ; car dés le moment que le bubon paroît , comme l'on n'en sçauroit prévoir les suites , il faudroit y appliquer les escarrotiques, afin de le détruire entierement , & donner en même-tems les émétiques & les cordiaux nécessaires ; on ôteroit ainsi la matiere qui se met quelquefois en orgasme , & la plûpart des malades en seroient quittes pour quelques vomitifs.

Pour revenir à l'Aphorisme,

je dis, Monsieur, que le précepte d'Hippocrate n'ayant point de rapport essentiel avec l'observation qu'il y a jointe, il ne faut pas conclurre en general qu'on ne doive évacuer que rarement dans le commencement des maladies, mais plûtôt qu'il faut le faire souvent, ou rarement, selon que l'orgasme est fréquent ou rare dans le païs où l'on se trouve. Les Empyriques ont eû grande raison de dire, qu'il falloit accommoder la pratique de la Medecine à la diversité des lieux : *& aliud opus esse Romæ*, comme dit Celse, *aliud in Ægypto, aliud in Gallia.* Hippocrate n'auroit pas manqué de marquer, que *materia sæpè turget*, s'il avoit exercé la Medecine en France où les maladies avec orgasme sont trés-fréquentes. Des Medecins qui ont pratiqué dans le Levant, m'ont assûré qu'on n'y voyoit pas des

fiévres aiguës, ny des péripneumonies semblables à celles que l'on voit chez nous & chez nos voisins. Les signes de l'orgasmes imposent quelquefois aux plus habiles Praticiens : Ainsi je crois qu'il faut user de beaucoup de diligence, même dans les occasions où ces signes ne sont que douteux, cette pratique est heureusement confirmée par l'expérience des plus grands Medecins du Royaume. Je souhaite, Monsieur que vôtre livre desabuse ceux qu'une prévention mal etenduë pour les Anciens, & une fausse apparennce de prudence ont jettez dans une pratique opposée.

Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obéïssant serviteur,
TOURNEFORT.

APPROBATION

De Messire GUY CRESCENT FAGON, *Conseiller d'Etat ordinaire, & premier Medecin de Sa Majesté.*

LEs maximes d'Hippocrate & des bons Auteurs modernes, sont si judicieusement employées dans ce Traité, que l'esprit de l'Auteur & son travail en partagent l'honneur également: & il y expose d'une maniere si conforme à l'experience & à la raison, le salutaire Avis d'Hippocrate sur l'occasion de purger dans la fougue des humeurs qui paroît souvent au commencement des maladies aiguës, que cet endroit seul mériteroit l'applaudissement qui est dû generalement à tout son Ouvrage, lequel Nous jugeons trés-digne d'être imprimé, & d'autant plus utile au public, qu'il peut engager les Medecins prévenus, à faire des réflexions qui les déterminent à une pratique plus heureuse. Fait à Versailles, ce 4. Mars 1698. Signé, FAGON.

APPROBATION
Du Censeur Royal.

JE soussigné Nicolas Andry Docteur Regent de la Facultê de Medecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal en Medecine, certifie à Monseigneur le Chancelier qu'aprés avoir examiné par son ordre cette *Pratique des maladies aiguës & des maladies croniques ou habituelles composée par Mr. Tauvry, de l'Academie des Sciences, Medecin de la Faculté de Paris*; Je n'y ay rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 21. Septembre 1711.

ANDRY.

APPOBATION
De Monsieur DE SAINT-YON, Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université. de Paris.

JE voudrois de tout mon cœur, que les Medecins pussent lire ce Livre avec toute l'application qu'il mérite; les jeunes entreroient dans la bonne voye, & les vieux reviendroient peut-

être de la fureur qu'ils ont pour la saignée. En mon particulier, j'ai trouvé dans le Livre de mon Confrere beaucoup d'érudition, de litterature & de bon sens. Fait à Paris ce 20. Février 1698. DE SAINT-YON.

APPROBATION

De Monsieur POIRIER, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

LA plus sûre & plus solide Methode de pratiquer la Medecine, dépendant principalement de l'application des remedes à divers sujets, dans les differentes circonstances des maladies, elle ne sçauroit être mieux conduite ni rectifiée que par la capacité, les lumieres & l'experience du Medecin, qui doit encore avoir une probité inviolable, pour exercer une profession si noble & si nécessaire. C'est à cette Regle qu'il faut rapporter toutes les laborieuses & pénibles recherches qui se font pour la perfection; & comme Monsieur TAUVRY, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris

s'en est utilement servi dans son Livre de *Pratiques pour les Maladies aiguës*, je me sens obligé, en l'approuvant, d'assûrer qne les meilleures Maximes y sont conformes à la Doctrine d'Hippocrate, & aux observations de plusieurs Praticiens de nôtre siécle. Fait à Paris ce 19. Février 1668. POIRIER.

APPROBATION

De Monsieur CRESSE' *le Fils, Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

LA juste étenduë d'une simple Approbation ne me permet pas de renfermer dans celle-cy toutes les circonstances particulieres qui m'ont paru rendre recommãdable le Livre qui va être publié sous le titre de *Pratique dans les maladies aiguës*. Je me sens obligé de me réduire à le loüer uniquement par raport à la prudence avec laquelle l'Auteur s'y déclare au sujet des differens sentimensqui partagent aujourd'hui les Medecins sur le fait de la Saignée, de la Purgation & des remedes que la Pharmacie tant ancienne que moderne leur fournit

dans ces ſortes d'occaſions. Il y eſt autant éloigné de la folle paſſion pour la Saignée, que de l'entêtement avec lequel il y en a qui font gloire de la décrier & de ne s'en preſque jamais ſervir. Il y paroît opposé également à la temerité de ceux qui purgent indifferemment en toute rencontre, & à la timidité des autres qui ſont détournez de le faire pour les moindres obſtacles qui ſe préſentent ; trés-peu inſtruits en cela de la conduite d'Hippocrate, qui uſoit trés-ſouvent de purgatifs dans la crudité même la plus outrée. Enfin ſans renoncer à la conſideration que merite l'experience de pluſieurs ſiécles, il ſe ſert de beaucoup de remedes, qui quoy que nouveaux & empruntez de la Chymie, ſont néanmoins d'autant plus à accepter, que leur vertu bien averée eſt aſſûrément plus efficace que celle d'aucuns de ceux que l'Antiquité a découverts. Quiconque ſe ſera bien informé par la lecture de ce Livre des ſentimens particuliers que témoigne y avoir Monſieur TAUVRY au ſujet de ces trois articles, ſur leſquels toute la Medecine eſt établie, ſe trouvera l'eſprit meublé d'un trés-grand nombre de maximes inconteſta-

bles, qui le conduiront avec la derniere seureté dans la cure de toutes les maladies aiguës. Ce sont là les principaux motifs qui m'ont fait tant souhaiter qu'il se déterminât enfin à gratifier le Public de cet Ouvrage, & qui m'ont engagé à luy donner ce petit mot d'approbation. Ce 22. Février 1698. CRESSE' *le fils*.

APPROBATION

De Monsieur TOURNEFORT, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.*

RIen n'est plus important dans la pratique de la Medecine, que la connoissance des Maladies aiguës. Leur nature & leurs causes sont aussi cachées, que leur prognostic est trompeur, & que leur guérison est incertaine: Ainsi l'on ne peut trop loüer le dessein qu'a eû Monsieur TAUVRY d'éclaircir ces matieres: Il raisonne sur des principes solides, il appuye ses raisonnemens par des observations exactes. C'est pourquoy je suis trés-persuadé que son Livre, qui a pour titre *Pratiques des Maladies aiguës*, sera

trés-utile au Public. A Paris ce 25. Février 1698.

TOURNEFORT.

PERMISSION

De Monsieur BOUDIN, *Conseiller Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.*

NOus Conseiller, Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris: Ouy le Rapport de Messieurs St. Yon, Poirier, Cressé & Tournefort, commis par la Faculté à l'examen d'un Livre intitulé *Pratiques des Maladies aiguës*, par Monsieur TAUVRY, Docteur Regent de ladite Faculté, avons consenti qu'il fût imprimé comme trés-utile à tous ceux qui veulent s'instruire dans la pratique de la Medecine. Fait à Paris le 23. Février 1698.

BOUDIN, Doyen.

TABLE
DES CHAPITRES.

PRATIQUE
POUR LES MALADIES AIGUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fermentation.

LA Fermentation eſt un mouvement excité par la matiere ſubtile dans les principes qui compoſent un mixte. Quelques-uns expliquent la fermentation en ſuppoſant dans les matieres fermentatives une infinité de reſſorts continuellement tendus par des liens imperceptibles qui venant à être briſez par quelque coup, ou par le mélange de

quelque liquide donnent occasion à ces ressorts de se débander & de produire une agitation tumultueuse entre toutes les particules de ces matieres avec plus ou moins de violence selon la force dont ils étoient tendus.

Mais puisque pour rendre raison de la vertu élastique, on est obligé de recourir à la matiere subtile, nous devons toûjours regarder cette matiere comme une des principales causes de cette émotion intestine, aussi bien que du feu & de la lumiere. Et ceux qui raportent ces phénomênes à des corpuscules ignés renfermez dans les substances qui s'allument ou qui fermentent lorsque, selon ces Physiciens, de tels atomes se trouvent dégagez de leurs étroites prisons, & qu'ils ont la liberté de se remuër plusieurs ensemble dans des pores élargis, ne disent rien qui ne s'entende encore mieux par l'action de nôtre matiere déliée qui semble animer toute la nature, & qui traversant toutes les porositez des corps sensibles y forme entre leurs parties des arrangemens & des émotions suivant les dispositions qu'elle y trouve, & suivant les obstacles qui se présentent à son rapide cours.

Le mouvement de fermentation peut débarasser les particules les plus volatiles d'avec les plus lourdes & les plus grossieres, & les mettre en état de s'en séparer aisément : ou bien ce même mouvement les separe actuellement, & en dépoüille le mixte : ou enfin il mêle les parties les plus subtiles aux plus grossieres.

Differẽce entre la Fermentation & l'Effervescẽce.

L'on connoit facilement que la Fermentation doit differer beaucoup de l'Effervescence, ou de la simple agitation des liqueurs: car si les parties homogenes d'un corps sont simplement remuées, ou par le feu, ou par quelque autre impression externe, quoyqu'il y ait quelques particules qui s'envolent, ou qui se détachant des autres se rendent propres à s'en éloigner, l'on ne doit pas appeller ce mouvement Fermentation ; ce mot n'appartient à proprement parler, qu'aux grands changemens qui sont des suites du desordre des principes, ou de la corruption des figures des parties les plus intimes & les plus essentielles du mixte où elle s'introduit: ce qui se remarque par les nouvelles qualitez qu'il acquiert: Car comme les differentes modifications d'un corps dépendent

de la figure de la mobilité, de la situation & du different arrangement de ses parties; quand tout cela vient à être changé par la Fermentation, il est impossible que le mixte ne reçoive quelque alteration considerable.

C'est pour cette raison que les corps qui ont des parties fort mobiles & differentes les unes des autres, sont tres propres à la Fermentation; car par la diversité de leurs figures & de leurs pores, les passages de la matiere subtile étant fort interrompus, son mouvement qui se fait toûjours en ligne droite pendant qu'il ne trouve point d'empêchement, doit se réfléchir en rencontrant differens obstacles, & donner un ébranlement presque continuel aux diverses parties qui composent le mixte. Au contraire, les corps qui ont des parties fort semblables les unes aux autres, ou étroitement liées entre elles, ne sont pas disposées à la Fermentation; c'est pourquoi nous voyons que la simplicité des Eaux distilées, & des principes des Chymistes fait qu'ils ne fermentent point à moins qu'on n'en mêle de differens les uns avec les autres: de même l'experience nous montre que les mineraux, principalement les métaux, ne

fermentent point, parce que leurs parties ſont ſi bien liées enſemble que même par la violence du feu elles ne changent nullement de figure, ni promptement de ſituation. J'ay dit que les metaux ne fermentent point; car quand on les jette dans quelque diſſolvant, & qu'on voit une diſſolution de leurs parties, avec un mouvement conſiderable dans le menſtruë, l'on ne doit pas dire que ce ſoit une veritable Fermentation, parce qu'il ne ſe fait aucun changement dans les principes du métal: & la figure des parties métalliques n'eſt point changée, puiſque quoiqu'on les voye ſous la forme de ſels ou de liqueurs, cependant on les fait retourner facilement dans leur premier état, quand on a enlevé les parties du diſſolvant qui les cachoient.

Exaltation qui ſuit la Fermentation.

L'on voit en faiſant fermenter les plantes, que leurs ſels volatils ſe dégagent des parties groſſieres qui les envelopoient. Tous les Chymiſtes ont remarqué & ont ſenti la peine qu'ils avoient à tirer les ſels volatils de quelques plantes, quand ils ne les avoient pas laiſſé fermenter. Le moût de vin ne produit par la diſtilation, qu'une huile aſſez groſſiere; au contraire le vin nous

donne un esprit ardent qui contient beaucoup de souphres subtils & exaltez. Enfin la maturité des fruits dépendant de l'attenuation des souphres, des sels & des esprits, est encore un effet de la fermentation; car par le mouvement qu'elle leur donne, leurs parties roides se rompent, ou deviennent pliantes, & les sels se trouvent mélangés & embarassés avec les huiles; c'est apparemment par cette raison que le fruit verd perd sa saveur desagreable en meurissant.

Dissipation.

Mais quelquefois par la continuation de la Fermentation, les parties volatiles qui s'étoient dégagées des parties grossieres abandonnent absolument le mixte, ce qu'on peut observer dans les plantes qui se tournent en pourriture; car pour lors l'on n'en peut tirer qu'une bien petite quantité de sels volatils, ou d'esprits; cela arrive en peu de temps aux plantes dont le tissu est fort lâche, & fort abreuvé de sucs aqueux. Enfin quand une certaine quantité de parties volatiles s'est échapée d'un mixte, ce qui reste se trouve tellement enveloppé dans des parties grossieres & salines, qu'il n'en peut pas sans peine être separé, comme l'on

peut voir dans le vinaigre, dont le goût piquant & rude nous apprend qu'il n'y a plus que les sels acides & pointus qui s'y puissent faire sentir: cependant l'on ne peut pas dire que toutes les parties spiritueuses se soient échapées, puisque par la distilation l'on tire du sucre de Saturne, un esprit ardent fort semblable à l'esprit de vin; ce qui ne peut venir que de ce que la cendre du plomb ayant absorbé les aigres, a donné lieu aux parties volatiles du vinaigre avec lequel on prepare ce sucre de se dégager. Je pourrois encore marquer quelques autres Fermentatiõs, où l'on voit les esprits se remêler aux parties grossieres; tous les sels regénerez nous en pourroient fournir des exemples, mais ce que j'en ay dit me paroit suffisant.

Outre tous ces effets il y en a encore d'autres qui semblent appartenir à la Fermentation, comme sont la dissolution & la précipitation; car quoiqu'elles se fassent quelquefois sans un mouvement fort apparent, cependant, parce qu'elles changent la nature du composé, on les doit mettre au nombre des mouvemens propres aux principes.

Dissolutions vrayes.

Il y a de deux sortes de dissolutions & de précipitations de mixtes: les unes

ſont veritables, les autres ſont apparentes. Le bois eſt veritablement diſſout par le feu, puiſque ſes parties ſalines huileuſes, aqueuſes & terreſtres ſont tellement ſeparées les unes des autres, qu'on ne peut point les raſſembler pour en faire de nouveau bois; d'où l'on doit conclurre que le mouvement & la diſſolution s'eſt faite juſques dans les principes qui compoſoient le bois.

Diſſolutions apparentes. Au contraire, les diſſolutions fauſſes ou apparentes diviſent ſeulement les parties homogênes & integrantes d'un mixte, ſans en changer la nature; c'eſt de cette maniere que l'eau diſſout le ſucre ou la gomme Arabique. Il y a encore d'autres diſſolutions apparentes, qui en déguiſant davantage la nature du mixte, ſemblent approcher des diſſolutions veritables; ainſi les diſſolvans qui contiennent beaucoup de parties ſalines, & dont on ſe ſert dans la diſſolution des métaux, font toûjours paroître un nouveau corps aprés la diſſolution; mais ce n'eſt qu'un déguiſement des parties métalliques par l'addition des parties du diſſolvant.

Précipitation vraye. Quant à la precipitation, nous en voyons pluſieurs exemples veritables, ſoit dans le lait, ou dans les liqueurs

propres à boire, qui fermentent & se purifient: c'est pourquoy le fromage est tres-different du beurre & du petit lait.

La précipitation se fait, parce que les parties d'une liqueur fermentative n'étant plus agitées par des mouvemens du dehors, comme du Soleil, du feu, ou des autres corps qui les remuoient toutes ensemble pêle-mêle, n'ayant plus que le mouvement lent & invisible qui fait la liquidité, chacune a la liberté de suivre l'impression de sa propre pesanteur, & de se situer dans des lieux proportionnez à sa grandeur, & à sa figure, en haut, en bas ou dans le milieu, ce qui s'execute soit par les seules loix de la mécanique, à peu prés de la même maniere que quand on agite de la poussiere de bois, ou d'autre matiere, sur une carte, ou sur un papier, principalement si on les fait tourner en rond, car on voit les parties les plus grossieres & les plus rameuses se loger à l'exterieur autour des autres, & les plus subtiles prendre le milieu: soit par un changement de consistance & de figure, lequel rend les parties qui nageoient dans le liquide plus ou moins pesantes ou faciles à s'accrocher les unes aux autres, d'où il arrive une séparation ou des-

union générale, les parties les plus massives tombant au fond, & les plus rares ou les plus legeres montant au dessus. Nous avons un exemple de la premiere précipitation dans le vin, & de la seconde dans le lait.

Precipitation fausse.

Pour ce qui concerne la fausse précipitation, elle a coûtume de suivre les fausses dissolutions : car quand par le moyen d'un dissolvant l'on a rendu un métal imperceptible dans la liqueur où il est dissout, de sorte que chaque partie métallique semble être incorporée, & de même poids avec cette liqueur, si l'on ajoûte quelque corps qui diminuë la force du dissolvant, l'on voit au même instant que les parties du métal qui étoient suspenduës, tombent au fond, quoique la liqueur n'ait point diminué de poids en pareil volume, ou que sa quantité soit moindre, ce qui donne lieu de conclurre avec vrai-semblance que les parties métalliques sont devenuës plus pesantes : Et l'on peut facilement découvrir ce qui a augmenté leurs poids en raisonnant à peu prés ainsi. La force du dissolvant se diminuë quand on y mêle quelque chose qui peut rompre quelques-unes de ses parties. Le poids ne peut point

augmenter dans les parties métallique, ſi ce n'eſt par un ſurcroit de nouvelle matiere qui s'y joint & qui ne peut point s'y joindre, ſi elle n'entre dans leurs pores. Or l'on ne voit pas d'où pourroit venir cette nouvelle matiere, ſi ce n'étoit des parties du diſſolvant qui ont été rompuës. Ce ſont donc les fragmens du diſſolvant leſquels en entrant dans les pores du metail, le rendent plus peſant : & l'on ne s'étonnera point de cet effet, ſi l'on prend garde qu'en chaque partie de la liqueur, il y a des parties metalliques & des pointes rompuës du diſſolvant ; & que d'un autre côté ces pointes ſont tout à fait ſemblables aux pores du métal, ſoit qu'elles fuſſent telles naturellement, ou qu'elles ayent pris figure de ces pores en s'y figeant, comme l'eau prend celle du vaiſſeau où elle ſe glace; & l'on ſera tout à fait confirmé dans cette penſée, ſi l'on examine la poudre qui s'eſt precipitée, car l'on y remarque viſiblement les parties du métal mêlées & imbuës des particules ou des pointes du diſſolvant.

Pour faire concevoir ce qui ſe paſſe de plus merveilleux dans la diſſolution des métaux, ſçavoir cette ſuſpenſion

des particules métalliques également répanduës en tous les endroits de leur liqueur dissolvante dont les parties sōt en même volume incomparablement moins pesantes que celles des métaux, il est permis de suposer ou que toute la substance de la liqueur est dans des mouvemens, qui bien qu'insensibles sont toutefois assez forts pour disperser de tous côtez la poussiere métallique, de même qu'un air fort agité fait voler de toutes parts les brins de paille & de bois qu'il peut environner : & ce que le précipitant fait n'est autre chose qu'une diminution qu'il occasionne dans le mouvement du dissolvant, & en consequence de laquelle les corpuscules métalliques tombent incontinent, parce que leur poids l'emporte alors sur leurs autres déterminations. On conçoit aussi que les particules d'un dissolvant peuvent avoir tant d'homogéneité & de convenance avec celles d'un dissoluble qu'elles se mêleront intimement & demeureront attachées ensemble, jusqu'à ce qu'un corps encore plus propre à s'unir étroitement avec le dissolvant vienne à s'introduire dans ce mélange & à obliger le dissolvant de quitter prise,

& de se débarasser de la matiere qu'il tenoit en dissolution.

CHAPITRE II.

Des Fermentations qui se passent dans nos corps.

APrés avoir parlé de la Fermentation en general, il en faut faire quelque application à celles qui se passent dans nous, afin qu'on voye plus clairement quelle est la constitution du sang en chaque espece de fiévre causée ordinairement par la dépravation du mouvement fermentatif naturel.

Il se trouve des Medecins qui pretendent qu'il n'y a aucune fermentation dans nôtre corps; ils n'en admettent pas même dans le ventricule pour le changement des alimens en chyle. Il y en a d'autres qui leur sont tout à fait opposez; & qui ne se contentent pas de reconnoître des fermentations, mais qui supposent aussi des levains, dans les differentes parties du corps où il se fait des separations ou des changemens: comme dans le cerveau, pour la génération des esprits animaux; dans

Imaginations de quelques Medecins.

le foye pour la filtration de la bile ; dans les testicules pour la formation de la semence : & non contens d'avoir imaginé tous ces divers fermens, quelques-uns d'eux en mettent encore un different dans chaque partie, pour convertir le sang qui y aborde, ou en chair, ou en os &c.

Preuves de la Fermentation qui se fait dans le ventricule.

Quand on veut chercher de bonne foy la verité, on distingue bientôt ce qui est vray & suffisamment prouvé, de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ; c'est pourquoy si l'on refléchit serieusement sur ce qui se passe dans le ventricule, l'on sera persuadé qu'il s'y fait continuellement quelque fermentation. Le gonflement du ventre, les rapports, les vents, qui s'échappent par en haut & par en bas, & sur tout les sels volatils qu'on tire en grande quantité du sang, des parties, & des excremens des animaux, sans les avoir fait fermenter, sont autant de preuves incontestables de l'action des levains dans le ventricule & dans les liqueurs des êtres sensitifs : car comme il y a beaucoup d'animaux qui ne se nourrissent que de plantes, l'on ne pourroit pas tirer facilement de leurs parties, de leurs liqueurs, & de leurs

excremens des sels volatils, si les plantes n'avoient souffert quelque espece de fermentation avant que de s'y changer. Mais je ne conçois pas qu'on puisse douter de cette verité, si l'on fait reflexion que quand les herbes sont dans un lieu chaud & humide elles fermentent d'elles mêmes, & que si l'on serre le foin dans le tems qu'il est moëte, il devient quelquefois si chaud par la Fermentation, qu'il s'allume comme si l'on y avoit mis le feu. Enfin la liqueur qui coule des glandes salivaires, de l'estomac, & du pancreas, contient quantité de principes actifs; & il ne seroit pas difficile de prouver par l'analyse & par des experiences qu'il y a des acides, des alkalis, des souphres & des parties salines dans nos humeurs; & les alimens, d'un autre côté, contenant des parties de diverses nature, il est bien difficile qu'ils soient dissous sans fermentation: l'on peut ajouter à toutes ces raisons, que le chyle ne retient point toutes les qualitez des alimens; & qu'ainsi il est necessaire qu'il soit arrivé un changement considerable dans les principes qui les composoient. En effet il semble que la douceur & la blancheur du chyle ne

soient qu'un mêlange temperé des parties sulphurées & des parties salines.

J'accorderay aisément que le mouvement du cœur ne dépend pas de la Fermentation du sang, pourveu que l'on ne veüille pas conclurre de là qu'elle seroit inutile ; car quoique le sang soit d'une qualité tres-conforme à la Nature, cependant parce qu'il contient des parties fort differentes les unes des autres, il se fait toûjours quelque combat entr'elles. En effet, d'où viendroit la chaleur continuelle qu'on y remarque ? comment le chyle pourroit-il à tous momens devenir sang, si quand il roule dans nos vaisseaux, ses principes ne se changeoient à tous momens ? Mais de plus tout le monde avoüe que le sang fermente dans quelques fiévres: & nous voyons les mèmes marques de Fermentation dans la santé, principalement quelque tems aprés le repas : car le pouls s'éleve plus qu'il n'a coûtume de l'être, on sent un froid dans les parties exterieures, qui est suivi d'une chaleur assez apparente. L'on doit donc dire que la diversité des parties du sang, sa chaleur & le changement de la couleur du chyle, sont autant de preuves de

Preuves de la Fermentation du sang.

la Fermentation du ſang.

Quelqu'un dira peut-être que quand le ſang ſeroit propre à fermenter par ſa nature, la circulation luy donnant une détermination toute oppoſée, l'en empêcheroit, à peu prés comme on voit qu'il arrive aux liqueurs propres à la Fermentation, quand on les verſe par un canal où elles tombent de haut en bas. L'eſprit de vitriol & l'huile de tartre par défaillance ne fermentent point quand on les répand par un même canal. Objection.

Réponſe. Je ne ſçaurois me perſuader qu'on puiſſe faire cette objection d'une maniere tout à fait ſerieuſe. Premierement ſi deux liqueurs propres à fermenter ſemblent n'exciter entr'elles aucun mouvement quand elles ſont verſées enſemble de haut en bas, l'on ne doit pas croire qu'elles ne fermentent point ; mais ſeulement que la Fermentation eſt moins apparente, ſoit à raiſon de la rapidité du mouvement contraire, ou parce que les parties des deux liqueurs n'ont pas lieu de ſe réfléchir les unes contre les autres. Secondement, l'on ne peut pas dire avec verité que le ſang ſoit tranſporté avec une ſi grande viteſſe dans le corps

des animaux. Troisiémement, il y a des parties où il semble séjourner, comme dans les veines, dans les vaisseaux capillaires, & dans le cœur. L'on peut ajouter que dans l'état naturel la Fermentation du sang ne doit pas être fort sensible: mais elle est toûjours suffisante pour déveloper les parties du chyle; c'est pourquoy l'on tire beaucoup plus de sels volatils & d'esprits du sang que du chyle.

2. Objection. L'on dit encore que si l'on remplit tout à fait des vaisseaux de quelque liqueur, elle ne fermentera point: c'est par cette methode que l'on conserve quelque tems au vin & à d'autres liqueurs leur douceur; de sorte que le celebre *Borelli* ayant démontré que les vaisseaux de nôtre corps sont toûjours pleins; l'on ne doit pas croire que les liqueurs qui y sont puissent beaucoup fermenter.

Réponse. Mais cette difficulté se resoudra bientôt, si l'on fait reflexion que les cabaretiers ont souvent observé, à leurs dépens, qu'en remplissant trop leurs tonneaux de vin nouveau, ils se rompoient par l'effort de la Fermentation; & quand par le moyen de plusieurs cercles de fer le tonneau reste en son en-

tier, le vin perd tout-à-fait sa douceur; & parce qu'on empêche les esprits de s'échaper, il devient tres-violent; c'est pourquoy on l'appelle *vin enragé* : ainsi lors qu'ils veulent empêcher la Fermentation du vin pour en faire du vin bouru, ils ne se contentent pas de tenir le vaisseau plein, mais ils le mettent dans l'eau froide. Enfin quand il seroit vray que les vaisseaux étant pleins les liqueurs n'y fermentent pas, parce que l'air qui est necessaire pour cela ne peut alors s'insinuer entre les parties du liquide, l'on ne devroit attribuer cet effet qu'à la resistance des parois du vaisseau; de sorte que les veines & les arteres ayant des membranes qui prêtent aisément à l'impulsion du sang ou des humeurs, l'on ne pourroit faire icy aucune aplication de ce qui arrive à des tonneaux de vin.

Borelli luy-même ne nie pas que l'air n'entre dans le sang; au contraire il luy fait par là donner un mouvement de pendule; toutes les rarefactions qui se font dans nos humeurs dépendent de là, à peu prés de même que celle de l'esprit de vin qui est dans un Termometre. Mais à quoy sert de changer les noms, & d'ôter à la Fermenta-

tion, ce qu'on veut bien donner au mouvement de pendule. Plusieurs Philosophes, & entre autres M. *Bernoulli*, croyent que toutes les Fermentations, & même le petillement de la poudre à canon embrasée, ne sont que des effets de la dilatation soudaine de quantité de parties élastiques d'air, qui étoient repliées sur elles-mêmes.

3. Objection. L'on fait encore assez communément une objection contre la fermentation du sang : l'on dit qu'il n'y a que les sucs impurs, & qui n'ont pas atteint les degrez de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir, qui soient sujets à ces loix : ainsi l'on voit que le vin doux peut boüillir ; mais que le vin qui est parfait, ne boult plus.

Réponse. En verité je ne voy pas qu'on puisse faire aucun fondement sur une pareille objection ; Car le vin ne se tourne-t'il pas en vinaigre ? ne s'évente-t-il pas? Ainsi l'on ne sçauroit dire qu'il ne fermente point. Au reste, le vin doux est tout aussi parfait que le vin qui a déja fermenté. Peut-être que celuy-là n'est pas aussi propre pour la nourriture des parties du corps ; mais par la Fermentation il le devient : de même le chyle n'est pas si propre que le sang

pour la nourriture des parties ; mais par une Fermentation continuelle il contracte les qualités du ſang; & ſi nous voulions nous en tenir aux comparaiſons , nous dirions que comme le vin qui ſe tourne en vinaigre eſt regardé comme une liqueur imparfaite , nous devons dire la même choſe du ſang qui dégenere en bile. Mais les noms de parfaites qu'on donne aux liqueurs qui ont atteint leur maturité, & d'imparfaites à celles qui ne l'ont pas atteint, me paroiſſent trop équivoques pour être employez par des Medecins.

L'on peut conclure de ce que nous venons de dire , que les alimens produiſent le chyle quand ils ont été diſſous & fermentez par un levain ou un diſſolvant qu'ils rencontrent dans l'eſtomac; & que le chyle en fermentant dans nos veines devient ſang, quoique pour cela il n'ait pas beſoin de nouveaux levains : le ſeul mouvement qui arrive dans les parties internes du chyle, par ſon mélange avec le ſang, ſuffit pour en changer la couleur & la nature : ſes particules ſe débaraſſent les unes des autres , & acquierent des figures & une ductilité qui les rendent capables d'enfiler les pores des partie

avec lesquelles elles ont de la proportion ; & tout cela sans de nouvelles fermentations : ainsi la bile se separe dans le foye, l'urine dans les reins, & par la seule disposition des pores de ces organes & par le développement qui se fait de ces liqueurs dans les parties du sang & du chyle.

Les Fermentations des alimens & du chyle peuvent être augmentées ou diminuées contre les ordres & les intentions de la nature.

Augmentation des Fermentations de l'estomac.

Quand le levain de l'estomac est plus abondant ou plus actif que de coutume l'on a beaucoup d'appetit ; l'on mange avidement ; & quelquefois les alimens qu'on a avalez sans les avoir suffisamment mâchez , sont rejettez par le vomissement, tant à cause de la trop grande irritation, que de l'excessive Fermentation qui se sont faites dans le ventricule.

Sa diminution.

Quand au contraire le levain de l'estomac est moins puissant , ou qu'il est embarassé , ou en trop petite quantité, il ne se fait point de coction , l'on ne digere point , & les excremens retiennent quelquefois la figure & la couleur des alimens ; de sorte qu'on n'y remarque pas de changement considerable :

l'appetit ſe trouve abbatu ou éteint ; l'on a quelquefois des rapports qui ont la même ſaveur que l'aliment , quoiqu'ils ne viennent qu'un temps conſiſiderable aprés qu'on a mangé.

Enfin d'autrefois le levain de l'eſtomac eſt mêlé à des parties étrangeres, qui , bien qu'elles ne le rendent pas moins actif , changent cependant ſon action d'une maniere extraordinaire ; de ſorte qu'il vient des appetits extravagans , des raports aigres ou comme d'œufs couvez , &c.

Augmentation de la Fermentation du ſang.

La Fermentation du ſang peut être auſſi trop forte ou trop foible en conſequence des deſordres qui ſe trouvent dans le chyle , dans l'air ou dans les parties ſolides qui ſervent aux ſeparations des liqueurs provenues de la maſſe du ſang. Quand le ſang fermente davantage qu'à l'ordinaire , les arteres ſe compriment & s'étendent d'une maniere plus vive & plus frequente ; l'on s'apperçoit d'une chaleur brulante dans tout le corps ; quelquefois les canaux ne peuvent pas reſiſter aux efforts de la liqueur , & ils ſe rompent ; & c'eſt de là que viennent les hemorragies ou les inflammations des parties.

Sa diminution.

Lors qu'au contraire la Fermentation

eſt diminuée dans le ſang, les parties ſont froides & languiſſantes ; le pouls eſt lent & petit, quelquefois l'on a des friſſonnemens, la face devient pâle, les forces ſont abbatuës, &c.

Indications des coctions. Si les Medecins pouvoient connoître les cauſes veritables & prochaines des accidens & des maladies, il eſt certain qu'en les détruiſant ils gueriroient radicalement & d'une maniere ſeure ; mais comme l'on ſe trompe facilement quand il s'agit de découvrir ces cauſes, & que d'un autre côté les accidens ſont tres-ſouvent fort preſſans, l'on eſt contraint de remedier promptement aux ſymptomes, en negligeant pour ainſi parler, pendant quelque temps, les indications que nous pourrions tirer des cauſes de la maladie. Ainſi dans les appetits extravagans, dans la faim canine, dans le dégoût, dans les raports, &c. nous avons coûtume d'ordonner également les émetiques, ou les purgatifs : car quoique les cauſes de tous ces differens accidens ſoient tres-opposées ; cependant comme il y a entre elles quelque choſe de commun qui empêcheroit la gueriſon ; c'eſt-à-dire l'amas d'humeurs ou d'excremens qui s'eſt fait dans les premieres voyes, l'on

doit

doit d'abord ſonger à l'ôter. De plus il ſeroit difficile que les ſpécifiques qu'on donneroit dans tous ces ſymptomes, pûſſent corriger le levain de l'eſtomac, parce qu'ils ne pourroient pas ſe mêler au ſang qui en eſt la ſource, ſans avoir été corrompus ou alterez en paſſant par le ventricule & les boyaux.

Mais aprés qu'on a vuidé les premieres voyes, les manieres de traiter chacune de ces maladies doivent être trés-diverſes: Ainſi ce qui convient aux rots aigres, ne convient point à ceux qui ont l'odeur des œufs couvez. L'on ne doit pas ſe ſervir dans un dégoût, des remedes dont l'on ſe ſerviroit dans une faim canine: car comme tous ces deſordres dépendent des differentes diſpoſitions du levain de l'eſtomac, l'on doit voir quelle eſt la diſpoſition particuliere dans chaque maladie, afin que quand ſa force eſt diminuée on puiſſe la rétablir avec des médicamens qui lui ſoient ſemblables ; & qu'au contraire quand il paroit trop actif, l'on en diminuë la force par des choſes qui lui ſoient oppoſées ; nous devons donc avant toute choſe examiner ſa nature.

Il y a peu des perſonnes qui croyent

présentement avec Vanhelmont, que le levain de l'estomac soit acide; au contraire l'experience semble prouver qu'il retient davantage de l'acre & du salin, quoy qu'il contienne des parties acides & alkalines, volatiles & fixes, huileuses & aqueuses : & les Auteurs mêmes qui doutent s'il se fait quelque fermentation dans l'estomac ne laissent

Mœchius pas de dire, *Qu'il est certain que l'humeur Fermentative de l'estomac n'est point un acide, mais un acre salin volatil, parce que sans cela l'on ne pourroit pas concevoir comment les sels volatils, qui sont enveloppez dans les alimens par des aigres, pourroient se déveloper dans le ventricule, si le levain de l'estomac ne contenoit des parties propres à détruire la force de ces aigres.* Cependant la nature du levain de l'estomac peut varier dans les differens temperamens; de même que selon la diversité des saisons, & des pays, &c. par le mélange des sucs aqueux ou spiritueux, par l'atténuation de la rarefaction, ou par l'épaississement & la condensation des humeurs dont il est extrait.

Je viens de dire que les médicamens qui peuvent exciter la force lan-

guissante du levain de l'estomac, doivent luy être semblables par une acreté salée & volatile, parce que pour lors ils détruisent les parties grossiéres & visqueuses qui empêchoient l'action du levain; tels sont les plantes aromatiques, les sels lixivieux & les autres stomachiques; les absorbans & les précipitans peuvent même quelquefois produire de pareils effets, en corrigeant une aigreur desagréable qui peut se rencontrer dans le levain.

Au contraire, quand il est trop acre, il faut recourir aux acides, au nitre, & à quelques autres sels mixtes, ou qui participent beaucoup des aigres pour le corriger; enfin selon les qualités qui dépraveront ce levain l'on employera des remédes les plus capables de les détruire par des modifications opposées.

Si l'on remarque tant de fâcheux accidens qui suivent les desordres de la Fermentation de l'estomac, il en vient de bien plus grands encore de ceux qui arrivent à la Fermentation du sang; & l'on voit souvent qu'un malade au bout de quelques jours, perd la vie par ce seul dérangement.

Remedes contre la Fermentation du sang.

Quand la fermentation est augmen-

tée dans le ſang, le pouls eſt élevé, les yeux deviennent étincelans, la langue rude, la face rouge, les veines groſſiſſent, les artéres des tempes frapent avec violence, la tête fait de la douleur, la reſpiration n'eſt pas libre ; elle eſt grande, & quelquefois laborieuſe: pour lors l'on doit avoir recours à la ſaignée, de crainte qu'il ne ſe rompe quelque vaiſſeau dans les parties interieures, & on la doit faire grande par rapport aux forces du malade, dans le commencement de la maladie ; & s'il n'y a rien dans les premieres voyes d'étranger ou d'impur, l'on doit faire boire au malade, de l'eau où l'on aura fait diſſoudre le nitre, ou le tartre ſoluble, ſans aucune décoction de racines ou de plantes, afin de diſſoudre la maſſe du ſang, & d'en diminuer la fermentation.

Aprés qu'on aura adouci les ſymptomes, ſi la nature montre qu'elle eſt diſpoſée à la ſueur, ou à quelque autre évacuation, il faut l'aider ; mais comme nous entrerons dans ce détail en parlant de chaque fiévre en particulier, il eſt tres-inutile d'en diſcourir préſentement.

Lors que la Fermentation du ſang eſt

diminuée, tout le corps ſe refroidit ou friſſonne, les membres s'engourdiſſent quelquefois ils perdent leur ſentiment, ou leur embonpoint, les parties étrangeres qui ſe doivent ſéparer du ſang, ne ſe filtrent plus dans les differens tamis des corps glanduleux, la peau devient pâle, & ſouvent jaune, l'on ſent des laſſitudes, & l'on éprouve pluſieurs autres accidens. Pour remedier à tous ces maux, quand les premieres voyes ont été nettoyées, il faut uſer d'aromatiques & de tous les médicamens qui en détruiſant les ſeroſitez, peuvent ſervir à diſſoudre un ſang gluant. Tels ſont les ſudorifiques, les diaphorétiques, les alkalis volatils, & plus que tous ces remédes, les préparations de Mars, de Mercure, & d'Antimoine, qui retenant beaucoup de parties métalliques acquierent beaucoup de mouvement, à raiſon de leur maſſe, & le conſervent long-temps, & par conſequent ils ſont propres à entretenir la liquidité dans nos humeurs.

CHAPITRE III.

Des differens temps, & des differentes suites des Fermentations de nos humeurs; & premierement des Coctions.

Tems des maladies.

TOus les Medecins réduisent les tems des maladies à quatre ; car dans toutes sortes de maladies salutaires ou qui se terminent à la santé, ils prétendent distinguer le commencement, l'augmentation, l'état, & la fin; au contraire dans les maladies où le malade meurt, il n'y a point de fin ou de déclinaison.

Quoique ces sortes de temps soient généraux à toutes les maladies, l'on peut dire cependant qu'ils sont plus aisez à distinguer dans les maladies accompagnées d'une fiévre aiguë, ou dans celles qui ont coutume de revenir par accés, parce que celles-cy dépendent de la Fermentation des humeurs; vû qu'en chaque Fermentation il y a un commencement, lorsque les parties internes du mixte sont empêchées les unes par les autres, & que sans être

dévelopées elles ne laissent pas que de se combattre d'une maniere obscure & insensible.

Par ce mouvement interieur les principes se débarassent, l'agitation se rend plus sensible, & c'est ce qu'on nomme accroissemét. Ensuite les principes qui se dégagent de nouveau, ne faisant justement que remplacer ceux qui s'échapent, le mouvement & la fermentation paroissent demeurer quelque tems au même état : ce qu'on appelle état de *consistance* ou vigueur.

Enfin comme le sang, le reste des humeurs & les autres mixtes qui fermentent ne peuvent pas toûjours fournir des parties propres à exciter la fermentation ; & que d'un autre côté il s'en échape continuellement ; il faut que peu à peu elle diminuë : c'est ce qu'on appelle diminution, fin ou déclinaison.

De même dans les maladies, le commencement est le premier temps dans lequel la maladie garde à peu prés la même *consistance* ; quand elle s'accroit sensiblement, l'on dit que c'est le second tems, appellé *augmentation* ou accroissement; quand aprés cette augmentation elle demeure au même état

ſans augmenter ny diminuer, c'eſt le troiſiéme qu'on appelle état ou vigueur; quand les accidens diminuent; c'eſt le quatriéme appellé déclin : en un mot on voit bien parce que nous venons de dire que dans le commencement & dans la fin les accidens ſont beaucoup plus legers ; & qu'au contraire dans l'accroiſſement & dans l'état, ils ſont trés violens. Mais les Medecins voyant que ces marques étoient trop generales pour faire exactement la difference de ces tems en particulier, ont crû les mieux connoitre par la coction des humeurs : ainſi quand les humeurs ſont cruës & ſans coction, ils diſent que c'eſt le commencement de la maladie ; quand la coction commence, c'eſt l'accroiſſement; quand elle perſévere, c'eſt l'état; & enfin quand elle devient apparente, & qu'elle eſt parfaite, ils appellent ce tems la fin de la maladie.

Mais parce que ces temps qui ſe diſtinguent ſi aiſément par l'eſprit ne peuvent que fort difficilement être obſervés chez les malades, principalement dans les maladies longues où il ſe fait une augmentation ſenſible aprés un long état de conſiſtance, & dans quel-

ques fiévres où l'on voit une égalité d'accidens depuis le commencement jusqu'à la fin , on a eu recours à un certain nombre de jours qu'on a attribué à chacun de ces differens temps : ainsi dans les maladies simplement aiguës, on a supposé que le commencement ne passoit pas le troisiéme jour, comme l'augmentation, le sept ; que l'état s'étendoit jusqu'au douze ou au quatorze;& que le reste de la maladie s'appelloit la fin ; A l'égard des fiévres intermittentes , ils ont imaginé ces quatre mêmes tems dans chaque accés ; & ils ont designé chacun de ces tems par les mêmes caracteres qu'ils avoient distingué les premiers. On appelle ces derniers les tems particuliers des maladies: mais afin de mieux comprendre tout leur Systeme, il faut examiner en deux mots ce qu'ils entendoient par maladies aiguës,& par maladies chroniques.

Maladies courtes, aiguës, chroniques.

On appelle une maladie courte quand elle se termine en peu de temps; mais quand dans son peu de durée elle est accompagnée de danger , on l'appelle aiguë: si elle finit dans les quatre premiers jours , elle est extrêmement aiguë ; & pour lors chaque jour mar-

que un temps different dans la maladie: si elle finit dans les sept premiers jours, on la nomme tres-aiguë ; si dans les quatorze, on dit qu'elle est simplement aiguë, si elle atteint le vingt, on dit qu'elle n'est pas exactement aiguë ; si elle va jusqu'au quarantiéme jour, on dit que la maladie aiguë est dégenerée; c'est pourquoy on l'appelle aiguë par changement d'espece ; & enfin les maladies qui passent le quarantiéme jour sont appellées chroniques.

En connoissant le tems limité des maladies aiguës, il seroit facile de donner à chacune de ces maladies des tems justes, si nous avions des marques certaines pour distinguer une maladie aiguë d'avec une tres-aiguë ; mais dans les maladies qui se terminent au septiéme, il n'y a pas toûjours des symptômes fort violens ; & nous en voyons mourir avant le sept, dont les symptômes ne marquoient au plus qu'une maladie aiguë : ainsi comme on ne peut point trouver de regles justes ni par la grandeur des accidens, ni par la longueur & par la violence des accés ou des redoublemens, voyons ce que nous pourrons découvrir par les signes de coction ou de crudité.

On cherche ordinairement les ſignes de coction ou de crudité dans les urines, dans les crachats, & dans les excremens du ventre; mais afin de ſçavoir plus clairement ce qu'on doit entendre par ces deux mots, examinons ce que les Anciens y entendoient. *Signes de coction & de crudité.*

Selon leur penſée il y a de deux ſortes de coctions, les unes ſont propres aux alimens, les autres ſont propres aux humeurs nuiſibles qui font les maladies; c'eſt de ces dernieres dont nous avons à parler.

Hippocrate prétend que la coction de l'humeur qui fait la maladie, eſt une temperature ou un adouciſſement de l'acrimoinie de cette humeur, par lequel elle obtient une douceur à peu prés ſemblable à celle qu'elle avoit naturellement: ainſi dans le Livre de l'ancienne Medecine, il prend l'exemple de ceux qui ſont enrhumez de la tête, qu'on appelle ordinairement enrhumez du cerveau. La pituite, dit Hippocrate, leur coule ordinairement d'une maniere fort acre par le nez; elle déchire & enflamme les parties par où elle paſſe; *& l'acreté continuë toûjours avec la fluxion & l'inflammation: mais elles diminuent toutes en-* *Coction ſuivant Hippocrate.*

semble, quand l'humeur qui fait la fluxion s'est un peu épaissie, & qu'elle est devenuë moins piquante & plus cuite. Le même Autheur explique quelques lignes aprés comment se fait la coction en disant qu'elle s'accomplit *par le mélange & la temperature.* En effet comme il n'y a point de coction ni d'adoucissemens sans un changement interieur dans les parties, il faut de necessité supposer une fermentation, qui a été excitée par le mélange d'une matiere étrangere. Enfin dans le même Liv. il raporte les signes par lesquels on connoît la coction, lorsqu'il dit que les douleurs, les ardeurs, & les inflammations deviennent fort grandes, jusqu'à ce que les humeurs ayent été cuites; & dans ses Aphorismes, il nous apprend que les fiévres & les douleurs sont plus grandes dans le temps que le pus se fait, que quand il est achevé: l'on doit donc connoître la coction de l'humeur qui fait la maladie, par la cessation ou par la grande diminution des accidens. Mais ce n'est pas assez d'avoir vû ce qu'Hipocrate nous enseigne sur cette matiere, il est bon d'examiner les sentimens de quelques autres.

Sentimens de Galien.

Galien soutient que la coction de l'humeur morbifique est un ouvrage que la puissance ou faculté naturelle execute au moyen de la chaleur, par laquelle l'humeur est tellement changée, qu'elle peut ou devenir nourriture des parties, ou être chassée hors du corps. Dans son sentiment, il y a un combat entre la nature & la maladie; de sorte que la coction n'est qu'une victoire que la nature a remportée sur l'humeur qui causoit le desordre. Les Medecins ont dit aprés lui, que la nature entreprenoit cet ouvrage ou ce combat, principalement dans l'augmentation & dans l'état de *consistance* de la maladie; de là ils ont tiré beaucoup de consequences: ils ont cru que c'étoit sur ces principes qu'Hippocrate avoit défendu la purgation & tous les évacuans dans le tems que les humeurs étoient cruës; & que Galien avoit établi la même Regle sans exception dans les maladies chroniques; qu'à la verité dans les aiguës il se relachoit, en disant qu'avant que la nature eût commencé de travailler à la coction l'on pouvoit quelquefois donner des purgatifs quand les humeurs étoient aqueuses & coulantes, ou lorsqu'elles étoient

agitées d'un mouvement vague & indéterminé, qui pouvoit faire craindre qu'elles ne se jettassent sur une partie noble.

Ces Sectateurs de Galien ont fort amplifié les idées de leur Maître ; ils ont supposé que les humeurs en se cuisant obtenoient des qualitez semblables à celles du pus ; & que quand elles étoient dans cet état, elles pouvoient se mêler à la serosité, & être chassées par les urines; c'est pourquoy les urines qui sont sans sédiment, sans nuages & sans aucune chose qui nage au milieu, temoignent qu'il n'y a point de coctions ; & quelques-unes des marques que nous venons de rapporter, signifient au moins que la coction est déja commencée : mais quand on voit, disent-ils, les urines avec un sediment blanc, leger & égal qui se termine en une espece de pyramide: c'est un signe que la coction est parfaite. C'est par toutes ces raisons que Fernel a dit aprés Hippocrate, qu'il ne faloit rien faire dans la vigueur & dans l'état des maladies ; il prétend même qu'on n'y doit pas saigner, principalement si le malade l'a été au commencement, ce qu'il tâche de prouver ainsi. La Nature

dans la coction fait une separation des « humeurs qui n'ont point été infectées « d'avec celles qui l'ont été, afin de con- « server les premieres, & de chasser les « autres : donc la saignée qui tire égale- « ment & sans choix toutes les humeurs, « ne peut qu'empêcher l'ouvrage de la « Nature. Ensuite il ajoute que quand la coction de l'humeur est faite, il ne comprend pas que la saignée puisse non plus avoir lieu ; ce qu'il prouve par l'exemple du phlegmon, où l'on voit que quand le pus est fait, la saignée ne sert de rien pour évacuer l'humeur : mais qu'il faut recourir à des voyes plus courtes en donnant issuë à la matiere. De même dit cet Autheur, dans les fiévres dont la matiere est dans les veines, lorsque la coction est achevée, il est inutile de se servir de la saignée, puisque les purgatifs l'emportent, ou « la chassent aisément. «

Cet exemple que Fernel nous donne « du phlegmon, pour expliquer la coc- « tion, est une imitation ingenieuse de « celuy que nous donne Hippocrate dans le Livre des Crises, où il dit que les ulceres conviennent avec les urines, en ce que quand ils rendent un pus blanc, c'est un signe d'une guerison

prochaine, & qu'au contraire lorsqu'ils rendent de la sanie c'est une marque de malignité.

C'est apparemment par des raisons semblables que Celse dit, que comme il est quelquefois tres-utile de tirer du sang dans le commencement des maladies, de même l'on doit penser que la saignée n'est jamais utile au delà du quatriéme jour; & un peu aprés il ajoûte, que lorsque la fiévre est forte, si l'on saigne dans la vigueur, l'on tue immancablement le malade.

Sentiment d'Avicenne.

Quelques Arabes, & entre autres Avicenne, n'ont entendu par la coction dans les maladies qu'une atténuation ou un épaississement de l'humeur par le moyen de la chaleur naturelle qui la dispose à l'évacuation. Par là on peut facilement conclure, que tous les Medecins ont eu des sentimens fort differens sur la coction dont nous parlons, & que les uns & les autres n'avoient que des conjectures mal appuyées & peu vrais-semblables: car si la coction est l'ouvrage de la nature victorieuse, si elle se sert pour cela de la chaleur naturelle comme d'un instrument; pourquoy les Medecins avant la coction épuisent-ils le sang des veines,

luy qui est la source de la chaleur? pourquoy quand la coction est parfaite & la maladie par consequent vaincuë, quelques Medecins ne s'abstiennent-ils pas de saigner? Enfin pourquoy troublent-ils la Nature dans ses operations, en ordonnant des purgatifs ou d'autres évacuans dans le commencement des maladies, ou dans leur vigueur? Dans le commencement les humeurs, disent-ils, sont attachées aux parties solides, & l'on ne les peut détacher sans violenter la nature; & dans la vigueur des maladies on les doit agiter encore davantage. Enfin pourquoy tous les Medecins prescrivent-ils les purgatifs à la fin des maladies, quand les chemins sont ouverts, & que l'humeur déja cuite ne peut faire aucun mal? Sans doute tout cela supposé, on peut conclure qu'ils pratiquent tres-mal, ou qu'ils ne suivent pas leurs principes.

Afin donc que nous puissions établir nôtre sentiment touchant la Coction, je soutiens premierement contre l'opinion vulgaire, qu'il y a plusieurs maladies dans lesquelles on ne doit point attendre la coction; d'autres où il faut l'empêcher; & quelques unes qui la manifestent dés leur commencement

Sentiment de l'Auteur.

& avec cette hypothése je tâcheray de prouver que la methode ordinaire des bons Praticiens, est la voye la plus seure pour guerir.

Je ne sçay comment l'on a pû s'imaginer qu'il falloit attendre la coction dans les maladies extrémement aiguës ou peraiguës : toutefois Hippocrate a dit qu'il arrivoit rarement que la matiere fût tellement agitée, qu'elle pût se porter dans quelque partie noble, & que ce n'étoit que dans ce cas qu'elle devoit être évacuée. Plusieurs Medecins attendent une coction qui ne
„ peut point venir : car, comme dit *Fer-*
„ *nel*, quand les symptomes sont pres-
„ sans, & que la suite d'une maladie
„ n'est pas seure ; il n'est pas seulement
„ utile ; mais il est necessaire de se servir
„ de purgatifs, parce qu'il est à craindre
„ que le malade ne meure avant que
„ l'humeur soit cuite : c'est pourquoy il
„ faut faire toutes sortes d'efforts pour
„ l'ôter quoiqu'elle soit cruë.

Explication de l'orgasme.

Mais afin que l'autorité d'Hippocrate demeure dans son entier, il est bon d'examiner ce qu'il a entendu, quand il a dit qu'il ne falloit purger dans les maladies aiguës, que quand les humeurs étoient en *orgasme* ou turges-

cence : ce qu'on a interpreté, quand elles étoient assez agitées pour se jetter sur quelque partie noble ou necessaire à la vie.

Jusqu'à present l'on a pris cette agitation pour un mouvement par lequel les humeurs étoient portées d'un côté & d'un autre sans avoir aucune place fixe, ni de direction principale : si cela étoit, une telle agitation ne seroit pas fort extraordinaire, puisque nous voyons peu de fiévres aiguës où nous ne remarquions un mouvement assez rapide dans les humeurs, & qui est même assez souvent suivi d'une inflammation des parties interieures ; cependant Hippocrate défend en plusieurs endroits les purgatifs dans les inflammations des parties internes; ainsi il n'y a pas lieu de croire que ce soit là le sentiment d'Hippocrate : voicy donc à quoy je pense qu'on le doit reduire.

L'agitation des humeurs dont parle Hippocrate, est un mouvement ou une fermentation des humeurs contenuës dans le ventricule & dans les premieres voyes: car il est indubitable que ces sortes d'humeurs doivent incontinent être évacuées, puisqu'étant plus grossieres que le sang, si elles y passent

elles en augmentent la fermentation, & ne circulent pas aiſément au travers des pores des parties internes, d'où naiſſent les obſtructions & les inflammations des viſceres. C'eſt pour prevenir ce malheur qu'on doit promptement les vuider. Chez les Grecs du temps d'Hippocrate, l'on voyoit peu de ces agitations d'humeurs dans les premieres voyes, parce que les Grecs étoient ſobres & dans un lieu où ils tranſpiroient beaucoup à cauſe de la chaleur : car d'autant plus que la tranſpiration eſt grande, d'autant moins voit-on d'amas d'humeurs dans les premieres voyes : par des raiſons toutes oppoſées nous voyons dans ce pays beaucoup de ces ſortes de mouvemens d'humeurs au commencement des maladies aiguës.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les maladies aiguës qu'il eſt inutile d'attendre la coction, il y a encore pluſieurs maladies chroniques où il n'importe nullement de conſiderer les dejections ou les urines, quand il y a des amas dans le ventricule, dans le foye, dans la veſſicule du fiel, dans le pancreas & dans les lieux voiſins: en quelque tems que ce ſoit de la maladie, l'on

doit aussi-tôt en venir à ce qui peut vuider, sans quoy ces humeurs viciées se mêlant continuellement à la boisson & aux alimens solides, empêchent qu'il ne s'en puisse former un bon chyle, & passant dans le sang le corrompent; elles sont même capables de faire obstacle à l'action des specifiques qu'on pourroit donner: c'est pourquoy dans la cachexie, dans l'hydropisie, dans les pâles couleurs & dans plusieurs autres maladies qui sont accompagnées de ces sortes d'amas, l'on doit commencer leur guerison en vuidant les premieres voyes.

Incertitude des signes de coction dans les maladies chroniques.

De plus les signes de coction ne peuvent être que tres-équivoques dans les maladies longues : par exemple, dans l'hydropisie, & dans le scorbut, l'urine est cruë quoiqu'elle ait un grand sédiment : au contraire celle qui est moins épaisse & moins chargée est un bon signe, parce qu'étant plus semblable à l'état naturel, elle montre que la Nature commence à avoir le dessus.

Outre les maladies dont nous avons parlé, il y en a d'autres où tout le monde avouë quon perd le tems à attendre la coction : telles sont les fiévres malignes, & la petite verolle, dans

lesquelles on voit quelquefois perir les malades, quoiqu'ils rendent des urines semblables à celles des personnes qui ont la meilleure santé; peut-être que le venin de ces maladies est d'une malignité à ne pouvoir être corrigé par la fermentation du sang, ou comme parlent les Medecins, dompté par la Nature.

Il faut quelquefois empêcher la coction.

Il n'est pas plus difficile de prouver qu'il y a des maladies où il faut empêcher la coction: car comme il y a quatre manieres dont finissent les inflammations, sçavoir la resolution, la maturation, l'endurcissement, & la pourriture, entre lesquelles la resolution est sans doute la meilleure, principalement dans les inflammations des parties internes, où les suites de la coction & de la maturation sont des écoulemens de pus, & des ulceres: il est constant que dans ces sortes de maladies, on doit, autant qu'on le peut, s'opposer à la coction: puisque quand la pleuresie, par exemple, vient à maturité, il se fait un empyême, presque toûjours suivi de la phtisie: c'est pour cette raison que dans les inflammations des parties internes comme dans la pleurésie, la peripneumonie, &c. l'on tire beau-

coup de ſang dans les commencemens, afin de prévenir la coction du phlegmon, & de faire retourner dans ſes vaiſſeaux, le ſang qui commence à ſejourner dans la partie afligée ; & l'on voit quelquefois que dans le commencement des inflammations externes les repercuſſifs gueriſſent auſſitôt, & pour peu qu'il y ait de danger à laiſſer une tumeur ſans l'ouvrir, on l'ouvre ſans attendre qu'elle ſoit meure: ainſi Hippocrate ordonne de couper les petits tubercules qui viennent autour du fondement, quoiqu'ils ſoient cruds, & même dans leur naiſſance, pour éviter la fiſtule qui pourroit ſurvenir: de crainte auſſi qu'il n'arrive un épanchement de pus dans les viſceres, l'on doit empêcher la coction de la matiere qui les enflamme.

Comme la coction ne ſçauroit être empêchée à moins qu'on ne diminue la fermentation, nous ſommes contraints de ralentir, ce mouvement non ſeulement dans toutes les inflammations internes, mais même dans toutes les maladies où l'on eſt menacé d'inflammation ; car quoique la fermentation ſemble ſervir à la dépuration des liqueurs ; cependant quand

elle est assez forte pour rompre des vaisseaux & pour y former des embaras, ou une inflammation, en y déterminant quelques humeurs grossieres & compactes, il est necessaire d'arrêter, ou d'affoiblir la cause de cette chaleur contre nature, pour suspendre, ou du moins pour retarder la coction par ce moyen.

La coction est quelquefois dans le commencement des maladies.

Enfin la coction se trouve quelquefois dans le commencement de la maladie; ce qu'on peut voir dans les fiévres intermittentes, & dans les continues : car sur la fin de chaque accés l'humeur est cuite; ce qui se prouvera parce qu'il n'y a plus d'accidens, & que d'un autre côté les urines sont plus chargées, & ont un plus gros sédiment que de coutume. Par la même raison dans la remission des continues l'on y voit une coction de l'humeur, parce que les accidens sont adoucis, & les urines plus épaisses: l'on sçait bien qu'en laissant le malade en cet état, l'humeur qui étoit adoucie reprend sa premiere acrimonie lorsqu'elle se corrompt de nouveau, ou par son sejour, ou parce qu'elle se remêle avec un mauvais ferment dans les premieres voyes; ainsi elle redevient cause d'un nouvel accés,

ou d'un nouveau redoublement : c'eſt pourquoy Hippocrate dans le Livre de la Diete des maladies aiguës, ordonne la purgation vers le commencement des maladies, lorſque les urines ſont troubles & chargées. J'avoüeray toutefois que la coction qui arrive dans la naiſſance de la maladie n'eſt pas ſeure; ainſi Hippocrate dans les Coaques nous apprend, que les urines épaiſſes dans les péripneumonies, & qui deviennent claires avant le quatriéme jour, ſont un tres mauvais ſigne. Cela ne doit pourtant pas nous empêcher de purger toûjours ce qui ſe trouve cuit, à peu prés, comme dans un phlegmon l'on n'attend pas que toute la tumeur ſoit venuë à maturité pour donner jour au pus ; car ce qui eſt dehors ne peut point retourner à ſon premier état de crudité.

Pourquoi les purgatifs nuiſent quelquefois dans les commencemens des maladies.

J'ajouteray à cela, que ſi l'on voit que les purgatifs ne font pas de bien dans quelques maladies aiguës, & qu'ils ne tirent rien de l'humeur qui cauſe le mal, cela vient parce qu'on les donne dans le tems que le ſang par ſa fermentation gonfle les fibres des inteſtins : de maniere que le purgatif par ſon irritation, ne fait que les reſſerrer

encore davantage : outre que les parties du purgatif passant dans le sang, & en trouvant les principes confondus à tous momens par le mouvement de la fermentation, elles n'en peuvent rien separer : ainsi rien ne s'évacuë. Mais ces raisons là n'ont point de lieu dans la remission des fiévres continuës ; & hors des accés des intermittentes, l'on a la liberté de purger quand la necessité le demande, & que l'indication y est conforme ; parce qu'alors le sang n'est point en une trop grande fermentation ; les fibres des intestins ne sont pas fort gonflées, & le purgatif peut faire son operation. C'est sur de pareilles maximes que dans quelques fiévres malignes, où le sang est dans une fermentation tres-obscure, l'on donne des purgatifs avec succés.

Quelqu'un objectera que les crachats des pleuretiques sont des signes de coction, & que quand cette matiere s'évacuë, les inflammations de la poitrine & du poûmon se guerissent ; & que par consequent dans les inflammations internes, il ne faut point empêcher la coction : ainsi suivant Hippocrate, le crachat qui paroist dans le

commencement de la pleuresie montre qu'elle sera courte.

Afin de resoudre cette difficulté, il faut sçavoir que la partie enflammée dans la pleuresie, c'est-à-dire, la plévre ne peut point du tout se vuider par la trachée artere : ainsi les crachats ne procedent pas de la matiere qui faisoit la maladie & que la Nature ait cuite : mais par l'irritation qui se fait dans les parties voisines de celle qui est enflammée, il s'excite une toux, qui, si elle est accompagnée de crachemens, marque une maladie courte, parce que le sang ne doit pas être fort visqueux, ni avoir ses parties embarassées, lorsqu'elles se separent aisément. Or il est certain que l'inflammation de la plévre, laquelle est faite par un sang plus liquide & moins grossier, se resoud en moins de temps, & plus facilement : les crachats, les urines & les autres signes de coction, ne montrant d'ordinaire que l'état de la masse du sang, & encore d'une maniere fort incertaine.

CHAPITRE IV.

Des Crises.

Crises salutaires, ou mortelles, parfaites & imparfaites.

LA Coction n'est pas le seul effet qui varie suivant les tems des maladies ; car souvent dans leur état, il arrive des changemens soudains que les Medecins ont appellé des Crises.

Ces changemens sont salutaires, ou mortels ; parfaits, ou imparfaits. Quand ils sont salutaires & parfaits ils ont coûtume d'arriver dans l'état de consistence des maladies, avec les marques apparentes d'une coction de l'humeur. Il faut encore observer que la pluspart des Medecins soutiennent que ces changemens n'arrivent qu'en certains jours determinez, soit de l'état, soit du déclin de la maladie, & qu'on peut les prévoir dans d'autres jours qui précedent ceux-là, & qui font assez remarquer quelques signes obscurs de la Crise future. Ceux où l'on prévoit la crise sont appellez indicatifs, & ceux où elle arrive, critiques : ainsi Hippocrate dit que le quatre est indicatif du sept, & le onziéme du quatorze, &c. Il donne un exemple, où

Crises salutaires.

l'on voit de quelle maniere il prétend que l'on connoît les crises futures dans les jours indicatifs, quand il dit, *que ceux qui doivent avoir une Crise dans le septiéme jour, ont un nuage rouge dans leur urine au quatriéme.* Dans toutes les Crises salutaires & parfaites la Nature se doit délivrer de l'humeur qui fait la maladie : ce qui est aisé à connoître par la vigueur du malade, & par le soulagement qu'il ressent. Car, comme dit Hippocrate, *quand les malades évacuent les choses qu'il est utile d'évacuer, ils ne sont point fatiguez.* Enfin les évacuations dont nous parlons, ne doivent être ni trop grandes, ni trop petites, mais il faut qu'elles soient proportionnées en quelque façon à la maladie, non seulement pour la quantité, mais encore pour la maniere dont elles se font: ainsi la folie & les délires mélancoliques se guerissent quelquefois par un flux hémorroïdal ; les fiévres par des hémorragies, des sueurs, des vomissemens, ou des flux de ventre : les maladies longues ou celles qu'on dit qui viennent d'humeurs grossieres, se terminent souvent par des abscés.

La Crise symptomatique se connoit *Crise*

Symptomatique. par des signes tout opposez : car elle vient, disent-ils, dans les premiers tems de la maladie avant les signes de coction. Souvent elle n'est point marquée dans les jours indicatifs ; quand elle n'arrive pas dans les jours critiques, elle abat beaucoup les forces : enfin aprés une évacuation, soit grande, soit petite, le malade ne s'en porte pas mieux. *Crises imparfaites.* Les Crises imparfaites dépendent du mélange des signes salutaires, & des symptomatiques ensemble.

Pour connoître cependant plus precisément quand la crise doit bien-tôt venir, ils nous ont assuré qu'elle étoit signifiée par la violence des symptomes, par l'ardeur & l'inquiétude du malade, par ses chagrins, ses agitations, sa respiration mal-aisée, par ses délires, & par ses douleurs de tête & d'entrailles ; ce qu'Hippocrate semble avoir dit, quand il assure que la nuit qui precede la Crise est ordinairement plus laborieuse que les autres, & celle qui la suit à coutume de l'être moins.

Signes des differentes évacuations critiques. L'on tâche encore de découvrir l'espece de Crise qui doit arriver au malade, en observant les efforts que fait la Nature qui combat avec la maladie ;

le mouvement de l'humeur, & la constitution propre de la maladie même : ainsi l'on dit que les maladies aiguës se terminent par évacuation, & les chroniques par abscés.

Dés le vomissement. Suivant eux l'on prévoit le vomissement critique par le crachement frequent, par le vertige, par le tremblement de la lêvre inferieure, par le dégoust, les nausées & les amertumes de bouche.

Des diarrhées. Les flux de ventre critiques, par les tranchées & les douleurs de ventre, par des bruits & des roulements de vents autour du nombril, &c.

Des urines. Les évacuations d'urine, par la pesanteur dans l'hypogastre, par l'ardeur au bout de la verge, par les urines épaisses ; & enfin parce qu'on ne voit pas des signes propres à annoncer d'autres crises.

De la sueur. La sueur se prévoit par un pouls mou, par la suppression d'urine avec frisson, par une peau molle, chaude & humide, &c.

De l'hémorragie. L'hémorragie à venir se connoît par une pesanteur de tête & de cou, par un éblouissement de vûë, par des yeux étincelans ou rouges, par un tintement d'oreilles, ou par une surdité,

& enfin par un chatouillement dans le nez.

Des mois & du flux hémoroidal.

Quant aux mois, & au flux hémorroïdal, ils se connoissent aisément par la pesanteur des reins, par la tension de l'hypogastre, par une chaleur vers l'épine du dos, & par des douleurs de ventre, principalement si tout cela arrive dans les tems qu'ils doivent couler.

Des abscés.

L'on juge, suivant ces mêmes Auteurs, non-seulement qu'il se doit faire un abcés, mais encore en quelle partie il se doit faire, en examinant le cours de l'humeur, les douleurs, leur situation, & l'espéce de la maladie : ainsi dans la léthargie nous voyons souvent des parotides : dans la peste, des bubons, &c. Dans les maladies chroniques, la grossiereté ou la legereté de la matiere, la force de la Nature, le mouvement de l'humeur sont particulierement à observer; & outre tout cela les parties qui ressentent de la douleur semblent désigner le lieu où l'abscés se doit faire, non seulement dans les convalescens, mais dans tous les mouvemens critiques qui arrivent à la fin des maladies ; de même que les lassitudes qu'on sent pendant les fiévres, & qui

marquent ſuivant Hippocrate, qu'il doit venir des abſcés proche les machoires, ou les articles, à moins que les malades ne rendent des urines troubles, ou ſanglantes.

Ils jugent même que l'abſcés eſt ſalutaire quand il vient aprés les ſignes de coction, dans une partie qui n'eſt pas fort neceſſaire à la vie, ni des plus ſenſibles; qu'il vient en peu de tems à ſuppuration, qu'il en ſort dehors, qu'il ſe termine en pointe, qu'il ne communique pas avec les parties interieures, qu'il change peu la couleur de la peau, qu'il n'a point une grande circonference dans ſa baſe; enfin qu'il ſoulage le malade, & qu'il donne un pus blanc l'orſqu'il vient à ſuppuration; & qu'il demeure quelque tems à ſe diſſiper & à s'évanouir lors qu'il n'y vient pas: ceux qui n'ont point ces qualitez ſont dangereux.

Fauſſeté de ces Obſervations.

Mais afin de faire voir la foibleſſe de pluſieurs de ces obſervations, l'on n'a qu'à conſiderer que les ſignes de coction ſont tout-à-fait inutiles dans les fiévres malignes pour les raiſons que nous avons déja dites. Secondement, que les ſueurs ſont ſalutaires, non-ſeulement quand elles viennent dans des

jours de crises; mais qu'elles finissent absolument la maladie, quãd elles commencent de couler le troisiéme jour, le cinquiéme, le neuviéme, l'onziéme & dans d'autres jours qui ne sont point critiques, quoi qu'elles n'ayent point été indiquées, & qu'elles ne soient point accompagnées des signes de coction: ce qu'on pourroit même prouver par Hippocrate. Troisiémement, Asclepiade, & plusieurs autres Medecins n'ont pas jugé que le systême d'Hippocrate sur les crises s'accordât assez avec l'experience; & Celse lui-même, tout prévenu qu'il est en sa faveur, croit que les anciens Medecins ont été trompez par la vertu qu'ils attribuoient aux nombres de Pythagore qui étoient alors fort en vogue; car dans ces sortes de rencontres, dit le même Auteur, le Medecin ne doit pas compter les jours, mais bien observer les accés & les redoublemens. Quatriémement, il y a plusieurs maladies, comme celles qui se forment dans les parties solides, qui ne se terminent jamais par des changemens soudains; & il est à observer que toutes les maladies peuvent se changer en celles-là.

Je sçay bien que vers l'état des ma-

ladies, dans le tems que le malade est le plus tourmenté, l'on doit appercevoir des marques de la destruction de la Nature, ou de la guerison de la maladie; mais cela n'arrive pas toûjours à un jour critique, & ce jour n'est pas toûjours indiqué auparavant; car aprés les marques d'un vomissement futur, nous appercevons souvent qu'il vient un flux de ventre qui guerit le malade; & souvent aux signes d'une grande hémoragie, succede une sueur copieuse qui emporte la maladie. Mais afin de montrer encore plus clairement que les observations que les Anciens nous ont données des Crises & des jours critiques sont peu justes; il faut aprofondir ce qu'ils pensoient touchant leur cause, pour reconnoître le principe de leur erreur, & ce qui les a portez à se tromper dant cette matiere obscure.

Causes de la Crise suivant les Anciens.

Presque tous les Medecins qui ont suivi Galien ont cru avec lui qu'il y avoit deux causes de Crises; l'une interne qui étoit la Nature combattant avec la maladie; l'autre externe & generale qui regloit la cause interne. Ils pensoient que la cause externe n'étoit que l'influence des Astres, parce qu'ils se persuadoient aprés Hippocrate, que

les maladies longues finissoient dans les saisons de l'année qui étoient opposées à leur commencement ; ainsi ils pretendoient que les maladies qui avoient commencé l'hyver finissoient en été, celles d'été en hyver, celles du printemps en automne, & celles d'automne au printemps; c'est pourquoi ils nous ont dit que les maladies chroniques étoient reglées par le Soleil, qui dans des signes du Zodiaque opposez à ceux où la maladie avoit pris son origine , devoit produire des effets tout contraires:

Quant aux maladies aiguës , ils croyoient qu'elles étoient gouvernées par la Lune; car comme la Lune, suivant leur systême , doit dans un mois lunaire retourner au même point du Zodiaque , elle doit produire pendant son cours des effets tout-à-fait differens; ainsi l'on ne doit point esperer de crises , disent-ils , dans les maladies aiguës , jusqu'à ce que la Lune soit dans un signe opposé à celui dans lequel ces maladies ont commencé , c'est-à-dire , au quatre , au sept , à l'onze , au quatorze dans ses aspects quarrez , au milieu de ses quadratures, & dans ses oppositions; parce que ces changemens

ſont plus ou moins grands ſuivant les differentes phaſes du Soleil avec la Lune; ainſi Galien dit que quand elle eſt pleine elle agit plus fortement que quand elle eſt en croiſſant ou en decours.

Tous les fondemens de ce ſyſtême ſe détruiſent abſolument auſſi-tôt qu'on a quelque idée des ſignes du Zodiaque; car ſi l'on fait reflexion que ce ne ſont que quelques amas d'étoiles fixes, l'on voit d'abord qu'ils ne peuvent produire aucun effet ſenſible ſur la terre. A la verité ſuivant que le Soleil paroit répondre aux uns ou aux autres, il produit differentes ſaiſons, d'où les Aſtrologues ont attribué differentes qualitez aux ſignes par raport aux ſaiſons où ils les remarquoient; mais preſentement qu'on ſçait qu'en quelque point qu'on voye le Soleil, il y a toûjours quatre ſaiſons en même tems ſur la ſurface de la terre; que ſi nous avons l'été, il fait hyver aux Antipodes, &c. l'on ne peut pas croire que les ſaiſons dépendent de ce qu'on aperçoit le Soleil ſe lever ou ſe coucher en certains ſignes, mais ſeulement des differentes manieres plus ou moins obliques dont ſes rayons rencontrent la terre & de la diverſe conſti-

Fauſſeté de ce ſyſtéme.

tutions des pays; ajoutez que les Astronomes observent maintenant que le Printemps, l'Eté, &c. commencent quand le Soleil se rencontre sous d'autres constellations qu'il n'étoit du tems d'Hippocrate, lors que cet Astre produisoit ces mêmes saisons.

Quant à la Lune, on peut encore moins croire qu'elle reçoive quelque vertu de ces sortes de signes; tout l'effet qu'elle peut avoir dans nôtre tourbillon, c'est de presser differemment l'air pour produire le flux & le reflux de la mer, & les differences des marées; & de nous renvoyer diversement la lumiere qu'elle reçoit du Soleil, selon qu'elle est située à son égard & au nôtre; mais le cours de la Lune par le Zodiaque, ne s'accorde point exactement avec les jours critiques, puisqu'il se fait en vingt-sept jours, sept heures, onze minutes. Ils ne peuvent pas aussi dépendre des conjonctions du Soleil avec la Lune, puis que cela n'auroit aucun rapport avec le nombre des jours; car le mois synodique contient 29. jours, douze heures, quarante-quatre minutes: ce qui ne convient pas avec les quatre semaines critiques. Pour ce qui concerne le mois d'illumi-

nations de la Lune, qui est le tems où elle paroit, comme il ne contient que vingt-six jours & douze heures, il peut encore moins se raporter aux jours critiques. Galien avoit si bien senti ces raisons, que pour ne pas perdre son systême de la Lune, il s'étoit avisé de composer un mois critique ou medecinal du mois d'illumination & du mois periodique, afin qu'il y pût reduire les jours critiques suivant ses propres Observations, & suivant celles d'Hippocrate ; par là on peut voir le peu de raison qu'ils ont eu de fonder leur pratique sur l'observation de certains jours qui par eux mêmes n'ont pas plus de vertu que d'autres.

Mais afin qu'en rejettant ce qui a été avancé de faux & de fabuleux touchant les jours critiques l'on ne méprise pas les justes Observations de nos Anciens, parce qu'ils nous en ont donné de mauvaises raisons ; je vais exposer en peu de mots ce qu'il me semble qu'on doit penser sur cette matiere.

Veritable cause des mouvemens critiques.

Dans la plûpart des maladies aiguës qui dépendent de la Fermentation des liquides, l'on voit certains redoublemens en certains jours, qui sont d'ordinaire suivis de quelques évacuations;

car comme dans les fiévres tierces intermittentes il est vray de dire qu'aux jours impairs les humeurs fermentent, & qu'on voit des évacuations qui suivent les accés ; de même peut-on dire que dans les doubles tierces l'accés qui répond à la tierce, c'est-à-dire, celui qui arrive dans les jours impairs est plus fort ; de sorte qu'on peut établir cette regle generale dans les fiévres intermittentes aiguës, & dans les continues qui ont des redoublemens, que les malades doivent avoir des accidens plus facheux, & suivi d'évacuation dans les jours impairs ; car il est rare qu'on voye des quartes continues, c'est-à-dire, composées de plusieurs quartes qui produisent par leur succession tous les jours un accés.

Pourquoi vers l'état. De plus, il faut remarquer que le premier jour qu'on a la fiévre, elle n'est presque jamais si violente qu'elle le devient dans la suite, parce que la masse du sang n'est pas encore disposée à un mouvement fort rapide ; dans le redoublement qui suit au second jour impair, c'est-à-dire le troisiéme jour de la maladie, il s'excite dans le sang une grande agitation, & il se fait une évacuation sur la fin du redoublement

qui est souvent le commencement du quatriéme jour ; si au contraire le redoublement qui se doit faire au cinquiéme jour est plus violent, c'est à ce jour que se produit la Crise. Mais il arrive d'ordinaire qu'elle ne paroît qu'au sept, tant dans les tierces intermittentes, que dans les continues, parce que dans l'augmentation & dans l'état des maladies, les symptômes sont plus violens ; & par consequent l'on doit s'attendre à des accés & à des redoublemens plus forts, les principes de la masse du sang ayant commencé à être développez par les fermentations anterieures qui ont rompu les liens qui les empêchoient d'agir & de causer des mouvemens beaucoup plus grands.

Plutôt dans les Pays chauds.

C'est donc vers l'état des maladies que les symptomes sont ordinairement plus rudes, & que l'on doit attendre des changemens plus considerables, soit en bien, soit en mal ; car quelquefois à de grandes fermentations il survient de grandes évacuations qui emportent ce qu'il y avoit d'impur dans la masse du sang ; mais cela n'arrive que rarement en France, quoi que cela soit commun dans des pays plus chauds ; c'est pourquoi il ne faut pas

beaucoup s'attacher aux indications qu'on en peut tirer. Cette seule observation peut détruire l'opinion de Fracastor, qui dit que les jours critiques, & les Crises dépendent du mouvement de l'humeur mélancolique ; car si cela étoit, elles seroient fort frequentes dans les pays froids, puis que les fiévres quartes, le scorbut & l'affection hypocondriaque, qui viennent de l'humeur mélancolique, s'il y en a dans nôtre corps, sont plus ordinaires dans les pays froids que dans les pays chauds.

Remarques sur les Crises.

On conclut aisément parce que nous venons de dire, qu'il est presque toûjours inutile d'attendre les Crises, & souvent dangereux de confier à la Nature seule la conduite d'une maladie. J'avouë cependant que quand la Nature commence quelque évacuation, l'on ne la doit point détourner, en tentant d'évacuer par d'autres endroits que ceux qu'elle a choisis, & d'autre sorte d'humeur excrementicielle que celle qu'elle pousse au dehors, principalement si l'évacuation est sensible, & qu'elle suive un accés, ou un redoublement. Secondement dans les grandes fermentations qui arrivent au tems

de la vigueur ou de l'état de la maladie, il ne faut se servir ni de rafraichissemens, ni de saignées, quand l'on ne craint point qu'il se fasse quelque dépost dans les parties interieures, ou que quelque vaisseau se rompe; parce que cela pourroit en affoiblissant l'activité des humeurs, empêcher la masse du sang de se purifier par la separation ou par la précipitation des particules étérogenes & grossieres, laquelle suit communément la grande fermētation des liqueurs composées. Troisiémement, l'on doit user rarement des purgatifs, soit doux, soit violens, vers l'état des maladies, sur tout pendant le redoublement; mais il est souvent de la prudence du Medecin de donner quelques évacuans avant le tems de la vigueur, afin de prévenir la Crise, dont le mouvement extraordinaire force souvent le ressort des organes, & romp leur tissu; en sorte que la Nature succombe sous le faix de la maladie; c'est pourquoi les grandes évacuations qu'on procure dans les commencemens sont d'ordinaire profitables, en ôtant une partie des humeurs qui devoient fermenter; & les précipitans, qui sans une grande transpiration, &

ſans une agitation exceſſive ne laiſſent pas que de temperer & d'adoucir les humeurs, doivent être auſſi employez pour détruire l'action trop violente des fermens, & par conſéquent moderer les Criſes.

Il faut ajouter à tout cela qu'on voit quelquefois des Criſes ſalutaires dans des jours qui ne ſont ni critiques, ni indicatifs, comme dans le ſixiéme jour; & les prognoſtics qu'on en tire ne peuvent point être infaillibles, puiſqu'outre l'incertitude où l'on eſt à quels jours déterminez les grands changemens doivent plûtôt ſurvenir, il eſt conſtant que l'ordre de ces jours pourroit être à tous momens troublé par le regime, ou par les médicamens. Enfin les ſignes de coction qui ſemblent rendre les Criſes ſalutaires, ou mortelles, parfaites, ou imparfaites, ſont eux-mêmes ſi équivoques, que les Medecins s'y trompent trés fréquemment. Nous avons dans les Autheurs pluſieurs obſervations qui prouvent le peu d'aſſurance qu'on doit avoir ſur ces ſignes; les quatre exemples ſuivans que nous avons tirez de Fabr. Hildanus centurie troiſiéme peuvent encore convaincre qu'il n'y a pas grand fondement à faire

ſur les Criſes ou ſur les autres matieres équivoques, telles que les urines, évacuées en certains jours par des efforts extraordinaires de la nature, & qu'elles trompent ſouvent les jugemens des Medecins les plus éclairez.

1. Un homme de 60. ans qui avoit une intemperie chaude au foye fut ſurpris d'une fiévre continue, & le ſeiziéme jour de ſa maladie, il expira tranquillement; l'on avoit pourtant obſervé ſes urines depuis le commencement juſqu'à la fin, & elles n'avoient paru en rien differentes de celles des hommes les plus ſains, ayant retenu la couleur & la conſiſtance qu'elles ont ordinairement.

2. Les Medecins ont coutume de juger, à l'inſpection d'une urine noire, qu'il y a une pourriture inſigne dans les humeurs, & qu'elle eſt accompagnée d'une fiévre qui ne donne point de relâche; on a vû cependant à Cologne une femme qui rendoit des urines obſcures, comme ſi l'on y avoit répandu de l'ancre, dépoſant un ſédiment noir & épais, quoique cette femme n'eût ni douleur de reins, ni aucune partie interne qui témoignât d'être mal affectée.

3. Une autre Dame âgée d'environ quarante ans fut ſubitement attaquée d'une douleur de tête avec fluxion & douleur tres violente aux bras, aux hypocondres, aux hanches, & aux jambes : une fiévre éphémere ou journaliere ſe mettant encore de la partie, la malade vuida juſqu'au troiſiéme jour une urine noire comme de l'ancre, qui faiſoit un ſédiment ſemblable à de la ſuye délayée. Depuis le troiſiéme jour juſqu'au quatorziéme cette noirceur ſe changea peu à peu en une blancheur, les douleurs diminuerent, & enfin la ſanté revint auſſi entiere qu'elle avoit été avant cette attaque.

4. Un homme affligé d'un enterocele où l'inteſtin étoit deſcendu dans les bourſes, non ſans des ſymptômes tres cruels, & une retention d'urine, qui perſevera juſqu'au ſixiéme jour de la maladie ; il faiſoit des ſelles toutes rougeatres ; mais dans l'intervale du ſixiéme jour à l'onziéme qui fut le dernier de ſa vie, l'urine reprit ſon cours, & ne ſe montra en nulle façon éloignée de ſon état naturel. Mais afin que nous tirions quelque choſe de certain & de reglé de la connoiſſance du tems des maladies, je

croy qu'on peut rapporter le tout à ces propositions.

1°. Les maladies aiguës ne different des maladies croniques que par la violence des accidens, & par la force du malade.

2°. Dans les redoublemens & dans les accés des maladies aiguës & croniques on ne doit point donner d'alimens, ni de purgatifs, à moins que le peril ne soit plus grand en suspendant ces remedes.

3°. Quand il y a quelque humeur à évacuer, il faut le faire d'abord dans les maladies aiguës & dans les croniques.

4°. Quand la nature fait quelque évacuation sensible sur la fin d'un accés ou d'un redoublement, il ne faut pas la détourner.

5°. S'il y avoit crainte que quelque vaisseau ne se rompît, ou qu'il ne se fist quelque dépost sur une partie interne dans la vigueur même de la maladie, on pourroit par la saignée diminuer les symptomes qui viennent d'une trop grande fermentation.

6°. Quand la Nature ne fait pas des évacuations fortes sur la fin des accés, il faut l'aider.

7°. On s'expose à être raillé quand

on prédit d'une maladie violente qu'elle ne durera que tant de jours, par exemple, vingt jours, puisqu'on voit tres souvent le contraire, soit à cause de la malignité qui se trouvant plus ou moins grande qu'elle n'avoit été jugée, abrege, ou prolonge ce terme, soit à cause du changement de la maladie qui augmente, ou qui diminue, ou qui prend un autre caractere par quelques accidens imprévus.

CHAPITRE V.

Des differentes marques des Fermentations, & des prognostics qu'on en peut tirer, & premierement du Pouls.

Ce qu'un Medecin doit observer dans une visite.

HIPPOCRATE marque dans le livre des affections, que lorsqu'un Medecin s'approche d'un malade il doit luy demander ce qu'il souffre; ce qui a précedé qui ait pû donner occasion à sa maladie; combien il y a de tems qu'il se sent mal disposé; si son ventre est libre, & enfin quel est le regime qu'il a gardé? Par ces paroles Hippocrate comprend toutes les interrogations

rogations utiles qu'on peut faire à un malade : parce qu'il suppose que le Medecin a déja tâté le pouls, qu'il a observé le visage du malade, & la maniere dont il se tient couché, sa langue, sa peau; qu'il a manié son ventre, entendu sa respiration, sa voix, & qu'il s'est fait apporter les differens excremens que le malade a rendus; qu'enfin il est informé de l'âge & du sexe du malade, qu'il fait reflexion sur la saison où il le traite, & qu'il nignore pas le climat où il est; car par l'amas de tous ces signes differens, l'on connoit les degrez des fermentations qui se trouvent dans nos liqueurs; & l'on tient une route presque seure, ou pour guerir la maladie, ou pour en prevoir l'événement. Du pouls

Premierement, par le mouvement du cœur ou de l'artere, l'on connoît l'état de la masse du sang, c'est-à-dire si cette humeur est trop subtile, ou trop grossiere, égale ou inégale dans toutes ses parties, ce qui n'est pas de petite consequence pour parvenir à la guérison, puisque la vie & toutes les actions animales dépendent du sang comme de leur cause.

Pour bien connoître le pouls, il faut

premierement ſçavoir quelle eſt ſa diſpoſition naturelle. Secondement, ſi l'état où l'on le trouve ne vient point de quelque défaut de conformation : c'eſt pourquoy dans le pouls interrompu, Riolan conſeille de toucher l'artére de la cuiſſe, pour voir ſi cette interruption dépend d'un deſordre commun à toutes les artéres, ou particulier à une ſeule : neanmoins dans les femmes on examine d'ordinaire les artéres des temples. Troiſiémement, il faut que le bras ne ſoit point gêné, & qu'il ſoit placé de maniere qu'on puiſſe ſentir facilement le battement de l'artére ; car il eſt certain qu'il ſe fait du changement dans le pouls, ſuivant les diverſes ſituations du bras.

Hercules à Saxonia.

Nous avons dit d'abord qu'il falloit obſerver la diſpoſition naturelle du pouls : ainſi un Autheur rapporte qu'il a vû un malade, qui pendant qu'il avoit la fiévre avoit toûjours le pouls fort égal, mais qui l'avoit toûjours inégal lorſqu'il étoit ſans fiévre. Mais parce que ces ſortes d'exemples ſont rares, nous reduirons ce qu'on doit obſerver dans le pouls de preſque tous les hommes à ce qui ſuit : ſçavoir à ſa force où à ſa foibleſſe, à ſa grandeur ou

à sa petitesse, à sa dureté ou à sa molesse, à sa vitesse ou à sa lenteur, à la frequence ou à la rareté de ses coups, à leur égalité ou à leur inégalité, à leur continuation ou à leur intermittence, ou enfin à sa défaillance ou à son interruptiõ; & nous dirons que le pouls fort & vigoureux étant produit par le ressort du cœur & des artéres marque la force de cette vertu élastique, & de la contraction des fibres de ces organes, en même tems qu'il montre que la circulation du sang est libre, à moins que ce pouls ne paroisse tel dans une seule partie qui sera bouchée ou enflammée. Au contraire le pouls foible est un signe de la foiblesse du ressort du cœur & des artéres, ou bien de la trop grande quantité du sang & des autres humeurs, ou de leur difficulté à être muës, & pour lors il marque seulement que la masse du sang circule d'une maniere lente. *Pouls fort.*

Le pouls qui est grand, c'est-à-dire qui occupe un grand espace sous le doigt, signifie l'abondance du sang & la dilatation des arteres: & ainsi il est une preuve de la force du malade; comme le petit l'est de la diminution du sang & des esprits; & par conse- *Pouls grand.*

quent une marque de foibleſſe.

Pouls dur. La dureté du pouls vient ou d'un reſſerrement convulſif de l'artére, ou de la denſité des fibres du ſang. Dans le premier cas le pouls eſt dur & petit; dans l'autre, l'artére paroît groſſe & dure : vû que ſi l'artére ſe durcit par une contraction convulſive, ſa largeur devient plus petite, & elle ne paroît que comme un petit fil tres ſolide; mais quand cela arrive par la groſſeur; ou plûtôt par l'épaiſſiſſement des parties du ſang, l'artére occupe peu à peu un grand eſpace : delà l'on peut conclure que le pouls dur qui eſt petit, eſt tres-funeſte, tant parce qu'il marque qu'il y a peu de forces & d'eſprits, que parce qu'il eſt une ſuite du déreglement du cours des liqueurs & de l'irritation qu'elles font aux fibres nerveuſes. Quant aux pouls dur qui eſt grand, ſi avec cela il eſt vîte, c'eſt un ſigne de l'inflammation de quelque partie interne : car ſa viteſſe étant une ſuite d'une grande fermentation, & d'une circulation précipitée, & ſa dureté d'une viſcoſité des parties du ſang, il eſt difficile qu'il ne ſe faſſe pas quelque gonflement ou obſtruction de vaiſſeaux dans les parties internes & mem-

braneuses, par la difficulté qu'ont des liqueurs grossieres à passer par des pores étroits, quand leur mouvement est rendu rapide par la fermentation: ainsi dans la pleuresie & dans quelques autres inflammations internes, l'on trouve souvent le pouls de même. Enfin si le pouls dur est grand, lent, & même avec quelque inégalité, comme on le voit souvent dans les hipocondriaques, dans les scorbutiques, & dans ceux qui ont la fiévre quarte, quand ils sont hors de leurs accés, il signifie seulement une longueur de la maladie, parce qu'il est produit par le défaut des esprits, par la lenteur du sang, & par la tenacité de ses parties : car puisque le sang n'est que tres-peu agité, il ne se fait que des efforts impuissans pour sa purification ; & ses parties étant trop compactes, il est dificile que sa constitution puisse se changer ; mais comme il n'est pas porté avec violence dans les parties interieures, il ne s'y fait pas des inflammations, & des engorgemens de vaisseaux : mais quelquefois les glandes s'enflent par la grossiereté du sang, ou de la lymphe ; d'où surviennent des schirres, & des tumeurs scrophuleuses soit interieures,

ſoit exterieures. Quelquefois il arrive qu'on voit dans les artéres interieures un pouls grand & dur, lorſque dans les parties externes il eſt tres-petit, ou même imperceptible : les extremitez deviennent froides dans cet état, & un malade eſt pour lors en un tres-grand danger, parce que ce deſordre vient d'une coagulation de la maſſe du ſang, à moins qu'il ne procéde de quelque tumeur qui preſſe l'artere ; car le ſang ſe coagule plus aiſément dans les parties exterieures, tant parce qu'il perd de ſon impulſion dans un long chemin, que parce qu'il y eſt plus ralenti à l'égard de ſon mouvement de liquidité; c'eſt pourquoy il commence de s'arrêter dans ces parties ; & les arteres, qui ſont plus proches du cœur, ne pouvant ſe décharger à cauſe de la coagulation & de l'obſtruction qui ſe ſont faites aux parties exterieures, ſe dilatent, & ſemblent battre plus fort que de coutume.

Par des raiſons oppoſées la moleſſe du pouls marque une diſſolution des humeurs, ou bien un défaut du reſſort & de la contraction du cœur ou des artéres.

Pouls vîte.

Le pouls vîte eſt d'ordinaire joint

à des battemens frequens, marquant la viteſſe de la circulation, & quelquefois l'irritation qui ſe fait dans les fibres du cœur par la fermentation des liqueurs : ainſi il accompagne preſque toutes les fiévres aiguës, & ſe trouve ſouvent, ou pour mieux dire preſque toûjours, dans le chaud des intermittentes : car ſi par quelque mouvement d'humeur ou par l'impreſſion de quelque pointe les fibres du cœur ſont irritées, elles font plus vîte leur ſyſtole ; & le mouvement du ſang étant plus grand il leur fait plûtôt faire la diaſtole en retournant promptement au cœur. Quand ce pouls eſt grand & mou, l'on ne doit pas craindre, mais quand il eſt petit & dur, il peut, comme nous avons déja dit, ſignifier beaucoup de déréglement.

D'autrefois il arrive que le pouls accomplit d'une maniere fort preſte ſa diaſtole & ſa ſyſtole, mais qu'il ne bat pas ſouvent ; pour lors il marque une grande irregularité dans les eſprits qui coulent par les nerfs du cœur, ou même entre ces nerfs : ainſi on le doit raporter aux mouvemens convulſifs.

Pouls lent. Le pouls lent & tardif montre que la fermentation eſt fort diminuée, que

le sang est comme dépoüillé de ses principes actifs, que les fibres nerveuses sont embarassées ou relâchées : ou bien il signifie que la quantité du sang est plus grande que la force du cœur qui la doit remuer.

Entre toutes ces differentes sortes de pulsations, il y en a de mediocres, qui étant conformes à l'état naturel, ne meritent aucune reflexion particuliere.

Pouls énegal. Le pouls inégal se trouve en plusieurs maladies : ainsi les hypocondriaques, & les femmes hysteriques ont le pouls inégal & quelquefois intermittent, & même tout-à-fait interrompu, à cause de quelques convulsions qui surviennent aux parties interieures, sans pourtant que les uns & les autres soient dans un peril prochain à cause que ces convulsions ne durent pas. L'inégalité du pouls accompagne encore les polypes, & les concretions de chair ou de graisse qui se trouvent dans les ventricules du cœur, ou dans les grands vaisseaux, aussi bien que les anevrismes & les abscés des artéres : car les organes qui servent aux pulsations étant derangez, l'on conçoit aisément que le pouls le doit être, parce qu'il est necessaire qu'ils redoublent ou qu'ils

diversifient leurs efforts pour faire couler le sang par des tuyaux moins libres ou contournez autrement qu'à l'ordinaire : par la même raison, quand le pericarde ou la poitrine sont trop remplis d'eau, quand les esprits qui vont au cœur ont des mouvemens irreguliers, quand les fibres du cœur sont bouchées, déchirées ou picotées, il s'ensuivra de semblables déréglemens. De plus la coagulation du sang, ou son acrimonie causera encore de l'irregularité dans le pouls, car le cœur ne peut pousser d'une même maniere un liquide tout-à-fait different, & comme éterogêne dans les parties. C'est peut-être pourquoy le pouls paroit tel dans les hypocondriaques, & que Baillou rapporte qu'il a vû un pouls inégal, & palpitant dans une femme hysterique, parce qu'elle avoit le sang noir & grumeleux : quoique tout cela ne menace pas d'un danger pressant dans les maladies longues ; cependant dans les maladies aiguës & dans les grands mouvemens du sang, où la force du cœur déja diminuée ne peut pas resister, tout ces signes ont coutûme d'être suivis d'une mort tres-prompte.

Pouls intermittent.

Les pulsations d'artéres intermittentes, interrompuës, entrecoupées ou tout-à-fait défaillantes, étant de tres-grandes irrégularitez du pouls, ne peuvent être que fort dangereuses: elles viennent aussi d'un sang grumeleux, des obstructions qui se forment dans le cœur ou dans les artéres, des mouvemens des-ordonnés des esprits, des picotemens faits aux fibres, du cœur: quelquefois elles ne procedent que d'une trop grande abondance de sang, ou de ce que l'artére du bras est située trop avant dans les chairs, ou de ce qu'elle est pressée par quelque tumeur, & pour lors elles sont sans peril; ainsi il faut connoître l'état naturel du malade, & si cela est impossible, on doit toûjours compter que le pouls égal & mediocre est le naturel, parce qu'il est plus ordinaire qu'aucun autre; & l'on doit juger tous les autres comme contraires à la nature, quoique ces regles puissent souffrir quelque exception, par exemple dans les fiévres malignes le pouls qui est semblable à celuy des personnes saines, est quelquefois tres-dangereux, comme nous dirons dans la suite, parce que c'est une marque que la nature

n'eſt point ſollicitée à ſe délivrer de ce qui la détruit peu à peu.

CHAPITRE VI.

Des ſituations, & du viſage des malades.

IL faut bien conſiderer pour aſſurer ſon prognoſtic la maniere dont un malade eſt couché : parce qu'on en tire de tres grandes lumieres pour juger de l'évenement futur d'une maladie, pourveu qu'on ait égard à la ſituation que tenoit d'ordinaire le malade avant ſon indiſpoſition. C'eſt pourquoy Hippocrate nous dit que quand un malade eſt couché de la même façon que le ſont d'ordinaire ceux qui ſont en ſanté ; c'eſt une bonne marque. Il décrit la maniere dont on ſe couche quand on ſe porte bien, à peu-prés dans ces termes : *L'homme ſe répoſe ſur le côté droit ou ſur le côté gauche, ayant le cou, les mains, les jambes tant ſoit peu pliées, & tout le corps flexible & aiſe à remuer.*

Situation d'un homme ſain.

Au contraire quand un malade eſt

couché ſur le dos, qu'il a le cou, les mains,& les cuiſſes étenduës, à moins qu'il n'eût de coutume de ſe coucher de la ſorte, c'eſt un méchant ſigne, car il marque que le corps eſt affaiſſé ſous ſon propre poids, & qu'il a de la peine à ſe remuer;& l'extenſion jointe à la roideur des membres,eſt une eſpéce de mouvement convulſif, comme on voit quelquefois arriver à ceux qui vont mourir. Quand le malade qui eſt couché ſur le dos a les jambes fort courbées & fort pliées, c'eſt un ſigne mortel : parce qu'outre l'abattement des forces, cela dénote des mouvemens convulſifs tres-violens.

Situations contre nature. De même nous devons craindre un triſte ſuccés pour les malades qui ne ſe tiennent pas dans la place où l'on les met, mais qui tombent inſenſiblement au bas du lit;car cela marque ou une tres grande foibleſſe, qui fait que le corps deſcend par ſa propre peſanteur, ou bien cela vient d'un délire obſcur qui agite le malade; ou enfin cela arrive par quelque douleur interieure. Il eſt encore mauvais de voir un malade qui ſe découvre ſans grande chaleur, qui a le cou, les pieds, les mains jettez & étendus au hazard ſur

ſon lit ; car cela ſupoſe ou des inquiétudes profondes, ou un eſprit troublé.

Ceux qui ſe couchent ſur le ventre ſont en délire, ou bien ils ont des douleurs dans quelque partie de l'abdoment, principalement s'ils ne faiſoient rien de ſemblable pendant leur ſanté: car Louver & Vvillis ont remarqué qu'il y avoit des perſonnes qui ne pouvoient dormir, s'ils n'avoient le viſage tourné vers le lit; & quand ils retournoient la tête ſur l'oreiller, ils avoient des inſomnies affreuſes, & des difficultez de reſpirer, parce que les ſeroſitez qui occupoient les ventricules anterieurs de leur cerveau deſcendoient dans le quatriéme quand ils ſe couchoient ſur le dos ou ſur les cotez, & que preſſant le tronc de la moelle, elles bouchoient les chemins des nerfs qui vont à la poitrine & au cœur : ainſi ne pouvant dormir ſur le dos, ni ſur les côtez, ils étoient obligez de dormir ſur le ventre, & ſur la face. Il eſt pareillement certain que cette maniere de ſe coucher eſt aſſez ordinaire à ceux qui ont la pierre dans la veſſie, parce qu'en cette poſture la pierre appuye ſur des parties moins ſenſibles, ou qui n'ont point été fatiguées du poids de

ce corps étrange, pendant la veille: ceux qui sont tourmentez de la colique trouvent aussi du soulagement dans cette situation où leurs boyaux comprimez & réchaufez se remettent plus aisément dans leurs contractions ordinaires.

Les malades qui veulent demeurer dans leur séant & la teste élevée durant la force d'une maladie aiguë, ont coutume de mourir, principalement si leur maladie est une fluxion de poitrine: non seulement parce que dans les inflammations de poitrine, qui ne sont point universelles, & qui laissent quelque lieu d'esperer, les malades ne peuvent se coucher que du côté sain, c'est-à-dire, qui est opposé à l'inflammation: si donc le malade ne se peut coucher ni sur un côté ni sur l'autre, & qu'il soit contraint de se tenir debout, il faut que l'inflammation ait gagné toute la poitrine & tout le poûmon.

Signes d'alteration dans les organes de la respiration.

Je dis plus, & je soutiens que cette situation contraire qui empêche qu'un malade ne se puisse coucher sur le dos ni sur les côtez, marque toûjours une grande alteration des organes de la respiration même dans les maladies

ſongues : ainſi dans les hydropiſies de poitrine, l'on voit communément que les malades ſont obligez de garder cette poſture. Il arrive encore ſouvent la même choſe, quand les poumons ſont attachez aux côtes.

Quand un malade va aux bords du lit, qu'il ſe léve, & qu'il tombe ou qu'il veut ſortir ſi l'on ne le retient, on en doit beaucoup apprehender, car il eſt dans un délire, quand même à l'égard du reſte il paroitroit en ſon bon ſens. De même doit-on juger tres-malades & dans un danger éminent ceux qui ramaſſent leurs couvertures ou qui remuent les mains, comme s'ils vouloient recueillir quelque choſe à la muraille ou ſur leur lit, car c'eſt une grande marque d'un eſprit qui s'égare.

Ceux qui ne peuvent ſe coucher ſur le côté droit en ſont tres-ſouvent empéchez par la pleuréſie, ou par la péripneumonie du même côté, par une hydropiſie, ou parce que le poumon eſt attaché à la plévre dans le côté gauche ; car lorſque dans les maladies chroniques, les malades ne peuvent pas ſe tenir ſur le côté oppoſé à la partie qui eſt malade, cela ſe fait ou parce

que le poumon par ſon poids tire les fibres qui l'attachent à la plévre ; & en ce cas le malade reſſent une douleur piquante dans la partie ſuperieure ; ou parce que le poumon ayant quelque abſcés, ou un des côtez de la poitrine étant plein d'eau ou de pus , il faut que le poids des matieres comprime le côté ſain : au contraire dans la pleureſie, dans la péripneumonie & dans les autres inflammations qui commencent, ou qui ſont dans la vigueur, l'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade , à cauſe du ſentiment de douleur qui arrive par la compreſſion de la partie enflammée : ce qui ne ſe rencontre pas dans les maladies dont les matieres ayant eu le tems de ſe changer en pus font que le ſentiment n'eſt point ſi vif.

Concluſion. Par tout ce que je viens de rapporter, il eſt clair que la maniere dont un malade ſe couche nous ſert à découvrir le mouvement des eſprits, les inflammations & le tiraillement des parties, la mobilité ou la tenacité des humeurs, & leurs fermentations. Il faut paſſer preſentement aux ſignes que nous pouvons avoir en obſervant le viſage. Premierement quand le viſage d'un

malade n'est point changé de l'état où il étoit dans la santé, c'est une bonne marque : au contraire quand il est fort different de l'état naturel, c'est toûjours une mauvaise marque.

Remarques sur la face.

Entre tous les états de la face qui sont hors du naturel, Hippocrate en décrit un qui en est tres-éloigné : *Le nez est pointu, les yeux enfoncez, les temples & les jouës écoulées ou creuses, les oreilles froides & retirées, les bouts des oreilles tournez, la peau du front dure, aride & tenduë, la couleur de la face pâle, noire ou livide.* Si tout cela paroit dans le commencement d'une maladie, sans avoir veillé long-tems, sans avoir jeuné, ni avoir eu de cours de ventre, le peril est fort grand : mais si le malade avouë quelqu'une de ces causes, sa vie est moins en danger. Cependant quand cet aspect hideux s'observe dans les maladies chroniques, principalement dans la phtisie, bien loin qu'on doive croire que la maladie soit de moindre consideration, lorsqu'on voit le cours de ventre, l'on doit croire au contraire que le mal est encore plus grand: mais dans les maladies aiguës un visage cadavereux tel que celuy que nous ve-

nons de décrire qui vient sans cause manifeste dés le commencement de la maladie, où les forces ne doivent point être abatuës, ne peuvent être produit que par le vice, & le manque des esprits & des parties actives du sang, ce qui doit empêcher les fermentations & les dépurations de cette humeur.

Sur les yeux.

C'est encore quelque chose de fort atristant, dans les maladies aiguës, lorsque les yeux ne peuvent soutenir la lumiere, qu'ils pleurent malgré le malade, qu'ils se contournent, ou que l'un devient plus petit que l'autre : car tous ces accidens venant de mouvemens convulsifs, ou de la contraction des parties nerveuses, l'on en doit faire un mauvais présage, parce que cela montre que la matiere morbifique s'ouvre le chemin dans le cerveau & dans les nerfs.

Si dans une maladie aiguë, le blanc de l'œil paroit rouge, ou que ses veines soient livides & noirâtres, c'est un signe mortel, suivant Hippocrate, comme étant une preuve que les humeurs se portent en abondance dans les parties superieures, ou qu'il se fait quelque obstruction dans leurs vaisseaux sanguins.

Yeux entr'ouverts.

On doit croire en un tres-grand peril ceux qui dorment, contre leur coutume, les yeux à demi-ouverts, de sorte que le blanc de l'œil paroît, quand cela vient par la force de la maladie, sans que le malade ait pris de purgatif, ou qu'il ait eu de cours de ventre : car c'est marque ou d'une resolution causée par un manque d'esprits dans le muscle qui ferme la paupiere, ou d'une contraction convulsive de celuy qui sert à l'ouvrir, ce qui n'est que trop sinistre, particulierement dans les maladies aiguës qui attaquent le cerveau.

Yeux esfarez.

Quand les yeux ont des mouvemens extraordinaires sans être stables, c'est un mauvais signe, principalement si les paupieres, le nez ou les lévres se contractent & se racourcissent ; parce que ce sont des mouvemens convulsifs qui sont tous dangereux dans les fiévres aiguës, comme nous avons déja dit, en ce qu'ils sont produits par des mouvemens dereglez des esprits ; ou par les irritations d'un sang chargé d'acides, & qui en fermentant commence à pousser dans les nerfs les parties étrangeres qu'il contient.

Grincement des dents.

Par la même raison le grincement de dents, sur tout quand il se fait avec

bruit, donne à craindre; car outre qu'il marque un délir futur, c'est un mouvement convulsif de la machoire d'en bas dont les muscles ont de grandes liaisons avec le reste des parties de la tête; c'est pourquoy lors qu'il arrive dans une fiévre maligne, le malade a coûtume de mourir bien-tôt.

Yeux mourans. Les yeux qui paroissent ternes & sans lumiere, sont mauvais dans les maladies aiguës; parce que quand les membranes de l'œil sont tenduës par des humeurs qui fermentent, elles doivent paroître luisantes: s'il arrive donc qu'elles ne le parroissent pas, cela arrive par l'extinction, ou par le défaut de la fermentation ordinaire.

Sur les narines. Si les narines sont fort dilatées, & que le malade ouvre la bouche pour respirer, soit en dormant, soit en veillant, cela est toûjours chagrinant, puisque l'on connoit par là que la respiration est difficile & contrainte.

Sur la couleur de la face. Quand dans une maladie aiguë, la face est rouge, avec une sueur & des marques de tristesse, il y a beaucoup à craindre parce qu'infailliblement la tête commence à s'engager.

CHAPITRE VII.

De la langue, & de la peau.

LOrs qu'on examine la langue d'un malade par la vûë & par le toucher, l'on en peut tirer bien des connoiſſances. La langue qui paroît ſemblable à celle d'un homme ſain eſt une bonne marque, en quelque maladie que ce ſoit : Celle qui eſt tremblante dans une maladie aiguë, eſt mauvaiſe; car cela venant ou de ce qu'elle a des mouvemens convulſifs, ou de la foibleſſe de ces muſcles ſuivant Hippocrate, elle montre que l'eſprit n'eſt pas ſtable, & que le malade a du penchant au délire; & dans ſes Coaques il dit qu'en quelques-uns c'eſt une marque qu'il viendra un cours de ventre, ce qui n'eſt pourtant pas ordinairement confirmé par l'experience.

La langue qui eſt noire, rude, inégale & ſeiche, eſt un méchant ſigne; car elle n'eſt renduë dans cet état que par les parties corroſives qui ont été mêlées à la ſalive par une tres-grande fermentation du ſang ; ainſi dans les fiévres ardentes, & dans les inflamma-

tions internes, elle eſt ſouvent telle: quand elle eſt noire, & qu'elle tire ſur le verd, elle eſt encore d'un plus triſte augure, vû que ce n'eſt pas tant par la grandeur de la fermentation, que par l'abondance de ſels acres & vitrioliques qui ſont dans le ſang, que la ſalive ſe trouve empreinte de particules rongeantes & cauſtiques qui colorent ainſi la langue.

Langue blanche dans ſon milieu. Lors qu'on voit vers le milieu de la langue, une petite ligne blanchâtre, comme ſi cet organe avoit été froté d'ecume en cet endroit, c'eſt un ſigne que la fiévre diminuë; car cela montre que l'acreté de la ſalive eſt plus temperée.

Langue froide. Quand la langue eſt froide au toucher, & qu'on la trouve de même pluſieurs jours de ſuite, c'eſt un ſigne mortel, quoïque le malade n'ait pas de ſymptomes fort conſiderables; parce que c'eſt une marque d'extinction des eſprits & d'une tres-grande diminution dans la fermentation que doivent naturellement avoir les liqueurs.

Langue inégale. Si la langue eſt parſemée de petites tumeurs ſemblables à des poireaux, c'eſt un effet de l'acrété & de la groſſiereté du ſang; & l'on la voit de

même dans les ladres, dans les verolez, & dans les ſcorbutiques ; les lepreux ont d'ordinaire ces petits grains au deſſous de la langue entre les ranules ; les verolez au bord de la langue vers ſa racine, & les ſcorbutiques vers le milieu, & ſur le bout. Premierement dans la lépre, ils ſont au deſſous de la langue, parce qu'il y a beaucoup de petites glandes miliaires dans cet endroit, & que les glandes ſont fort attaquées par cette maladie, principalement les plus menues qui ſe bouchent & ſe gonflent aiſément lorſque des humeurs groſſieres y abordent pour les traverſer : Dans la verole, les parties charnuës qui aboutiſſent en tendons, & les ſources de la ſalive ſont fréquemment attaquées d'ulceres ou de tumeurs : c'eſt pourquoy les bords de la langue, vers ſa racine, ont coutûme d'être couverts de ces petits poireaux, principalement lors qu'il y a des ulceres au fond du palais, d'où le pus en tombant, ſe répand ſur les côtés de la racine de la langue. Enfin dans le ſcorbut ils ſe trouvent plus ordinairement à la pointe de la langue, à cauſe du voiſinage des gencives contre leſquelles cette pointe appuye.

Outre ces poireaux, l'on peut remarquer ſur la langue des chancres, des ulceres, de ſciſſures, en ceux qui ont quelque maladie venerienne, ou ſcorbutique, & même en ceux qui ont la ſalive un peu acre, comme il arrive aux enfans à la mamelle, par le ſeul defaut du lait que corompent leurs propres humeurs, ou qu'ils reçoivent tout alteré de leur nourrice même.

Obſervations ſur la peau.

La peau nous peut donner diverſes lumieres ſur l'événement, d'une maladie par ſa couleur, par ſes piſtules, par ſes taches, par ſa molleſſe, ou par ſō apreté, par ſa chaleur, par ſa froideur, par ſa ſécheresſe, ou par ſon humidité. Nous en reviendrons toûjours à nôtre regle genérale, & nous dirons que la peau qui eſt ſemblable à celle des perſonnes qui ſe portent bien, n'ayant rien qui ne lui ſoit naturel, montre une bonne conſtitution du corps: Lors qu'on voit des taches de pourpre, de rougeolle, ou de petite verole, dans une maladie aiguë, l'on doit toûjours ſoupçonner de la malignité, comme nous dirons dans la ſuite; mais lors qu'on voit des taches pourprées dans une maladie cronique, c'eſt une marque de mélancolie hypocondriaque

condriaque, ou de ſcorbut : & c'eſt là où un Medecin doit bien ſe tenir ſur ſes gardes pour ne ſe pas méprendre ; car il y a des fiévres malignes qui paroiſſent ſi peu, il y a des affections hypocondriaques accompagnées de ſymptomes ſi fâcheux, qu'un Medecin y eſt ſouvent trompé, ce qui fait cependant une difference notable dans le prognoſtic, & dans la cure.

Lors que la peau des jouës eſt fort rouge ſur l'os de la pomette, c'eſt une raiſon de ſoupçonner un ulcere aux poumon dans une longue maladie, & une inflammation à ces mêmes organes dans une maladie aiguë ; ou que le poumon étant enflammé l'air n'y entre pas facilement, la circulation eſt interrompuë, & le ſang demeurant plus long-tems dans la tête & dans la face, il doit donner une couleur rouge à la peau des jouës, parce qu'étant tres-tenduë & tranſparente ſur l'os, elle y peut plûtôt faire paroître la couleur du ſang. Et dans l'ulcere du poumon, la rougeur ne vient auſſi que d'une fermentation continuelle du ſang par le mélange du pus ; parce que le malade devenant fort maigre, la peau eſt encore plus tendue & plus

mince ſur les os.

Sa chaleur.

La peau qui eſt fort brûlante dans les fiévres, montre l'ardeur de la maladie; lors qu'au contraire elle eſt froide vers les extremitez dans une maladie aiguë, c'eſt une marque que les forces manquent, ou que le chemin n'eſt pas libre dans les artéres pour le cours du ſang, ou que les eſprits ſe ſont trop diſſipez, ou que les parties internes ſont enflammées; car cette inflammation ne vient que de l'obſtruction de leurs vaiſſeaux, qui empêchant le mouvement circulaire dans ces parties, fait que les extremitez ne reçoivent pas la quantité de ſang qu'elles avoient accoutumé de recevoir, ce qui le refroidit. La face rouge avec ſueur eſt une preuve que la tête ſouffre, non pas parce que la ſueur particuliere ſe trouve toûjours à la partie malade, comme a dit Hippocrate; mais parce qu'au moins c'eſt un ſigne du cours & de l'impulſion de l'humeur vers la tête.

Ceux qui ſont échauffez & refroidis ſucceſſivement, ſont en peril, ce ſymptôme étant produit par des fermentations interrompuës qui marquent beaucoup d'inégalité entre les parties

de la masse du sang, & par de petits frissonnemens qui approchent de la nature des mouvemens convulsifs.

Sa séche-resse. La peau dure, séche, inégale, remplie de crasse, est toûjours mauvaise : Elle devient de même dans les phtisiques par le défaut de nourriture ; dans les fiévres ardentes, elle se desséche par la consomption de l'humidité, & par la fermentation des parties acres corrosives ; & dans les lepreux elle est sale, inégale, raboteuse, remplie d'écailles, parce qu'elle est toute abreuvée des parties grossieres & salines du sang.

La grande roideur, la grande molesse de la peau sont mauvaise. La premiere est un signe d'une grande fermentation ; & la seconde, d'une grande diminution du ressort de la peau, & des parties qui la soutiennent.

Changemens de couleurs. Les changemens des couleurs de la peau sont mauvais, principalement si la peau devient pâle ou plombée ; & encore davantage, si ces couleurs paroissent vers les extrémitez & aux ongles, car ce sont des signes mortels, qui dépendent de la coagulation du sang : Quand le visage change de moment en moment de couleur, cela

provient de mouvemens convulsifs qui suspendent par intervalles des fermentations qui doivent être continuelles ; comme l'on voit assez souvent aux femmes qui sont sujettes aux vapeurs: quoyque cela ne soit point dangereux pour l'ordinaire, ces sortes de mouvemens néanmoins deviennent fort à craindre dans les maladies aiguës.

Couleur jaune.

La couleur jaune de la peau est tres-souvent la marque d'une longue maladie ; par-là il est aisé de s'appercevoir que les Anciens se sont trompez, en disant que les maladies qui venoient de la bile, étoient courtes, & que l'Icthericie en procedoit. La jaunisse qui survient au milieu ou sur la fin des maladies aiguës, & qui n'est point accompagnée de dureté de foye, a coutume d'emporter la fiévre : mais quand elle vient dés le commencement de la maladie, elle marque une abondance extraordinaire de levains corrompus dans la masse des humeurs, sans qu'il s'en fasse de separation. La jaunisse vient aussi quelquefois tout d'un coup dans les coliques violentes, & cela marque seulement que la masse du sang est remplie de parties bilieuses, par le regorgement de la bile dans les

vaisseaux sanguins ; car le colon étant fort étendu par les vents, ou par quelqu'autre matiere, comprime les vaisseaux biliaires, & par cette compression empêche qu'ils ne puissent recevoir du foye la bile qui y est incessamment separée, de sorte qu'elle est obligée de regorger dans le sang en y retournant par les veines.

CHAPITRE VIII.

Du ventre & des hypocondres.

L'On connoit beaucoup de choses en touchant le ventre d'un malade ; car s'il est sans douleur, qu'il n'y ait ni élevation, ni tension, ni affaissement, ni dureté, l'on en doit bien augurer ; parce que celui des personnes qui se portent bien, est de même.

Au contraire, quand on voit les costes inferieures élevées, & que cependant les malades vont avec peine à la selle, rendant des matieres dures, c'est un mauvais signe, principalement dans les maladies longues ; car cela vient ordinairement de ce que la bile, le suc pancréatique, & les autres *Examen des Hipocondres.*

liqueurs ne coulent pas assez abondamment dans les intestins ; soit parce que ces humeurs sont trop épaisses , soit parce qu'elles sont arretées dans les glandes qui les filtrent & qui se trouveront peut-être trop relâchées pour les exprimer à mesure ; ainsi les hypocondres s'élevent par le gonflement des parties qui y sont contenuës ; c'est pour cette raison qu'on observe souvent des tumeurs schirreuses au foye, ou au pancreas , quand le ventre est tel que je viens de le dire.

Quand un malade a quelqu'uns des hypocondres brûlant , tendu , élevé , douloureux , l'on doit croire que la maladie est tres-dangereuse ; car tous ces signes témoignent qu'il y a des parties enflamées dans cet hipocondre , & ces sortes d'inflammations se rencontrent assez souvent dans les maladies aiguës ; & quand elles ne tuent pas le malade, elles laissent aprés elles des abscés , des ulceres , ou d'autres maladies de longue durée.

Lors qu'un malade a les hypocondres élevez , avec une voix aiguë, sans saignement de nez , cela est fort mauvais ; car on en doit accuser une contraction convulsive des muscles qui

tirent les costes, ou une grande inflammation.

Si tout le ventre est douloureux & tendu, c'est l'effet d'une inflammation ou d'une disposition inflammatoire des parties de *l'abdomen*, & entr'autres du peritoine & des intestins: toutefois lorsque la tension & la dureté sont plus grandes que la douleur, & qu'il s'excite de temps en temps quelque bruit, cela vient de l'abondance des vents; lors au contraire que le ventre est fort solide, fort augmenté de volume, sans douleur, sans bruit, mais avec une fluctuation sourde, l'on doit croire qu'il est remply de matiere; & si la fluctuation est comme d'eaux qui forment des ondulations d'un côté à l'autre par le mouvement qu'on donne au malade, c'est un signe certain d'hydropisie. *Du ventre.*

Les douleurs de l'hypogastre au bas ventre, soit qu'elles soient avec tension & élevation, ou sans aucune des deux, soit des accidens qui ont coutume d'accompagner les maladies de la vessie, & de la matrice; ainsi l'on voit souvent des tensions, des élevations & des douleurs dans le bas ventre à ceux qui ont la pierre ou des suppres- *De l'hypogastre.*

ſions d'urine, ou des inflammations de la veſſie, ou des ſacs, des ſchirres, des duretez, des ulceres carcinomateux à la veſſie ou à la matrice; quelquefois auſſi ces ſortes d'accidens ont des cauſes beaucoup plus legeres; ainſi lors que les matieres ſtercorales ſont retenuës & endurcies dans le rectum, l'on trouve la même tenſion, la même élevation & la même douleur; cela peut venir encore de la chute de l'épiploon qui ſera extraordinairement groſſi, ou de ce que les vaiſſeaux ſeminaires viennent à s'enfler, ſoit que la ſemence trop abondante y ſoit retenuë, ſoit que celle qui y paſſe étant trop acre attire dans ces organes une inflammation qu'on appelle fluxion des bourſes.

Des lombes.

Quelques autheurs croyent que les douleurs des lombes & du dos ſont toûjours dangereuſes; l'on ſent néanmoins fort ſouvent des douleurs trescruelles dans les reins lors qu'on a la gravelle, ſans aucun peril; & l'on en éprouve de telles au dos & le long des lombes, dans le froid des intermittentes, dans les rhumatiſme &c. ſans cependant que ces maladies ayent des ſuites fâcheuſes.

J'avouë que ces mêmes douleurs ſont quelquefois produites par des cauſes

fort mauvaises, comme par l'inflammation & la gangrene des reins, par les abscés des reins & du pancreas, par des hydropisies de poitrine ; mais cela se doit reconnoître par d'autres signes.

Lors qu'un malade a les hyponcondres étendus, avec un assoupissement inquiet, un mal de tête & un flux de ventre fœtide, l'on doit s'attendre, suivant Hippocrate, qu'il viendra au malade proche l'oreille une tumeur qui souvent est mortelle; car c'est une parotide qui suit une fiévre tres-maligne, & nous dirons nôtre pensée plus au long sur cette tumeur, en parlant des fiévres malignes.

Les douleurs qui s'excitent aux environs du nombril, avec des especes de palpitations dans les hypocondres, sont des marques d'aliénation d'esprit, parce que ces deux symptômes arrivent d'ordinaire aux mélancoliques hypocondriaques, qui n'ont pas toûjours l'esprit sain, & que d'ailleurs ces agitations qui surviennent aux fibres musculeuses du foye & de la ratte, ou des parties voisines, brouillant les humeurs de ces deux visceres, & en ébranlant rudement les nerfs, causent du trouble dans le reste de l'habitude.

CHAPITRE IX.

De la respiration, & de la voix.

IL n'y a rien qui nous puisse mieux faire connoître l'événement d'une maladie, que l'état où se trouve la respiration, parce qu'elle est d'une necessité absoluë pour la conservation de la vie.

Lors qu'un malade respire comme dans la santé, c'est un tres bon signe; cependant il y a quelques fiévres malignes où l'on ne doit pas avoir une si grande confiance au bon état où l'on voit la respiration.

Difficulté de respirer. Dans les fiévres continuës, la difficulté de respirer est mauvaise : mais elle l'est encore davantage quand elle est jointe au délire ; car la respiration est d'autant plus necessaire que les fermentations du sang sont grandes, comme lorsqu'elles vont jusqu'à troubler le cerveau. Ce signe n'est pas également mauvais en toutes les personnes ; on le doit fort craindre dans les rousseaux, car les inflammations de poitrine qui leur arrivent sont mortelles, si l'on en croit Baillou dans ses Epidemies, &

cause de l'acreté corrosive qui est dans la serosité de leur sang.

La respiration qui est rare & grande dans les maladies aiguës est un mauvais signe; car comme elle est ordinaire à ceux qui ont l'esprit occupé d'amour ou de chagrin, elle est une marque d'un esprit appliqué & rêveur par la representation de differens objets; ce qui est une espéce de délire dans une maladie aiguë.

Respiration rare & grande.

Celle qui est grande & frequente, montrant la chaleur & la grandeur des fermentations, n'est pas exempte de peril.

Celle qui est frequente & petite est ordinaire quand le malade sent de la douleur en quelqu'une des parties qui servent à la respiration, parce que la douleur d'un organe augmentant à proportion qu'il agit, un malade souffre bien moins à la faire contracter souvent & legerement, qu'à luy faire produire des contractions fortes, & de longue durée.

Frequente & petite.

La respiration entre-coupée, avec des soupirs ou des sanglots est ordinairement convulsive, & par consequent de triste augure dans les maladies aiguës.

L'entrecoupée.

La froide.

La respiration froide dans les maladies aiguës, est un signe mortel, parce qu'elle montre une extinction de toutes les fermentations naturelles, ou bien une contraction subite de la poitrine, telle qu'on la voit dans ceux qui expirent.

Accompagnée de rallement.

La respiration qui se fait avec râllement dans les maladies aiguës est mortelle, parce qu'en ceux qui doivent succomber on la remarque souvent telle un jour ou deux avant leur mort: mais elle n'est pas tout à fait si dangereuse quand elle paroît dés le commencement de la maladie; & la crainte s'évanouit bien-tôt si elle diminue pendant que la maladie croît; car les humeurs étant subtilisées par la fermentation, sont rendues plus propres à passer par le poumon sans y causer aucun embarras. Enfin celle où l'on voit que les aîles du nez sont fort agitées, est tres dangereuse, soit que ces mouvemens soient convulsifs, soit qu'ils soient produits par la grande necessité de la respiration, & par l'impuissance des muscles qui y servent.

Respiration dans les maladies longue.

Toutefois les respirations qui sont contre l'état naturel, ne montrent pas des perils ni si évidens ni si prochains,

quand elles ſe trouvent dans des maladies longues ; ainſi l'on remarque ſouvent des reſpirations tres-difficiles qui ne dépendent que de quelques legeres obſtructions des nerfs qui vont au diafragme, comme Louver l'a prouvé par des experiences ; quelquefois auſſi elles viennent par des cauſes qui ſont incurables, comme par un polype au cœur, qui empêche que le ſang ne retourne facilement du poumon dans le ventricule gauche, ou qu'il ne ſoit renvoyé du ventricule droit dans le poumon ; d'autrefois la reſpiration eſt embaraſſée par une hydropiſie de poitrine, par un abſcés, une vomique du poumon, par une augmentation de l'eau du pericarde, par des attaches du poumon à la plévre, & par pluſieurs autres cauſes entre leſquelles la plus ordinaire eſt l'épaiſiſſement des liqueurs qui circulent au travers du poumon, comme il arrive communément dans le froid des intermittentes, dans les ſcorbutiques, dans les hipocondriaques, dans les pâlles couleurs, & dans les cachectiques. L'experience ayant donc fait voir que les malades vivoient longtems avec les plus terribles de ces cauſes, l'on peut toûjours dire que la

respiration qui ne s'éxécute qu'avec de grandes difficultez dans les maladies longues, ne montre pas un peril qui soit prochain & inévitable.

De la parole. L'on peut aussi tirer quelques conjectures de la maniere dont parle un malade ; car lorsque sa voix est aigre & tremblante, elle signifie, suivant Hippocrate, un commencement de délire dépendant d'un trouble d'esprit, ou d'une irritation de nerfs qui produit des contractions aux muscles du larinx, ou quelqu'autre défaut dans les organes de la voix. Quand un homme qui a toûjours paru moderé dans ses actions, fait une reponse emportée & brutale, cela témoigne beaucoup d'aliénation d'esprit.

De la voix. La glapissante. Quand la voix est glapissante, & que les hypocondres sont resserrez, c'est une marque de convulsion; mais la convulsion paroît mieux, lors qu'avec des yeux obscurcis & sans aucun sujet de deuil le ton de la voix est triste & plaintif ; on la doit juger encore plus convulsive quand elle est entremêlée de hoquets & de soupirs. Toutes ces sortes de voix sont mauvaises, principalement dans les maladies aiguës ; car dans les maladies histeriques, la crainte

s'évanoüit bien-tôt par le promt changement d'état des malades.

Lors que la voix est entrecoupée, sans soupirs ni sanglots : mais par foiblesse, ou par le relâchement des parties, c'est souvent un signe mortel dans une maladie aiguë, parce que cela montre que les muscles ne sont point animez par les esprits pour agir; cependant quand cela arrive avec une grande sueur, il n'y a pas tant de danger, à cause que les muscles peuvent avoir été relâchez par une humidité abondante, sans qu'il y ait aucun desordre dans le cerveau ou dans les nerfs; mais pour lors on doit predire que la maladie durera beaucoup. *L'entrecoupée.*

La voix qui devient tremblante dans une longue maladie, avec un long cours de ventre qui ne paroît point entretenu par l'abondance des humeurs, est tres-dangereuse, principalement dans les veillards, parce qu'elle marque un abattement général des forces. *La tremblante.*

Quand la voix manque absolument avec douleur dans le fond de la gorge, & difficulté de respirer & d'avaller, dans une fiévre aiguë, sans qu'il paroisse aucune tumeur, ni au dedans du gosier ni aux autres parties internes, c'est *La défaillante avec fiévre.*

un tres-mauvais signe ; car ce sont des symptômes tres-fâcheux d'une grande esquinancie.

Sans fiévre.

Lors que la voix manque sans fiévre, avec difficulté d'avaller, & de respirer, & cela pendant un long-temps, l'on doit soupçonner quelque tumeur vers le commencement de l'œsophage, ou de la trachée artere. J'ay vû une extinction de voix qui duroit depuis huit ans, avec une impossibilité d'avaller de la boisson. Les liqueurs n'ayant pas assez de force pour ouvrir le passage, sans cependant qu'il parût tumeur ou ulcere dans le palais, ou dans la gorge du malade ; l'on remarqua aprés sa mort, qu'il avoit une tumeur schirreuse au commencement de l'œsophage, proche le larinx.

CHAPITRE X.

Des excrémens, & premierement des urines.

QUoi qu'il y ait plusieurs differentes sortes d'excremens, dont le Medecin tire son prognostic, il doit néanmoins s'attacher particulierement

aux ſueurs, aux urines, aux crachats, & aux matieres qu'on rend en vomiſſant, ou en allant à la ſelle; parce que toutes ces excrétions ſont en partie exprimées de toute la maſſe des humeurs dont on connoît par conſequent les diſpoſitions par l'inſpection de ce qui en ſort au dehors.

Regles générales ſur les évacuatiõs.

L'on peut dire en général, que toutes les évacuations qui ſoulagent le malade, lui ſont profitables, & que preſque toutes les autres lui ſont nuiſibles, parce que ce ſont des effets d'un manquement de forces, ou d'une grande irritation. Nous devons penſer la même choſe de toutes ſortes d'hémorragies; c'eſt pour cette raiſon que toutes les évacuations qui ſe font dans les commencemens des maladies, ſont appellées ſymptomatiques; c'eſt-à-dire, produites par la force de la maladie même; auſſi voit-on que le malade ne s'en porte pas mieux, principalement quand elle ſont venuës d'elles-mêmes ſans que le malade ait pris aucun medicament, ou fait quelque mouvement qui les ait provoquées: mais l'on conclud mal de là qu'il ne faut jamais purger lors que la maladie ſe forme; car il s'enſuivroit auſſi contre

la bonne pratique, qu'on ne devroit pas ſaigner, puiſque l'experience nous montre que les hémorragies qui arrivent vers la naiſſance des maladies, ne ſont jamais profitables, & qu'au contraire, quand elles ſont grandes, elles ſont tres dangereuſes, parce qu'elles affoibliſſent beaucoup; c'eſt pourquoi Hippocrate nous apprend que l'éruption de ſang qui vient au quatriéme jour, eſt rarement critique; & en un autre endroit il dit que la perte de cette humeur apporte des maladies ſoporeuſes & convulſives, ſur tout quand les urines ne ſont pas cuites; & encore ailleurs il aſſure que l'écoulement du ſang dans le quatriéme jour, ſignifie une longueur de maladie; ce qu'il prouve par pluſieurs exemples dans les deſcriptions qu'il nous a données des maladies populaires: Et quoi que le cinquiéme jour ne ſoit nullement eſtimé critique; cependant parce qu'il arrive aprés le quatriéme, Hippocrate penſe que les hémorragies qui ſurviennent en ce jour-là ſont moins dangereuſes. Mais je ne croy pas me devoir arrêter davantage ſur cette matiere; car quoi que les évacuations qui ſe font dans les premiers tems des

maladies ſoient de fâcheux ſignes en ce qu'ils montrent la grandeur du mal, l'oppoſition de la Nature, & l'abondance de l'humeur; toutesfois ils péuvent être de tres bons effets d'une tres-méchante cauſe; & peut-être ſans ces hemoragies ou ces évacuations, le malade ſe trouveroit-il encore plus mal. Ainſi quoiqu'un Medecin n'en puiſſe rien aſſurer de bon, il ne faut pas pour cela qu'il ſe faſſe ſcrupule d'ordonner ce qui les peut procurer, ſi elles ſont propres à la maladie, & qu'il n'y ait point de contr'indication.

Des urines. La connoiſſance des urines eſt neceſſaire à un Medecin; mais elle doit être jointe aux autres ſignes, ſans quoy elle laiſſe dans l'incertitude, & donne occaſion de former des jugemens temeraires. L'urine qui répond en quantité à la boiſſon qu'on a avallée, qui a une couleur d'ambre jaune, un ſédiment blanc, leger, & égal qu'on voit au milieu du fond de l'urinal ſe terminer en pyramide, eſt toûjours tres-bonne; car elle eſt ordinairement de même dans les perſonnes qui ſe portent bien. De plus, c'eſt une marque que les alimens ont été convertis en un chyle louable, & que les parties excré-

menteuſes du ſang & du chyle, ont été precipitées avec les ſeroſitez; & même que quelques parties ſalées & huileuſes ont été diſſoutes & ſeparées de la maſſe du ſang pour communiquer cette teinture à l'urine : ainſi quand on jette dans ces urines quelques ſels ſalins, & même tant ſoit peu acides, elles ne changent point de couleur pour cela.

Elles trompent dans les fiévres malignes.

Toutefois dans les fiévres malignes l'on voit ſouvent mourir des malades qui ont des urines ſemblables à celles que nous venons de décrire; car quoique le ſang dans ces ſortes de maladies, fermente fort lentement, il ſe peut faire une coagulation de la partie fibreuſe, ſans que les ſeroſitez d'où l'urine eſt extraite, reçoivent d'alteration; ou bien la ſeroſité qui fermente ſe dépoüille de ſes parties étrangeres dans le cerveau & dans les nerfs, ce qui fait qu'il paſſe fort peu de ces matieres morbifiques avec les urines. Au reſte nous ne devons pas croire que la Nature tende à la purification du ſang, quand elle n'en ſepare pas ce qui y eſt étranger, & ce qui cauſe la maladie : c'eſt pourquoy en toutes ſortes de maladies on croit que les urines aqueuſes,

tenuës, peu chargées & ſans couleur, ſont mauvaiſes : cependant ſi cela venoit de ce que le malade auroit beaucoup bû, l'on n'en pourroit rien conjecturer de mal : mais hors ce cas, c'eſt un ſigne que le ferment du ventricule n'a pas d'action : car ce levain ne ſe mélant pas à la boiſſon, ou ne la chargeant pas des parties âcres & ſalines, elle ne peut point s'unir aux parties huileuſes extrémenticielles du ſang, & de la bile, ni être filtrée avec elles dans les reins pour s'écouler enſemble par la veſſie : c'eſt pourquoy dans toutes les maladies, où le levain de l'eſtomac eſt fort affoibli, les malades rendent des urines pâles & ſans couleur.

L'urine ſafranée & qui teint en jaune les linges qu'on y fait tremper eſt à ce qu'on dit une marque de jauniſſe, parce qu'elle n'eſt produite que par un mélange plus abondant de la bile avec la ſeroſité : cependant l'urine devient beaucoup plus jaune qu'à l'ordinaire, ſans qu'on ſoit attaqué de cette maladie lorſqu'on a pris de la rhubarbe, du ſaffran ou d'autres choſes qui peuvent colorer les ruines. *Jaune.*

L'urine noire eſt tres-mauvaiſe, *La noire & verte.*

ſuivant *Hippocrate* & *Galien* : de ſorte que ce dernier aſſure qu'il n'a vû preſque perſonne guérir aprés avoir rendu des urines noires; mais l'on doit croire qu'il entend parler des urines qu'on vuide dans les maladies aiguës : car en un autre endroit, il aſſure que les hypocondriaques en rendent quelquefois de noires d'une maniere critique, & avec un ſoulagement conſiderable ; & ſi l'on en croit Vvillis, on en évacue pluſieurs fois de telles, aprés avoir pris de la Caſſe. Pour moy je croy que la pluſpart des urines noires ou vertes viennent du mélange d'une ſeroſité un peu acide avec la bile : ce qu'on peut prouver par une experience que cite *Etmuler* : il prit de l'urine jaune d'un icterique, & il y mêla differens acides qui imprimerent des couleurs tantôt noires, & tantôt vertes.

La rouge. L'Urine rouge dénote une abondance d'acide dans la maſſe du ſang, & une exaltation des parties ſulphureuſes : ainſi lorſqu'on mêle des acides un peu forts à l'urine, elle ne produit plus de ſédiment, & elle devient tres-rouge & en même tems claire & nette ; c'eſt pourquoy l'on doit croire que dans l'augmentation, & dans la vigueur

d'une maladie où le ſang eſt mis dans une grande fermentation par un acide volatil, l'urine doit paroître de même; auſſi-bien que dans le Scorbut & dans quelques autres maladies qui viennent des acides : toutefois ces mêmes urines ſe remarquent ſouvent dans les perſonnes qui ont beaucoup de ſanté aprés qu'ils ont pris des boüillons ou des potages de poix chiches, ou des tiſannes preparées avec la garance.

L'ambrée.

Les urines teintes d'une couleur jaune ou d'ambre ſont bonnes, parce qu'elles montrent que les parties ſalines & ſulphureuſes ſe mêlent aux ſeroſitez, & qu'il n'y a pas une fort grande abondances d'acides; & qu'ainſi la precipitation des parties héterogenes n'eſt point empêchée: c'eſt pourquoy quand il ſe trouve de ces ſortes d'urines dans les maladies aiguës, la fermentation ſepare bientôt les parties hétérogenes, & l'on voit un peu aprés dans les urines un grand ſédiment, que les Medecins appellent ſigne de coction.

Au contraire les urines pâlles & aqueuſes dans les maladies aiguës, témoignent que les particules morbifiques qui ont été ſeparées, ſe répandent dans le cerveau, & dans les nerfs : c'eſt

pourquoy l'on voit qu'elles precedent des phreneſies & des délires perilleux; & dans les maladies chroniques, de telles urines viennent du défaut des fermentations; ainſi elles ſont fort ordinaires dans la cachexie, dans les cruditez, &c.

La clarifiée. L'urine trouble qui devient claire eſt fort bonne, ſi elle devient claire en peu de tems; mais ſi elle ne s'éclaircit que pendant un long tems, on n'en doit pas tant eſperer. Dans le premier cas il n'y a pas un fort grande abondance d'acides; & il y a beaucoup plus de parties alkalines qui donnent lieu à precipitation: car l'on eſt aſſuré par experience que les alkalis tant volatils que fixes produiſent dans les urines des ſedimens blancs & legers; ou ſi la matiere de ſes ſédimens s'y rencontre déja avant qu'on y mêle des ſubſtances alkalines, les urines les conſerveront; c'eſt pourquoy dans le déclin des fiévres, qui eſt un tems où la plûpart des acides ont été chaſſez du ſang, l'urine s'éclaircit fort promptement: au contraire les urines qu'on rend dans la vigueur des maladies, & celles qui precedent les mauvaiſes criſes ou les criſes imparfaites ne s'éclairciſſent que deux

ou

ou trois jours, aprés qu'elles ont été rendues.

Celle qu'on rend claire, & qui se trouble au froid est bonne : car cela vient seulement parce que les pores de la liqueur sont bouchez par les parties nitreuses de l'air froid, & de ce qu'il se fait une espece de fermentation entre ces nitres & les alkalis de l'urine; il me semble de plus que cela montre que l'acide est en petite quantité dans cet excrément, & que par consequent il y a une disposition prochaine à la separation des parties hétérogénes.

Au contraire, l'urine trouble qui le demeure toûjours, & qui même ne s'éclaircit pas quand on l'approche du feu est tres-mauvaise, parce que c'est une marque d'une abondance d'acides mêlez avec des parties terrestres, des sels, & des souphres grossiers : ainsi la filtration des parties hétérogênes ne se peut faire que tres-difficilement. *La trouble.*

L'on dit que la puanteur de l'urine est la marque d'un ulcere, ou d'une gangrene des reins, ou de la vessie, principalement quand l'urine est trouble : cependant aprés avoir mangé de l'ail ou des asperges, les urines sentent fort mauvais quoy qu'on se porte bien:

il faut donc avoir égard à ce que la personne aura pris qui pourroit avoir causé cette forte odeur.

Cel'equi est remplie de farine voltigeante. Quand on voit voltiger dans les urines de petites parties qui ressemblent au son ou à la farine, ou bien à de petites peaux, cela est mauvais, non pas comme dit Galien, parce que cela vient d'une tres grande chaleur qui dissout la substance des parties, mais parce que c'est un signe de pierre: car cette urine est ordinaire à ceux qui sont travaillez de la pierre : à cause que par le calcul du rein ou de la vessie, il se peut rompre quelque fibres, par lesquelles les sucs nourriciers s'échapent, & ne se confondant pas avec l'urine, ils y font voir ces particules voltigeantes. C'est peut-être pourquoy Hippocrate dit dans ses Aphorismes, que ce sont des marques de la galle de la vessie. On voit encore quelquefois ces sortes d'atomes errans au milieu de l'urine de ceux qui ont quelque carnosité dans ses conduits, comme observe Fabrice Hilden.

L'huileuse. L'urine qui semble huileuse, & sur laquelle on voit une pellicule pareille à de la toile d'araignée est un mauvais signe, non pas parce qu'elle est produite

par une graisse fonduë, comme veulent quelques Medecins, car si vous l'aprochez du feu elle ne se liquifiera point ; mais parce qu'elle vient de la concretion & de la fixation des parties tartareuses ; ou comme dit Mœbius, parce qu'elle montre qu'il y a une abondance de sels acides & alkalis dans la masse du sang ; & que par consequent le sang étant trop salin & trop ardent à raison de ces principes fermentatifs, ne peut pas avoir de parties douces & balsamiques pour nourrir le corps ; c'est pourquoy l'on trouve ces sortes d'urines dans les phtisiques, dans les hypocondriaques, & dans les atrophiez.

Les urines purulentes & blanchâtres peuvent s'écouler d'un abscés ou d'un ulcere des reins, d'une excoriation de la vessie faite par du gravier un peu gros & de figure pointue, ou par une pierre raboteuse : ce qu'on pourroit prouver par plusieurs exemples. *Lœlius de la Fontaine* rapporte qu'il a remarqué des hypostases laiteuses qui venoient d'un abscés du rein gauche ; j'ay vû aussi dans une Religieuse de soixante ans un abscés au rein droit, lequel étoit assez considerable pour

La purulente.

ſe faire ſentir par dehors au droit des lombes , & cette malade avoit ſes urines toutes laiteuſes. Aprés les remedes généraux on luy donna quelques gouttes d'eſprit de térébentine , & elle jetta une prodigieuſe quantité de gravaux avec beaucoup d'urine & de pus qui y étoit mêlé:la tumeur deſenfla à l'exterieur , & l'on ne vit plus rien paroître dans ſes urines que longtems aprés. Du Laurent , Diemerbroec & quelques autres Medecins diſent qu'ils ont obſervé aprés l'empiéme , ou quelque autre abſcés ſitué en d'autres parties , des urines purulentes ; & il ne me ſemble pas fort difficile de croire qu'un pus liquide paſſant des lieux où il étoit retenu dans la maſſe du ſang, trouve des tamis où il ſe puiſſe ſeparer , car nous ſçavons par des faits conſtans qu'il coule au dedans des vaiſſeaux ſanguins, & ſe porte par tout le corps ſuivant les loix de la circulation. Cependant l'on peut dire que les urines laiteuſes ſont plus ordinaires aux perſonnes qui ont la pierre, ſoit qu'elle faſſe quelquefois un ulcere dans le rein, comme l'a remarqué *Silvaticus* , ou qu'elle rompe ſeulement quelques fibres dans cet organe , dans

les ureteres, ou dans la veſſie, par l'extremité deſquelles il s'échape continuellement un ſuc nourricier & chileux qu'y áura apporté le ſang, & qui ſe mêle à l'urine ſans une inſigne ſolution de continuité : car ſi ce qu'ils rendoient étoit un veritable pus, il faudroit qu'ils euſſent un ulcere conſiderable pour répondre à la grande quantité de matiere corrompuë qui ſortiroit ; ce qui ne pourroit point arriver ſans que la vie du malade fût fort en danger.

Les urines ſanguinolentes marquent une ulceration de la veſſie ou des reins, ou la rupture de quelques vaiſſeaux ſanguins : elles arrivent ſouvent à ceux qui ont la pierre, ou la gravelle, par les mêmes raiſons que les urines purulentes. Pour diſtinguer une urine qui eſt rouge par le ſang qui y eſt mêlé, d'avec celle qui eſt rouge par les ſouphres & par les ſels, l'on n'a qu'à y ajoûter de l'eau commune : car celle qui l'eſt par les ſouphres & les ſels devient d'un beau jaune, ce qui n'arrive pas à l'autre, où l'on voit même tomber quelque petit grumeau de ſang au fond du vaiſſeau qui la retient. *La ſanguinolente.*

L'urine viſqueuſe & tenace ſe remar- *La viſqueuſe.*

que aſſez ſouvent à ceux qui ont la pierre, ayant été renduë telle par le mélange de quelques ſucs nourriciers qui ſortent du bout des fibres rompues, ou par quelque acide coagulant. Néanmoins pluſieurs Praticiens, entre autres Riviere & *Silvaticus* rapportent qu'ils ont ſouvent vû de pareilles urines ſans pierre, ce qui peut être arrivé parce qu'avec les ſeroſitez il ſe filtroit par les reins des matieres ductile comme des huiles qui ne ſont pas de nature à ſe petrifier.

Enfin ce que nous avons dit du ſédiment doit être pareillement entendu des nuages qui vont au deſſus, ou qui ſont ſuſpendus au milieu de l'urine: S'ils ſont blancs & égaux, ils montrent un commencement de coction. J'ajouteray que quand le ſédiment eſt peſant, qu'il s'affaiſe dans le fond de l'urine; ou qu'il eſt inégal, il ne marque rien de bon, puiſqu'il ſignifie ſeulement que la matiere eſt fort groſſiere, & qu'elle n'eſt pas tombée dans le fond par la precipitation que quelques ſels en auront faite: mais par ſon propre poids: ainſi quand il vient à paroître tel que je le décris, il ne marque en aucune façon la coction, principale-

ment si c'est au commencement d'une maladie.

La suppression d'urine dans les maladies aiguës est mauvaise , à moins qu'il n'y ait une sueur fort abondante qui supplée à cette excretion ; autrement l'inflammation de la vessie est à craindre, & la rétention de ce qui doit être évacué peut causer de grands desordres. Par la même raison quand un malade urine peu , & boit beaucoup, cela est dangereux , principalement si le malade ressent quelques petits frissonnemens qui sont des especes de mouvemens convulsifs. *La suppression d'urine.*

Quand les malades rendent leur urine sans s'en appercevoir, c'est un mauvais signe; car ou ils sont en délire, ou bien leurs forces sont affoiblies, & la faculté de sentir est éteinte en eux. *Incontinence d'urine.*

CHAPITRE XI.

Des Sueurs.

COmme les personnes qui se portent bien suent rarement, & que l'insensible transpiration suffit avec les évacuations des excrémens grossiers

pour faire dissiper les choses qui ne conviennent point à la nourriture des parties, ou au mouvement des organes, & des visceres, il faut nous regler sur les sueurs qui arrivent aprés de grands mouvemens dans des personnes vigoureuses ; & appeller mauvaises sueurs toutes celles qui ne leur ressembleront pas, soit dans leur qualité, soit dans leur quantité, ou dans la maniere dont elles s'excitent.

La sueur fœtide.

La sueur puante & fœtide est un mauvais signe, parce qu'elle marque une tres-grande dissolution des parties sulphureuses, ce qu'on appelle vulgairement pourriture : mais quoiqu'elle signifie aussi que la cause qui la produit est tres-mauvaise ; cependant comme elle montre encore que les parties sulphureuses qui ont été trop dissoutes & qui fomentoient une chaleur contre nature dans le sang, s'échappent, & par consequent que la masse du sang se purifie, on peut dire que c'est un signe fort équivoque quand il est seul, & que souvent aprés ces sortes d'évacuations les malades se trouvent soulagez dans les maladies aigues.

La sueur symptomatique.

La sueur qui vient au commencement de la maladie n'a pas coutume de

ſoulager beaucoup : car comme toutes les humeurs ſont pour lors en fermentation, elles n'évacuent pas notablement de l'humeur qui fait le dereglement, parce qu'il ſe mêle peu de cette humeur à la ſeroſité avant la précipitation des parties hetérogenes.

Par la même raiſon on demande que la ſueur vienne lorſque les ſignes de coction paroiſſent dans les urines, parce qu'alors la matiere morbifique qui eſt déja diſſoute, & qui s'eſt mêlée avec la ſeroſité, eſt plus facilement évacuée par les pores de la peau vers où elle eſt pouſſée ; & d'où le retour dans le ſang n'eſt guere permis qu'aux parties qui peuvent aiſément ſe lier avec luy.

C'eſt encore par une raiſon ſemblable qu'on ſouhaite que les ſueurs viennent dans les jours impairs ſur la fin des accés ou des redoublemens : car comme nous avons déja dit, toutes les fiévres aigues ont coutume de redoubler dans les jours impairs: ainſi quand il vient une ſueur ſur la fin d'un redoublement, elle doit faire ſortir davantage de ces humeurs dépravées qu'en un autre tems où elles ſont encore trop embaraſſées avec les ſaines.

La fiévre. elodes. Au contraire quand la sueur sort dans les fiévres, sans qu'il y ait de remission ou de relâche, c'est un mal, parce qu'elle ne tire rien de ce qui fait la maladie, ou qu'elle montre qu'il y a beaucoup d'humidité ; & par consequent que la maladie sera longue. C'est pour cela qu'Hippocrate dit en plusieurs endroits que les sueurs qui arrivent au trois, au cinq, au sept, &c. sont fort bonnes : car arrivant sur la fin des accés elles sont toûjours avec remission, & dans des momens que le pur & l'impur commencent à se dégager l'un de l'autre ; & Galien avouë que les sueurs qui viennent au quatriéme jour ne soulagent point, quoi qu'il ait mis ce jour là avec beaucoup de distinction entre les jours critiques.

Les sueurs sont profitables quand elles sont précédées par un frisson ; & elles montrent que la maladie est mediocre : car le frisson qui se trouve dans le commencement d'un redoublement prouve que la fiévre approche de la nature des intermittentes, principalement si l'on voit sur la fin de ce frisson une sueur.

Frisson Au contraire si le frisson suit la sueur,

c'eſt un mauvais ſigne : car le malade n'en eſt point ſoulagé, & la matiere qui fait la maladie n'eſt pas évacuée; mais reſtant dans les pores des membranes & de la peau, à cauſe du refroidiſſement qui ralentit cette matiere ou qui l'épaiſſit, elle s'y aigrit davantage, & picotant les fibres, elle fait des eſpeces de mouvemens convulſifs. C'eſt pour cela qu'Hippocrate dit que le friſſon eſt tres-mauvais quand il ſuit la ſueur, quoi-qu'il aſſure en un autre lieu que les friſſonnemens qui ſurviennent dans les fiévres ardentes, ont coutûme de finir la fiévre, parce qu'ils montrent que la maladie ſe change en une eſpece de fiévre intermittente. Ce ſigne eſt pourtant fort équivoque : car s'il y a quelque choſe de malin même à la fiévre ardente, tres-ſouvent il ſurvient des friſſons, des treſſaillemens, & des tremblemens qui ne ſont point des ſignes du changement de la maladie; mais plûtôt de ſa malignité. *avec ſueur.*

Quand la ſueur eſt univerſelle & qu'elle ſort de tout le corps, toute la maſſe du ſang a plus lieu de ſe purifier par les filtrations qui ſeparent la matiere de cette ſueur, & qui font juger qu'il *Sueur univerſelle.*

n'y a nul embaras dans aucune partie, le malade la ſouffre auſſi aiſément : c'eſt pourquoy la ſueur qui vient de tout le corps eſt eſtimée tres-bonne.

Au contraire les ſueurs qui ne ſortent que d'une ſeule partie montrent qu'il y a ou une chaleur ou une rarefaction extraordinaire dans cette partie, ou quelque obſtruction ailleurs qui fait que la ſeroſité ſe dégage des autres humeurs en ce ſeul endroit, & que la maſſe du ſang ne tend point à une dépuration generale.

Sueur chaude & Sueur froide.

La ſueur qui paroiſt chaude vient d'une douce agitation des parties du ſang ; car les parties d'une liqueur qui a été agitée conſervent quelque tems leur mouvement : ainſi les parties de ſueur qui s'éxhalent d'un ſang ému peuvent encore exciter au dehors dans nos mains, un ſentiment de chaleur ; ſi au contraire il n'y a point de mouvement dans le ſang au tems qu'on ſue, ſoit à cauſe de ſa coagulation, ou par un empêchement de la circulation, par quelque polipe, ou par une diminution extraordinaire de la fermentation du ſang même, la ſueur eſt froide, comme il arrive à tous ceux qui tombent en foibleſſe. L'on n'a que faire

d'avertir que la vie est dans un tres-grand danger, quand ce symptôme paroit dans une maladie aiguë, puisqu'il est toûjours produit soit par l'affoiblissement du ressort des parties, soit par une diminution de la fermentation naturelle, ou par une obstruction des vaisseaux qui servent à la circulation, ce qui fait que la serosité s'échappe par les pores des parties où le sang tarde à circuler, & qu'elle est évacuée par ceux de la peau; soit enfin par une coagulation causée dans le sang par un acide vitriolique : c'est pourquoy Hippocrate dit que ceux qui rendent les excremens du ventre noirs, ont des sueurs froides. De tout cecy l'on a droit de conclure que les sueurs froides dans les maladies aiguës sont des signes mortels; & dans des maladies qui ne sont pas si violentes, des marques de durée; car cela ne peut venir pour lors que d'une abondance de serositez, qui sont comme nous l'avons déja dit, les causes les plus ordinaires des maladies chroniques.

Les sueurs qui sortent abondamment avec vapeurs, & qui ne durent pas long-tems sont tres-bonnes, car cela marque de la chaleur dans la sueur, & *Sueur abondante.*

de la force dans le corps.

Sueur ſincopale. Au contraire celles dont les gouttelettes s'arrêtant ſur la peau prennent la figure de grains de millet, ce qu'on remarque ſur tout proche le cou & la tête, ne ſont pas bonnes ; elles ont coutume de paroître de même dans les ſyncopes & dans les défaillances. Quant à celles qui coulent en grande quantité, & long-tems dans les maladies aiguës pendant la fiévre, elles ſont encore plus mauvaiſes ; car elles procedent d'une fiévre qu'on appelle *Elodes*, qui s'excite de ce que la ſeroſité du ſang fermente : ainſi ſoit qu'on les conſidere comme cauſes de la maladie, ou comme ſymptomes, elles ſont toujours fort à craindre : car les ſeroſitez trop abondantes affoibliſſent le reſſort des parties, & diſſolvent trop les fermens ; c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'*Hippocrate* a dit que les ſueurs qui étoient copieuſes & qui couloient long-tems étoient des ſignes qui dénotoient des maladies; que ſi les ſueurs étoient froides, elles marquoient une grande maladie; & que ſi elles étoient chaudes elles témoignoient que la maladie ſeroit petite ; & comme il n'y a rien qui puiſſe davantage évacuer les

serositez que la purgation, il l'ordonne par en haut aux personnes robustes, & par en bas, aux foibles, quand ils ont des sueurs qui ne paroissent accompagnées d'aucunes mauvaises affections.

La sueur profitable est presque toûjours séreuse ou jaunâtre sans viscosité : car les sueurs sanguinolentes montrent une tres-grande dissolution du sang, comme on l'observe en quelques fiévres malignes : toutefois *Ab. Hildanus* en a remarqué sans malignité. Pour ce qui concerne la sueur visqueuse, elle marque ou un épaississement de la sérositê, ou une sortie de la lymphe ; ce qui arrive quelquefois par le relâchement des filtres qui laissent échaper des sucs lymphatiques qui se coagulent à l'air: l'on remarque cette sueur assez ordinairement en ceux qui vont mourir. Quant à la sueur jaune, elle guerit souvent les maladies qui viennent de la bile, comme on peut voir en *F. Hilden*.

Sueur teinte de sang.

Obs. 76. Cent. 8.

Cent. 6. Obs 77.

Pour savoir si une sueur est bonne, il faut examiner ce que l'on considere en chaque évacuation lorsqu'on la juge avantageuse ; par exemple si le malade est soulagé, & que la maladie

diminue, parce que pour lors c'est un signe certain qu'une partie de l'humeur qui faisoit le desordre sort avec cet excrement, ainsi qu'on l'observe dans la sueur qui vient sur la fin des accés: car en ce tems-là la matiere qui causoit le paroxisme, ayant été mêlée à la serosité est évacuée plus aisément.

Sueur aprés le manger.

Les sueurs qui viennent aprés le repas, ou aprés le sommeil sans cause manifeste, montrent une abondance de serositez, qui doit être guerie par une diete exacte, ou par des purgations fréquentes: ces sueurs font prognostiquer dans les personnes qui ne ressentent aucun autre incommodité quelques maladies à venir qui seront d'autant plus grandes, que le tems où de telles sueurs paroissent est plus proche de l'hyver, parce que c'est un signe que la premiere coction est tres-diminuée; puisque si la digestion des alimens s'accomplissoit comme il faut, les humeurs seroient bien-tôt rafraichies par l'introduction du chyle dans les vaisseaux, loin d'être si-tôt échauffées pour s'exhaler sensiblement à travers la peau. Et comme cette digestion se fait mieux en hyver qu'en été, si cet accident-là arrive dans l'hyver,

il faut que les levains ſoient extrémement alterez, & hors de leur état naturel ; & de plus en été l'on ſue fort ſouvent, parce que les pores ſont plus ouverts, & les humeurs plus faciles à s'émouvoir : ainſi les ſueurs n'y ſont pas des marques ſi certaines de maladie qu'en une autre ſaiſon.

CHAPITRE XII.

Des Crachats.

L'On doit conſiderer avec attention les crachats dans les maladies de la poitrine : on en peut auſſi tirer quelques conjectures générales touchant la conſtitution du ſujet en toutes ſortes d'états, parce qu'ils viennent du ſang, & qu'ainſi ils en doivent marquer les qualitez. Ceux qui ſont blancs, legers, ſans être trop gluans, ni trop aqueux, déliés, ou ſereux, & que l'on rejette facilement ſans toux & ſans douleur, ſont des ſignes d'une bonne conſtitution, étant ſeparez d'un ſang qui ne fermente point trop; car dans les grandes fermentations du ſang, les crachats ſont ou tellement fondus qu'ils

ressemblent à de l'eau pure ; ou bien ils sont tellement tenaces, qu'on croiroit que tout ce qui se separe de la masse du sang par-là seroit de la glu.

Crachats secs dans les pleuresies.

Les pleuresies & les peripneumonies qui sont séches, c'est-à-dire dans lesquelles on ne crache point, ou bien où l'on crache peu, sont tres-perilleuses, parce qu'elles démontrent une chaleur excessive, une tres-grande inflammation, ou un épaississement extraordinaire de la matiere. C'est par les mêmes raisons que la suppression des crachats avec la continuation de la douleur est un tres-mauvais signe ; & lorsque le râlement survient au malade, l'on n'en doit presque plus rien esperer, parce qu'il ne rejette point ce qu'il doit rejetter, & qu'il y a une augmentation considerable d'inflammation dans les parties, & de coagulation dans l'humeur dont les crachats doivent être exprimés ; ce qui seul seroit à craindre, puisque l'on croit que les crachats quoique blancs, sont mauvais dans ces sortes de maladies s'ils sont épais & pituiteux.

Crachats sanguinolens.

Les crachats sanguinolens sont même moins mauvais, pourveu qu'il y ait quelque chose de blanc, ou de jaune mêlé avec

le ſang ; parce que la matiere qu'on rend eſt plus tenue & plus ſubtile ; mais quand ils ſont de ſang pur & en grande quantité, comme ils peuvent venir d'une rupture de quelque gros rameau de l'artere du poumon, le malade eſt toûjours en grand danger.

Les crachats qui n'appaiſent point les douleurs ſont fatiguans, parce qu'ils viennent d'inflammation, & d'irritation : cependant quand ils ont accompagné la maladie dés le commencement, ils marquent qu'elle ne ſera pas longue, parce que pour lors le ſang eſt plus fluide. *Crachats ſymptomatiques.*

Mais ſi les crachats changent à tous momens de couleur & de conſiſtence dés le commencement de la maladie, avec des douleurs tres-aiguës, ſouvent les malades periſſent dans le troiſiéme jour : car tout cela montre un tres-grand mouvement, & une tres-grande acrimonie dans le ſang ; d'où on peut juger de la viteſſe avec laquelle l'humeur morbifique doit avoir fait ſon impreſſion. C'eſt pourquoy d'ordinaire quand les malades paſſent ce jour-là, ils ont de coutume d'en revenir, parce que le ſecond redoublement des jours impairs étant fini, la matiere qui eſt *Crachats changeans.*

subtile s'eſt pû faire des routes pour ſon évacuation.

Crachement de pus. Aprés le crachement de ſang, tres-ſouvent il vient un crachement de pus qui eſt ſuivi d'une phtiſie ; pour lors ſi les crachats viennent à être tout d'un coup ſupprimez, les malades ont accoutumé de mourir : la raiſon de tous ces effets eſt que le ſang en ſe fermentant & ſejournant en quelque lieu y devient pus : or les matieres purulentes qui croupiſſent, produiſent des ulceres, le poumon en s'ulcerant fait amaigrir tout le corps, parce qu'il mêle continuellement du pus au ſang. Si donc dans ce tems-là par la perte des forces, ou par une diminution conſiderable de la vertu élaſtique des poumons l'évacuation vient à ceſſer, le pus ſe mêle plus abondament au ſang, & il le corrompt tout à fait.

Si ceux qui ont la pleuréſie ont le poumon libre ſans aucune attache à la plévre, d'ordinaire il ſe fait un empiéme qui ne ſe vuide preſque jamais par un crachement de pus; mais qu'on eſt obligé d'évacuer par une ouverture faite entre les côtes : Au contraire ceux qui ont le poumon attaché à cette membrane, ont aprés le crachement

de ſang, des crachemens purulens, & n'ont preſque jamais d'empiéme. La raiſon de ce phœnoméne eſt facile, puiſque l'abſcés de la plévre ne ſe peut vuider par le poumon dans les premiers où la matiere ſera tombée au fond de la poitrine, & qu'il le peut fort aiſément dans les derniers : mais d'un autre côté, ceux qui ont le poumon attaché à la plévre, ſont plus ſujets à la pleuréſie, parce que comme le poûmon & cette membrane ſont, pour ainſi parler, bridez & colez contre les côtes, les cellules pulmonaires n'ayant pas aſſez de facilité pour ſe reſſerrer par la propre contraction de leurs fibres, au moindre mouvement extraordinaire du ſang, il peut s'y faire quelque embaras, & des dépots.

Crachemens de ſang.

Pour avoir une idée juſte des crachemens de ſang, il faut bien remarquer la maniere dont ils ſont produits, & les ſymptômes qui les accompagnent : car ceux qui viennent du poumon ſont accompagnez de toux, & d'une expectoration aſſez violente, d'une douleur dans quelque partie de la poitrine au moment que la poitrine s'agite & ſe reſſerre, & ils paroiſſent le plus ſouvent un peu écumeux ; au-

contraire ceux qu'on tire ſans expectoration, viennent des glandes du fond de la gorge, ou des ſinus du nez dans leſquels ils ſont exprimés de la membrane pituitaire.

Crachats poracez.

Les crachats verts de couleurs de poireaux, noirs, livides, puants, ou amers ſont tous tres-mauvais; parce qu'ils montrent qu'il y a quelques ſels âcres ou acides qui y ſont mêlez. Par la même raiſon ceux qui ſont fort ſalez & qui durent long-tems ſans rhume, annoncent ſouvent la phtiſie, parce qu'ils procedent de quantité de corpuſcules acres qui ſont mêlez enſemble, & qui viennent pour lors du poumon.

Crachats finiſſant les douleurs de teſte.

Les douleurs de tête finiſſent fréquemment par des crachats épais, & qui ne ſentent point mauvais, parce qu'ils viennent d'une pituite gluante qui bouchoit les pores de la membrane pituitaire, qui s'étend dans tous les ſinus de la baze du crane. Si les crachats ne ſentent donc point mauvais, & qu'ils ne ſortent point en façon de pus, les obſtructions de cette membrane qui donnoient occaſion à des irritations de nerfs & à des embaras de vaiſſeaux d'autour du cerveau s'évanouïſſent.

J'ay observé que des douleurs de tête accompagnées d'un empêchement de respiration finissoient, lorsque par quelque médicament, ou par quelques injections dans le nez, les malades avoient vuidé par cet organe des matieres dures & quasi pétrifiées. *Observation.*

Les crachats sanguins, ou purulens qui viennent des poumons, montrent qu'il y a quelques vaisseaux rompus, ou quelques ulceres dans ces parties: C'est pourquoy ils sont tres-perilleux; ainsi un long & frequent crachement de sang a coûtume de préceder la rupture du vomica ou abscés qui suffoque plusieurs personnes, si l'on en croit *Fernel*: toutefois si les crachemens sanguins, ou purulens s'excitent sans toux, ou sans douleur, ils sont d'une moindre consequence. Bartolin dit qu'il a vû un crachement de pus & de sang sans ulcere de poumon; parce qu'aparamment il ne provenoit point de ce viscere, ou qu'il étoit causé par la rupture de quelques fibrilles imperceptibles, & de quelques tuyaux capillaires des plus menus qui se reparent promptement. Et Celse dit que le crachement de sang vient souvent sans aucun danger aux femmes dont les *Les crachats sanguins ou purulens.*

mois manquent à couler ; ce crachement ne dépendant que de la dilatation des pores des vaisseaux sanguins du poumon ou de l'estomac, ou des conduits superieurs , lesquels pores se referment facilement, quand ces vaisseaux sont desemplis.

CHAPITRE XIII.

Des vomissemens , & des excrémens du ventre.

DAns les vomissemens qui viennent sans être excités par aucun medicament , s'il se fait une évacuation des choses qui sont nuisibles , les malades se trouvent peu fatiguez , & ils s'en portent mieux bientôt aprés : ainsi parce que la pituite & la bile qui sont deux humeurs tres-opposées par leurs qualitez épaississantes & froides dans l'une , dissolvantes & chaudes dans l'autre , ont coutume d'être les causes les plus frequentes des maladies: *Hippocrate* nous apprend que les vomissemens mêlez de pituite & de bile qui ne sont pas fort épais , ny en trop grande quantité, sont tres aisés à supporter,

porter, & tres-profitables ; au contraire il a observé que les vomissemens sinceres sont mauvais, (il appelle vomissemens sinceres, au rapport de Galien, ceux dont les humeurs ne sont pas dissoutes par les serositez,) parce que c'est un signe d'une grande ardeur de la fiévre, & d'une grande acreté, causées dans les humeurs par l'absence des serositez ; & la ferme consistence de la matiere du vomissement, montre que les sels ne sont ni écartez, ni attenués, & qu'ainsi ils peuvent agir plus puissamment : c'est pourquoy dans ce cas là, afin d'empêcher les sels de s'attacher aux membranes du ventricule, ou d'y appliquer leurs pointes, ce qui pourroit exciter des sanglots, & des convulsions, *Hippocrate* ordonne de boire de l'eau ; car dit-il, *Si l'on donne à un homme qui vomit, beaucoup d'eau à boire, l'on détachera la cause de son vomissement avec les choses qu'il vomit.* Et ainsi le vomissement se guerit par le vomissement.

Vomissemens sinceres.

Toutes ces observations *d'Hippocrate* quoique tres vrayes, prises d'une maniere generale, peuvent se trouver fausses dans quelques cas particuliers ;

Vomissement de bile & de pituite.

par exemple, quoyque le vomissement de bile & de pituite soit tres-bon, suivant *Hippocrate*, cependant s'il dure long-tems, il détermine d'autres sucs à prendre cette voye pour sortir, ce qui peut beaucoup affoiblir, & ne soulage point le malade : Ainsi *Hildanus* a remarqué un vomissement semblable qui a duré plus de trente ans, & qui venoit presque tous les jours ; ce qui ne pouvoit sans doute qu'incommoder sa malade.

Vomissement de matieres acres.

Les vomissemens causez par l'acrimonie des humeurs sont penibles, laborieux, & quelquefois accompagnez de hoquets ; tous ces symptômes sont mauvais, principalement s'ils sont joints à des inquiétudes, à une voix aigre & sonore, à des yeux chargez & remplis d'une espéce de mousse, à des délires ou bien à des convulsions ; car lorsque de tels accidens suivent le vomissement, c'est une marque que tous les esprits sont dans une agitation fort tumultueuse, & qu'il y a dans les fibres du ventricule une irritation convulsive faite par la presence d'une humeur tres-corrosive.

Toutefois quand le hoquet est excité par le vomissement, s'il ne dure pas

long-tems, & qu'il s'évanouisse au moindre narcotique, l'on ne doit pas s'allarmer pourveu que la fiévre ne soit pas trop violente; mais quand la fiévre est forte, que le vomissement continue avec sanglots, souvent le foye est attaqué d'une inflammation, qui échauffant & agitant l'estomac le fait entrer en des contractions tres-frequentes.

Hoquet dans le vomissement.

Par ces mêmes raisons quand la soif est grande dans le vomissement, c'est un mauvais signe, parce qu'elle montre une abondance de sels acres; & quand le malade n'est nullement alteré, quoique la fiévre soit grande, c'est encore le fondement d'un triste prognostic, parce que c'est une marque de délire.

Fiévre dans le vomissement.

Ceux qui sont yvres, ou qui ont été travaillez d'un long cours de ventre, sont soulagez par le vomissement, parce que la cause de la maladie est évacuée par là, & qu'il détourne le cours de l'humeur de dessus les parties affligées; mais quand le vomissement survient dans un *volvulus*, espéce de colique, il faut que l'inflammation & l'irritation soient notablement augmentées, d'où il s'ensuit que le mouvement peristalti-

Vomissement salutaire.

que des intestins se pervertit, & devient antiperistaltique.

Miserere passion iliaque.

Vomissemens mortels.

Lorsque les vomissemens de matieres stercorales sont passez, si la fiévre ou le cours de ventre arrive au malade, c'est un signe mortel, parce que cela montre que l'irritation n'est pas passée, mais que les forces manquent pour causer la contraction aux fibres du diafragme, du bas ventre, & de l'estomac.

Vomissemens de couleurs differentes.

Les vomissemens de couleurs differentes, de couleur de poireaux ou de verdet, de couleur noire ou noirâtre, aussi bien que ceux qui ont mauvaise odeur, sont tous fort à craindre; car ils viennent d'une acidité vitriolique, & terrestre, ou d'une dissolution des parties sulphureuses de la masse du sang; mais les vomissemens puans & fœtides sont une marque d'une passion iliaque ou d'une gangrene dans le ventricule, laquelle communique cette infection aux matieres qui sont contenuës dans ce viscere. Toutefois *Baillou* a remarqué un vomissement de quarante jours, sans fiévre, & sans matieres noires ni, fœtides, lequel venoit d'une gangrene du ventricule. Il faut encore sçavoir qu'aprés avoir pris

Vomissemens fœtides.

certains alimens , ou certains medicamens , l'on vomit souvent des humeurs noires , vertes &c. sans aucun danger , parce que ces sortes d'accidens ne sont survenus que par les teintures que les alimens , ou les medicamens ont communiquées aux matieres.

Dans les longs cours de ventre, & dans les dysenteries , les vomissemens qui y arrivent sont profitables , lors que la matiere qu'on rend n'est ni trop acre , ni noirâtre ; car , selon que l'a remarqué *Hippocrate* , comme le vomissement lâche le ventre qui est trop serré , de même il resserre celuy qui est trop lâche , en donnant aux intestins des secousses qui les ôtent de la contraction où ils sont, ou qui les déterminent à se reserrer, principalement de bas en haut. Cependant s'il commençoit par des matieres noires , ou par des serositez piquantes, & copieuses qui continuassent long-tems, il seroit à craindre que la tunique interieure de l'estomac ne s'ulcerast.

Vomissemens noirâtres.

Les vomissemens de sang qui sont accompagnez d'une grande fiévre , & d'une grande douleur dans la poitrine, ou vers le dos, sont des signes mortels, parce que ce sont des marques d'une

Vomissemens de sang.

rupture considerable des vaisseaux du poumon, & d'une distraction des parties nerveuses & membraneuses, ce que plusieurs Medecins ont observé. Si au contraire le vomissement de sang n'est que médiocre, & qu'on sente quelque douleur vers le côté gauche, le peril est beaucoup moindre; car cela vient seulement de quelque legere divulsion de nerfs, & de l'obstruction des vaisseaux courts & des autres veines du ventricule; car quand elles sont bouchées, leurs petites extremitez qui répondent aux artéres, s'ouvrent, & les pores du reste de leur canal se dilatant laissent couler le sang dans la cavité du ventricule; vû que les artéres poussant toûjours de nouveau sang, & les veines ne pouvant pas le contenir tout entier, c'est une necessité qu'il se fasse un chemin par un autre endroit en rompant, ou écartant extraordinairement les parties les plus foibles. C'est pourquoy *Riolan & Columbus* ont remarqué plusieurs vomissemens de sang où les veines du ventricule étoient fort dilatées; & ces obstructions sont plus ordinaires dans les veines, qui du ventricule vont à la rate, parce qu'il y a plusieurs personnes

qui ont la rate remplie d'un sang qui circule tres-lentement.

Les vomissemens de pus sont toûjours tres-suspects, parce qu'ils sont des marques d'abscés dans les parties internes. *Sylvius Deleboë* prétend qu'ils tirent souvent leur origine d'un abscés de pancreas. *Bauhin* en a remarqué qui venoient d'un abscés du foye ; & cela n'est pas étonnant, puisque ces glandes conglomerées ont des conduits propres qui peuvent porter la matiere purulente par le duodenum dans le ventricule. Il y a d'autres vomissemens purulens qui procedent d'un abscés, ou d'une vomiqne qui se rompt dans le poumon; presque toutes ces maladies laissant des ulcéres dans les parties internes, sont suivies de phtisie, de fiévres lentes, & d'atrophies, quand les malades ne meurent pas peu de tems aprés : car outre le fletrissement, & le dérangement que ces ulceres causent aux organes où ils se forment, une partie des sucs nourriciers se dissipe avec le pus qui les corrompt d'ailleurs par son mélange. *Vomissemens purulens.*

Le vomissement qui vient dans le commencement des pleurésies, est d'ordinaire une marque du rétablissement *Vomissement bon dans les pleuretiques.*

de la santé ; ce qui prouve bien que les Medecins qui l'excitent par des medicamens, ne s'éloignent pas du chemin que la nature leur indique.

Vomissemens extraordinaires.

Outre tous ces vomissemens, quelques Auteurs en rapportent de fort extraordinaires ; comme de cloux, d'aiguilles, de pointes de couteaux. *Hildanus* en cite un semblable Observ. 43. cen. 2. mais l'on doit dans ces sortes de rencontres, avoir un peu pour suspecte la bonne foy d'un malade, ou supposer qu'il a avallé ces sortes de ferremens, sans s'en être apperçû, comme cela peut arriver durant le sommeil, ou dans un égarement d'esprit, étant impossible qu'ils se soient formez dans le ventricule. *Quorcetan* en raconte encore un fort remarquable d'une malade de Poitou, qui jettoit de tems en tems quelques petits poils dans les matieres qu'elle vomissoit : Il dit qu'il luy donna un peu de poudre algarot, & qu'elle jetta une quantité prodigieuse de cheveux, avec un ver d'une grandeur considerable, & qu'en suite elle se porta bien. Les vomissemens extraordinaires qui arrivent dans les maladies longues, présagent aux malades une santé future,

parce qu'ils rejettent par ce moyen la cause de leur maladie. Je ne parle point d'un vomissement de pierres dont un exemple a été cité par M. Greu, parce qu'il avouë que la malade avalloit des pierres, des pipes à Tabac, & d'autres matieres qui contribuoient à la génération des pierres qu'elle vomissoit.

Des excremens du bas ventre.

Le Medecin peut tirer diverses conjectures des excrémens du ventre inferieur; car premierement, il y a plusieurs maladies qui ont coutume de cesser par les flux de ventre : ainsi l'hydropisie commençante, & la leucophlegmacie se terminent heureusement par les flux de ventre aqueux, la surdité par les bilieux, & les inflammations de l'œil, par toutes sortes de diarrhées, parce que la cause de la maladie est détournée de dessus les parties qu'elle incommodoit, & qu'elle prend une autre route plus facile pour sortir. Il y a beaucoup d'autres maladies au contraire où le cours de ventre est fort nuisible, comme dans la phtisie, principalement aprés la chute des cheveux, parce qu'il est pour lors une preuve de la foiblesse de la nature, & de l'acreté de l'humeur.

L'on remarque encore que d'ordinaire quand le ventre est paresseux & dur,

l'on est sujet à des chaleurs d'entrailles, à des convulsions, &c. parce que les parties hetérogênes de la masse du sang ne se déchargeant point par les selles se remêlent aux humeurs qui les répandent plûtôt dans le genre nerveux.

Il ne faut pas penser avec *Hippocrate* que les *diarrhées* sont toûjours mauvaises dans les peripneumonies & dans les pleurésies ; car dans nos Regions qui sont un peu plus froides que celle d'Hippocrate, l'on voit que ceux qui sont attaquez de ces maladies, sont souvent délivrez par-là ; principalement quand ces cours de ventre viennent de la force de la nature, ou de quelque purgatif ; vû que ces évacuations rendant tous les vaisseaux du corps plus libres, elles font que le sang y coule avec moins de danger de s'extravaser, & de causer des obstructions ; c'est pour cela que dans ces sortes de maladies, quand les habiles Medecins trouvent qu'il y a un amas dans les premieres voyes, ils donnent avec hardiesse un purgatif, ou un émetique. Il ne faut donc pas croire ce prognostic d'*Hippocrate*, parce qu'il est douteux ; car si le cours de ventre est accompagné

de ſignes ſalutaires, il guerit preſque toûjours le malade; au contraire quand l'inflammation de poitrine ſe communique à l'abdomen, que le ventre devient plus tendu, & plus douloureux à meſure qu'il ſe vuide, ou qu'il y a d'autres mauvais ſignes, ſouvent les malades meurent.

Excremens de bonne conſiſtence.

Les excremens du ventre ſervent encore au prognoſtic, par leurs qualitez particulieres; ainſi ceux qui ſont mous, liés, de couleur de feuille-morte, qui n'ont pas une odeur tres-mauvaiſe, qui ſortent à l'heure accoutumée en une quantité proportionnée à celle des alimens, témoignent que la coction des alimens & la ſeparation des parties inutiles s'éxecutent tres-bien, parce que de tels excrémens ſont ſemblables à ceux que rendent les perſonnes qui ſont en ſanté; de ſorte que lors qu'on les voit de même dans une maladie pendant pluſieurs jours, on doit croire que le malade ſortira aiſément d'affaire.

Au contraire les déjections de couleur de jaune-d'œuf, ou verdâtres, ou noires, ou fœtides, ou purulentes, ſont toutes mauvaiſes, par la même raiſon que les vomiſſemens qui ont les

mêmes qualitez ſont de triſte préſage, pourveu toutefois que cela ne dépende point des alimens, ou des medicamens; car ſouvent la bile contracte des teintures extraordinaires, lors qu'on a pris quelques preparations de vitriol, & le levain de l'eſtomac rend de tres mauvaiſes odeurs quand il ſe mêle à des preparations de Mars, ou de ſouphre.

Sortie des excremens qui ſoulage.

Il ne faut pas ſeulement faire attention à la quantité des excrémens qui ſortent, mais il faut particulierement prendre garde ſi l'humeur qui ſort eſt celle qui doit être évacuée, & ſi la malade ſe trouve ſoulagé; car quoy que quelque fois l'évacuation paroiſſe trop grande, cependant quand cela n'affoiblit point trop, & que le malade ſent quelque ſoulagement, c'eſt une bonne marque.

Déjections ſinceres.

Les déjections ſincéres, c'eſt-à-dire, qui ne ſont point du tout mêlées à des ſeroſitez, ſont mauvaiſes, lorſqu'elles viennent dans les maladies qui commencent, principalement dans les dyſenteries, parce que les ſels étant moins rompus ou diſſouts, ont plus de maſſe en pareil volume; ainſi ils agiſſent, & corrodent plus puiſſamment.

Lienterie.

Pour ce qui regarde la lienterie, où

l'on rejette par en bas les alimens presque cruds, c'est toûjours un tres mechant symptôme, en quelque maladie que ce soit, parce qu'elle montre que l'action du levain de l'estomac est tout-à fait perdue, ou que les organes de la premiere coction n'ont plus la force de se contracter, & de retenir la matiere de la nourriture.

Déjections visqueuses. Les déjections grasses & visqueuses, sont à craindre, sur tout dans les dysenteries, parce qu'elles signifient la force de l'humeur qui ronge & qui coagule.

Bilieuses. Celles qui sont pleines de mousses écumeuses, & bilieuses, ne sont point sans danger dans les maladies aiguës suivant les observations d'Hippocrate; cependant parce que nous voyons souvent qu'elles emportent la cause des maladies, & qu'elles sont profitables, nous croyons ce signe-là fort équivoque. Toutefois lorsqu'elles paroissent avec des forces abatuës, un ventre dur, & enflé, on n'en peut rien prédire de bon, parce qu'elles déclarent qu'il y a une grande fermentation dans les humeurs, & qu'il s'engendre beaucoup de vents, ou qu'il y a une disposition inflammatoire dans le bas ventre.

Les petites évacuations. Les petites évacuations qui ne répondent point à la grandeur de la maladie font apprehender qu'il ne se fasse dans ce tems-là un effort inutile pour l'expulsion de l'humeur visqueuse qui restant mêlée avec les autres, ou croupissant en quelque endroit, ne peut être que fort nuisible.

Déjections aqueuses. Les déjections aqueuses ou liquides sont plus mauvaises dans les maladies soit aiguës soit longues, que celles qui s'épaississent peu à peu, non seulement parce qu'elles n'entrainent pas avec elles la matiere morbifique, mais aussi parce que dans le commencement des maladies aiguës, cela marque une relaxation des fibres, & une abondance d'une serosité acre qui fermente ; & dans les maladies longues, les flux de ventre aqueux ont coutume de venir par quelque embaras qui se fait dans la veine porte ; puisque si le sang des intestins ne peut pas facilement arroser ces organes, la serosité se doit filtrer plus abondamment par leurs petites glandes ; & quand les pores de ces glandes viennent à être ouverts plus que de coutûme, en sorte qu'il y puisse passer quelque partie de la substance rouge du sang, la serosité qui coule en

sera teinte, c'est à raison de cette obstruction des rameaux de la veine porte, qu'on voit souvent des flux de ventre sereux à ceux qui ont des schires au foye, & à ceux qui ont le mésentere farcy de tumeurs glanduleuses.

Les déjections sanglantes sont ordinairement dangereuses, soit qu'elles soient accompagnées de douleur, ou qu'elles ne le soient pas; cependant le flux hemorroïdal est quelquefois tres-salutaire en plusieurs maladies tant aiguës que chroniques.

Sanglantes.

Les déjections rougeâtres sont de méchant augure, parce qu'elles sont produites par une grande quantité de parties salines qui sont fort en action, & qui attenuent excessivement le sang. Enfin ce qui sort du ventre sans que le malade s'en apperçoive, est un mauvais signe, parce qu'il montre que l'esprit du malade est aliéné; toutefois l'on a souvent vû dans les dernieres fiévres malignes, où tout sembloit desesperé, que les malades se tiroient d'affaires par cette voye.

Vermineuses.

S'il sort des vers dans le commencement de la maladie, principalement sans aucun excrémens, c'est un triste signe, parce que cela vient de l'acreté

de la matiere morbifique, & de la grande disposition à la pourriture : au contraire dans l'état & sur la fin, l'on en doit peu apprehender, parce que cela dépend d'une fermentation precedente qui a fait un dépôt d'excrémens qui ont donné naissance à ces insectes.

L'on peut encore juger du peril des cours de ventre, par les symptomes; ainsi lorsqu'ils sont accompagnez de l'hémoragie des gencives, ils sont dangereux à cause de la constitution acre & scorbutique du sang ; quand des sueurs froides sont de la partie, ils signifient une dissipation des esprits.

CHAPITRE XIV.

De quelques Remarques touchant le prognostic.

Nature, âge, Saison, Region.

CEux dont la maladie est plus conforme à leur nature, à leur âge, à leur habitude, à la saison, au païs où ils vivent, sont beaucoup moins en danger que ceux dont l'infirmité n'a aucun rapport avec ces choses, suivant l'observation *d'Hippocrate*, qui nous marque par là l'utilité qu'on peut tirer pour le prognostic, en examinant toutes

ces differentes particularitez. Ainsi, par exemple, une fiévre ardente est plus dangereuse dans un vieillard, que dans un jeune homme, parce que dans celui-là les vaisseaux étant plus durs & plus cassans, ou plus usez ils peuvent moins prêter à l'effort que font les liqueurs qui fermentent, & se rompre plus aisément. De plus la masse de leur sang est moins propre à fermenter; car elle est dépoüillée d'une grande partie de ses principes sulphureux, actifs & balsamiques: ainsi elle ne peut pas si exactement se purifier, puisque la purification ne s'accomplit que par le moyen de la fermentation. Ceux qui ont la plévre attachée aux poumons, sont plus sujets aux pleurésies que les autres, & elles sont chez eux plus legeres, parce que la matiere qui fait la maladie, peut s'évacuer par les vaisseaux excrétoires du poumon; ainsi l'empiême ne suit jamais ces sortes de pleurésies. D'ailleurs ils tombent souvent en cette maladie, ou par l'agitation & le tiraillement du poumon, ou par l'interception que causent au mouvement des liqueurs, les brides qui lient ce viscere contre les côtes. Et comme tout cela peut venir quoique

le sang soit peu coagulé, & qu'il y ait peu de changement dans ses principes, le malade se guerit plus aisément, parce qu'elle a des causes plus legeres.

Exception. Cependant la regle générale proposée au commencement de ce chapitre a plusieurs exceptions ; ainsi bien que les fiévres quartes soient plus ordinaires en Automne, elles y sont néanmoins plus dangereuses. Ceux qui viennent de parens épiléptiques, de gouteux, &c. sont plus souvent affligez d'épilepsie, de gouttes, &c. c'est pourquoy ils guerissent beaucoup plus difficilement que ceux qui n'ont point de tels maux par droit d'héritage. Comme il seroit tres-long de rapporter toutes les exceptions que peut avoir cette regle, nous n'en parlerons pas icy davantage, parce que nous reservons cela pour le prognostic particulier des maladies.

Exception. Entre les choses que souffre le malade, l'on doit principalement observer ses douleurs, & les manieres dont ses actions sont empêchées ; mais parce qu'il y a diverses actions blessées qui peuvent ne point venir à la connoissance du malade, & plusieurs autres dont le Medecin peut s'appercevoir sans les luy demander ; & enfin

quelques autres dont nous avons déja traité, celles qui reſtent ſe reduiront à la faim, à la ſoif & à toutes les ſenſations, à toutes les dépravations de l'imagination & de la memoire, aux déréglemens du ſommeil & de la veille, aux mouvemens deſordonnez, aux convulſions, & aux friſſons, &c.

CHAPITRE XV.

Des Léſions des actions animales.

IL eſt bon en toutes les maladies, d'avoir l'eſprit ſain & de trouver les alimens dont on ſe nourrit dans leur gouſt naturel, & de les manger avec aſſez d'appetit ; car le délire, & le dégout ſont deux ſymptômes qui ne peuvent avoir que de fâcheuſes ſuites.

Premierement le dégout, & le défaut d'appetit dans toutes les maladies longues, ſont des marques d'une grande alteration du levain de l'eſtomac, principalement quand ils ſont joints à de longs cours de ventre ; car comme ce ferment ſert à faire le chyle, & le chyle à reparer la perte de toutes nos humeurs, toute la maſſe des humeurs *De l'appetit.*

contribue à son tour à former un tel levain : s'il n'est donc point alteré, elles ne seront pas éloignées de leur état naturel. De plus, quand il se fait un bon chyle, l'on a sujet d'esperer que les autres liqueurs qui s'en engendreront seront dans un meilleur état : mais l'excés d'appetit est une marque de l'activité excessive des levains, & des dissolvans qui font dissiper promptement ce que l'on mange : ou bien c'est au contraire un signe de leur foiblesse qui laisse écouler la matiere de la nourriture sans en tirer autant de sucs qu'il est necessaire ; & comme dit Hippocrate, il est mauvais d'être trop remply, ou trop affamé, ou d'être en quelque autre situation qui passe les bornes de la nature.

De la *soif.* A l'égard de la soif, nous avons déja dit que quand il n'y en avoit point dans les maladies aiguës, cela étoit mauvais, parce que c'étoit une marque de délire, ou de distillation. Quand la langue est comme rôtie, sans que le malade ressente la soif, il faut que l'esprit occupé ailleurs ne fasse pas reflexion sur ce qu'il doit sentir, & pour lors c'est une marque de délire. Si au contraire l'on a une petite toux

ſéche & irritante, avec une langue humide, on eſt menacé de diſtillation ou de catarre, vû que par l'abondance des ſeroſitez qui coulent des glandes, les parties acres qui ſont attachées à l'œſophage ſeront détrempées, & tomberont dans l'eſtomac pour être remêlées aux humeurs qu'elles tiendront en diſſolution.

Si bien loin de ſentir de la ſoif, le malade avoit une eſpece d'averſion pour l'eau, & pour les liquides, avec un délire obſcur, le Medecin auroit à faire un prognoſtic des plus des-avantageux, parce que ce pourroit être une hydrophobie qui eſt toûjours tres-dangereuſe: Souvent dans cette maladie, les malades ne boivent que dans un vaiſſeau couvert, & meurent quelque tems aprés.

Toutefois la ſoif qui eſt tres-grande, & qui ne s'éteint pas par la boiſſon, eſt mauvaiſe, parce qu'elle montre la grandeur de la maladie, & la violence de la fermentation, ou l'acreté des ſels qui ſont mêlez à nos liqueurs.

Les gouts dépravez, & les appetits extravagans qui viennent quelquefois dans les maladies chroniques, dépendent du dérangement des principes,

& témoignent que les humeurs, & particulierement le levain de l'estomac sont hors de leur état naturel ; il est cependant vray que ces appetits, quelque dereglez qu'ils paroissent, sont des mouvemens de la nature, qui cherche quelque remede, & qui l'indique, parce que ces sortes de desirs procedent ordinairement des irritations qui sont faites à l'estomac par des matieres qui étant à peu prés homogênes avec les objets dont elles réveillent l'idée, & excitent l'appetit, se mêlent avec eux pour sortir plus aisément ensemble hors du corps : Et Fernel remarque qu'un homme travaillé de cette maladie, avala une grande quantité de chaux vive dont il fut fort soulagé, parce que les humeurs étrangeres qui étoient dant l'estomac empêcherent la causticité de la chaux ; & que la chaux de son côté, corrigea les fermens étrangers : c'est peut-être par cette raison qu'Hippocrate consideroit beaucoup le gout de ses malades, lorsqu'il preferoit des alimens qui leur étoient plus agréables, quoique plus mauvais en eux-mêmes, à ceux, qui quoique meilleurs, étoient plus desagreables.

Les délires ſont mauvais en toutes ſortes de maladies, parce qu'ils montrent un mouvement rapide des humeurs vers la tête, ou un dérangement des fibres du cerveau. Il y en a cependant qui ſont moins dangereux que d'autres; tels ſont ceux qui ſont doux, paiſibles, legers, & interrompus, dans leſquels le malade a encore beaucoup de force, ou qui ſuccedent à des affections ſoporeuſes, qui ſont calmez par un ſommeil tranquile, ou accompagnez de joye, & de plaiſanterie; car dans tous ces délires, les malades ſont moins éloignez de l'état naturel: au contraire les délires où les malades ſont chagrins, penſifs, & ſemblent étudier leurs folies, où l'eſprit eſt aliéné ſur les choſes mêmes les plus neceſſaires, ceux qui ſont accompagnez de foibleſſe, d'oubli & de triſteſſe, ou de ſilence, ou enfin d'un ſommeil inquiet, ou de craquement de dents, ou de mouvemens convulſifs ſont tres perilleux; car tout cela marque un grand trouble dans l'œconomie animale. *Du délire.*

Si le délire ceſſe tout d'un coup quoique la fiévre demeure, s'il n'y a point eu d'évacuation conſiderable, *Délire qui ceſſe.*

& que les forces soient tres diminuées, c'est la marque d'une mort prochaine; car dans ce tems-là la force du cœur étant presqu'abatuë, ne pousse pas le sang avec autant de vitesse que de coutume vers le cerveau, ce qui fait que les fibres nerveuses étant moins comprimées, ou moins agitées donnent pour un moment une sortie plus libre aux esprits; de maniere qu'ils coulent d'une façon plus irreguliere dans les organes des sensations, & des autres fonctions; c'est une observation des plus seures.

Délire avec assoupissemens.

Les délires qui sont accompagnez d'assoupissemens convulsifs, ou de convulsions, de tremblemens, ou de sanglots, sont tres-chagrinans, parce qu'ils montrent que la matiere morbifique est remplie de particules piquantes, & qu'au lieu de s'évacuer elle pénétre dans le genre nerveux; par la même raison les déjections blanchâtres, & les urines aqueuses sont mauvaises dans les délires, parce que ces évacuations ne tirent rien de la matiere qui cause la maladie; & qu'ainsi elle se porte dans le cerveau & dans les nerfs.

Délire dans les

Les délires qui arrivent aux personnes qui

qui ſont fort affoiblies, & où le ſang n'eſt pas en un grand mouvement, ſont auſſi d'un triſte prognoſtic; car ils ne ſurviennent d'ordinaire qu'à cauſe qu'il y a trop peu d'eſprits, comme l'on voit arriver ſouvent ſur la fin des maladies les plus longues; & ces ſortes de délires ſont d'autant plus mauvais qu'ils ſont tres-cachés, & qu'ils ne s'apperçoivent qu'en interrogeant le malade; & s'ils ont été précédés par d'autres plus ſenſibles qui ayent rendu le malade furieux, ils ſont encore plus déplorables. *perſonnes foibles.*

Phrené-ſie.

L'on croyoit autrefois que la phréneſie venoit de l'inflãmation des meninges ou membranes interieures de la tête, la paraphréneſie d'une inflammation du diaphragme, & les délires hipocondriaques des mauvaiſes diſpoſitions de la rate ou du foy; mais l'ouverture des corps morts de ces eſpéces de maladies nous a montré le contraire: car ceux où l'on a trouvé quelques veſtiges d'inflammation ou d'abſcés dans les envelopes du cerveau, étoient preſque tous peris par des affections ſoporeuſes; & il eſt rare d'en trouver qui ſoient morts de phréneſie, leſquels ayent le meninges enflammées: Et on

voit-on pas tous les jours des délires qui suivent les inflammations de la plévre, du poumon, du foye, &c. sans qu'on puisse s'appercevoir aprés la mort d'aucun dérangement ni dans le cerveau, ni dans ses membranes.

Délires hypocondriaques.

Quant aux délires hypocondriaques, ils arrivent souvēt à des personnes qui ont la rate bien saine; & il ne paroit pas que la rate se rencontre plus maléficiée que les autres visceres, en aucun de ceux qui sont morts dans ces délires: Il est vrai que quelquefois le sang étant trop épais, & ayant beaucoup de parties caustiques & rongeantes, s'arrête dans le foye, dans l'épiploon, dans le mésentere, & dans la rate, parce que tous ces organes ayant leurs fibres tres-délicates, & tres-extensibles, peuvent aisément par la rupture, ou par l'extension de ces filamens augmenter de volume, & s'endurcir par l'amas d'un sang grossier, & aduste.

Paraphrénesies.

L'inflammation du diaphragme ne produit pas toûjours la paraphrénesie, puisqu'il s'y fait souvent des ulceres & des abscés sans qu'on se soit apperçu d'aucun vestige de délire; & l'on sçait assez que les abscés & les ulceres ne peuvent point venir sans inflammation

Quand les Medecins voyent donc une grande difficulté de respirer avec une fiévre ardente & un délire, ils doivent plutôt attribuer ces symptomes au déréglement causé dans le cours des esprits par l'irritation que la matiere fait aux nerfs, qu'à l'inflammation du diaphragme.

Si le sommeil, ou la veille passent leurs bornes ordinaires, c'est un mauvais signe : au contraire s'ils ne s'éloignent point de l'état naturel, c'est une bonne marque, parce qu'il est trés rare qu'un malade meure d'une maladie de quelque durée sans aucun changement dans son sommeil & dans sa veille.

Du sommeil.

Le sommeil profond, & avec syncope qui vient dans les fiévres aiguës ne présage rien de bon, parce qu'il montre que la matiére héterogêne passe dans les pores du cerveau, & dans les nerfs.

Le sommeil qui suit le délire, & qui l'appaise apporte d'ordinaire du soulagement au malade, parce que le trouble qui venoit de la grande impétuosité des esprits diminue par le relâchement que l'effusion des serositez cause dans les parties nerveuses pendant un doux sommeil.

Quand le ſommeil eſt laborieux, il eſt excité par la force de la maladie ; car dans le ſommeil naturel toutes les parties doivent demeurer en repos, & tranquiles, & acquerir de nouvelles forces : quand donc un malade ſe réveille avec peur, ou avec inquiétude il n'eſt pas hors de danger, car cette fonction du ſommeil qui doit calmer les mouvemens du corps & de l'eſprit ne le fait pas alors ſelon l'ordre naturel.

De la veille. Les veilles qui viennent vers l'état de la maladie, ne doivent pas donner beaucoup d'appréhenſion, quand même elles ſeroient jointes à un petit délire, parce qu'elles ne dépendent que de la fermentation du ſang & du mouvement dés eſprits un peu plus fort que l'ordinaire ; mais dans ce tems-là les affections ſoporeuſes ſont tres-mauvaiſes, à moins qu'elles ne ſuivent le délire ; car comme tous les accidens ſont plus violens vers l'état de la maladie, lorſqu'on y voit un ſommeil profond & plus grand que de coûtume, c'eſt un ſigne que l'humeur qui cauſe la maladie ſe répand dans le cerveau, & dans les parties nerveuſes des organes des ſens qu'elle embaraſſe & relâche.

Les veilles ſont plus nuiſibles aux jeunes gens qu'aux viellards, parce que dans la jeuneſſe on abonde en humeurs douces qui s'inſinuent aiſément entre les fibres, & les ôtent de cette tenſion requiſe pour être frapées vivement des objets : auſſi les jeunes dorment plus long-tems que les vieux ; mais ſur cela l'on doit avoir beaucoup d'égard à la coutume du monde.

Enfin les ſommeils qui appaiſent la ſoif de la nuit, qui ſont calmes & tranquiles, qui ne ſont ni trop longs, ni trop profonds, ſans aucun râlement ; & en un mot qui ſoulagent le malade, ſont tres-bons : ceux qui leur ſont opposés ſont mauvais.

Des rêves.

L'on doit tirer peu de préſages des rêves, cependant on peut dire, que ſi les choſes qu'on penſe en rêvant ſont ordinaires, qu'elles conviennent à la condition, & au temperament de celui qui rêve, & qu'elles ayent du rapport à ce qu'il a fait le jour precedent, ou à ce qu'il a eu envie de faire, c'eſt une marque d'une bonne ſanté, parce que, comme dit Hippocrate, l'ame perſévere dans les penſées qu'elle a eues durant la journée; & qu'ainſi il faut qu'il n'y ait aucun trouble dans l'œconomie

du corps. Les songes qu'on a en dormant, qui sont opposés à ceux que nous venons de dire, sont mauvais par des raisons opposées; tout le reste qu'on nous debite sur la nature des songes, & toutes les inductions qu'on en tire, sentent fort la superstition.

Toutes les dépravations des mouvemens tant volontaires, qu'involontaires sont de grande consequence.

Des convulsions, & des mouvemens convulsifs.

Les convulsions, les tremblemens, les senglots &c. sont mauvais dans les fiévres; ils sont encore extrémement périlleux lorsqu'ils suivent les veilles, les hémoragies, les superpurgations, & les playes : car ce ne sont pas seulement des marques du cours turbulent des esprits, ou de l'irritation des nerfs, mais aussi du manque des forces : ainsi lorsqu'il vient des tremblement à ceux qui sont affligé d'une grande maladie, c'est un signe funeste : mais on doit moins craindre ces desordres dans les femmes hysteriques, ou dans les hommes qui sont sujets aux vapeurs, parce qu'une légere irritation peut les exciter chez ces personnes.

Les mouvemens convulsils, & les convulsions qui suivent les délires ou les affections soporeuses, montrent

encore un plus grand péril, parce que la matiere acre & morbifique est déja entrée du cerveau dans les tuyaux des nerfs ; par consequent la guérison est plus difficile : car lorsque les maladies convulsives attaquent les nerfs sans s'être communiquées au cerveau, elles ont coûtume d'être plus faciles à guerir, comme il arrive dans toutes les irritations douloureuses, qui cessant aussitôt que l'humeur piquante abandonne les parties nerveuses, rendent le malade dans sa premiere santé.

De la foiblesse.

La pesanteur de tout le corps avec la foiblesse des pieds & des mains qui paroît dés le commencement de la maladie, témoigne beaucoup de malignité qui empêche que les particules spiritueuses des humeurs ne se distribuent dans les muscles, & ne donnent à tous les membres leur agilité ordinaire; cet affoiblissement paroît de même dans les fiévres malignes. Les frissons qui viennent dans les maladies longues, ont coutume d'accompagner les suppurations, & les abscés des parties internes ; car par la corrosion du pus, il se fait dans les fibres nerveuses un picotement qui peut exciter de légers mouvemens convulsifs par tout le corps.

Des friſ-ſons. Si dans une fiévre qui n'eſt pas intermittente, l'on voit que les friſſons ne ſoient point ſuivis d'une chaleur, que le malade ſoit déja tres-foible, & qu'enfin pluſieurs friſſons ſe ſuivent les uns les autres, cela eſt mortel: car ſi ces ſortes de ſymptomes arrivent dans les fiévres malignes, ils ſeront produits par l'acreté de la matiere qui picote ſans aucune regle les fibres nerveuſes; & parce que la fermentation du ſang n'aura pas aſſez de vigueur pour le débarraſſer de cette matiere: ſi les malades reſſentoient dans des tems réglez ce picotement de nerfs, il y auroit moins de danger, puiſqu'on pourroit croire que la nature de la fiévre approcheroit de celle des intermittentes.

De l'éternuement. Aprés avoir traité de tous ces differens mouvemens, il eſt juſte de parler de l'éternuement, & de la toux qui peuvent y être raportés.

L'éternuement eſt preſque toûjours un bon ſigne dans les maladies même mortelles, excepté dans les maladies du poumon: car dans les fiévres malignes Riviere dit qu'il a obſervé que c'eſt un ſigne aſſuré de la guériſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'éter-

nuëment est une marque d'une sensation tres-fine dans la membrane du nez, d'une grande force de la nature, du dégagement qui se doit faire de quelques corpuscules qui irritoient des parties membraneuses, & par consequent d'une convalescence future du malade.

Au contraire dans les maladies de la poitrine, l'éternuëment marque l'acreté soit de l'air qui sort du poumon, soit des humeurs qui abreuvent ce viscere, ce qui n'est pas un bon signe: de plus les parties affectées qui sont tres-foibles se trouvent extrémement agitées par les secousses violentes, & subites qui arrivent dans l'éternuëment.

De la toux.

La toux est trés-mauvaise, sur tout lorsquelle est accompagnée de crachement de sang, parce qu'elle dilate encore davantage les vaisseaux qui sont déja ouverts: elle n'est pas moins dangereuse lorsqu'elle est jointe à l'hydropisie, & sur tout lorsqu'elle procede des serositez qui pénétrent dans la poitrine, ou qui pressent assez le diaphragme pour empêcher son mouvement; enfin lorsque la toux vient d'un vice de conformation, elle se guérit difficile-

ment ; elle est encore d'une cure peu aisée quand elle est convulsive.

De la douleur. La douleur est le symptome le plus ordinaire dans les sensations. Quand les parties interieures sont douloureuses dans les fiévres aiguës, c'est un signe d'inflammation présente, ou future. Ce n'est pas non plus une bonne marque lorsque les douleurs des parties externes s'évanouissent dans le commencement des fiévres, sans qu'il en paroisse de cause, car l'humeur qui occupoit les parties externes rentrant alors dans les vaisseaux, peut s'arrêter dans les parties internes. C'est pour cela que la douleur qui semble aller des parties externes vers les visceres, est encore une trés-mauvaise marque: car si l'on sent de la douleur en un viscere, l'on peut soupçonner qu'il y a quelque disposition inflammatoire, ou quelque inflammation actuelle. Par des raisons semblables on doit extrémement craindre les douleurs de poitrine dont toutes les parties sont si délicates, & d'un usage si nécessaire ; & ne porter son jugement qu'avec beaucoup de circonpection sur celles du dos, & sur les maux de gorge, quand particulierement, elles sont accompa-

gnées de fiévre aiguës, sans fluxion, ni rhume.

Lorsqu'il n'est pas dans le pouvoir d'un malade de moderer ses cris à cause de la violence de sa douleur, & qu'il semble crier malgré lui, c'est un signe qui d'ordinaire est mortel dans une maladie aiguë.

Cephalaigie. Les grandes douleurs de tête qui n'ont point de relâche, & qui sont accompagnées de fiévres aiguës menacent beaucoup, principalement quand il y a des évacuations suffisantes, & que la maladie est dans sa vigueur, parce qu'elle montre que tout se porte à la tête, & que cette partie est en danger de s'embarrasser, & de s'enflamer.

Mutation de douleurs. Les douleurs qui passent des parties interieures aux exterieures, ou des parties superieures aux inferieures ne sont pas fort à craindre, parce que cela nous fait connoître que les humeurs se déchargent sur des parties qui sont moins utiles à la vie.

Privation des douleurs. Il n'est pas bon néanmoins qu'un malade ne sente pas ce qu'il doit sentir, qu'il ait par exemple une inflammation, un érésipele, &c. en quelque partie, & qu'il n'y sente aucune douleur:

car pour lors il faut que son esprit soit malade, ou occupé d'imaginations confuses qui sont toûjours des dispositions prochaines d'une aliénation d'esprit.

Remarque. Souvent les maladies sont où l'on sent la douleur; mais ce signe n'est pas toûjours vrai, car l'on a trouvé dans plusieurs cadavres que les parties où les malades ressentoient de la douleur étoient fort saines; ce qui pouvoit venir de ce que, par exemple, le dépôt, ou la tumeur qui se faisoit dans une partie trés-peu sensible, tirailloit des fibres qui tenoient par quelqu'une de leurs extremités à d'autres parties d'un sentimens exquis.

Des autres sensations. Quant aux autres accidens qui arrivent aux sensations, si un malade ne void point, & n'entend point dans une fiévre aiguë, & dans un grand abbattement, la mort est fort proche; particulierement lorsque cela arrive dans la vigueur de la maladie: car ces défauts de sensation ne proviennent que du manque de forces, & de la perte des esprits.

Surdité, & tintement. Quand la surdité, & le tintement d'oreilles se trouvent dés la naissance d'une maladie, c'est un fâcheux signe;

mais quand ils arrivent pendant la vigueur du mal, ſur tout aprés le délire, ou dans une fiévre maligne, c'eſt une bonne marque : & ſi l'on en croit Riviére, c'eſt un ſigne ſi favorable qu'il dit avoir vû mille fois dans les fiévres malignes, toutes choſes paroiſſant deſeſperées, les malades réchapper, lorſqu'il leur ſurvenoit une telle incommodité.

Pour expliquer ce phénomêne, je dis que quand le ſang eſt groſſier dans le commencement des maladies, il ne circule pas aiſément dans l'organe de l'ouïe, ce qui rend les membranes de l'oreille interne plus épaiſſes, & le mouvement de l'artere plus violent, d'où ſont produits les tintemens, les bourdonnemens, ou la ſurdité même à cauſe de l'obſtruction ; or cela ne peut être que mauvais : au contraire quand le ſang paſſe librement dans les vaiſſeaux qui arroſent les pellicules nerveuſes de cet organe, les fibres doivent être plus tenduës par la fermentation de la liqueur, & le ſon doit plus facilement s'appercevoir, à cauſe que les parties organiques de l'ouye ſont ainſi plus mobiles aux vibrations de l'air agité.

Explication.

De la surdité dans l'état de la maladie.

Lorsque la surdité vient vers le tems de la vigueur de la maladie, on en doit tirer la cause, ou du relâchement des fibres, ou de ce que les glandes du conduit exterieur de l'oreille ont filtré quantité d'excrémens qui l'ont bouché : mais cette filtration montre que la masse du sang commence déja à se purifier. De plus dans la *phrénesie*, dans la *léthargie*, & sur tout dans les fiévres malignes, l'on voit souvent vers la fin qu'il arrive des parotides critiques, qui sont des marques de guerison, & qui en comprimant le conduit exterieur de l'oreille, rendent le malade sourd par l'expulsion de la matiere morbifique vers ce sens.

Du goût & de l'odorat.

Les symptomes du goût, & de l'odorat dépravés sont de méchantes marques dans les maladies : quelquefois tout ce qu'on donne au malade lui paroit pourri, & corrompu ; d'autrefois en le goûtant il luy semble amer ; ce qui vient des humeurs qui peuvent exciter ces sensations, & qui étant séparées de la masse du sang sont infiltrées dans les organes de la perception des saveurs & des odeurs; par la même raison qu'on voit les objets jaunes quand la bile est répanduë dans les

tuniques de l'œil : car comme les impressions des rayons de lumieres étant corrompuës par les parties de la bile qui sont infiltrées dans la cornée, elles excitent en les traversant, dans les fibres du nerf optique, un autre mouvement que si la cornée & toutes les humeurs de l'œil étoient transparantes & sans couleur, ainsi qu'elles le sont naturellement; & comme à l'occasion de ce mouvement nôtre ame se représente toujours un objet de couleur jaune, parce que ces rayons ont receu par la bile un ébranlement semblable à celui qu'ils auroient reçu en reflechissant de la superficie d'un corps de cette couleur; de même lorsqu'il se sépare dans l'organe de l'odorat des choses qui en le remuant suivant qu'elles sont modifiées feroient sentir la pourriture, les petites parties qui s'échappent des alimens qu'on apporte devant le malade, communiquant de leur mouvement à cette matiere déja engagé dans l'organe , excitent un sentiment de mauvaise odeur: ce qui montre une grande dissolution dans les principes du sang, & de la putréfaction dans l'humeur morbifique, d'où on ne peut rien conjecturer de bon.

L'amertume de bouche est un signe d'une bile qui regorge dans le ventricule, ou qui est dissoute dans la masse du sang : mais pour distinguer l'une & l'autre de ces deux causes, il faut avoir d'autre signes.

Du froid & du chaud. Les sensations de froideur, ou de chaleur, montrent qu'il y a peu, ou beaucoup de fermention & de mouvement dans les liqueurs de nôtre corps : lorsqu'on s'apperçoit que quelque partie devient engourdie, on a raison de soupçonner une préparation à la paralisie, pourvû que l'engourdissement continuë ; car alors il ne pourra venir que d'un embaras qui se trouve dans les nerfs & qui interceptera le cours des esprits. La chaleur d'entrailles dans les maladies aiguës, est un signe de la grandeur de la fiévre, ou de l'inflammation de quelque partie interne ; & dans les maladies chroniques, c'est une marque d'un sang qui ne circule pas librement : mais comme nous expliquerons plus au long les causes de tous ces differens accidens en parlant des maladies en détail, ceci suffira. J'ajoûterai seulement que les frissons, comme nous avons déja dit ailleurs, qui succédent à une fiévre

continuë sans être suivis d'évacuation sont tres-dangereux ; parce qu'ils témoignent que la nature fait de vains efforts pour se dégager de ce qui l'accable : mais l'on ne doit pas juger de la grandeur, & du peril d'une maladie par la grandeur & la durée du frisson, par la petitesse du pouls, ni par les syncopes qui arrivent dans le tems qu'une maladie prend racine, comme fait Morton, puisque l'experience nous apprend que tous ces symptômes sont fréquens dans des intermittentes qui ne sont point perilleuses ; & que trés-souvent l'on n'en voit aucun dans le commencement des fiévres malignes ; mais cet Autheur compte souvent sur des experiences peu sures qu'il tâche d'ajuster à son systême.

Causes des maladies.

Les causes des maladies, & de leurs accidens ne servent pas peu à faire connoître la destiné de malade ; ainsi toutes les maladies convulsives qui prennent naissance par des ulceres, ou par des playes, par des hémoragies, ou par des superpurgations ont coûtume d'être plus dangereuses que celles qui n'ont point été produites par toutes ces choses. Les inflammations qui viennent dans un air froid, aprés l'usage

des rafraîchissans, ou par un empêchement de la transpiration sont plus difficiles à guerir. Nous donnerons les raisons de tous ces differens phœmoménes en un autre endroit. Il suffit présentement d'observer que les maladies qui en précedent, & en causent d'autres, peuvent les rendre plus ou moins perilleuses ; ainsi il est beaucoup mieux que la fiévre succede à une convulsion, que la convulsion survienne dans une fiévre. Quand on voit que la poitrine s'engage dans une esquinancie, on doit tout craindre: car ou les malades perissent avant le septiéme jour, ou bien ils tombent par la continuation de la maladie dans un empiême, si l'on en croit Hippocrate. Quand dans une passion aliaque il s'excite un vomissement, un hoquet, un délire, ou une convulsion, le malade est fort en danger: de même l'experience nous enseigne que quand la peripneumonie succéde à la pleuresie, ou le délire à la peripneumonie, ce sont de tres mauvais changemens d'affections. Nous expliquerons tout cela plus au long en parlant de ces differens symptomes. L'on peut dire cependant en general, que les causes qui ont quel-

que chose de caché & de malin, ont coûtume de produire des desordres beaucoup plus fâcheux, comme on pent voir par les accidens funestes que les airs contagieux & empestés, les morsures des animaux venimeux, & toutes les especes de poisons occasionent : tant parce que ne connoissant pas la nature de ces causes, l'on ne peut que difficilement y apporter du remede, que parce qu'à raison de la subtilité de leurs parties, ils pénétrent d'abord l'interieur des vaisseaux, & attaquent la source de la vie.

Temps de la maladie.

Le prognostic dépend encore beaucoup de la connoissance du tems que doit durer la maladie, comme nous l'avons déja prouvé : toutefois cette connoissance regarde moins le genre de la maladie, que l'espece : car il est quelquefois assez difficile de déterminer si une maladie est aiguë, peraiguë, &c. à moins que de considerer tous les symptômes propres à l'espece de la maladie qu'on traite pour la rapporter à tel ou à tel genre, & juger par là de sa durée. Si l'on en croit Hipprocrate, le *tetanus* ou l'extension se termine en quatre jours ; la fiévre tierce exquise en sept accés qui comprennent treize

jours au plus. La fiévre quarte dure souvent six mois, ou un an; mais comme tout cela suppose un détail des maladies particulieres, il est inutile de s'étendre davantage sur cette matiere.

Quant à la maniére dont le malade s'est gouverné pour son boire, & pour son manger, ce ne doit pas être une des moindres attentions du Medecin, parce qu'il tire de là de grandes indications pour la guérison, en observant ce qui a fait du bien, ou ce qui a fait du mal. De plus cela lui peut faire connoître la grandeur de la maladie, parce qu'il voit si l'on a pris des choses qui peuvent avoir augmenté le déréglement, ou qui doivent l'avoir diminué. Par la même raison le Medecin doit s'enquerir soigneusement des remedes que le malade a déja faits, & de la réüssite qu'ils ont eue.

Enfin nous avons parlé de la quantité des évacuations du ventre en un autre lieu; c'est pourquoy nous finirons icy les signes généraux des maladies, pour entrer dans une discution plus exacte de chacune.

CHAPITRE XVI.

De la nature des fiévres.

IL n'y a point de maladie plus ordinaire que la fiévre, ou pour mieux dire, l'on donne ce nom à la plûpart des maladies, parce qu'elles se confondent souvent avec la fiévre en général que l'on fait consister en des mouvemens contre nature, qui perseverent dans les humeurs & dans les parties membraneuses, sans sçavoir plus précisément & avec certitude ce que ce terme doit signifier ; car les Medecins sont differens les uns des autres, lorsqu'il s'agit de l'expliquer.

Quelques-uns ont cru que la fiévre estoit une chaleur étrangere répanduë par tout le corps avec le sang, ou bien une augmentation de la fermentation naturelle qui se fait continuellement dans nos humeurs. D'autres ont prétendu qu'il suffisoit que la circulation du sang fût plus vîte qu'à l'ordinaire pour faire la fiévre. Il y en a qui pensent que la fiévre n'est que la fermentation des humeurs hors de son état naturel, soit par l'augmentation, soit par la *Diverses définitions.*

diminution, ou par l'inégalité de sa force en divers momens : Mais quelques Modernes n'étant pas contens de toutes ces descriptions, nous l'ont voulu peindre avec d'autres douleurs ; & enfin aprés de longues méditations, ils se sont persuadez qu'elle étoit un effort de la nature, par lequel elle tâchoit de se délivrer de la matiere qui faisoit la maladie : mais il est aisé de reconnoître qu'ils se sont tous trompez en cherchant une cause unique & générale d'effets entierement differens.

Erreur. Et l'on ne doutera point de cette verité, si l'on fait réflexion que la fiévre intermittente est aussi differente d'une synoque, ou de celle qu'on appelle causus, que l'une & l'autre le sont de la peste : ainsi il est bien difficile de pouvoir se persuader que toutes les fiévres viennent d'une seule sorte de dérangement des parties : elles n'ont même aucun accident qui leur soit commun d'une maniére inseparable, par lequel elles puissent être distinguées des autres maladies: les frissons, les tremblemens, les chaleurs, la soif, le pouls vîte & élevé, le délire, les lassitudes, le dégout, les maux de tête, la rougeur de la face, les yeux

Exemples.

étincellans, les urines rougeâtres, & tous les autres accidens que l'on remarque ordinairement dans les fiévres ne s'y rencontrent pas toûjours, & ils se manifestent quelquefois sans qu'il y ait de fiévres.

Opinion de Sylvius.

Peut être que quelque sectateur de *Sylvius* s'étonnera de ce que nous rejettons le pouls vîte & fréquent pour marque certaine de la fiévre, parce qu'il semble être produit par l'augmentation de la fermentation, ou par la vîtesse de la circulation du sang : mais il cessera de s'étonner, s'il écoute de fameux Praticiens qui disent que ce signe est tout-à-fait trompeur, non seulement parce que l'artere d'une main bat quelquefois fort differemment de celle de l'autre ; & que par la pression differente des doigts du Medecin, ou par le changement de situation des mains du malade, ce battement peut changer : Mais aussi parce que dans les grandes & diverses agitations du corps & de l'esprit ; dans les changemens qui arrivent pendant le sommeil, ou pendant la veille, le pouls paroît souvent promt & élevé, sans aucune fiévre. De plus on n'i trouve pas d'alteration dans tous les tems où l'on

Cõtraire à l'experience.

eſt contraint d'avouer que les malades ont la fiévre, & quelquefois l'on a peine à le ſentir & à l'obſerver ; ainſi *Fernel* dit, que dans les fiévres malignes le pouls eſt languiſſant, petit, rare, tardif, mais avec tant d'inégalité & d'inconſtance, qu'il paſſe tout d'un coup d'une extrémité à l'autre en devenant ou fort ou grand ou & vîte & fréquent, ou bien en prenant ſubitement d'autres modifications. Et ſi nous en croyons *Baillou*, le pouls varie de telle ſorte dans les femmes groſſes, que les Medecins qui obſervent le plus éxactement les malades y ſont ſouvent trompés en les croyant ſans fiévre, quoiqu'elle en ayent veritablement. Si le pouls fréquent n'eſt pas une marque propre & eſſentielle à la fiévre à plus forte raiſon peut-on dire que le pouls inégal ne l'eſt pas non plus: puiſque les battemens d'artére ſont aſſez égaux dans les fiévres éphemeres, ſynoques & hectique. Si du pouls nous paſſons aux autres ſymptômes des fiévres, nous ſerons encore plus convaincus qu'il n'y en a aucun qui ſeul & ſéparément pris, puiſſe la marquer avec aſſurance : mais par l'aſſemblage de pluſieurs, on diſcerne qu'un malade

a la fiévre & de quelle espece elle est.

Refutation des Anciens. Entre tous les accidens que nous prétendons ne pouvoir pas, sans être accompagnez de plusieurs autres, caracteriser la fiévre, quelqu'un dira peut-être que la chaleur devoit être exceptée; mais *Sylvius* a fort bien montré qu'elle ne se trouve point dans toutes les fiévres, & qu'elle se rencontre souvent sans qu'on ait la fiévre. Enfin cette qualité ne persiste pas toûjours, quoique la fiévre continuë; ainsi dans quelques fiévres, qu'on peut appeller *algides* ou gelantes, il n'y a aucun sentiment de chaleur. Cela est prouvé par diverses observations de sçavans Medecins: par exemple, *Etmuller*, dit que dans une tierce intermittente, il a vû au lieu du chaud qui a coutume de suivre le froid, que le malade se plaignoit seulement de douleurs vagues par tout le corps sans ressentir aucune ardeur: mais pour ne point recourir à des faits si inouis, ne voyons-nous pas tous les jours dans les fiévres malignes que la chaleur, s'il y en a, est si cachée que le malade y est insensible, & que le Medecin ne l'apperçoit pas, tout prévenu qu'il soit qu'elle y doit être. Comme de tous

Observation rare.

les accidens qui ſe rencontrent d'ordinaire dans les fiévres, il n'y a eu que le pouls fréquent & la chaleur qui ayent été regardés par de celebres Autheurs comme des caracteres eſſentiels de la fiévre, il ſeroit long & fort inutile de parler des autres ſymptômes à cette occaſion, parce que tout le monde ſçait, qu'il n'y a preſque aucune fiévre où il ne manque quelqu'un de ceux-cy.

Si l'on ne peut point faire une définition exacte de la fiévre, ni apporter les ſignes propres qui la ſpécifient, on peut bien moins lui donner une cauſe generale. En effet chaque fiévre a un principe different de celui des autres : le ſang bouilt dans les fiévres ardentes, & dans le *cauſus*, & preſque toutes les fiévres malignes remplies de friſſons viennent au contraire de ce que le ſang fermente moins que de coutume.

Sur quoy l'on doit fonder les diverſes indications.

Par une raiſon ſemblable, on doit conclure que le prognoſtic, & la maniere de guérir les fiévres ſe doivent principalement tirer de leurs differentes eſpeces : ainſi nous en voyons qui ſont trés-legeres, d'autres qui ſont tres-fortes ; & enfin des troiſiémes,

qui par rapport aux deux premieres, peuvent s'appeller maglignes. Il y en a quelques-unes qui cédent aisément aux absorbans & aux précipitans; d'autres s'aigrissent, si l'on n'a recours promptement à la saignée; & il y en a un tres-grand nombre qui ne sçauroient être gueris sans les purgatifs.

Afin donc que nous puissions établir quelque chose de constant & de clair dans la suite de ce traité, il faut premiérement parler des differentes fiévres; ce qui nous donnera lieu de parcourir chaque espece avec plus de méthode.

Difference des fiévres.

Il y a des fiévres qui dépendent de quelques maladies, telles sont les fiévres qui suivent les grandes blessures les fractures, les luxations &c. à cause des ébranlemens extraordinaires que toutes les parties du corps en reçoivent. On en voit qui sont produites par des ulceres, & par des abscés internes dont les matieres font des irritations & des distractions aux fibres membraneuses & nerveuses des environs. Ces fiévres sont, à proprement parler, des accidens ou des symptômes des maladies qui attaquent les parties solides. Il y en a d'autres au

contraire qui viennent ſeulement du mouvement déréglé des humeurs, & des levains étrangers qui s'y mêlent; & quoique dans le commencement de ces dernieres, les parties ſolides de nôtre corps ſoient dans une bonne diſpoſition, cependant leur tiſſu peut être tellement dérangé par le vice des liqueurs, qu'on y remarquera des deſordres à peu prés ſemblables aux maladies qui peuvent cauſer ou entretenir les fiévres accidentelles; ainſi aprés de longues intermittentes, l'on trouve ſouvent le pancréas, le foye, ou le méſentere ſchirreux. Les abſcés & les ulceres qui cauſent de la fiévre, ſont d'ordinaire dans le poumon ou dans le foye, ou dans d'autres viſcéres: nous pouvons donc dire en général qu'il y a deux ſortes de fiévres: que les unes ſont ſymptomatiques, parce qu'elles naiſſent du deſordre des parties ſolides; & que les autres au contraire ſont eſſentielles, parce que leur cauſe eſt ſeulement dans l'alteration des liqueurs, d'où procede immediatement le trouble de toute l'œconomie, lorſqu'elles ſe répandent par tout le corps.

Fiévres ſymptomatiques.

Les unes & les autres ſont inter-

mittentes, ou continuës. Les intermittentes ont leurs accés à certaines heures tous les jours, ou de deux jours l'un, ou seulement le troisiéme, ou bien enfin le quatriéme jour, revenant de trois ou de quatre jours l'un. Celles qui viennent tous les jours sont doubles tierces, ou quotidiennes : Celles qui ont un bon jour & un mauvais de suite, sont appellées tierces : Celles qui ont deux jours entiers de bon, sont nommées quartes ; comme celles qui en ont trois s'appellent quintes. Si ces fiévres ne gardent pas des tems précis dans leurs accés, ensorte que les retours ne s'en fassent pas à de pareilles heures dans les jours mauvais, ou si les symptomes paroissent moïndres qu'ils ne doivent être, ou mélangés avec d'autres qu'ils n'ont pas coutume d'accompagner, l'on dit que ces fiévres sont bâtardes, ou confuses. Mais si l'on voit qu'outre les accés qui doivent survenir dans une fiévre simple, il y en ait encore quelqu'autre qui appartienne à un autre fiévre, pour lors l'on dit que la fiévre est composée ; ainsi quand les fiévres intermittentes sont mêlées entr'elles, l'on voit des doubles quartes, où un

Intermittentes.

homme a deux jours de ſuite la fiévre, & un bon jour; des doubles tierces, où il a tous les jours des accés, mais toûjours l'un plus fort que l'autre; des triples quartes, où le malade a la fiévre tous les jours, mais de ſorte qu'aprés deux petits accés, il a le troiſiéme plus violent, &c.

Continuës. Les fiévres continuës ſont avec redoublement, ou ſans redoublement: Celles qui vont toûjours d'un pas égal ſans redoublemens ſenſibles s'appellent ſynoques; Celles au contraire, qui ont des redoublemens de tems en tems ſont ou quotidiennes ou tierces, &c. Il faut encore remarquer que les fiévres continuës ſe trouvent quelquefois mêlées avec les intermittentes, comme dans l'hémitrite, où ſuivant nos obſervateurs l'on voit un mélange de la quotidienne continuë, & de la tierce intermittente.

Enfin, ſoit que les fiévres ſoient intermittentes, ou qu'elles n'ayent aucune interruption, elles peuvent être benignes, ou malignes, avec friſſons, ou ſans friſſons, avec ſoif ou ſans ſoif, avec déjections, ou ſans déjections &c. ce qui leur fait recevoir differens noms ſuivant leurs differens ſymptomes principaux.

Vû que la fermention du sang & des humeurs se trouve presque toûjours augmentée ou diminuée de son état naturel dans les especes de fiévres que nous venons de rapporter, il m'a semblé à propos de parler de la fermentation en général, comme j'ay fait, avant que de traiter des fiévres; puisque quand même la fermentation ne seroit point troublée au commencement en certaines fiévres, il seroit difficile qu'elle ne le fust bien-tôt aprés; car de même que la fermentation du sang étant desordonnée, les fonctions du corps ne s'executent pas bien, l'on peut pareillement dire que quand il arrive quelque changement dans les organes, la fermentation naturelle des liqueurs ne demeure pas dans le degré que la santé demande.

CHAPITRE XVII.

Des Fiévres intermittentes en général.

Les fiévres intermittentes sont celles où les malades, en tout autre tems qu'en celuy des accés, paroissent en santé, & sans aucun des accidens *Definition.*

qui ont coutume d'accompagner ces fiévres.

Division. Il y a plusieurs de ces fiévres, qui sont reglées, & d'autres qui ne le sont point : Quelques unes commencent par des frissons suivis de chaleur, à quoy succede la sueur ; quelques autres n'ont point de frissons, mais se font seulement connoître par une grande chaleur. Enfin il y en a de plus rares, où l'on ne sent que du frisson sans aucune chaleur. Ainsi quoi qu'on sache de quelle façon ces sortes de fiévres prennent naissance, l'on en juge moins par la maniere dont elles assaillent le malade, que par leurs retours, lorsqu'on les veut réduire à des especes differentes : il est aisé de voir par là que les fiévres intermittentes ne sont nommées telles que parce qu'on voit le malade entre les accés, sain & dégagé de tous les accidens qui l'accabloient pendant que la maladie le tenoit.

Fiévres reglées. L'on appelle fiévres reglées celles dont les accés laissent des tems semblables, ou égaux entr'eux : Ce retour des accés est sans doute quelque chose de surprenant dans ces fiévres. L'on voit qu'un malade est attaqué précisé-

ment à une même heure tous les jours qu'elles sont déterminées à revenir, & les pendules n'ont pas plus de justesse: C'est ce phénomêne dont tant de Philosophes & tant de Medecins ont jusqu'à present cherché inutilement l'explication ; car pour les fiévres désordonnées & qui changent à tous momens, l'on conçoit assez que differentes causes les peuvent produire avec toutes leurs inconstantes variétez.

Desordonnées.

Entre les fiévres qui sont tres-réglées, & qui paroissent sans mélange d'aucune autre fiévre, l'on ne compte que la tierce & la quarte exquises, parce que la fiévre quotidienne se voit rarement ; & quand on l'observe on la trouve peu differente de certaines especes de fiévres malignes, qui dépendent d'une si grande corruption d'humeur que les fermentations qui s'y excitent sans cesse, ne les pouvant jamais purifier, elles affligent continuellement toutes les parties du corps dans lesquelles ces sucs dépravés se répandent.

La tierce, & la quarte exquises.

La fiévre tierce exquise, est celle dont l'accés dure au plus douze heures, & l'intermission au moins trente six.

La fiévre quarte exquise, a des

accés qui durent au plus dix-huit heures, au moins quatre ou cinq heures; & ſon intermiſſion eſt au moins de cinquante quatre heures, & au plus de 68. heures. Ces phénomênes doivent être principalement expliqués par les differentes cauſes de ces fiévres.

Leurs differences. Je remarquerai ſeulement ici en paſſant, que le froid de la fiévre quarte eſt plus profond, plus *contondant*, & dure plus long-tems que celuy de la tierce; de ſorte que ceux qui ont la fiévre quarte croyent que le froid leur pénétre juſqu'aux os: au contraire, dans la fiévre tierce le froid eſt plus acre, plus piquant, & plus court.

Pour ce qui eſt de la chaleur, elle eſt fort grande & fort acre dans les fiévres tierces, mais elle ſe diſtribuë d'une maniere tres-égale dans tout le corps; au contraire dans les fiévres quartes elle y eſt inégalement répanduë, & elle n'a pas une ſemblable acreté.

Phénomênes à expliquer. Avant que de déclarer mon hypothêſe ſur la ſolution du problême fameux du retour des intermittentes reglées, je vais reſoudre quelques propoſitions moins conſiderables qui y ont du rapport. Premierement, pourquoy plus l'intermiſſion eſt longue, plus

l'accés est-il court en chaque espece de fiévre ;

Secondement, pourquoi en douze heures au plus, se dissipe-t'il dans une tierce, la matiere de l'accés qui s'est amassée pendant trente-six heures ; & que dans les fiévres quartes 6. 12. ou 18. heur. suffisent pour l'évacuation de l'humeur morbifique qui s'est reproduite & filtrée en 54. 60. ou 66. h.

Troisiémememẽt, pourquoi le froid de la quarte est-il plus long & plus grand, & la chaleur plus foible que dans la tierce?

Quatriémement, pourquoi le pouls est-il égal dans la tierce, & inégal dans la quarte, la chaleur étant égale dans la premiere, & inconstante dans la seconde ;

Pour répondre à toutes ces questions l'on doit faire quelques suppositions que nous ne laisserons pas de prouver afin que quand on en connoîtra l'utilité, l'on n'ait aucun lieu de douter de leur certitude.

Premierement, la cause des fiévres intermittentes doit être quelque matiere qui se mêle seulement en certains tems au sang pour le faire fermenter durant quelques heures. Or quand le sang cesse de fermenter, il *Explication.*

faut que les levains qui l'excitent à ce mouvement ayent été adoucis, ou ſeparez du reſte de la maſſe des humeurs; de ſorte que le ſang ne fermenteroit point de nouveau, s'il n'y avoit quelque matiere qui rentraſt dans la maſſe de cette humeur, pour l'émouvoir comme auparavant.

Secondement, le levain n'eſt rectifié, ou écarté des routes de la circulation du ſang plûtôt ou plus tard que ſelon la differente nature du ſang, ou du levain même; & par conſequent c'eſt delà que dépend la grandeur de l'accés, car l'on doit ſuppoſer qu'il finit lorſque le levain eſt adouci, ou chaſſé hors des voyes de cette circulation.

Troiſiémement, l'on ne doit pas douter que ce qui eſt expulſé ſur la fin de chaque accés, ſoit par les ſueurs, ſoit par d'autres excretions, ne contienne beaucoup du levain qui faiſoit fermenter le ſang; néanmoins tout ce ferment n'a pas été pouſſé fort loin des routes de la circulation, ou pour mieux dire une partie de ce qui en a été détourné y peut rentrer; ainſi ce qui s'eſt ſeparé dans les glandes du foye, du pancréas & du ventricule

peut aisément se confondre de rechef dans le sang. L'on doit ajoûter à cela que cette matiere étrangere n'étant pas tout à fait corrigée, se trouve disposée à reprendre ses premieres qualitez par son mélange avec les alimens, ou avec d'autres substances héterogênes.

Quatriémement, les inquiétudes, les nauzées, les vomissemens, les douleurs du ventricule, les frissons dans le dos, sont autant de preuves que la matiere qui cause les accés, est d'abord contenuë dans les premieres voyes & que de là elle passe dans le sang. Ceci supposé.

L'on pourroit croire que les levains qui produisent la fiévre tierce, ne sont que le chyle crud, ou moins cuit, qui n'ayant plus sa douceur ordinaire retient un peu de la nature des acides qu'il a contractée, parce que la masse du sang étant trop chargée de parties huileuses, & sulphureuses, ne fournit pas assez de sels volatils au levain de l'estomac; vû que si les sels volatils du sang sont extrêmement enveloppez dans des parties huileuses, ils ne s'en separeront pas aisément, ainsi le ferment stomachal sera languissant; & se trou- *Supposition.*

vant privé de ces ſels ſubtils, & ſpiritueux il ne pourra pas détruire les aigres qu'il rencontrera dans les alimens, de ſorte que ces parties acides s'exaltant dans la fermentation, feront un chyle qui retient de leur nature.

Au contraire la matiere hétérogêne qui paſſe dans le ſang pour former la fiévre quarte, eſt un chyle plus groſſier & plus ſalé qu'à l'ordinaire, qui ſe mêle continuellement à un ſang aigre, & tartareux ; car lorſque le ſang a une fois acquis de telles qualitez, les alimens ſe digerent mal : toutefois comme le levain ſtomachal eſt fort aigre & ſalé, ainſi que les humeurs dont il provient, on mange beaucoup, & le chyle eſt rempli de toutes les parties ſalines du ferment, & des alimens.

L'on voit par là d'abord pourquoi le chyle qui devient aigre dans la fiévre tierce, fait plûtôt fermenter le ſang, car c'eſt à cauſe que l'un & l'autre ſont de natures fort oppoſées : au contraire le chyle dans les fiévres quartes peut quelque tems circuler avec le ſang, auquel il eſt plus homogêne, ſans y exciter une grande fermentation ; mais le chyle venant à épaiſſir

le ſang, & à retarder la circulation, il arrive que les particules du ſang qui ſéjournent dans les vaiſſeaux, rendent les parties organiques plus peſantes & plus engourdies, écartent les fibres membraneuſes, ſur tout les perioſtes, d'où ſont produits les friſſons qui font le commencement de l'accés. On obſerve encore icy que plus l'accés eſt court, plus l'intermiſſion eſt longue; car ſi l'accés ne dure pas, c'eſt une marque que le ſang ſe purifie promptement, & que la matiere ſe fait bien-tôt jour au travers des pores des parties, ce qui ne peut pas arriver à moins que le ſang n'ait beaucoup de mouvement, ou que le chyle n'ait tres-peu de groſſiereté; & dans l'un & l'autre cas, ce nouvel épaiſſiſſement du ſang, qui fait naitre le nouvel accés doit arriver plus tard, à raiſon de cette ſubtilité du chyle & du ſang.

Autre explication.

Le froid des fiévres tierces eſt d'ordinaire fort court, & celui des quartes fort long; parce que le chyle qui eſt acide dans les tierces fermente preſque d'abord avec le ſang qui eſt fort huileux, à peu prés de la même façon qu'on voit que les choſes qui contien-

nent des souphres & des sels, s'enflamment, ou fermentent tres-vîte; cependant à cause de l'acidité du chyle, le sang perd au commencement beaucoup de son mouvement, & de sa chaleur naturelle, mais il est aussi-tôt réchaufé & ranimé par l'abondance de ses parties huileuses & volatiles: au contraire dans les fiévres quartes, la longueur du froid dépend principalement de la grossiereté du chyle, & du sang, & du peu de parties volatiles qui se rencontrent dans l'un & dans l'autre.

Le froid de la quarte plus grand.

Dans la fiévre tierce, la chaleur est excessive, acre, & mordicante; & elle persiste bien plus long-tems que dans la quarte, par rapport à la durée du froid; parce que les fermentations qui se font par des sels huileux, ou dans des liqueurs huileuses, sont plus longues & plus fortes que celles qui se font par des sels simples, & dans des liqueurs qui sont dépoüillées de matieres onctueuses qui entretiennent davantage les émotions; ainsi quand on a mêlé au lait l'huile de tartre par défaillance, elle fait une fermentation beaucoup plus constante, & même plus grande avec un acide, que si cette

huile avoit été mêlée simplement à l'eau avant le mêlange de l'acide : Or nous avons montré que la masse du sang étoit remplie de parties huileuses dans la fiévre tierce, & qu'elle ne l'étoit pas dans la fiévre quarte. De plus, ce temperament huileux du sang, dans la fiévre tierce, empêche les obstructions en s'opposant aux coagulations des sels, & en assouplissant les parties solides ; & c'est peut-être par cette raison que le pouls est égal dans cette fiévre, & non dans la quarte. Nous expliquerons les autres phénomênes qui regardent ces fiévres, quand nous viendrons à parler d'elles dans le détail.

CHAPITRE XVIII.

De la fiévre tierce, exquise ou reguliere.

L'On appelle fiévre tierce, legitime ou exquise, celle qui vient de deux jours l'un, & dont les attaques durent au plus douze heures.

Au commencement de chaque accés le malade s'apperçoit d'un frisson assez violent qui se fait sentir davantage *Caracteres.*

vers le bas du dos, & au haut des reins. Sur la fin du frisson, ou même dans le tems qu'il continuë, l'on a des envies de vomir, des douleurs d'estomac, & quelquefois l'on vomit de la bile, ou bien il vient un flux de ventre. Quand ces accidens cessent, le malade sent une chaleur acre & brulante également repanduë dans toutes les parties de son corps, & quand cette ardeur commence à se ralentir, la peau devient humide par la relâchement des fibres, & tout le corps semble inondé par la sueur; tout cela se passe en moins de douze heures: car l'on appelle tierces bâtardes, celles dont les accés durent plus de tems, & qui sont en récompense beaucoup moins violents. Enfin dans les veritables tierces, le pouls pendant le froid est lent, & petit; & au contraire dans le chand il est élevé & tres-vîte; toute-fois dans l'un & dans l'autre état il conserve assez d'égalité; l'urine est enflammée, & ne sent pas bon; les frissons ne sont pas long, & le malade n'a coutume d'être travaillé d'une soif excessive, de la douleur de tête, & d'une difficulté de respirer, que dans le chaud qui est toûjours accompagné

d'une ardeur consumante, & de beaucoup d'inquietude.

Les jeunes gens qui sont bilieux, prompts, vifs, sont plus sujets à la fiévre tierce réguliére que les autres, lorsqu'ils ont usé long-tems d'épiceries & vins violens, qu'ils ont beaucoup travaillé & veillé, & qu'ils se sont fort inquiétez, principalement quand ils ont mené ces maniéres de vie durant des changemens considerables de saisons, comme entre l'hyver & le printems, ou entre l'été & l'automne. *Causes externes.*

D'où l'on peut conclurre que la masse du sang est chargée de souphres & de parties huileuses ; car les aromates & les liqueurs puissantes doivent communiquer au sang les corpuscules huileux & volatils qui abondent dans leur composition. Les travaux du corps & de l'esprit, ainsi que la colere, & les exercices, font dissiper quantité de parties de la masse des humeurs. Et comme les souphres, & les huiles se dissipent moins que le reste des principes du sang, il n'est pas étonnant que ce liquide en devienne plus huileux ; & même il se peut faire que par l'agitation & le mouvement, ces souphres & ces sels se volatilisent de plus en plus. *Explication.*

Quand une fois le ſang a beaucoup de parties huileuſes, il contient moins de ſels volatils purs, ou ceux qu'il contient ſont tellement embaraſſez par ces ſortes de parties, que difficilement ils s'en peuvent dégager. On doit donc conclure qu'en cette diſpoſition le levain de l'eſtomac n'eſt pas fort propre pour diſſoudre les alimens; parce que n'étant pas aſſez chargé de ſels alkalis volatils, il ne peut détruire les aigres qui y ſont : de ſorte que le chyle ſe trouvant plus acide qu'à l'ordinaire il fermente avec la bile, ce qui excite un frottement, & un picottement dans les fibres du *Duodenum*, & du *Pilore* : de là vient qu'on ſent d'abord un friſſon ſur la fin du dos où ces parties ſont ſituées, qu'on a des envies de vomir, & quelquefois des vomiſſemens par la contraction du pilore ; & ce chyle qui fermente entre dans les veines lactées d'où il paſſe dans le ſang ; mais comme il ne ſe ſubtiliſe gueres davantage, & qu'il retient encore beaucoup de ſon acidité, il ralentit pour un moment le mouvement du ſang, ce qui rend les parties exterieures froides & le pouls petit ; d'ailleurs ce ſang ne circulant pas avec

facilité dans les vaisseaux capilaires du poumon, l'on éprouve quelquefois de la difficulté à respirer ; mais un instant aprés, ce chyle indigeste qui a été mêlé au sang , excite une tres-grande fermentation ; car comme il est plus épais que le sang , & que la figure de ses parties n'est pas propre au mouvement , il ralentit d'abord le cours de cette humeur ; ce qu'il ne peut cependant pas faire sans acquerir lui-même à proportion de sa resistance plus d'effort, ou un plus grand degré de mouvement ; & comme les petites parties qui le composent sont plus grosses que celles du sang , celles-là en acquiérent toûjours davantage qu'elles n'en perdent, parce qu'elles ont moins de superficie, par rapport à leur masse; de sorte qu'à la fin elles coulent avec une extrême impetuosité de tous côtez, & trouvant en mille endroits des pores trop étroits pour elles , parce qu'elles sont un peu plus grossieres que les parties ordinaires du sang, il s'ensuit qu'elles ne peuvent s'ouvrir le passage sans quelques rudes frottemens contre les fibres. C'est pourquoy il s'en excite une chaleur acre qui se disperse par tout le corps. Le pouls s'éleve

par la meme raiſon ; & ces mêmes particules étendant avec violence le péricrane & les meninges, doivent cauſer de cruelles douleurs de tête ; en paſſant par le poumon, elles élargiront ſes vaiſſeaux, & cauſeront des difficultez de reſpirer; parce que quand les vaiſſeaux ſanguins ſont élargis, la trachée altere & toutes ſes ramifications dans la ſubſtances pulmonaire ſont comprimées, ce qui rend difficile l'entrée de l'air dans le poumon. Enfin le ſang fermentant plus qu'à l'ordinaire, irritant ou échaufant avec excés les fibres du cœur, doit-on s'étonner de ce que le pouls eſt plus vite ? Pour la ſoiſ qui accompagne toûjours le chaud de ces ſortes de fiévres, elle vient de ce que la matiére groſſiere qui fait fermenter le ſang, ſe fourant dans les pores des glandes & des membranes de la gorge, empêche la ſéparation de la ſalive. De plus, quand le ſang eſt dans un grand mouvement, il ne ſe ſépare preſque jamais rien par les filtres, vû que pour les filtrations il faut que l'humeur à filtrer ſe meuve lentement, afin de donner lieu à la deſunion de ſes differens principes; il ſe peut faire même que les ſels

du ſang picotent la gorge. Quoi qu'il en ſoit, le ſuc ſalivaire ne ſe filtrant point, il eſt impoſſible que le malade ne reſſente de la ſoif, puiſque c'eſt l'écoulement de ce ſuc dans la bouche & dans l'éſophage qui diſſipe cette envie des choſes liquides. La couleur rouge & enflammé de l'urine, vient de l'exaltation des ſouphres groſſiers, & du mélange de la ſeroſité du ſang avec les parties acides contenues dans le chyle ; c'eſt pour cela que preſque tous les accidens que nous venons de décrire, finiſſent par la ſueur, vû que les parties hétérogênes & ſalines qui ſe ſont mêlés avec les ſereuſes dans le tems de la grande émotion des humeurs, peuvent fort bien ſe dégager de la maſſe du ſang par les differens filtres, quand le ſang n'eſt pas dans un mouvement ſi rapide ; mais parce que divers tamis qui peuvent ſéparer la ſeroſité du ſang, ne ſont pas tous tellement hors des voies de la circulation, que ce qu'ils ont filtré ne puiſſe rentrer dans le ſang ; il s'enſuit qu'il y a une partie de la matiére qui y rentre, & que la maladie qui paroiſſoit éteinte ſe réveille peu de tems aprés, & excite des deſordres ſemblables aux préce-

dens ; car, comme nous avons dit, il ſe porte une tres-grande quantité de cette matiere étrangere dans les glandes de la bouche, de l'eſtomac & des inteſtins ; ce qui fait que la boiſſon, ou les alimens doivent en paſſant par toutes ces parties ſe charger de tous ces reſtes du levain qui avoit fait fermenter le ſang, & qui doit être la cauſe d'un nouvel accés.

Enfin, l'accés continue 6. 8. 10. ou au plus 12. heures, ſuivant que le ſang a plus, ou moins de parties huileuſes & volatiles ; parce que domptant plus facilement, lorſqu'elles abondent davantage, les acides qui ſe rencontrent dans le chyle, il eſt neceſſaire que d'autant plus qu'il y aura de ces particules volatiles dans le ſang, les accés ſoient d'autant plus courts, quoiqu'ils puiſſent être plus violens.

Refutation de Sylvius Deleboé.

J'admire que quelques Medecins ſe ſoient imaginez qu'il faut ſupoſer des obſtructions aux conduits lateraux du pancreas pour expliquer le retour des fiévres intermittentes ; ils tâchent de prouver leur *Syſtéme* par quelques experiences. Il me ſouvient entr'autres, d'avoir lû dans Graëf, & dans *Sylvius*, qu'ils avoient fait injection de quelque liqueur

liqueur chargée de ſels volatils teints d'une certaine couleur artificielle, & que l'ayant ſeringuée dans le conduit pancréatique d'un malade qui étoit mort d'une fiévre intermittente, ils y avoient obſervé quelques obſtructions des conduits lateraux: mais il me ſemble qu'ils ne pouvoient rien conclurre en leur faveur de cette experience, puiſque par une autre experience Graëf avouë en un autre endroit, qu'au moindre froid les vaiſſeaux pancréatiques ſe bouchent quoique l'animal ſoit vivant; d'où l'on peut inferer que cela doit arriver encore plus aiſément dans un cadavre. De plus, s'ils avoient rencontré des obſtacles dans les conduits du pancréas, l'on pourroit croire avec raiſon que ce ſeroit des Symptômes de la maladie, puiſqu'on remarque dans les mêmes fiévres des obſtructions & des ſchires au foye & aux autres glandes; ce qu'on ne voit pas ſeulement dans les corps de ceux qui ſont morts de la fiévre quarte, mais même en ceux qui ſont morts de la fiévre tierce. *Charles Piſon* en rapporte pluſieurs exemples dans la ſect. 6. *de ſeroſa illuvie.*

Enfin je trouve qu'il eſt auſſi difficile

d'expliquer le retour de ces obstructions réglé en certains tems, que celuy des accés mêmes, & l'on ne veut nous tirer d'un embaras que pour nous jetter dans un autre encore plus grand: car l'on doit compter, que quelquefois les retours des fiévres sont tellement limitez à certaines heures, que les horloges ne vont pas plus juste; ainsi il semble ridicule d'attribuer de pareils effets à une cause variable, & qui n'a nul fondement de consistance.

Mais lorsqu'on est destitué des principes de la veritable Philosophie, l'on s'accoutume bien-tôt à supposer ce qu'on veut expliquer, ou bien à admettre des choses qu'on a autant de peine à comprendre qu'à resoudre le problême; c'est ce qui est encore arrivé à *Morton*, qui ayant veu quelques maladies spasmodiques dont les accés étoient reglez, a conclu que le retour des fiévres intermittentes dépendoit des esprits, comme s'il étoit plus aisé d'expliquer ces retours par les esprits, que par d'autres sortes de liqueurs.

Preuves. Il paroit au contraire, que nôtre explication des periodes de la fiévre tierce, ne suppose rien qu'on puisse

nier; toutefois, parce que la matiere hétérogêne qui ſe ſepare d'avec le ſang ſur la fin des accés ne ſe ſepare pas toute, & que de celle qui s'eſt ſeparée une partie repaſſe incontinent dans le ſang par les lymphatiques, l'on peut demander comment le reſidu de cette matiere morbifique, étant remêlé au ſang, pourra circuler à l'ordinaire ſans cauſer aucun trouble? L'on dira même qu'il n'eſt pas probable que le levain de l'eſtomac, & la lymphe inteſtinale demeurent, & s'accumulent dans leurs reſervoirs juſqu'au commencement d'un autre accés. Mais il eſt aiſé de répondre, que la matiere hétérogêne qui des lymphatiques, ou de l'eſtomac & des boyaux repaſſe dans le ſang, n'eſt pas en une quantité ſuffiſante pour exciter une fermentation avec luy, ayant été adoucie dans l'accés precedent; au lieu que celle qui réſide dans le ventricule, & qui ſe mêle continuellement au levain de l'eſtomac, & à la lymphe inteſtinale acquiert promptement de nouvelles forces par ſon mêlange avec les aigres des alimens; & ces parties qui avoient été temperées par la ſubſtance huileuſe & balſamique du ſang,

reprenant, en s'en dégageant, leur premiere acidité, elles en font déveloper dans les alimens de nouvelles qui ont la même qualité, de ſorte qu'au bout de quelque tems elles deviennent en une quantité ſuffiſante pour exciter une grande fermentation avec le ſang ; & l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'en douze heures au plus, il s'évacuë davantage de ces parties hétérogênes, qu'il n'en entre dans le ſang en trente ſix ; car la grandeur de la fermentation, la rapidité du cours du ſang & la volatilité de ſes parties, doivent fort contribuer aux differentes ſeparations, & à la diſſipation de ces hétérogénéitez, qui d'ailleurs dans la tierce ſortent preſque toutes par les ſueurs, & par les glandes cutanées ; ce qui fait qu'il en rentre tres-peu dans la maſſe du ſang : ainſi lorſque les ſueurs, & les tranſpirations ſont moindres, comme il arrive dans la double tierce, & dans la tierce bâtarde, les accés ſont plus longs & les intervalles plus courts; parce qu'alors l'humeur étrangére ne s'échapant plus par les pores de la peau, va preſque toute avec la lymphe inteſtinale ; qui peut facilement l'inſinuer de nouveau, par les

veines lactées, dans les humeurs qui circulent, & qu'elle mettra de rechef en fermentation. Il est inutile de dire que les sueurs dépendent dans la tierce des parties volatiles qui sont dans le sang, & du grand relâchement qui survient aux fibres aprés l'agitation fiévreuse, & en consequence duquel les pores de la peau se dilatent.

L'on peut facilement tirer les prognostics de la fiévre tierce, de ce que nous venons de dire. Prognostic.

Premierement, ceux qui meurent dans l'accés d'une fiévre tierce, ou d'une autre intermittente, expirent toûjours dans le froid; car lorsqu'ils peuvent atteindre le chaud de la fiévre, ils en sont quittes, du moins pour cette fois, non pas seulement comme dit *Sydenham*, parce que la matiere hétérogêne est écartée ou dissipée; mais parce que le sang reprend son mouvement, & sa liquidité qu'il avoit comme perduë dans le tems du frisson par le mélange de cette matiere. Ainsi *Harvée* assure que ceux qui sont morts au commencement de l'accés de la fiévre tierce avoient les poumons remplis d'un sang épaissi & comme coagulé, parce que l'humeur qui

faiſoit la maladie ne pouvoit circuler avec le ſang par des organes ſi obſtrués.

Secondement, les tierces qui ſont ſans aucun vice des parties internes, & ſans abbattement de forces, ſont hors de peril, principalement quand elles arrivent à des jeunes gens, en été, ou au printems, & dans ce cas on les doit conſiderer comme des dépurations du ſang, qui ne s'éloignent pas beaucoup des loix de la Nature; outre que les pores qui ſont fort ouverts par la chaleur de ces ſaiſons, donnent une iſſuë à la matiere fiévreuſe. Par des raiſons oppoſées, les fiévres tierces qui arrivent à des perſonnes avancées en âge, en hyver ou en automne, ſont plus dangereuſes; & comme la tranſpiration eſt moindre pour lors, il ſemble qu'elles peuvent avoir des ſuites fâcheuſes, par le long ſejour que la matiere doit faire dans le ſang, ſi l'on n'a ſouvent recours à la purgation.

Troiſiémement, il y a des tierces intermittentes malignes, qui, comme dit *Riviére*, ne ſont point ſans danger, bien qu'elles ayent des tems de relâche ſenſibles: & quoique cela ſoit

opposé à Hippocrate, l'experience n'a pas laissé de le confirmer aux dépens de plusieurs malades dans l'année 1694. On distinguoit d'abord ces sortes de fiévres par la grande foiblesse du malade, par quelque saignement de nez, par des nauzées, & sur tout par des taches pourprées qui se découvroient dans la suite.

Quatriémement, les veritables tierces ont coutume de finir en sept accés, pourvû qu'ils durent peu, que le malade se porte bien dans le tems de l'intermission, & qu'il ne sente point de grandes lassitudes aprés les attaques ; car tout cela montre qu'il n'y a pas beaucoup de matiere étrangere, & qu'elle est chassée par la fermentation sur la fin de l'accés, ou aprés le frisson par le vomissement qui guerit quelquefois tout d'un coup le malade, soit en évacuant toute la matiere, soit en causant des ébranlemens assez violens pour faire sortir les parties musculeuses & membraneuses de cette tension qui favorise le retour de la fiévre. Mais il survient plus souvent des sueurs abondantes, & des transpirations copieuses qui emportent la matiere fébrile. Il arrive même

quelquefois une jaunisse aprés le quatriéme accés, laquelle apporte la santé au malade, parce qu'elle ne vient que de la dépuration de la masse du sang. On observe aussi que quand il s'éleve des galles, des croutes, ou des pustules autour des lévres ou des narines, ce sont des marques qui montrent que la tierce est à sa fin, parce que ce sont des effets d'une transpiration plus forte, plus grande, & d'une humeur plus corrosive qui coupant plusieurs filets ou vaisseaux capillaires de la peau, tres-délicate en ces endroits, y cause l'épanchement d'une lymphe sanguinolente, qui se fige à l'air & reste attachée aux ouvertures des petits tuyaux qu'elle a percés. Mais cette maladie se termine plus ordinairement par le flux de ventre qui succéde aux accés, parce que cette évacuation emporte une plus grande quantité de ce qui devoit se remêler de nouveau au sang pour produire les attaques suivantes.

Cinquiémement, quoique les fiévres tierces qui viennent l'été, & le printems, ou dont les accés sont brefs & les intermissions parfaites, ayent coutume de recevoir une prompte

guerison; toutefois on remarque souvent que par la mauvaise maniere de vivre, par une disposition vicieuse du temperament, ou par des médicamens pris à contre-tems, cette maladie se change en d'autres, ou se rend plus opiniâtre. C'est dans ces sortes de rencontres qu'*Alexandre Tralian* assure qu'elle devient quelquefois incurable ; & c'est apparemment dans les mêmes occasions que quelques-uns de nos Observateurs nous disent, qu'ils ont vû des fiévres tierces qui duroient plusieurs années.

Sixiémement, le quatriéme accés est d'ordinaire le plus fort dans les fiévres tierces : car dans ce tems-là, la maladie est en sa vigueur; c'est-à-dire, que les accidens sont plus violens : mais plusieurs fois elles finissent avant le septiéme accés.

Septiémement, lorsque la fiévre tierce ou quelque autre intermittente cesse tout d'un coup sans évacuation, & sans signe de coction, elle menace de revenir peu de tems aprés : ce qui montre bien que cette maladie dépend de levains qui sont dans nos humeurs, & qui s'y augmentent peu à peu, & par intervales jusqu'à ce

qu'ils se manifestent en excitant subitement des émotions qui en détruisent une partie, & non pas d'un venin mêlé aux esprits, comme le pense Morton.

Guérison. Pour guerir les fiévres tierces *exquises*, l'on doit tâcher de vuider le ferment étranger qui a passé dans les vaisseaux sanguins ou qui s'est cantonné dans quelques réduits, d'empêcher qu'il ne se mêle au sang de nouveau lorsqu'il en est chassé; & qu'il ne rompe quelques tuyaux en fermentant trop violemment avec cette humeur.

Indications. On doit aussi conserver les forces du malade, adoucir ses symptômes; & en un mot corriger ou chasser la matiere qui cause la maladie, & prévenir sa reproduction en donnant au sang une disposition capable de fournir un levain stomacal bien conditionné.

Regime. On ne peut faire toutes ces choses que par les alimens ou par les remedes. La raison dicte d'abord, que le malade ne doit user d'alimens ni solides ni liquides dans l'accés, ni même un peu auparavant; vû qu'on sçait assez que le ventricule étant rempli d'un suc étranger ne peut point digerer; de sorte que les alimens se corrompent,

& contractent le vice de la matiere qui fait naître dans le ſang une fermentation contre nature, ce qui augmente conſiderablement l'accés. Cette regle peut cependant recevoir quelque exception : car il arrive aſſez de fois que le levain qui cauſe la fiévre picote avec tant de violence les fibres du ventricule, qu'on eſt obligé d'accorder quelque aliment au malade, pour émouſſer les pointes de ce levain dans le commencement de l'accés : ſans cela il tomberoit en foibleſſe par la corroſion des fibres nerveuſes de ce viſcere. C'eſt pourquoy *Septalius* aprés *Galien* dit en parlant des diétes des malades, que *quand il s'épanche des humeurs mordicantes dans le ventricule, & qu'on ſent des tiraillemens vers l'orifice ſuperieur, il arrive quelquefois des ſyncopes ſi violentes, que même dans de ſimples fiévres tierces intermittentes, elles cauſent la mort : ainſi pour empêcher ces deſordres, il faut donner à manger au malade avant l'accés, ou dans le commencement* : mais cela eſt rare dans les fiévres tierces, non dans les quartes où les humeurs, ſont plus aigres, & moins adoucies par des parties huileuſes.

Avant l'accés. On ne doit point prendre des choses liquides avant l'accés, quand même elles ne seroient pas chargées de parties nourricieres, ou propres à fermenter, parce qu'elles dissoudroient les matieres qui sont dans l'estomac, & serviroient de vehicule pour les porter dans la masse du sang : ce qui rendroit encore l'accés beaucoup plus fort. Il faut donc interdire toute boisson dans le commencement de l'accés, & pendant tout le frisson ; *à moins* dit Fernel, *qu'on ne veuille faciliter le vomissement avec de l'eau chaude ou quelque autre vomitif un peu plus vigoureux:* Car par là l'on empêche que la matiere contenue dans le ventricue, & qui doit causer l'ardeur de la fiévre, ne passe toute entiere avec le chyle dans la masse des humeurs.

Dans l'accés. Durant le chaud, ou sur la fin de l'accés, le malade peut boire, & même prendre quelques bouillons. Il est bon qu'il les avalle chauds, principalement quand il les prend sur la fin de l'accés, afin de faciliter les sueurs qui arrivent dans ce tems-là. C'est pour cela qu'on peut même donner un peu de vin leger & trempé durant que le malade suë, tant afin qu'il se fortifie,

qu'afin que cette évacuation par le moyen de laquelle les parties les plus ſubtiles & les plus actives de l'humeur corrompuë ſortent plus commodément, ſoit la plus abondante qu'il eſt poſſible ; mais dans la violence du chaud, lorſque la ſoif eſt extraordinaire, & qu'on a lieu de craindre les mauvaiſes ſuites de la trop grande fermentation des liqueurs, le malade peut non ſeulement boire de l'eau ſimple, mais il eſt encore permis de la charger de quelques gouttes d'eſprits acides, ou d'autres medicamens qui peuvent moderer la fermentation du ſang, comme ceux qu'on prepare avec le criſtal mineral, le ſalpêtre, & le nitre antimonié.

Quand le malade eſt hors de ſon accés & dans les bons intervalles, on le doit nourrir avec de petites ſoupes, quelques bouillons, des œufs frais, &c. & il ne doit prendre aucune viande ; car le levain de l'eſtomac eſt toûjours affoibli dans cette maladie, parce qu'il y eſt embaraſſé de viſcoſitez acres, & n'eſt pas capable de diſſoudre des alimens plus ſolides, qui ne feroient que ſe convertir en une matiere propre à entretenir la fiévre.

On doit défendre le sommeil lorsque la fiévre saisit le malade, de crainte que la matiere étrangere qui commence à entrer dans le sang étant portée au cerveau, ne bouche les conduits des nerfs qui s'y relâchent alors, on ne s'engage en trop grande abondance dans les vaisseaux des meninges qui sont détenduës : ce qui augmente dans le réveil les douleurs de tête. De plus les mouvemens du corps durant la veille tenant les fibres de toutes les parties plus tenduës, les rendent plus propres à resister à l'impulsion des liqueurs qui fermentent ; de sorte que quand elles sont plus ramolies dans le sommeil, le sang qui fermente peut plus aisément séjourner en quelqu'une des parties solides. C'est encore par la même raison, que dans le froid de toutes les fiévres intermittentes l'on doit se mouvoir & s'exercer, si les forces, & la saison le permettent, ou se tenir bien couvert auprés d'un bon feu clair, afin de rarefier toutes les humeurs : car pour lors les vaisseaux étant fort pleins ils ne reçoivent que bien peu des levains étrangers qui sont dans les premieres voyes, & dont les mauvaises impres-

sions peuvent être plus facilement surmontées par un sang mis en action ; il n'est pas besoin de recourir, comme fait Mortón, à un venin dont les esprits se délivrent, pour expliquer de quelle maniere une fiévre attaque, & est vaincuë.

Aprés l'accés.

Il faut tâcher d'entretenir le malade dans un air gay, ouvert, frais, & un peu humide, excepté dans le chaud de l'accés : car dans ce tems-là on fait tres-mal d'éventer, & même de découvrir un malade, parce que l'on intercepte la transpiration ; & dans le tems du frisson, il faut bien le couvrir, ou le frotter avec l'esprit de vin mêlé à quelques huiles aromatiques, si ses forces ne luy permettent pas d'agir. La raison de cette pratique, c'est que dans le frisson tous les remedes exterieurs qui sont capables de donner du mouvement au sang, & en quelque maniere, un peu de rarefaction, peuvent empêcher qu'il n'entre une aussi grande quantité de matiere heterogêne dans cette liqueur qu'il n'y en seroit entré sans cela. De plus ces sortes de remedes en ouvrant les pores par l'effervescence qu'ils produisent dans toutes les humeurs du

corps facilitent la ſortie de la matiere hétérogêne qui a été mêlée avec le ſang. On peut ajoûter que ces remedes relâchant les fibres des membranes, & des nerfs font qu'elles ſont moins vivement ébranlées, & que le malade ne s'apperçoit pas de mouvemens ſi violens. L'on change ſur la fin de chaque accés les draps, & la chemiſe du malade, à cauſe de ſa ſueur corrompuë.

Si l'on voit que l'humeur qui cauſe la fiévre tierce ſoit un peu épaiſſe, ou parce que cette fiévre ſuccéde à une fiévre quarte, ou par quelques autres ſignes, l'on pourra faire une priſanne avec des aromates, en prenant par exemple *ſur quatre pintes d'eau de fontaine chaude, une demi once de canelle en poudre, un gros de ſel de tartre fixe, & un bâton de regueliſſe, mélant le tout enſemble & le battant juſqu'à ce qu'il ſoit refroidi* pour le paſſer par la chauſſe d'hipocras; il ne faut ordonner de prendre de cette priſanne que dans le friſſon, ou un peu auparavant.

Priſanne.

Si d'un autre côté le froid eſt médiocre, que la chaleur ſoit fort incommode, & qu'on prevoye quelque

malheur de la grande fermentation des liqueurs, on mêlera dans l'eau commune les aigres de souphre, ou de vitriol, qui suivant le témoignage de Vanhelmont corrigent par une vertu souveraine la chaleur & la soif. Mais si l'on craint qu'ils ne fixent trop les parties volatiles du sang, & qu'ils ne suspendent entierement la fermentation, on pourra faire user au malade de nitre purifié ou de nitre antimonié, mettant de l'un ou de l'autre environ deux scrupules, ou un demi gros sur une pinte d'eau. On peut substituer à ces preparations de nitre le sel végétal, qui approche de leurs vertus. Il faut toûjours entretenir la liberté du ventre au malade par quelques lavemens faits avec une décoction de mauve, où l'on ajoutera un peu de miel : Par exemple deux ou trois onces de miel commun, sur une chopine de décoction.

Clysteres.

Aprés avoir ainsi ordonné au malade la maniere dont il se doit conduire, on prendra garde s'il a quelques envies de vomir, & si la fiévre paroit de nature à devenir opiniâtre; car pour lors si l'on ne voit point de disposition inflammatoire dans le bas ventre, on

Quand on doit faire vomir.

doit luy faire avaler un vomitif deux ou trois heures avant l'accés, ou au plus tard dans le moment que le paroxysme commence, afin que la matiere qui doit causer ce symptôme, & qui se rencontre principalement dans l'estomac, soit rejettée hors du corps. Quand l'operation sera finie, & que le malade n'aura point été à la selle, on luy donnera quelques lavemens, afin de vuider les matieres contenuës dans les gros boyaux : ce qui fera que la matiere heterogêne qui se separe de la masse du sang sur la fin de l'accés, trouvera les passages plus ouverts pour se filtrer dans les intestins, & être chassée par en bas.

Emetiques. On peut prescrire differens remedes pour faire vomir : par exemple, on fera prendre *une décoction de feüilles de cabaret avec l'oximel scillitique*, *ou un gros de racine de cabaret reduite en poudre dans un bouillon ; un scrupule de gilla vitrioli dans un verre de ptisanne, ou six gros de vin émetique, avec trois ou quatre onces d'eau de chardon beni, ou bien cinq ou six grains de tartre stibié dans un peu de bouillon, ou de ptisanne* : ces derniers doivent être preferez.

Mais lorſqu'un malade n'a pas de la diſpoſition au vomiſſement, ſoit par temperament, ou par vice de conformation dans les organes, ſoit par quelque accident qui accompagne la maladie; ou lors que la fiévre ne paroit pas difficile à guerir à cauſe de la ſaiſon, ou de la courte durée des attaques; l'on doit ſe contenter de faire obſerver au malade un regime exact tel que nous l'avons décrit auparavant, & luy faire prendre quelque leger purgatif ſur la fin de ſon accés, afin d'empêcher que la matiere qui a été ſeparée du ſang & pouſſée dans les glandes qui environnent le canal inteſtinal, ne retourne dans la maſſe des humeurs. Pour cet effet on infuſera *deux gros de ſené avec un ſcrupule de ſel fixe de tartre dans ſix onces d'eau commune, & on diſſoudra dans l'infuſion paſſée une once de manne.* *Purgation.*

Si l'on croit que le malade ne ſoit pas ſuffiſamment purgé, on peut faire fondre dans une ſemblable infuſion quelques grains de diagré de rendu ſoluble avec l'huile de tartre par défaillance. *Sydenham* ordonne les purgatifs dans le jour d'intermiſſion; mais je croy qu'en differant ainſi la *Quand on s'en doit ſervir.*

medecine, on laisse le tems à une bonne partie des levains de repasser dans la masse du sang : il sera donc plus à propos de n'attendre que la fin du premier accés pour user de ces remedes. Il dit encore en un autre lieu, qu'il faut donner quelque narcotique avant l'accés : il paroit toutefois qu'on ne le doit point faire sans avoir auparavant beaucoup purgé le malade; car quoique le narcotique soit capable d'embarasser les parties du levain, & même d'arrêter leur action, cependant quand elles sont restées en grande quantité, ce ferment reprend bientôt ses premieres forces, & agit avec plus de violence. Ainsi il en arrive de ce remede comme de tous les specifiques qu'on donne sans avoir vuidé assez ; c'est-à-dire, que la fiévre deviendra double tierce, ou continuë.

Narcotique.

Erreur de Sylvius.

Il ne faut pas aussi, quoi qu'en dise *Sylvius Deleboé*, faire prendre des purgatifs, ou des remedes qui incisent la pituite, immediatement avant l'accés, à moins qu'on ne voye une grande disposition à un cours de ventre, ou que le malade n'ait été déja bien purgé, parce que ces remedes agitant les matieres renfermées dans le canal

intestinal ou dans les glandes voisines, font qu'il en passe davantage dans le sang par les veines lactées, par les vaisseaux sanguins, ou par les lymphatiques ; ce qui rend l'accés plus rude; & le purgatif ne pouvant pas agir autant qu'il faut pendant la violence du paroxysme, il cause encore des émotions inutiles au malade.

Quand on a évacué les premieres voyes, l'on peut employer des absorbans & des précipitans, afin d'adoucir l'acidité du levain, mais lorsqu'on les ordonnera au commencement de l'accés, on les doit faire prendre dans une petite quantité de liqueur, c'est pourquoi l'on prescrit quelquefois dans ce tems-là *douze grains de sel de tartre & autant d'yeux d'écrevice dans une cuillerée de vin chaud* ; & quand l'ardeur de la fiévre est fort grande, & qu'on veut diminuer la fermentation, sans empêcher la dépuration des liqueurs, on se sert d'yeux d'écrevice, d'antimoine diaphoretique, ou d'autres médicamens terrestres & absorbans, dans quelque ptisanne sans acides.

Précipitans.

Si aprés avoir vuidé le canal intestinal le froid ne laisse pas que d'être

fort grand dans les accés ſuivans, on peut adminiſtrer durant le friſſon, & auparavant, quelques remedes ſpiritueux, & ordonner, par exemple, à l'imitation de *Sylvius*, de prendre dans des eaux ſudorifiques quelques ſels volatils, des gouttes d'huiles diſtilées, & quelque ſirop. Ainſi *prenez de l'eau de perſil & de chardon beny, de chacune deux onces & demie; demi-once d'eau theriacale, cinq grains de ſel volatil de corne de cerf, deux gouttes d'huile de géroſle, & ſix gros de ſirop d'œillets*: on en compoſera une potion pour faire avaller par cuillerées trois heures avant le friſſon; le malade en pourra même prendre la moitié ou toute entiere à l'entrée du friſſon pourveu que ce ſymptome ait coutume de durer un tems conſiderable. S'il y avoit cependant une diſpoſition inflammatoire dans le bas ventre, ce que l'on connoîtroit par ſa tenſion & par ſa douleur, il ſeroit mieux de donner, comme faiſoit Varandée, *deux ſcrupules de theriaque nouvelle, en faiſant boire un peu d'eau de plantin par deſſus*, ou de mêler quelques narcotiques à la potion: par exemple, *prenez cinq onces d'eau*

Les remedes dans le friſſon.

Potion ſudorifique.

Potion ſudorifique & anodine.

de charbon beny, dissolvez dedans dix grains de sel volatil de succin, deux gouttes d'huile de romarin, & six gros de sirop de diacode: ou bien, au lieu de sirop quelques gouttes de *laudanum* liquide, pour faire de tous ces ingrediens un breuvage qui doit être pris par cuillerées avant le frisson. Lors qu'on n'a pas sujet d'apprehender une inflammation dans le bas ventre, on peut mettre cinq à six gouttes d'huile de romarin, ou d'huile de thim, qui prises avant l'accés dans l'eau de chardon beny, tiennent lieu de grands spécifiques.

Specifique.

Indication pour la saignée.

Mais lors que les vaisseaux sont fort pleins, & qu'on voit, comme nous avons dit, une tension douloureuse à l'abdomen, il est beaucoup mieux de faire saigner le malade aux jours d'intermission; ce qui rend l'operation des purgatifs qu'on donne dans la suite, beaucoup plus aisée, parce que la depuration des liqueurs se fait avec plus de facilité, quand elles ont un espace plus libre pour circuler, ou pour fermenter. Ajoutez que les fibres des intestins étant relachées, les canaux des glandes qui se déchargent dans ces tuyaux en sont plus ouverts;

de ſorte que ce qui doit être chaſſé par le purgatif, ou être ſeparé dans la fermentation de la fiévre, trouve des paſſages fort commodes pour ſon évacuation: mais on ne doit pas pour cela aſſurer avec *Baillou* qu'il faut toûjours ſaigner avant que d'en venir à la purgation en toute ſorte de fiévres : car lorſqu'il n'y a ni abondance de ſang dans les vaiſſeaux, ni diſpoſition inflammatoire, ſi l'on ſaigne avant que d'avoir purgé, la matiere contenuë dans les premieres voyes paſſe dans les routes de la circulation du ſang & ſert de levain pour augmenter ou pour entretenir la fiévre.

En quel tems. Il faut bien prendre garde de faire aucune ſaignée dans le tems du chaud de la fiévre, à moins, qu'on ne craigne la rupture de quelque vaiſſeau; car cette operation rendant le ſang plus ſereux, elle en empêche la fermentation & la dépuration; & par conſequent les évacuations de l'humeur morbifique qui ont coûtume d'arriver ſur la fin de l'accés ne ſe font pas bien: cependant l'on eſt ſouvent obligé d'ouvrir la veine, principalement avant le quatriéme accés, pour rendre l'effet des purgatifs plus heureux; mais

mais l'on doit ſaigner autant qu'il eſt poſſible hors des accés. Si l'on manque de le faire, il arrive quelquefois, quand un malade abonde en ſang, & qu'il a une forte fiévre, que des vaiſſeaux ſe rompent par la violence de la fermentation, comme on peut voir dans les Epid. de Baillou Livre 2. Si toutefois l'on étoit contraint de diminuer de la quantité du ſang dans la plus grande vigueur du paroxyſme, l'on pourroit faire boire au malade quelques ptiſannes rafraichiſſantes chargées d'eſprits acides; par exemple, *prenez une pinte d'eau bouillante que vous jetterez ſur une poignée de feuilles de coquelico : vous laiſſerez refroidir l'infuſion, & vous y ajoûterez un demi gros d'eſprit de ſouphre : on y peut mettre auſſi les fleurs de violettes, ſi l'on veut rafraichir davantage.* Mais comme toutes ces choſes ſont des obſtacles à la dépuration du ſang, ſi l'on s'en peut paſſer, l'on fera beaucoup mieux de ſe ſervir ſimplement d'abſorbans, ou de precipitans, qui ont toûjours lieu, & qui ne manquent pas de calmer les fermentations du ſang en émouſſant les pointes de l'humeur morbifique, ou en la

Ptiſanne rafraichiſſante.

faiſant entrer dans les émonctoires. C'eſt dans cet eſprit qu'on peut ordonner les yeux d'écrevices, la terre ſigillée, ou de Lemnos, le corail, les perles, les écailles d'huitres calcinées, l'antimoine diaphoretique, le beſoard mineral, une petite doſe de ſels volatils qui ne ſoient point huileux, ce qui ſe rencontre principalement quand ils ſont mêlés aux eaux diſtilées de chicorées, de pourpier, de laituë, de ſperme de grenouilles, &c. qui contiennent toutes quelques ſels volatils dépoüillés de toute ſorte de parties huileuſes; & il n'eſt pas étonnant que les ſels volatils qui ne ſont mêlangez d'aucuns ſouphres, diminuent conſiderablement les fermentations dans le cas dont nous parlons, ſur tout ſi on les prend au commencement de l'accés, parce qu'ils corrigent puiſſamment la matiere aigre qui eſt dans le ventricule, ou qui a paſſé dans le ſang; & que d'un autre côté ils écartent les parties des ſouphres qui ſont dans cette humeur, & qui entretiennent la véhémence de ces agitations.

Volatils dépoüillez de ſouphre.

Indication des purgatifs.

On doit ſur la fin des attaques donner des purgatifs qu'on preparera,

comme nous avons déja dit, avec le séné, le sel de tartre, & la manne. On y peut aussi mêler la casse, ou bien au lieu de ces deux médicamens, quelque électuaire purgatif; autrement, si le malade n'aime pas à être purgé en potion, on prendra douze grains de diagréde, autant de mercure doux, & autant de sel de tartre, avec trois gouttes d'huile de succin, & quelque petite partie de conserve de roses : on fera du tout un bol que le malade avalera en prenant un bouillon par dessus.

Des sudorifiques.

Cependant si sur la fin de l'accés les sueurs étoient fort abondantes, il seroit mieux de s'en tenir aux sudorifiques qui se composeront, par exemple, en mêlant dans les eaux de persil, de fenouil ou de chardon beny, quelques gouttes d'huile de romarin, avec un peu d'eau thériacale, & de sirop d'œillets pour donner sur la fin de l'accés ; & lorsque la sueur seroit finie, on prescriroit le purgatif; aprés quoy, dans les jours d'intermission, on continueroit les remedes qui peuvent dissoudre les souphres, rendre le sang plus coulant, & fortifier les fibres de l'estomac : tels sont le vin,

Quinquina. la décoction, & la teinture de quinquina que l'experience a montré être un tres-grand spécifique ; mais qu'on ne doit absolument donner que dans les jours de relâche ; ainsi l'on pourra user de la recette suivante, *prenez une demie-once de quinquina en poudre, & un gros de sel végétal : laissez-les pendant six heures infuser au bain-marie avec une pinte d'eau chaude dans un vaisseau bien bouché*. On se sert aussi de vin d'absinte mêlé à l'eau, de sel lixiviel d'absinte, ou de petite centaurée, des poudres ou des décoctions de dictame, de gentiane, ou de tormentille, &c.

Teinture, ou infusion du quinquina.

Emplâtre. On fera quelque ptisanne, avec le sel végetal dissout dans l'eau commune où l'on aura jetté un bâton de reguelisse, pour la boisson ordinaire. On peut recommencer tous ces remedes, si les symptômes continuënt, & si les forces sont suffisantes, c'est à la prudence du Medecin d'en juger.

Quand la douleur d'estomac est fort grande, il est bon dans le tems du froid d'appliquer sur cet organe un emplâtre fait avec la theriaquée, & l'huile de muscade, ou de disposer un cataplasme avec la menthe & l'absinte,

Cataplasme.

un peu de muscade rapée, un peu de poivre, & de gingembre en poudre, le tout bouilli dans le vin, pour le mettre chaudement sur cette region : on couvrira le dos de plusieurs choses à peu prés semblables, quand le froid sera excessif, ou bien on frottera l'épine du dos avec la theriaque, & l'eau de vie battues ensemble.

CHAPITRE XIX.

De la Fiévre tierce bâtarde.

LA fiévre tierce bâtarde vient de deux jours l'un comme celle que nous venons de décrire. Elle commence ses attaques ordinairement par un frisson qui n'est pas si insupportable que celuy de la legitime, mais qui est plus long : la chaleur qui succede au frisson est plus douce, & n'est pas également repanduë dans toutes les parties du corps : les accés ne reviennent pas dans les mêmes heures justes, & durent toûjours plus de douze heures : la sueur qui suit les accés n'est pas pour l'ordinaire fort abondante : en un mot, tous les accidens que nous avons marqués dans la fiévre *Caractere.*

tierce reguliere, se rencontrent dans celle-cy, avec cette difference qu'ils sont icy bien moins violens, & qu'ils persistent beaucoup plus long-tems.

Causes exterieures. Cette fiévre est communément précedée par des tems pluvieux qui ont duré tout l'hyver, ou tout l'été : elle arrive souvent dans le printems ou dans l'automne qui suivent ces deux autres saisons ainsi constituées. Ceux qui y sont sujets ont une complexion fort humide, & sont remplis d'humeurs pituiteuses, & lymphatiques : elle peut dans ces sortes de personnes arriver par les mêmes causes qui produisent la tierce veritable ; mais dans d'autres temperamens, elle est rare à moins qu'on n'ait usé d'aigres mêlez aux aromates, de vivres grossiers, de quantité de salades & de fruits, principalement lorsqu'on a bû du vin pur par dessus, ou d'autres liqueurs spiritueuses comme *Ratafia*, Eau devie, *Rossolis*, &c.

Explication. On connoît assez par la disposition de toutes les causes externes de cette fiévre que la masse du sang est moins chargée de parties sulphureuses exaltées, & qu'elle contient beaucoup davantage de parties aqueuses &

terrestres, que dans la tierce veritable : car la constitution pluvieuse des saisons n'est capable que de fournir des humiditez par le moyen de l'air ; les acides & les fruits qui ne sont pas meurs ne peuvent que fixer les parties volatiles & oléagineuses; les fruits aqueux ne communiquent au sang que du phlegme: tout cela diminuant la fermentation & le mouvement des sucs, doit rendre les accidens moins violens, d'autant plus que les sels sont écartés & délayés par l'humeur phlegmatique : mais comme d'un autre côté il ne se fait gueres de separation & de filtrations de la matiere hétérogêne, quand le sang circule & fermente lentement, on ne doit pas s'étonner si les accidens sont d'une durée plus longue, & si les sueurs sont beaucoup moins abondantes. Au reste puisque les mouvemens des fermentations extraordinaires qui arrivent dans le sang sont plus irreguliers, lorsque la cause de la maladie n'est pas tout-à-fait separée de la masse des humeurs, il s'ensuit que les accés des tierces bâtardes ne peuvent pas garder la justesse des autres : ajoûtez à cela que les serositez qui se trouvent

dans cette ſorte de fiévre peuvent diſſoudre la matiere morbifique, & la porter à tous momens dans le ſang, lorſqu'elles ſont copieuſes & tres-fluides : ainſi cette fiévre ſe tourne aiſément en double tierce, ce qui peut être cauſe en partie de l'irregularité de ſes attaques.

Prognoſtic. La tierce bâtarde finit rarement en ſept accés, elle en dure ſouvent plus de quatorze ; parce que le ſang ſe purifiant moins, il doit reſter davantage de mauvais levains dans les humeurs; mais parce que le ſang n'eſt pas ſi huileux, les fermentations qui ſe font d'une maniere plus douce, apportent moins de peril, & moins d'incommodité au malade:toutefois il eſt aſſez ordinaire que cette fiévre ſe change dans une quarte, ou dans une fiévre chronique ; ou qu'il ſe faſſe des embarras dans quelque partie glanduleuſe:mais elle a coutume de ſe terminer par le cours de ventre, & l'on ne doit rien aprehender de cette fiévre, non plus que des autres intermittentes, lorſque le malade n'eſt point abbatu, qu'il ſe porte bien hors de l'accés, & que le ventre eſt ſans dureté. Il eſt inutile de repeter ici beaucoup de

prognostics qui luy sont communs, soit avec toutes les maladies, soit seulement avec les intermittentes; cependant si on la voyoit accompagnée d'urines rouges & enflammées, de déjections bilieuses, d'une grande soif, d'une douleur acre par tout le corps, ce seroit un mauvais signe, parce qu'on devroit craindre que le corps ne fust pas capable de soutenir la violence de la fermentation, à cause de la longueur des accés. En général toutes les fiévres bâtardes sont plus longues, & plus perilleuses que les legitimes, parce qu'elles s'éloignent davantage de la nature qui a des regles constantes, & des periodes certains dans toutes ses operations.

Guerison. Quant à la maniere dont on la doit traiter, elle sera à peu prés semblable à celle qu'on observe pour guerir la fiévre tierce exquise : car il s'agit toûjours de détruire les levains étrangers & d'empêcher qu'ils ne retournent dans la masse du sang; l'on peut neanmoins à cause de la durée des accés, donner plus librement des bouillons pendant la fiévre : il faut entierement s'abstenir des choses qui participent de l'aigre, & l'on n'en doit

jamais user pour empêcher la violence de la fermentation ; au contraire il est à propos de faire prendre les volatils & les sulphureux en plus grande quantité que dans la veritable tierce.

Il est rare qu'on soit obligé de saigner dans la tierce bâtarde : il faudra mêler quelques aromates aux ptisannes, en prenant par exemple, *Trois gros de canelle en poudre, avec un quarteron de sucre, & versant dessus une pinte d'eau bouillante.* Il me souvient d'avoir lû en *Forestus* la formule d'une ptisanne qu'il recommande fort, & qui est à peu prés semblable à celle-cy.

Regime.

Medicamens au commencement de l'accés.

Tout le monde voit bien que les émetiques doivent être d'un grand secours dans ces rencontres, lorsqu'on les employe au commencement des premieres attaques de cette fiévre, par les mêmes raisons qu'on en use ainsi dans l'autre espece de tierce ; & c'est aussi sur un fondement pareil qu'on ordonne des purgatifs deux ou trois heures avant la fin de l'accés : l'on doit moins mettre en usage les sudorifiques, & purger plus souvent, parce qne la matiere qui est plus grossiere dans cette maladie peut plus aisé-

ment se précipiter par les selles, que se filtrer par les glandes de la peau. Cela n'empêche pourtant pas qu'on ne puisse donner quelques précipitans, & même des atténuans dans le tems le plus chaud de l'accés; mais il faut s'y conduire suivant les indications qu'on tire du mouvement de l'humeur, & des efforts de la Nature : & c'est en cela que consiste l'habileté d'un Medecin : on observera sur tout de preparer pour les jours de relâche, du vin de quinquina, en metant infuser une once de la poudre de cette écorce dans une pinte de vin, dont on fait prendre à differens temps dans la journée, trois ou quatre verrées au malade.

Vin de quinquina.

CHAPITRE XX.

De la double tierce.

LA double tierce est celle qui vient tous les jours, mais à des heures differentes, & dont les accés qui répondent à la tierce, c'est-à-dire, qui paroissent dans les jours impairs, sont assez semblables à ceux des tierces bâtardes; si ce n'est que souvent ils durent moins à cause que la matiere se dissipe plus fréquemment. Les pre-

Caracteres.

miers accés perseverent quelquefois jusqu'à dix-huit heures, mais ceux qui suivent sont beaucoup plus courts.

Causes exterieures. Les causes qui la produisent, sont les mêmes que celles de la tierce bâtarde, dans un temperament où les humeurs sont fort fluides; car la grande abondance de serositez écartant & *Explications.* dissolvant en beaucoup de phlegme les parties salines du sang, & du ferment, elle affoiblit les fermentations; mais les retours sont plus frequents, & viennent tous les jours, parce que l'affluence de ces humeurs sereuses qui se mélent au levain de l'estomac, de même qu'aux liqueurs qui se filtrent dans le pancréas, & dans les glandes intestinales, rend le chyle plus coulant, & porte plûtôt les matieres hétérogênes dans le sang:& si ces matieres abondent assez pour entretenir long-tems la fermentation morbifique; il pourra arriver que les principes de la masse du sang n'ayant point de parties balsamiques pour les arrêter se separeront les uns des autres, & laisseront échapper par les glandes du ventricule & du pancreas, des serositez qui reporteront de nouveaux levains dans le sang, de sorte qu'un accés recom-

mence, quoique l'autre ne soit pas encore fini : c'est ce qu'on appelle fiévres *intrantes* ; il peut y en avoir de deux sortes : car les deux accés peuvent venir dans le même jour, & laisser le jour suivant libre, ou bien la fiévre peut continuer davantage que la tierce bâtarde ; ce qui fait que l'un des accés se renouvelle, quand celuy qui l'a devancé subsiste encore. Ces sortes de fiévres sont souvent des suites des autres fiévres qui les ont precedées, parce que quand celles-cy ont regné le sang a beaucoup perdu de ses parties subtiles & balsamiques.

Fiévres intrantes.

L'on juge assez que le prognostic de cette fiévre est à peu prés semblable à celuy de la tierce bâtarde à raison de la convenance de ces deux maladies ; ainsi quand elle a des accés qui approchent en quelque façon de la violence de ceux de la veritable tierce, on doit avoir tout pour suspect, principalement quand ce sont des fiévres subintrantes qui montrent l'abondance de la matiere, & qui sont tres-opiniâtres lorsqu'elles viennent dans un tems froid, pluvieux & humide ; & il est à craindre que ces longues fermentations n'affoiblissent le *tonus* ou

Prognostic.

la consistance & le ressort des parties, & ne laissent des embaras, des schirres, & d'autres desordres en differens endroits du corps : mais lors que les accés en sont courts, & que le malade se porte bien durant les bons intervalles, ces sortes de fiévres ont coutume de passer promptement, & souvent un malade en est quitte pour deux ou trois attaques, parce que le sang fermentant tous les jours, tend continuellement à sa dépuration ; & comme il n'y a pas abondance d'impuretez, il ne faut pas s'étonner si l'on voit bien-tôt cesser cette maladie.

Guerison. Pour ce qui regarde la guérison, elle differe peu de celle de la tierce bâtarde ; car l'on a les mêmes indications, *Regime.* excepté que les accés étant plus frequens, l'on doit faire observer aux malades une diéte plus exacte ; & dans celles dont les accés se touchent ou rentrent les uns dans les autres, il est à propos d'ordonner au malade avant que le premier accés soit passé, non des émetiques simples, mais des émetiques & des purgatifs joints ensemble, afin d'évacuer une bonne partie *Medicamens.* de la matiere qui doit faire l'attaque prochaine, & de pousser ensuite au

dehors l'humeur qui doit couler dans le canal inteſtinal au même temps que le premier accés finit ; & pour ne point empêcher la ſueur, l'on mêlera à cet émetique purgatif, quelque ſudorifique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de chardon beny, faites-y diſſoudre une once de manne, un ſcrupule de ſel végetal, & cinq grains de tartre ſtibié* : Composez-en une potion pour la faire prendre avant la fin du premier accés, & dans le commencement du ſecond. La boiſſon pourra être permiſe dans le tems que l'attaque ceſſera ; mais l'on ne doit rien preſenter de ſolide, à moins qu'on ne ſoit menacé de quelque ſincope, ou qu'on ne craigne d'affoiblir trop le malade en le privant de ce ſoutien. L'on peut plus hardiment ſe ſervir icy d'aromates, que dans la tierce exquiſe : parce que dans la double tierce, il y a moins de danger de trop échauffer ; mais il faut être plus reſervé à l'égard du quinquina, lorſque cette fiévre ne laiſſe point encore d'intervalles conſiderables : L'on peut dans les fiévres doubles tierces opiniâtres uſer de la décoction de Gayac avec quelques precipitans, ou quel-

ques absorbans, ou quelques sels mixtes, comme sont le tartre folié, le nitre folié, ou bien on en mettra un scrupule, ou un demi gros dans les bouillons. *Morton* décrit un febrifuge, qui peut avoir lieu dans le cas present, & qu'il donne lorsque le quinquina manque, ou qu'on a des raisons pour ne le point employer, ce qui est tres-rare suivant cet Autheur.

Potions. *Prenez des fleurs de Camomille pulverisees subtilement un scrupule, du diaphoretique d'antimoine & du sel d'absinte de chacun un demi scrupule, avec un peu de sirop d'œillets en bol, ou dissout dans quelque eau.* L'on réiterera ce remede toutes les six heures pendant deux ou trois jours.

CHAPITRE XXI.

De la quotidienne.

IL y a encore d'autres fiévres intermittentes qui viennent tous les jours, & qui n'ont cependant aucun rapport avec la double tierce; telle est la triple quarte, & la quotidienne.

Definition. L'on appelle fiévre quotidienne, celle qui revient tous les jours, dont

les accés semblables entr'eux se renouvellent aux mêmes heures, & qui n'a été précedée, ni par une tierce, ni par une quarte: Ces fiévres sont si rares, que presque tous les observateurs doutent s'il y a d'autres fiévres quotidiennes que les doubles tierces que nous avons décrites, parce que celles qui s'excitent chaque jour, sont souvent suivies d'une tierce, ou d'une quarte, c'est-à-dire de fiévres qui ont de bons jours entre de mauvais: ce qui montre qu'elles n'étoient pas veritables quotidiennes, à ce qu'ils pretendent: Pour moi qui suis du sentiment que la nature de la quotidienne est tres-differente de celle de la double tierce, je fais de l'une & de l'autre deux maladies separées; car je ne croi pas qu'on puisse appeller une fiévre qui arrive tous les jours, double tierce, seulement à cause qu'elle survient à la tierce, pendant qu'on trouve cette fiévre quotidienne douée de caracteres qui luy sont particuliers, savoir de revenir toutes les vingt-quatre heures, d'avoir des accés fort longs, &c. Voici donc ce qui arrive durant l'accés d'une veritable quotidienne.

Caracteres.

D'abord le malade est saisi de froid

aux extremitez; cependant ſans friſſon ni tremblement : ce froid eſt ſuivi d'une chaleur fort douce, par rapport à celle des autres fiévres, & l'on ſent même du chaud, & du froid d'une maniere confuſe en chaque partie; les urines au commencement ſont blanches, & aqueuſes, l'on a une envie de dormir qu'on ne peut vaincre; le corps eſt peſant & ſans force, l'on a quelquefois des défaillances, & l'eſprit eſt toûjours craintif; le pouls eſt petit, languiſſant & comme oppreſſé, principalement à l'entrée du paroxyſme & durant ſon augmentation : le viſage paroit bouffi, le teint terni, l'appetit eſt abatu, il y a des maux de cœur, des dégouts, & l'on eſt ſujet à vomir: les accés durent 20. ou 22. heures, & quelquefois davantage.

Obſervation. En reflechiſſant ſur la deſcription que je viens de faire, il y a peu de gens qui ne s'apperçoivent que les quotidiennes intermittentes ſont fort ſemblables à quelques-unes des fiévres épidémiques qui parurent en l'année 1694. car il y en eut beaucoup qui furent accompagnées de preſque tous les accidens que je viens de marquer. A la verité il y avoit des Mede-

cins qui les prenoient pour des fiévres continuës, parce qu'ils ne se trouvoient pas pendant tout l'accés ; ou lorsqu'ils s'y trouvoient, ils y remarquoient si peu de difference, qu'ils n'y distinguoient pas la fin d'avec le commencement : néanmoins dans ces sortes de fiévres populaires, & pituiteuses, il se rencontroit souvent des quotidiennes : il n'importe qu'on les appelle quotidiennes ou doubles tierces malignes ; il s'agit de rechercher d'où ces sortes de fiévres peuvent provenir.

Suivant le rapport de ceux qui les ont le mieux observées, elles arrivent dans les années pluvieuses, aprés avoir pris de mauvaises nourritures, ou usé de fruits humides ; principalement aux personnes qui aiment le repos, qui ne font que peu d'exercice, & beaucoup plûtôt aux vieux qu'aux jeunes, aux gras qu'aux maigres, aux femmes qu'aux hommes, en hyver qu'en été. *Causes exterieures.*

Par l'usage des fruits cruds & indigestes, dans un air grossier, & rempli d'humiditez, les personnes grasses & humides ne transpirent presque point, le mouvement circulaire du sang est tardif, & le chyle crud continuant de *Explication.*

ſe mêler à cette humeur, elle ſe trouve enfin ſi dépourvûë des parties volatiles, que ſa fermentation ordinaire en eſt éteinte, ou extrêmement diminuée : c'eſt pourquoy dés le commencement de l'accés l'on éprouve un froid vers les extrémitez, où le défaut de fermentation doit être plus ſenſible par leur éloignement du centre de la chaleur, mais comme les fibres des parties ſont fort relâchées, elles ne ſont point beaucoup ébranlées par l'acidité, par le picottement, & par l'impulſion continuelle des humeurs embaraſſées dans les vaiſſeaux. De là vient que les malades ne reſſentent ordinairement ni tremblement, ni friſſon ; cette matiere groſſiere qui trouve tres-peu de particules ſpiritueuſes dans le ſang, ne doit pas cauſer beaucoup d'ardeur, mais auſſi elle ne peut ſe ſeparer du reſte de la maſſe que dans un tems tres-conſiderable ; ce qui produira la longueur de l'accés, & la crudité des urines. Comme la maſſe du ſang n'a pas une quantité ſuffiſante de parties volatiles, & que d'un autre côté elles ſont embaraſſées par des parties terreſtres & groſſieres, l'on ne doit point s'étonner, que les malades

ſoient ſi fort portés au ſommeil. Les nauzées, les dégouts, & même les vomiſſemens viennent de la dépravation du levain de l'eſtomac qui ne peut jamais être bien diſpoſé, quand la fermentation du ſang eſt hors de ſon état naturel : & lorſqu'il arrive que la matiere hétérogêne fermente, & ſe ſepare, n'étant pas aſſez ſubtile pour paſſer par les voyes ordinaires, ni en un mouvement aſſez grand pour s'ouvrir de nouveaux chemins, elle remplit les vaiſſeaux des glandes, & les picottant elle occaſionne un nouveau froid, qui eſt en peu de tems ſuivi de pareils accidens que le premier.

Cette fiévre eſt beaucoup plus dangereuſe que les doubles tierces, & que les quartes communes ; elle fatigue extrêmement, laiſſant une grande foibleſſe, & lorſque la malignité s'y joint elle jette le malade dans un grand peril. Quand Hippocrate dit que les fiévres tierces ſont plus longues que les quotidiennes, l'on doit croire qu'il entend parler des doubles tierces, & non pas de celles que nous venons de dépeindre, & leſqu'elles durent ordinairement trente & quarante jours, ou dégénérent dans des *Prognoſtic.*

maladies chroniques. Nous aurons lieu d'exposer plus au long ces sortes de fiévres, qui se mêlerent aux fiévres malignes des années 1694. & 1695. en rapportant quelques histoires de ces maladies.

Guerison. Lorsque les quotidiennes sont mêlées aux fiévres malignes, ou lorsqu'elles prennent naissance dans une année où la malignité regne, l'on doit à peu prés les considerer comme des fiévres malignes, & les traiter de même. Nous parlerons de ces dernieres dans la suite.

Des veritables quotidiennes. Mais lorsqu'elles sont exemptes de malignité, ou que les signes d'une pernicieuse qualité sont fort peu apparens, l'on doit faire boire des ptisannes chargées de parties aromatiques, & sur tout éviter tous les aigres que l'on a coutume de mêler aux boissons.

Regime. Par exemple, l'on fera une ptisanne avec la racine de bardane & d'esquine, où l'on ajoûtera le gayac, & en sa place la salsepareille, &c. L'on défendra les alimens solides au malade. Si l'on connoît que le ventre soit rempli sans tension douloureuse, par l'amertume de bouche, par le dégoust, par les nauzées, & par une molle résistance

qu'il fait au toucher, il faut d'abord purger par en haut, ou par en bas, même dans le tems du froid, au commencement de l'accés, ou sur la fin. Les vomitifs conviennent mieux à l'entrée du paroxysme, à cause du penchant que les malades ont à vomir; pour cet effet, on prendra, par exemple, quatre onces d'eau de chardon beny, & huit grains de tartre stibié, qu'on rendra plus soluble avec un scrupule de sel vegetal. Je suppose toûjours qu'on garde le regime que nous avons donné pour toutes les intermittentes, en parlant de la tierce.

Dans l'accés.

Dans le tems de l'accés, le malade prendra sa ptisanne, ou des eaux sudorifiques, avec les précipitans, par exemple avec le diaphoretique mineral, le stomachique de Potier, son anti-hectique, le bezoard mineral, &c.

Sur la fin.

Sur la fin du paroxysme, l'on pourra purger en prenant dix grains de scamonée renduë soluble par le sel de tartre, & quinze grains de jalap en poudre; l'on incorporera le tout dans un peu d'extrait de geniévre fort mol, & l'on boira par dessus la prise une verrée de ptisanne.

Comme il n'est pas facile d'executer

Remarque. tout cela pendant un même accés, à cause de la foiblesse du malade : à la premiere attaque, l'on commencera par le vomitif, & tout le tems qu'elle durera l'on preparera les cardiaques, les volatils, ou les précipitans, suivant les differens degrez de chaleur qu'on observera dans la fiévre ; car il faut d'abord ôter les embarras qui se trouvent dans le ventricule, & dans les boyaux ; sans quoi les matieres passant continuellement par les veines lactées dans la masse du sang, y causeroient encore un épaississement dangereux : mais aprés le vomitif, les cordiaux, ou les précipitans trouvant les voyes libres, peuvent plus aisément s'insinuer dans le sang, & le rendre plus liquide en le dissolvant, ou plus mobile en l'agitant;ce qui fait que cette humeur laissera filtrer une plus grande quantité de matiere hétérogêne dans les glandes dont les canaux aboutissent aux intestins. Mais si la diminution des forces du malade ne permet pas de donner une Medecine purgative aprés que le vomissement aura eu son effet, il faudra au moins preparer un lavement assez fort, en faisant bouillir dans une décoction émoliente,

émoliente, un peu de sené ou de verre d'antimoine, ou bien on dissoudra, au lieu de miel une once de quelque electuaire purgatif, ou des preparations d'hiere &c.

Dans l'accés suivant, l'on donnera des précipitans, sans avoir auparavant fait vomir, & sur la fin un purgatif. Par exemple, *Prenez demi gros de turbit gommeux, un gros de mechoacam, & autant d'hermodactes; coupez le tout en petits morceaux, & faites le bouillir dans dix onces d'eau où l'on aura mis dissoudre un scrupule de sel de tartre; on doit entretenir un feu lent jusqu'à la consomption d'environ la moitié, & passer par un linge cette composition où l'on dissoudra trois gros d'électuaire de diacartame, & une once de sirop de roses pâles.* Dans l'accés suivant.

Quand on voit que la fiévre ne fait qu'augmenter malgré tous ces remedes souvent réïterez, il sera bon d'ordonner la décoction de *quinquina* dans l'eau, avec un peu de sel de tartre: ainsi sur une pinte d'eau bouillante, l'on jettera six gros de quinquina pulverisé, & deux scrupules de sel de tartre; on laissera bouillir deux bouillons, & ensuite on retirera le vaisseau Quand elle devient chronique.

de dessus le feu, & la décoction étant refroidie le malade en avalera une verrée hors le tems de l'accés, de même qu'en son commencement, & sur sa fin : mais il ne doit pas en prendre vers la vigueur du paroxysme, de crainte que le *quinquina* ne fermente trop violemment avec la matiére morbifique qui s'est toute confonduë dans la masse du sang & qui pourroit en devenir plus difficile à se séparer.

Lorsqu'il arrive quelque dureté.

Lorsqu'on apprehende qu'il ne se fasse des embarras en quelque partie, l'on doit mêler les fébrifuges aux aperitifs : Par exemple. *Prenez de la gomme ammoniac, du sagapenum, de l'extrait de quinquina, du tartre martial soluble, de chacun parties égales, incorporez le tout en un peu de sirop des cinq racines aperitives.* L'on fait prendre de tems en tems un gros de cette opiate.

C'est dans ces sortes d'occasions qu'on est encore obligé de se servir des pilules de tartre, des préparations de mars, du mars diaphoretique, du nitre folié, du tartre folié, & de plusieurs aperitifs, même dn mercure doux, corrigé en le lavant une fois seulement dans l'huile de tartre.

Je ne parle point des doubles quotidiennes, qui prennent deux fois à un malade dans vingt quatre heures; car souvent ce sont des fiévres malignes, ou des fiévres lentes dont nous aurons occasion de discourir cy-aprés, & l'on en voit peu qui ayent leurs retours reglés & uniformes pendant un tems considerable; à moins que ce ne soit des fiévres catharalles dont nous réservons l'histoire pour la suite de ce traité. Il n'est pas necessaire de rapporter icy les autres fiévres pituiteuses, parce qu'elles sont ou symtomatiques, ou desordonnées; de sorte que nous ne les devons examiner qu'aprés le restes des fiévres reglées.

Double quotidienne.

CHAPITRE XXII.

De la Fiévre quarte reguliére.

LA fiévre quarte est celle qui a entre le jour du premier accés & celuy du second, deux jours entiers de relâche; c'est-à-dire, qu'elle revient le quatriéme jour, en comptant le jour du premier accés, & celuy du second avec les jours d'intermission. Elle commence par des bâillemens qui

Caractere.

ſont accompagnez de contorſions de tout le corps, d'un friſſon ſemblable à celui qui vient d'un grand froid ; enſuite tout le corps tremble , avec un claquement de dents , & une douleur contondante dans les articles. Quelquefois pendant le froid de la quarte l'on ſe ſent beaucoup d'appetit , d'autrefois auſſi le malade eſt affligé de douleurs d'eſtomac , & il n'eſt pas rare que les malades vomiſſent des matieres ameres ou aigres ſur la fin du froid ; la chaleur qui y ſuccede , eſt beaucoup plus douce que dans la fiévre tierce ; cependant elle eſt plus forte que celle qui s'excite ordinairement dans les doubles tierces ; elle ſemble inégalement répanduë par tout le corps , de ſorte que le malade croit qu'elle eſt mêlée à quelques reſtes du friſſon. Le malade eſt toûjours travaillé de la ſoif, d'une douleur de tête, d'une eſpece d'inſomnie : mais tous ces accidens ſont bien moindres que dans la veritable tierce , & un peu plus grands que dans les quotidiennes, & même que dans les doubles tierces ; les accés ſont quelquefois plus longs que ceux des tierces , mais communément ils ne paſſent pas huit ou dix

heures ; quelquefois même ils n'en durent pas cinq ou six. Dans le tems du frisson, le pouls est lent, & tres-petit ; mais dans la chaleur il devient fréquent, grand, inégal, l'urine dans les premiers jours est aqueuse, sans couleur, & assez subtile.

Causes exterieures.

La fiévre quarte a coûtume d'attaquer ceux qui ont des galles invetérées, un scorbut, ou une affection hipocondriaque, & plusieurs fois l'on a vû ces sortes de maux finir par cette fiévre. J'ai connu un homme qui avoit une fiévre quarte trés-violente, pour s'être gueri de la gratelle en se frottant avec le souphre. La quarte arrive encore souvent aprés l'usage des alimens grossiers, acides, ou austeres, comme les fruits qui ne sont pas meurs; aprés des chagrins, des tristesses, ou des fiévres erratiques, principalement sur la fin de l'Automne, à raison des fruits nouveaux qu'on aura mangés.

Explication.

Par toutes ces causes, le sang devient plus grossier, ou comme privé de ses parties volatiles, & rempli de parties aigres, & tartareuses ; ainsi le levain de l'estomac ne peut point être chargez de sels acres & volatils, tels

que le demande l'état naturel : c'est pourquoy la digestion des alimens ne s'accomplit pas comme il faut, parce qu'ils n'ont pas bien fermenté ; en sorte que le chyle qui en est formé & qui se mêle au sang étant crud ; indigeste, grossier, & n'ayant pas été suffisamment atténué dans le ventricule, épaissira encore le sang qui est déja fort dépoüillé de parties volatiles, & diminuera son mouvement ordinaire; c'est par cette raison que le malade commence à ressentir du froid : mais comme peu à peu ce chyle acquiert du mouvement, il se fait jour au travers des tuyeaux capilaires & des fibres des parties, & c'est dans cet écartement que les malades se plaignent d'une pesanteur & d'une contusion ; l'irritation qui continuë dans toutes les fibres nerveuses & membraneuses causent un tremblement universel, & de legeres convulsions aux muscles de la machoire inferieure: d'où s'ensuit un frottement de dents. Les douleurs d'estomach & les vomissemens supposent toûjours qu'il y a dans ce viscere une matiere qui irrite, & qui picotte, ce qui excite quelquefois la faim pendant le froid : ce chyle

ayant épaissi le sang comme nous avons dit, a dû rendre le pouls petit, & peu frequent; mais quand les parties du chyle & du sang ont commencé de se briser, le pouls s'éleve, il devient plus vîte; & plus grand; quoiqu'il demeure toûjours inegal, parce que le sang étant composé de parties qui ne gardent entr'elles aucune proportion, de grosseur & de consistance, il n'est pas attenué d'une maniere uniforme: c'est pourquoy les differentes parties de cette humeur ne pouvant couler d'une pareille vîtesse dans ses vaisseaux, doivent faire sentir une inégalité dans le pouls, & dans la chaleur qui se répand par tout le corps.

La soif, la douleur de tête, l'obstacle au somméil, sont des suites de la fermentation & de l'acidité du sang; & la longueur des accés est un effet presque necessaire de sa grossiereté; cependant quand cette hmmeur, à force de fermenter, devient plus subtile, ou pour mieux dire, lorsqu'aprés avoir fermenté, elle s'est delivrée d'une grande partie de ses levains dépravez, les accés deviennent assez courts. La sueur abondante qui se

remarque sur la fic du paroxysme, est en partie causée par l'atténuation du chyle & du sang, & en partie aussi de ce que les principes de ces deux liqueurs ne se liant pas bien ensemble donnent davantage lieu à la serosité de se separer, lorsque le mouvement du sang est ralenti : mais comme cette serosité n'emporte pas beaucoup de la matiere qui fait la maladie, & que le chyle & le sang n'ont pas été tout-à-fait subtilisés par l'ardeur ou la fermentation fébrile, il s'ensuit que le levain de l'estomac reste toûjours dénué de paries volatiles, de là il s'engendre un nouveau chyle crud, & indigeste qui se remêlant au sang, reproduit deux jours aprés un accés semblable au premier : Et l'on ne s'étonnera pas de la longueur du tems qui est entre les deux accés si l'on prend garde que le chyle étant tres-grossier doit avoir un mouvement tres-lent, que la grosseur de ses parties fait qu'il n'en entre pas beaucoup dans le sang ; & que n'étant pas d'une nature fort opposée à la constitution de cette humeur, il ne doit fermenter avec elle, que lorsque par sa quantité il l'a assez épaissie, pour l'empêcher de circuler

librement, & en ce cas le paroxysme doit être assez long; car lorsque le sang par sa nature est opposé à un chyle grossier, les accés sont beaucoup plus courts, & la quarte devient souvent pour lors double ou triple, comme nous dirons dans la suite.

Le prognostic de la quarte se tirera de la nature au malade, de son temperament, de la region où il se trouve, de la saison de l'année où l'on est, & des accidens qui l'accompagnent. *Prognostic.*

On peut toûjours assûrer que cette maladie est tres-longue, à raison de la grossiereté de la matiere qui la forme, & du peu de parties volatiles qui sont dans le sang : ainsi elle dure souvent trois mois, quelquefois six ; & il n'est pas rare qu'elle se prolonge un an entier : on l'a même vû perseverer plusieurs années, sans néanmoins que le malade parût en peril, car les longs intervalles qui se trouvent entre les accés donnent le loisir aux parties de se rétablir dans leur vigueur naturelle pour soûtenir des nouveaax assauts. Mais si sa fiévre quarte n'est pas accompagnées d'obstructions & d'embaras dans les visceres, & qu'elle vienne l'été ou le printems, elle a coûtume

de n'être pas longue : au contraire celle qui vient en automne, principalement quand cette ſaiſon approche de l'hyver, dure beaucoup ſur tout dans les vieillards, ayant ſes accés égaux & reglés ; ou bien ſi elle eſt courte, elle dégénere dans d'autres maladies qui ſont encore plus dangereuſes, à cauſe de la groſſiereté, & de l'accidité de la matiere morbifique & en hyver à cauſe de l'obſtacle à la reſpiration.

La quarte qni vient aux ſcorbutiques, aux hypocondriaques, aux épileptiques, & à ceux qui ont des convulſions, les délivre quelquefois de leurs maladies, parce que la matiere héterogêne qui cauſoit ces deſordres, ſe purifie ou ſe diſſipe par une longue fermentation.

Si la quarte eſt inveterée, qu'elle ait ſes accés bien reglés, elle ne finit ſouvent qu'au printems, ou aux équinoxes, parce qu'en ce tems-là il ſe fait de grands changemens dans l'air, leſquels doivent notablement changer nos corps, & particulierement nos liqueurs.

Lorſqu'il ſe forme dans les viſceres quelques tumeurs, ou que par la groſ-

ſicreté de la matiére , & par la difficulté de la circulation il arrive une hydropiſie , c'eſt un cas trés-perilleux & mal-aiſé à guerir , ce qui eſt commun à toutes les autres intermittentes ; toutefois les quartes ſont plûtôt ſuivies de tumeurs ſchiruſes , que les tierces.

Le dégoût , & le manque d'apetit ne ſignifient rien de bon dans les fiévres quartes , parce que c'eſt une marque de l'entiere deſtruction des parties volatiles du ſang , & de l'affoibliſſement , ou de la dépravation du ſuc ſalivaire, & des autres fermens naturels.

La quarte n'eſt pas ſi dangereuſe que la double , ou la triple quarte , parce que les accés étant éloignez n'affoibliſſent , & ne fatiguent pas tant le malade.

L'abatement des forces , principalement hors de l'accés , doit être regardé comme un tres-mauvais ſigne , quand cet abatement continuë avec la maladie : mais ſi l'on ne le remarque qu'au commencement, cela vient ſeulement de la fatigue que le malade a ſoufferte dans les premiers accés ; au lieu que s'il perſiſte hors le tems du paroxyſme & durant le paroxyſme,

c'est un signe de malignité ; puisque si nous en croions plusieurs observateurs il y a des quartes malignes qui se manifestent, sur tout par des forces abatuës, & qui sont quelquefois suivies de taches pourprées.

Lorsque la quarte a des accés qui ne sont ni reglez, ni égaux, on doit en avoir bonne opinion, pourvû qu'elle ne soit pas jointe à quelque autre maladie, comme au scorbut, à la cachexie, &c.

Les urines noires qui sont tres-mauvaises en beaucoup de maladies semblent promettre la guérison dans la quarte, parce qu'elles témoignent que la matiere hétérogêne qui la causoit commence à se mêler à la serosité, & peut plus aisément être évacuée par les differens pores des parties qui separent les excrémens séreux.

Au contraire lorsque ceux qui ont la fiévre quarte rendent des urines blanches, aqueuses, pâles, c'est un signe que l'humeur morbifique ne se mêle point aux serositez: ainsi la nature ne sépare point ce qui cause le mal, faute de parties balsamiques & spiritueuses.

Quelquefois la fiévre quarte se tour-

ne en continuë, ce qui est trés-mauvais; mais cela n'arrive guéres qu'en hyver, & aux vieillards, par une transpiration empêchée.

D'autrefois cette fiévre est emportée par un flux de ventre, ou même par une dysenterie : si la dysenterie est legere, on n'en doit rien craindre; mais si elle est accompagnée de quelques accidens fâcheux, il y a beaucoup de risque pour le malade.

Les fiévres quartes d'automne, & même les autres intermittentes de cette saison, sont quelquefois suivies d'hydropisie, de cachexie, de melancolies hypocondriaques, quand on n'a pas eu le soin de prévenir ces maladies par de frequentes purgations ordonnées durant les fiévres. Le flux hémorroïdal soulage ceux qui ont la fiévre quarte : au contraire le saignement de nez leur fait du mal; ou que si le sang sort des narines, il faut qu'il soit plus chargé de sels qu'à l'ordinaire : ce qui fait voir une corrosion dans les pores des vaisseaux, & c'est une marque d'un sang vicié : au contraire le flux hémorroïdal décharge un sang arrêté qui croupissant dans les vaisseaux hémorroïdaux ne pouvoit se remêler avec

la masse; de sorte que le malade se trouve soulagé par cette évacuation.

La fiévre finit quelquefois par l'icctericie noire, & d'autrefois par la galle. Dans le premier cas le ferment acide qui causoit la fiévre s'adoucit, en se mêlant à la bille, & à la serosité : ce qui teint les serositesi en noir, & fait que la matiere morbifique peut plus aisément être filtrée par les differens tamis. Dans le second, cette humeur héterogêne se coagule dans la peau, & y produit des galles. Il me souvient que Rhodius rapporte avoir connu des personnes qui avoient toûjours la galle, & qui ne la pouvoient faire en aller sans se rendre tous les ans sujettes à la fiévre quarte; & j'en sçai plusieurs qui ont été délivrés de cette fiévre par des galles assez opiniâtres.

Il faut avoir de grands égards au regime de vivre & à la façon dont le malade se doit comporter dans les longs intervalles de repos ou il paroit tout-à-fait sain : ce qu'il mangera doit être aisé à digerer, & faire peu d'excremens : on y peut mêler des choses qui attenuent les humeurs ; c'est par cette raison qu'on fait user des plantes aro-

Regime. matiques. L'on doit éviter tout ce qui

eſt gluant, ou aigre au goût, & tout ce qui ſe peut aigrir aiſément, comme les laitages, les ſucreries, & toutes ſortes de fruits, à moins qu'ils n'abondent en parties ſubtiles, & volatiles: ainſi la volaille, les jaunes d'œufs, les chairs des jeunes animaux, pourvû qu'elles ne ſoient point viſqueuſes, ſont fort bonnes dans les tems d'intermiſſion. Entre les plantes qui ſeront employée dans la ptiſanne, dans les boüillons, ou dans les potages, on fera choix ſur tout de celles qui abondent en ſels volatils, & en ſouphres exaltez diſſouts dans quelque humidité: car ces ſortes de principes ſont fort propres à corriger les ſels acides, & à ſubtiliſer les parties groſſieres du ſang: telles ſont la bouroche, la pimprenelle & le cerfeuil; mais on loüe entre toutes les autres, les racines de rave cuites dans le boüillon, parce qu'elles pouſſent par les urines: ſur ce même fondement les racines de perſil, de ſeleri, ou de fenouil ne peuvent être que tres ſalutaires. On ne doit pas interdire le vin au malade, & il pourra uſer d'une ptiſanne faite avec quelques ſudorifiques mais ce ne doit être qu'aprés qu'il aura été purgé aux pre-

miers accés, pour ne pas faire passer dans la masse de sang une graade partie des matieres qui se trouvent dans les premieres voyes : par exemple,

Ptisanne. *prenez de l'écorce de gayac & de la salsepareille mondée, de chacune demi-once, du sussafras six gros : vous ferez bouillir le tout bien concassé en six pintes d'eau qu'on reduira peu à peu à quatre;* puis l'on ajoûtera *deux gros de tartre martial soluble, & un de canelle en poudre, puis l'on fera encore bouillir jusqu'à la consomption d'un quart; on laissera refroidir la composition aprés l'avoir tirée du feu, & ensuite on la passera pour en boire dans les jours de relâche.*

On ne doit ni manger ni boire que pour se soutenir, parce que le levain stomacal est toûjours tres-alteré dans cette maladie; & il est à craindre que la boisson se mêlant difficilement avec le sang, & y portant un chyle grossier, n'augmente la matiere qui fait la fiévre, & ne rende les humeurs trop sereuses, principalement lorsqu'on boit ou qu'on mange quatre ou cinq heures avant l'accés. Il ne faut pas non plus dormir quand les accés ne doivent pas tarder à paroître, ni même pendant

qu'ils subsistent, par la même raison que dans les fiévres tierces : & durant les autres symptômes le même regime sera observé, ou tout au moins il ne doit pas être fort different: si toutefois la faim ou la soif étoient excessives pendant le froid ou pendant le chaud on pourroit permettre quelque aliment, ou de la boisson au malade.

Medicamens dans les premiers accés.

Comme les premiers accés sont plus longs, & plus violens que ceux qui suivent, les malades sont d'ordinaire plus accablés dans ceux-là: c'est pourquoy, Galien pretend qu'il faut les traiter d'une maniére fort douce dans le commencement; ce qu'on doit pourtant entendre de l'usage des purgatifs, des sudorifiques, ou des spécifiques qui peuvent en entraînant la matiere luy donner du mouvement & assez de subtilité pour se glisser dans la masse du sang : car il est certain par raison & par experience : quoy qu'en disent quelques nouveaux, & particuliérement Morton, qu'on ne doit point présenter le quinquina sans avoir vuidé les intestins, & que les émetiques même violens peuvent être donnés dans les accés d'une fiévre quarte, pourveu qu'on le fasse un peu avant

que l'accés commence, ou dans le tems du frisson, s'il n'y a point de contr'indication ; afin que le chyle crud, & la matiere febrifique puissent être chassée par la bouche, ce qui fera qu'il n'y aura point d'accés, ou qu'il sera beaucoup plus leger. Il seroit aussi inutile qu'ennuieux de rapporter toutes les observations qui prouvent cette verité : il suffit de dire que le meilleur vomitif aprés les antimoniaux, c'est la racine de cabaret jusqu'à un gros dans le vin blanc, ou dans l'eau de chardon beny, suivant le conseil de *Riviere*, & de *Rulandus*.

Il faudra aussi donner souvent des lavemens avant l'accés par les mêmes raisons qu'on les propose ainsi dans les autres fiévres dont nous avons parlé. De plus les lavemens empêchent les coliques, les douleurs d'estomac, & les autres accidens qui arrivent d'ordinaire aux mélancoliques, en faisant sortir les vents, ou les matieres qui les peuvent produire. Pour ce sujet on mêlera dans la décoction quelques carminatifs, comme des plantes aromatiques avec le diaphœnic ou la benédicte en dissolution. Nous avons des Praticiens qui se vantent d'avoir tiré

des malades hors d'affaire par cette seule voye. *Prenez par exemple, une poignée de persil & autant d'ache avec une pincée de semence d'anis & deux de daucus : faites boüillir le tout en trois demi septiers d'eau ; passez la décoction & en prenez chopine : dissolvez-y une once de diaphœnic, & demi-once de benédicte laxative, ou bien délayez-y du miel de romarin avec le diaphœnic ou la benédicte suivant le plus ou le moins d'indication que vous aurez pour purger.*

Si le froid est fort grand, il faudra faire de rudes frictions à l'épine du dos avec l'eau de vie, où l'on aura dissout la thériaque & même on pourra laisser sur l'estomac des linges trempez dans cette eau.

Il sera pareillement à propos d'enveloper les bras & les poignets dans la composition *d'Angelus Sala* avec *la corne de cerf brûlée en noirceur, la mumie & l'ail* ; ou dans quelques autres médicamens chargez de parties volatiles, comme la *rénoncule qu'on pilera & qu'on appliquera aux poignets*, ou *la therebenthine avec la poudre d'oliban, pour en faire une espece d'emplâtre sur du cuir, qui sera appli-*

qué à chaque poignet ; ou quelques autres volatils , qui peuvent communiquer au ſang des parties âcres & volatiles capables de le diſſoudre en détruiſant les acides.

On ne doit pas ômettre les potions ſudorifiques, particulierement dans le tems de l'accés; vous pourrez compoſer ces remedes avec deux onces d'eau de menthe , & autant d'eau de perſil , deux gros d'yeux d'écrevice préparée, douze grains de ſel volatil armoniac , deux gouttes d'huile de ſuccin & autant d'huile de romarin : mais il faut bien obſerver de ne donner ces ſortes de potions que dans le commencement du froid , & quand on a dans les accés précedens vuidé le corps par quelque émétique aſſez puiſſant : ſans cela ces ſortes de remedes ſubtiliſeroient davantage la matiere qui doit cauſer l'accés ; ce qui feroit qu'elle paſſeroit plus aiſément dans le ſang : de ſorte que la quarte en deviendroit double , ou tierce , peut-être même continuë par la faute du Medecin. Ainſi l'on a ſouvent vû que le quinquina , les yeux d'écrevice avec le ſel de tartre , les ſels lixivieux , les perles préparées , les écailles d'huitres calcinées , & quel-

ques autres ſpécifiques terreſtres rendoient les fiévres quartes plus violentes par le nouveau degré de mouvement qu'ils imprimoient aux humeurs dans leſquelles ils ſe dévelopoient, ou bien ils doubloient les fiévres quand ils étoient donné avant les émetiques.

Lorſque la chaleur eſt repanduë par tout le corps, le malade doit avoir la liberté de boire, principalement ſur la fin de l'accés. Il eſt tres-rare qu'on ſoit ici contraint d'ouvrir la veine à cauſe de la grandeur de la fermentation ou des autres ſymptômes; ainſi il ſemble que la précaution de Galien eſt fort inutile, qui dit que ſi le ſang eſt noir & épais, comme il l'eſt d'ordinaire dans ceux qui ont quelques maladies mélancoliques, il en faut tirer beaucoup : & qu'au contraire s'il eſt d'un rouge jaune & éclattant, & par conſéquent ſubtil, on doit d'abord s'arrêter: car quoique la plûpart des Praticiens ſoient de cet avis à cauſe qu'ils croïent que c'eſt la marque d'un ſang fort pur, il me ſemble toutefois que ſi le ſang paroît rouge & ſubtil, cela dépend de la lenteur de ſon mouvement au ſortir de la veine, & de la quantité de ſes acides, ou parce qu'en tombant goute à

Si la ſaignée convient.

goutte, il prend une teinture rouge par le nitre de l'air qui le pénétre. Au contraire lorsqu'il a une couleur obscure & noirâtre, cela vient souvent de ce qu'il fermente, & qu'étant dans un grand mouvement, toutes les parties étant broüillées ensemble sortent en arcade de l'ouverture du vaisseau, & tombant d'un mouvement continu, il est moins exposé aux particules nitreuses de l'air, & par consequent moins rarefié; ce qui paroît tout-à-fait opposé aux raisons de ces Autheurs. Quoi qu'il en soit, la saignée dépoüille toûjours la masse du sang de ses parties spiritueuses; & par cet endroit elle est toûjours contraire à la fiévre quarte, à moins qu'il n'y ait suppression des mois, ou d'un flux hémorroidal; & pour lors même on ne la doit pas faire fort abondante.

A qui les Acides sont contraires.

Les acides, & toutes les choses aigres sont extrêmement pernicieuses à ceux qui ont la fiévre quarte: ainsi l'on ne peut pas même leur en donner dans le tems de la fermentation; mais il leur sera permis de se faire préparer quelques portions avec les précipitans, ou les absorbans, en prenant par exemple de l'eau de buglose & de bouroche de

chacune deux onces, des yeux d'écrevice préparés & de l'antimoine diaphoretique de chacun demi-gros; une once de sirop de papaver rheas, & dix goutes de *laudanum* tartarisé: l'on donneroit cette potion dans le tems de la chaleur qui peut en être temperée.

Tems des purgatifs.

On purgera sur la fin de l'accés avec une médecine faite de trois gros de sené, sur lesquels on versera six onces d'une décoction de polipode & d'épithime; on ajoûtera un screpule de sel fixe de tartre, & on entretiendra quelque tems la chaleur dans cette mixtion, on dissoudra ensuite une demi-once de manne; & on passera le tout.

Lors qu'il y a des obstructions

Si l'on voyoit qu'il y eût quelques obstructions, on ordonneroit des pilules de tartre de Quercetan, ou de *Sagapeno Camilli*, non seulement sur la fin de l'accés, mais aussi dans son commencement, pourveu que les premiéres voyes ayent été bien vuidées dant les attaques précedentes.

Mais comme il est impossible de faire ces remedes dans un seul accés, l'on se contentera de disposer le malade à recevoir un lavement quatre heures auparavant, & immediatement aprés qu'il l'aura rendu, on fera vomir.

Durant les intervalles on pourra faire prendre quelque peu d'absorbans: mais avant l'accés suivant, ou dans le froid même l'on employera les diaphoretiques : par exemple quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac dans un peu d'eau de chardon beny ; ce qui diminuëra beaucoup les symptomes. Si l'on craint de trop échauffer, on fera avaler au malade les fleurs de sel ammoniac jusqu'à trente grains dans un peu d'eau de chardon beny : ces sortes de remedes détruisant les aigres font un fort grand bien; & sur la fin du second accés, il lui faudra presenter un purgatif.

Conformité de nôtre pratique avec Hippocrate.

Cette methode de traiter les fiévres quartes est tout-à-fait semblable à celle d'Hippocrate & de Galien : car Hippocrate commençoit la guerison des fiévres quartes en donnant un émetique dés la naissance du paroxysme, & ensuite il en venoit aux purgatifs, comme on peut voir dans son livre des Affections ; & Galien dans son traité de la Thériaque à Pison, dit qu'il a gueri plusieurs fiévres quartes en faisant vomir ses malades aprés le souper, leur donnant ensuite le suc d'absinthe, & enfin la thériaque, deux heures avant

avant l'accés. par de tels moyens, dit cet Autheur, ils se trouvoient exempts de l'accés dont ils étoient menacés. On connoît par là qu'il évacuoit par en haut, avant que d'en venir aux specifiques ; & lorsque les malades prenoient la theriaque sans avoir vomi, la quarte devenoit double par l'attenuation de la matiere qui passoit plûtôt dans le sang, comme on peut le remarquer en Galien, par l'exemple qu'il rapporte d'Eudême dans ces Precognitions *ad posth.*

De plus je soûtiens qu'on ne peut pas purger dans le premier accés, ni même quelquefois dans le second ; mais lorsqu'on a fait vomir, il faut tâcher de rendre la matiere fort coulante : ce qui rend l'operation du purgatif beaucoup plus grande, & plus profitable.

Le grand febrifuge.

Lorsque l'accés où l'on a purgé est passé, on doit en venir à l'usage du quinquina soit en poudre bouilli dans l'eau commune, à la quantité de demie-once sur une pinte, avec demi gros de sel de tartre ; soit en opiate, dans le vin : mais on ne le doit donner que dans les jours d'intermission, parce qu'au tems de l'accés, il s'exciteroit une trop grande fermentation avec

l'humeur qui fait la maladie. Mais quand on a pris la précaution que je marque, cet excellent remede emporte souvent toutes ces sortes de fiévres intermitentes, & tous les autres fébrifuges ont perdu presque tout leur credit, depuis que le Roy par sa bonté a rendu cette racine plus commune en faisant puplier ses vertus, afin que chacun la pût employer dans le besoin, & mépriser les fables que quelques personnes inventoient pour la détruire, ou en abolir l'usage.

On pourra néanmoins se servir de plusieurs autres spécifiques, qui ont tous la proprieté d'absorber les aigres, de dissoudre le sang, & de l'entretenir dans un état de liquidité. On mêle le sel fixe de tartre aux yeux d'écrevice, ou bien on se sert du fébrifuge de *Tymeus* qui se fait en prenant, *demi gros d'antimoine diaphoretique avec des yeux d'écrevice préparez, de la corne de cerf preparée, & des perles préparées, de chacun un gros* : on pulverisera toutes ces choses, & on les mêlera ensemble pour en composer une poudre, dont on prendra deux scrupules qu'on mettra infuser avec autant de sel de tamaris dans quatre ou cinq

onces d'eau de chardon beni. J. Rayus recommande le guy qui vient ſur l'épine vinette, reduit en poudre, & infuſé dans le vin, pour prendte deux heures avant l'accés : quelqu'autres ordonnent le ſafran dans le vin ; d'autres la myrrhe ; il y en a qui verſent des goutes d'huile diſtilée de poivre & de myrrhe dans quelque eau diſtilée. Tous ces remedes ſe donnent pour operer les mêmes effets ; & ils réüſſiſſent ſouvent quand il n'y a point de duretés ſchirreuſes dans le ventre, ou dans les hypocondres : ce que le Medecin doit bien examiner, parce que ces maux ſurviennent ordinairement à ceux qui ont la fiévre quarte pendant un tems conſiderable. En cas de ſquirre il faudra mêler au quinquina & aux ſels lixivieux quelques aperitifs, principalement ceux qu'on tire du mars.

Opiate de quinquina aperitive.

Par exemple, prenez deux gros de quinquina, du crocus de mars aperitif, & du tartre folié, de chacun un gros, & dix gouttes d'huile de myrrhe ; incorporez le tout avec le moins qu'il ſera poſſible de conſerve de roſes & de ſirop d'abſinte pour donner la conſiſtence requiſe, afin d'en faire une opiate qu'on diviſera en ſix parties

pour prendre dans les jours tranquiles le matin à jeun, en beuvant un peu de vin par dessus : ou bien on fera dissoudre l'extrait de geniévre , & celui de chardon beny , de chacun un gros, dans de l'eau de menthe en consistence de sirop ; on y ajoûtera deux gros de quinquina, & un gros de mars diaphoretique, avec un peu de sirop d'absinte, & lorsque cela sera reduit en opiate , on le retirera du feu , & l'on y repandra dix gouttes d'huile de gérofle ; le malade prendra deux scrupules , ou un gros de cette opiate , par dessus quoy il avalera deux onces d'une ptisanne où l'ou aura fait entrer le Mars rendu aperitif pour desobstruer.

Purgatifs proportionnés.

Lorsqu'on veut purger le malade , on le peut faire avec les pilules catholiques de *Poterius*, dans les jours d'intermission: on en donnera un scrupule à chaque prise. Mais s'il y avoit trespeu de matiere fébrile , & qu'une grande partie eût été évacuée par les émetiques , ou par de forts purgatifs, il faudroit pour lors prendre une petite pilule de *Sagapeno Camilli* au commencement de l'accés , & continuer cela dans les accés suivans , en faisant frotter le cou & le dos avec l'huile de

sauge & de laurier, l'eau de vie, & la thériaque. Quercetan assûre qu'il en a gueri plusieurs en suivant cette pratique ; ce qui paroît assez probable, parce que la gomme ammoniac & le *sagapenum* ont des parties capables d'attenuer : ainsi quand elles sont portées dans la masse du sang, elles échauffent, rarefient, & subtilisent les humeurs. Il se peut même faire que leurs parties grossieres se liant dans le ventricule avec les parties de l'humeur morbifique, les retiennent & les disposent à sortir toutes ensemble en les empêchant de passer dans le sang: c'est pourquoy lorsque cette matiere sera en tres-petite quantité, on purgera dés que le malade se sentira attaqué. C'est par cette raison qu'Hippocrate commence par faire vomir pour diminuer la quantité de la matiere, & qu'il purge à l'entrée du paroxysme suivant: mais ce traitement ne réüssiroit pas toûjours, parce que la matiere qui cause les fiévres quartes en ce païs-icy, est d'ordinaire plus abondante que dans celui d'Hippocrate ; de sorte qu'il faut être certain par quelques signes qu'il y a peu de matiere, lorsqu'on prescrit des purgatifs dans les premiers

instans de l'accés.

Lorsqu'il y a quelque partie où l'on sent une dureté, on peut y appliquer l'emplâtre de ciguë mêlé à l'emplâtre carminatif de *Silvius*, ou l'emplâtre fait avec le suc de tabac épaissi, & la cire. Quoique l'experience nous apprenne que plusieurs personnes ont été gueries par la colere, par la peur, & par d'autres mouvemens violens de l'esprit & du corps, lesquels naissent tout à coup, & sans être prévus, cependant comme la fiévre quarte qui n'est point accompagnée d'accidens, n'a pas coûtume de devenir mortelle, je crois qu'il faut s'abstenir de tous ces changemens subits qui agitent les organes & les humeurs d'une maniére extraordinaire, & qui ont souvent de tres-mauvaises suites. C'est pour cela qu'on se trompe fort lorsqu'on suit le conseil de Celse en changeant la maniere de vivre, en passant de l'eau au vin, du vin à l'eau, des vivres doux aux acres, des acres aux doux, sans aucune indication; qu'on porte cet excés jusqu'à boire des verres entiers de vinaigre: car les malades en sont tres-souvent plus indisposés, & il est fort rare que des conduites

temetaires ſoient favorables à la Nature.

Il ne faut jamais par la même raiſon donner des remedes qui peuvent mettre la vie en danger, comme nous liſons que Willis a fait à une fille d'illuſtre famille à laquelle il donna le flux de bouche pour la guerir de la fiévre quarte, car le remede eſt pire que le mal, & n'a pas toûjours ſon effet, puiſque nous voyons dans Fernel, qu'un homme qui avoit la verole avec la fiévre quarte, fut gueri de la verole en paſſant par le flux de bouche que lui procurerent quelques onctions mercurielles; mais que la fiévre quarte lui demeura.

On doit encore beaucoup moins ſe ſervir de préparations arſenicales qui ne ſont employées par les ſages Praticiens que ſur des maux externes, comme des ulceres malins & chancreux; car quoiqu'il ſoit vray que des charlatans ont gueri quelques-unes de ces fiévres des plus opiniâtres en mettant quelques grains de cet eſpece de poiſon dans une grande quantité d'eau qu'ils filtrent, toutefois comme ces ſortes de médicamens ne peuvent convenir qu'aux perſonnes tres-robuſtes,

& qu'ils laissent dans le corps des impressions terribles, l'on ne doit point s'étonner s'il en arrive souvent de si malheureuses catastrophes.

CHAPITRE XXIII.

De la Fiévre quarte bâtarde

LA fiévre quarte bâtarde est un espece d'intermittente qui revient le quatriéme jour en comptant du jour ou le premier accés a pris & finissant au jour où le second paroxysme commence, comme la quarte que nous venons de décrire; mais quoiqu'elle ne se renouvelle jamais sans être precedée de frisson, elle ne laisse pas d'être fort differente dans tous les autres accidens de la quarte légitime: dans la fausse quarte les forces sont abatuës, la soif est plus grande, la chaleur est plus acre & plus brulante, les urines sont plus rouges, les accés ne reprennent point aux mêmes heures, & ils sont fort dereglés dans leur longueur; en un mot il semble que cette quarte approche de la fiévre tierce par la violence de ses symptômes: elle succede toûjours à quelques autres fiévres,

Caractere.

ſoit continuës, ſoit intermittentes.

Les fiévres qui ſont ſuivies de la quarte bâtarde, doivent toûjours être regardées comme les premieres cauſes qui ont dérangé l'économie du corps. Le mauvais regime du malade, l'application inconſiderée des médicamens, ou enfin la propre conſtitution du ſujet peuvent auſſi avoir produit ce changement : car on conçoit aſſez que ſi la maſſe du ſang devient denuée de parties ſpiritueuſes, & onctueuſes par une fiévre violente, la digeſtion des alimens ne ſe faiſant pas bien, il s'engendrera un chyle groſſier, & un peu acide, qui doit ébranler d'autant plus aiſément les fibres nerveuſes & charnuës, que leur tiſſu a été fort relâché pendant la fiévre précedente : c'eſt de là que viennent la foibleſſe de toute la perſonne, & l'acreté de la chaleur qui ont coûtume d'accompagner cette fiévre ; la ſoif, & les autres ſymptômes ſont plus grands, parce que les parties ſolides y reſiſtent moins à l'impulſion des liqueurs. *Cauſes exterieures.*

Ces fiévres ſont difficiles à guerir ; & comme le *tonus* des parties ſolides eſt trés-affoibli, ces maladies ſont ordinairement jointes à des embarras, *Prognoſtic.*

ou à des tumeurs ſchirreuſes dans les viſceres ; ce qui fait qu'elles durent beaucoup plus longtems que les quartes veritables n'ont coûtume de durer: ou bien elles ſe changent en d'autres maladies chroniques ; & il n'eſt pas rare de les voir perſiſter deux ou trois ans.

Gueriſon. Il faut pour les guerir prendre une route moyenne entre celle que nous avons tracée pour la fiévre tierce , & celle que nous avons propoſée pour la fiévre quarte veritable. *Regime.* Le malade obſervera une diéte beaucoup plus exacte que dans cette derniere fiévre : ſa ptiſanne doit être rafraichiſſante , on la fera , par exemple , en jettant un gros de ſel végétal , & un bâton de regueliſſe dans une pinte d'eau chaude.

Purgatifs. L'on ne doit pas tant réiterer les émetiques, que dans la veritable quarte, vû que les parties y ſont plus diſpoſées au déréglement , & moins fermes , & l'on évitera de les donner auſſi violens , particuliérement ſi les forces ſont notablement diminuées ; on les bannira même entiérement lorſqu'il y aura quelque dureté ſchirreuſe: l'on doit toûjours purger ſur la fin de l'accés , & ſi l'on purge dans le com-

mencement, que ce ne ſoit qu'avec quelques pilules faites de gommes aperitives; l'on ne donnera jamais d'aigre non plus que dans la quarte ordinaire, & il eſt rare qu'on ſoit obligé d'ouvrir la veine. Aprés avoir bien purgé, l'on peut preſcrire quelques gouttes d'huiles diſtilées pour le commencement de l'accés, à cauſe que par leurs ſels volatils huileux, elles détruiſent ou embaraſſent une partie de la matiere acide, qui eſt en tres-petite quantité. Par exemple: *Prenez trois onces d'eau de reine des prez, un ſcrupule d'extrait de geniévre, quatre gouttes d'huile de romarin & autant d'huile de thim, ou de ſauge, avec demi-once de ſirop d'œillet:* vous en composerez une potion pour prendre dans le tems du froid, ou avant l'accés. Il ne ſeroit pas non plus raiſonnable de rejetter l'uſage des ſels volatils des plantes, ou des animaux, ſoit dans le tems du froid, ſoit avant l'arrivée du paroxyſme: mais entre tous les ſels volatils, s'il y a quelque choix à faire pour cette maladie, il ſemble que le ſel volatil de ſel ammoniac doit être preferé, comme ayant acquis le plus de réputation.

S'il y avoit des duretés en quelque

Aperitifs. viscere, il faudroit recourir aux aperitifs, entr'autres aux opiates que nous avons décrites pour la fiévre quarte ordinaire; aux pilules de gomme ammoniac, à la teinture de mars, au tartre martial soluble, & même au *Calomelanos* de Turquet, qui me paroît un mercure qu'on a lavé dans l'huile de tartre par défaillance. L'on pourroit mêler douze grains de scamonée soluble, avec quinze de ce mercure pour en faire une medecine à prendre sur la fin des accés ou dans les jours d'intermission.

Specifiques se doivent donner avec précaution. Il est dangereux de trop donner dans les spécifiques en cette sorte de fiévre; car les absorbans, & les précipitans rendent le sang trop dissout, & la circulation trop prompte; d'où il arrive quelquefois que lorsqu'une partie souffre obstruction, ou qu'elle est embarassée, il se fait à cause de la foiblesse du ressort des fibres facile à s'étendre, un dépot considerable; & même l'on ne doit donner le *quinquina*, la gentiane, ou la petite centaurée, qu'aprés quelques purgatifs, ou autre évacuans, & quand la matiere a été un peu dissipée par quelques accés; car si on les prend dans le commencement

de cette maladie sans ces précautions, elle se convertit d'ordinaire en double ou triple quarte, ainsi que les Medecins de Rome en donnerent l'exemple dans la personne *d'Eudemes* Peripateticien. Il faut donc toûjours, pour avoir droit d'ordonner les volatils ou les specifiques, avoir bien vuidé les premieres voïes; sans cela la matiere hétérogêne, qui en est renduë plus fluide, passe dans le sang; & comme elle n'est pas suffisamment corrigée, elle doit augmenter la cause de la fiévre, & faire que les accés en soient plus longs, ou plus fréquens. L'on doit avoir égard à cette évacuation des premieres voies, même lorsqu'on donne des choses purement embarassantes, & huileuses qui pourroient insinuer cette matiere dans les vaisseaux: ce n'est donc qu'aprés avoir purgé, qu'il est permis de prescrire le benjoin, la mirrhe & le poivre par les parties égales, incorporées dans le suc d'absinte, pour en faire des pilules d'un demiscrupule, à prendre avant le froid: mais parce que tous ces febrifuges sont infiniment au dessous du quinquina, il est beaucoup mieux de se servir des opiates aperitives & febrifuges où il entre.

CHAPITRE XXIV.

De la double, & de la triple quarte.

IL est aisé de connoître la double quarte, par la propre difference de ses accés : car elle prend deux jours de suite, & laisse le troisiéme libre, & elle a toûjours été précédée par la simple quarte.

Caracteres & causes. Elle vient, comme la quarte bâtarde, de quelque déreglement dans l'administration des remedes, ou dans le regime du malade, qui ayant communiqué beaucoup plus d'agitation à la cause de la maladie, a fait que les accés ont dû être plus fréquens.

Prognostic. Elle est plus dangereuse & plus difficile à guerir, que la quarte simple; parce qu'il est mieux que la matiere étrangere ne soit point si fréquemment mêlée au sang, que d'y être tant de fois remêlée; cependant Hippocrate conseille en un endroit, de faire changer les fiévres quartes, lorsqu'on ne les peut guerir; mais ce précepte ne doit être suivi que dans un païs chaud, où la matiere qui cause la maladie,

n'est pas en grande quantité, & où les habitans étant fort sobres n'ont pas le sang rempli d'humeurs grossieres & cruës.

L'on doit garder un regime sembla- *Guerison.* ble à celui qu'on a observé pour la double tierce, prendre souvent des lavemens, se faire vomir, & se purger avec des médicamens doux, sans apprehender, lorsque les fermentations sont violentes, de se faire tirer du sang, pourveu que ce soit en petite quantité: Les sudorifiques seront ensuite prescrits, & les specifiques qu'on donnera dans le jour d'intermission, pourront avoir beaucoup de succés.

Si cette fiévre succedoit à une tierce, ou que les attaques fussent rudes à soutenir, l'on pourroit mêler quelques acides aux sudorifiques : & user de ce remede : *Prenez deux onces d'eau de fenouil, autant d'eau d'ulmaria ou reine des prez, dissolvez-y un scrupule d'extrait de chardon-beny, vingt grains de poudre de vipere, une once de sirop d'œillets, & demi-once d'eau thériacale, où l'on aura ajoûté quinze gouttes d'esprit de nitre dulcifié; préparez-en une potion sudorifique pour donner sur la fin de l'accés.*

Caractere. La triple quarte a ſes accés tous les jours comme la quotidienne, & la double tierce, avec cette difference, qu'elle a été précedée par une fiévre quarte, & que l'accés qui répond au veritable accés de la quarte, eſt toûjours le plus violent, parce qu'il y a une habitude plus inveterée à le reproduire. Au reſte elle prend differens caracteres ; quelquefois dans ſes accidens elle approche de la quarte ; d'autre fois elle reſſemble davantage à la tierce : il eſt rare qu'elle dure longtems reglée de la ſorte ſans changer en continuë, ou revenir à ſon premier période. *Prognoſtic.* Lorſqu'elle devient continue, elle eſt tres-dangereuſe à cauſe de la malignité & de la groſſiéreté de la matiere qui la produit : elle n'a rien de different aux autres fiévres que nous venons de décrire, pour ſon prognoſtic & pour ſa guériſon ; *Gueriſon.* l'on doit ſeulement remarquer qu'elle eſt la fiévre dont les ſymptômes approchent le plus des ſiens pour en juger, & pour la guerir par une ſemblable méthode ; excepté qu'on doit faire obſerver une diéte plus exacte à cauſe de la fréquence des accés.

Il y a encore d'autres fiévres qui ne

reviennent que de cinq jours l'un, d'autres qui ne se r'excitent que de six jours en six jours; quelques-unes chaque semaine à pareil jour : Elles sont toutes de la nature de la quarte ; & quand les accés en sont longs, elles ont coûtume de perseverer pendant des années entieres. Galien qui reduisoit tout à son systême de quatre humeurs, n'en reconnoissoit point de telles, peut-être, comme dit Fernel, de crainte d'être obligé d'admettre une cinquiéme humeur, ou de désigner un foyer ailleurs que dans les veines: cependant Hippocrate les avoit déja remarquées; & l'experience fait voir qu'il s'en trouve, mais elles sont rares, & ne meritent point de considération particuliére. Elles ont les mêmes causes que les quartes ; l'on en doit faire le même prognostic & suivre les mêmes indications pour en procurer la guerison : Ainsi il seroit tres-utile d'en parler eu particulier.

J'ay cru qu'il étoit à propos de prouver nôtre pratique par quelques observations de fiévres intermittentes qu'on a traitées conformément aux principes sur lesquels elle est fondée, ou suivant d'autres maximes.

AVERTISSEMENT.

QUoique nous ayons, décrit assez amplement la methode par laquelle les maladies dont nous avons parlé, peuvent être gueries selon les indications que nous avons tirées de l'explication de leurs causes, & de leurs symptômes, cependant il est encore necessaire de rapporter des exemples de ces cures pour un plus parfait éclaircissement, parce qu'il arrive quelquefois dans la pratiqne des cas particuliers qui font varier les indications generales: on n'en a choisi qu'un petit nombre; & on n'en cite point qni n'ait quelque chose de particulier, évitant sur tout d'en proposer plusieurs semblables, parce que cela ne sert qu'à fatiguer le Lecteur. On a aussi passé sous silence les cures des fiévres qu'on a trouvées sans accidens singuliers, & qui étoient tout-à-fait régulieres. Il y a peu de Medecins qui ne pussent faire une longue liste des malades qu'ils ont gueris de ces sortes de maladies, par leurs remedes, ou par la force de la nature, parce qu'il y en a beaucoup de tres-legeres; c'est pourquoy on s'est

particuliérement appliqué à celles, qui par la varieté, ou par la grandeur de leurs accidens, peuvent montrer si la méthode qu'on a observée est juste. On expose d'abord la maladie comme elle étoit dans son commencement, on la suit pas à pas ; on marque le regime que le malade a gardé, & les médicamens qui lui ont été administrés : ensuite on dit quel a été l'évenement de la maladie ; on tâche de rendre raison de toutes ces choses, suivant les principes que nous avons posés ; & on en tire les inductions, & les consequences qui ont semblé les plus importantes.

CHAPITRE XXV.

Des Observations sur les fiévres intermittentes.

PREMIERE OBSERVATION.

D'une fiévre tierce qui dans la suite devint maligne.

DAns l'année 1694. le vingt-cinq Janvier, l'on m'appella pour voir M. Duchemin de la Morliere, demeurant prés la Porte Montmartre, *Exposition.*

chez M^e la Marquiſe de Boulaie. Je jugeay par ſon recit qu'il avoit eu un accés de fiévre tierce intermittente; car il avoit reſſenti le jour précedent un friſſon ſuivi d'un vomiſſement & d'une tres-grande chaleur, qui s'étoit terminée au bout de dix heures par une ſueur aſſez abondante. Je le trouvois ſans fiévre; mais comme il étoit fort replet, & qu'il avoit le ventre gonflé de matieres, je lui ordonnai un lavement à recevoir le jour même pour relâcher les parties trop tenduës, une priſanne pour rafraichir, & ſix grains de tartre ſtibié pour prendre en une liqueur quelques heures avant ſon accés afin d'évacuer par le vomiſſement, ce qui n'auroit pû être vuidé par les ſelles; mais toutes les perſonnes preſentes condamnerent une méthode qu'ils n'avoient point vû pratiquer; ainſi il ne prit point le médicament que je lui avois ordonné. Le 26. la fiévre revient accompagnée des mêmes ſymptômes à peu prés à la même heure que le jour d'auparavant; l'on m'envoya querir, & j'arrivai ſur la fin de ſon accés: Je lui conſeillay de ſe purger ſur le champ même avec la manne, quelques grains de diagréde,

& le sel de tartre ; mais le malade ne le voulut pas, par l'obstination & les conseils de ceux qui étoient autour de lui : Il aima mieux prendre l'eau febrifuge de M. l'Abbé de Lucé, laquelle lui fut recommandée par une personne qui rendoit de fréquentes visites à nôtre malade. Cette eau me parut une dissolution du tartre alumineux dans de l'eau commune; car elle étoit aigrelette, elle laissoit quelque astriction à la langue, & les cristaux qu'on en tire representent le tartre alumineux de Rolfincius.

Le tartre alumineux se fait en prenant de l'alun calciné mis en dissolution dans le vinaigre distilé qu'on passe ensuite par le papier gris & qu'on fait évaporer jusqu'à ce que la liqueur se cristalise : L'on donne ordinairement un scrupule de cette drogue à chaque fois. Le 28. le malade n'eut point de fiévre : je lui déclaray que cette guérison ne me paroissoit pas seure, parce que la cause de la maladie restoit toûjours : mais se sentant bien, à ce qu'il me disoit, il refusa de rien faire pour prévenir la rechûte. Je le laissai donc se conduire comme il souhaitoit. Le 30. il fut repris d'une fiévre violente ; *Tartre alumineux.*

l'on appella une autre Medecin qui lui ordonna dans le même jour, deux saignées, & sur la fin de l'accés, la poudre de vipere, avec les yeux d'écrevice; ce qui rendit la matiére contenuë dans les premieres voyes plus fluide, & plus propre à passer dans le sang; de sorte que la fiévre devint continuë. Le premier de Février l'on me rappella, je le trouvai avec de grandes envies de vomir, sans aucune tension douloureuse dans le ventre: Je lui proposai l'émétique, mais le malade en fut empêché par l'autre Medecin, de maniere que je l'abandonnai entiérement. J'ai sçû depuis ce tems là par quelqu'un de ses amis qui l'avoit vû pendant toute sa maladie, qu'on réitera les saignées par deux fois, & que l'on continua l'usage des cordiaux. Le 2. de Février l'on donna un clystere, l'on fit une saignée du pied à cause du délire qui survint, & les cordiaux furent toûjours employez. Le troisiéme jour du même mois il parut des taches de pourpre: dans ce tems, le Medecin ordonna l'émetique, avec un purgatif pour prendre en deux fois: En chaque dose il y avoit six grains de tartre émetique; ce médi-

cament fit vuider peu de chose, presque rien par le vomissement, & encore moins par en bas : & le 4. Février il mourut.

On peut conclurre de cette Observation, quoique la fiévre tierce ne soit pas du nombre des grandes maladies, cependant par la faute du Medecin, ou du malade elle en peut produire de tres-perilleuses : car si la matiere renfermées dans les premieres voies avoit été évacuée, elle n'auroit pas causé dans la suite une fiévre continuë. De plus la nature seule auroit été capable de purifier la masse du sang: mais l'eau de l'Abbé de Lucé qu'on donna mal à propos ayant fixé par son acide les parties de la matiere morbifique, elle l'arrêta quelque tems dans le ventricule, & dans les intestins & ce levain demeurant comme attaché dans ces endroits, il y acquit par la chaleur des degrez de pourriture & de malignité qu'il n'avoit pas auparavant. Enfin, quelques parties s'en étant degagées, & s'étant insinuées dans les vaisseaux sanguins donnerent lieu à une fiévre continuë ; mais lorsqu'on eut desempli les conduits par des saignées abondantes, & qu'on eut rendu par le

Conclusion.

Explication.

moyen des remedes cardiaques, l'humeur fermentative plus coulante, tous les accidens s'augmenterent, parce que cette humeur acheva de passer toute entiere dans le sang; ce qui fit que la fiévre qui n'étoit que continuë devint maligne par l'infection qu'elle communiqua au sang; & lorsque le ventricule fut lui-même tres tendu par le gonflement de la matiere retenuë dans les propres vaisseaux de ce viscere, l'on recourut en vain aux émetiques, & aux purgatifs.

Induction. Il s'ensuit encore de la même Observation, que comme les précipitans peuvent doubler les intermittentes, ou les rendre continuës, quand ils sont donnés sans avoir vuidé les premieres voies, pareillement les acides, & sur tout les astringens, peuvent causer de grands desordres en retenant les matieres: ainsi les Medecins qui rejettent tous les évacuans & qui prétendent qu'on ne doit se servir que d'alteratifs, sont fort éloignez de la veritable pratique.

Observation.

II. OBSERVATION.

D'une tierce intermittente legitime ſuivie de tres-grands accidens.

MAdemoiſelle de Lacroix demeurant ruë du Foin, femme âgée de 30. à 35. ans fut attaquée ſur la fin du mois d'Aouſt de l'année 1695. d'une fiévre tierce qui n'avoit nul ſymptome conſiderable. Je fus appellé ſur la fin du premier accés, & je lui preſcrivis un regime aſſez exact, avec un lavement pour le lendemain ; & parce qu'elle avoit de grandes envies de vomir, je lui ordonnay cinq grains de tartre émetique dans un bouillon à prendre avant le paroxyſme qui devoit ſuivre: Elle vuida une grande quantité de matiere jaunâtre ; viſqueuſe & amere. Le ſecond accés fut bien moindre que le premier : elle uſa par mon conſeil de quelques precipitans, & d'abſorbans pendant qu'il dura. Dans le jour d'intermiſſion je fis réïterer le lavement ; & au troiſiéme accés le diaphoretique mineral dans l'eau de chardon beni fut employé : Sur la fin on lui prepara un purgatif avec demi

Expoſition.

gros de mechoacam, deux gros de sené, & un scrupule de sel de tartre infusé dans un demi-septier d'eau commune, & dans la dissolution on jetta un gros & demi d'électuaire de *Psyllio*, & une once de manne : La malade rendit par les selles beaucoup de ce purgatif sans vomissement, & sans nauzées, ni tranchées. Le jour suivant se passa parfaitement bien, & même elle avoit assez de vigueur; mais dans le tems du quatriéme accés elle fut travaillée d'un vomissement extraordinaire, avec abatement de forces, un pouls petit, & languissant, & une sueur froide. Elle vuidoit une quantité prodigieuse de matieres jaunâtres & gluantes; je fus étonné de ces symptomes ; & ayant demandé à la malade si elle ne sçavoit pas ce qui pouvoit avoir contribué à cet accident, elle me répondit qu'elle avoit oublié de me dire qu'elle étoit prête d'avoir ses regles, lorsque je lui ordonnai un purgatif; & qu'elle croyoit même que la purgation avoit supprimé quelques humeurs qui avoient déja commencé à couler. En considerant tous les differens accidens de cette maladie, je ne voulus point arrêter d'abord cette évacuation, je

lui dis de prendre de tems en tems quelques bouillons chauds, afin de vomir avec moins de peine: il sortit de son corps plus de dix livres d'une matiere gluante, par en haut, & par en bas, avec un affoiblissement universel, suivi d'un hoquet, & d'une envie inutile de vomir: & ce grand épuisement lui avoit refroidi les extremitez. Je lui fis faire une legere potion avec quatre onces d'eau de menthe, un scrupule de theriaque, demie-once d'eau theriacale, & une once de sirop d'œillets. Elle avaloit par intervales quelques cueillerées de cette potion qui la fortifioit, & répandoit la chaleur vers les parties exterieures. Sur la fin de la journée l'on s'apperçût que les envies de vomir diminuoient: mais comme le hoquet continuoit toûjours avec un accablement general, que quand elle vomissoit elle ne rendoit que ses bouillons, & qu'elle n'avoit aucune envie de vomir, sinon qu'aprés qu'elle avoit pris de la ptisanne ou du bouillon, je fis apprêter vers le milieu de la nuit suivante une potion faite avec six onces d'eau de menthe, deux scrupules de diaphoretique mineral, un scrupule de poudre de viperes, cinq gouttes de

laudanum liquide, demi-once de ſirop de diacode, & autant de celui de coquelico: ce remede devoit être donné à deux fois, & je lui fis avaler la premiere priſe, à l'heure même, & la ſeconde étoit pour prendre incontinent aprés qu'elle auroit vomi la premiere, qu'elle rendit preſque ſur le champ. On lui fit prendre la ſeconde qu'elle garda, & tous les accidens ceſſerent, & ne revinrent point le jour ſuivant qui étoit le 8. jour de ſa maladie; mais dans le 9. qui repondoit au cinquiéme accés, nous vîmes renouveller tous les mêmes ſymptômes que je voulus arrêter comme auparavant: ſurquoy l'on manda un autre Medecin qui blâma fort ma conduite, & qui ne voulut entendre parler ni de cardiaques ni de narcotiques, & qui nonobſtant les forces abatuës, le hoquet, le pouls languiſſant, les ſueurs froides & les ſincopes qui venoient de tems en tems, ne laiſſa pas que d'ordonner le petit lait, & les eaux de Forges pour ſa boiſſon, les quatre ſemences froides dans ſes bouillons, & enfin une potion avec les coraux preparez, l'eau de plaintain & le ſirop de grenade. Il continua pendant deux

jours entiers ces ſortes de remedes rafraichiſſans qui affoiblirent tellement la malade, en augmentant & empirant tous les ſymptômes, qu'elle paroiſſoit devoir expirer en peu de tems ; ce qui me fit dire au Medecin , devant les parens , que puiſqu'il ne vouloit pas donner quelques narcotiques, avec les cardiaques , je croyois que la malade mourroit la nuit même; & que cependant, j'eſperois la retirer d'affaire, en lui en faiſant prendre. Je fus écouté ; & l'on prépara , malgré le Medecin , le breuvage ſuivant que je preſcrivis ainſi : *Prenez deux onces d'eau de chardon beny , & autant d'eau de menthe , diſſolvez y demi gros de poudre de vipere , & pareille quantité de diaphoretique mineral , un gros de confection de hiacinte ſans odeur , trois gros d'eau de canelle , cinq gouttes de laudanum liquide , & une once de ſirop de diacode :* l'on mêlera le tout , afin d'en faire une potion , pour être adminiſtrée en deux priſes. L'on fit avaler d'abord la premiere , & deux heures enſuite la ſeconde. Par la premiere, tous les ſymptômes furent arrêtez , comme par enchantement , & ſans aucune recidive. Les mois qui avoient

été supprimez reparurent, & avec une diette convenable, & quelques purgations, on rétablit la malade en peu de jours en sa premiere santé.

L'on voit par cette observation, qu'un Medecin doit toûjours interroger les femmes malades sur le tems dans lequel elles doivent avoir leurs mois, particulierement dans les maladies qui ne sont pas tres aiguës, de crainte qu'il n'ordonne des purgatifs, ou quelques autres remedes qui puissent supprimer les regles, parce que quand les femmes qui doivent s'évacuer par cette voye sont retenus dans le corps, ils se remêlent au sang, comme on l'a pû voir par l'exemple de nôtre malade en qui cette matiere hétérogêne étant rentrée dans le sang, rendit le quatriéme accés beaucoup plus violent, ce qui empêcha les filtrations. Et enfin la matiere morbifique ayant acquis une extrême acreté par le mélange des parties fermentatives, se trouvant poussée vers le ventricule & les boyaux, elle y produisit tous les symptomes dont nous venons de parler, en irritant, picotant & déchirant les membranes de ces visceres, dont la tunique nerveuse étant dé-

Explication.

pouillée de ſon velouté cauſoit des mouvemens convulſifs auſſi-tôt que la malade prenoit des bouillons, ou qu'il abordoit quelques humeurs dans la cavité de ces parties ; & il eſt certain que de tels accidens ne peuvent guere être calmés que par des ſtomachiques, & par des narcotiques ou aſſoupiſſans, dont les corpuſcules aromatiques pouvoient ſervir à pouſſer peu à peu dans les parties deſtinées à recevoir les regles, les levains propres à exciter ces excremens, ce qui devoit beaucoup contribuer à diſſiper tous ces ſymptômes.

Je ne dis rien de l'uſage du petit lait, des acides, & des incraſſans ; tout le monde s'apperçoit bien que ces ſortes de remedes étoient donnez ſans indications, & qu'ils firent beaucoup de tort à la malade, en retenant la matiere dans les inteſtins, & affoibliſſant le reſſort des parties, en continuant l'irritation, & en diminuant le mouvement du ſang & des eſprits ; en un mot, en la mettant dans le pitoyable état où elle étoit lorſqu'on luy donna ſes derniers Sacremens, avant que d'être ramenée aux cordiaux & aux narcotiques. J'ajouteray ſeulement en *Induction.*

passant, que cette maladie que Morton auroit prise pour une fiévre intermittente déguisée en *cholera morbus* , fut aisément guerie sans retour , quoiqu'on n'ait point été obligé d'en venir au quinquina.

III. OBSERVATION.

D'une tierce bâtarde.

en 1687.

Exposition.

UN homme appellé le Sieur Chaisot , qui se mêloit d'un negoce de Montres, demeurant sur le Pont au Change , m'envoya prier de le venir voir. Il avoit depuis deux mois une fiévre tierce bâtarde , & une tumeur à l'hypocondre droit , avec une douleur assez grande, sans que la peau eût reçû neanmoins aucune alteration. Il étoit sujet à des rots , & quand il en avoit rendu une certaine quantité il se sentoit soulagé pour un tems : il luy survenoit des nauzées au commencement de ses accés , & ensuite le cours de ventre. On avoit tenté inutilement les saignées , les aperitifs & les purgatifs ordonnez par differens Medecins & par plusieurs Chirurgiens qui l'avoient vû : Je prescrivis d'abord un lavement ; & aprés qu'il l'eut rendu , je lui dis de prendre au commence-

ment de l'accés qui devoit bien-tôt venir, une potion composée de quatre onces d'eau de chardon beny, de dix grains de sel de tartre, de six grains de tartre stibié, & d'une demie once de manne. Ce remede opera en évacuant considerablement par haut & par bas. Et dans la suite durant la vigueur du chaud, je lui fis prendre quinze grains de fleurs de sel ammoniac dissoutes dans un peu d'eau de chardon beny, & un moment aprés dix grains de sel de tartre aussi dissout dans une cueillerée de la même eau. Il sua beaucoup sur la fin de l'accés, & rendit tant par les voyes superieures que par les inferieures, une tres-grande quantité de vents, & l'attaque cessa. Le lendemain je lui fis faire une opiate avec le sagapenum, la gomme ammoniac, le sel de tartre, le murcure doux, & la scamonée. Cela lui fit jetter abondamment des matieres gluantes: comme je craignois le retour du lendemain je lui dis d'attendre encore un jour avant que de prendre de nouveaux remedes; la fiévre ne revint point, nous continuames nôtre opiate pendant cinq ou six jours avec une ptisanne aperitive où entroit le tartre martial;

il rendoit toûjours quelques phlegmes tenaces, & beaucoup de vents : durant tout ce tems, la tumeur & la douleur du côté droit diminuoient à vûë d'oeil. Et enfin en peu de jours il fut absolument gueri de cette grosseur & de la fiévre, par l'usage de ces seuls remedes.

Induction. L'on peut conclure de là, que toutes les tumeurs & les douleurs qui surviennent dans les fiévres chroniques vers les hypocondres, ne sont pas causées par des embaras dans les vaisseaux, puisqu'il y en a quelques unes qui sont produites par des vents, principalement dans ceux qui rottent souvent; tels sont les melancoliques, les scorbutiques & les femmes hysteriques : c'est peut-être pour cette raison qu'Hipocrate nous avertit, que ceux qui avoient des raports aigres, n'étoient pas sujets à la pleuresie.

IV. OBSERVATION.

D'une double tierce finie en peu de tems.

en 1696. M. Fauvel, Estudiant en Medecine, me fit appeller aprés le

Exposition. premier accés d'une double tierce intermittente qui lui avoit duré quinze

ou ſeize heures ; je lui fis donner un clyſtere, & lui preſcrivis une ptiſanne; & parce que je ne ſçavois pas préciſement ſi l'accés lui prendroit le jour ſuivant, n'ayant encore pû reconnoître ſi ce n'étoit point une tierce bâtarde, je lui dis de tenir prêts ſix grains de tartre ſtibié, pour les prendre lorſqu'il ſentiroit que l'accés prochain le viendroit ſaiſir. Le paroxyſme revint le lendemain, & le malade prit dans un bouillon le remede que je lui avois ordonné pour le commencement de ſon accés ; il vomit & fut purgé ſur la fin de cette attaque : je fis compoſer un autre purgatif avec le ſené, le ſel de tartre en infuſion & en diſſolution, & l'électuaire de *Pſyllio*, avec quoy il fut encore conſiderablement purgé; & aprés l'operation de ſon médicament, je lui fis prendre une verrée de décoction de quinquina dans l'eau telle que nous l'avons décrite, & il en uſa de tems en tems juſqu'à ce que l'accés revint. Environ le déclin du troiſiéme paroxyſme, il reprit, par mon avis, le même purgatif, puis la même décoction de quinquina, & il fut par ces ſeuls remedes abſolument délivré de cette fiévre periodique.

Induc-tion. On voit par là, que quoique la double tierce dont les accés sont longs, soit ordinairement de longue durée, toutefois si dans le commencement on vuide les premieres voyes, elle cede facilement aux remedes que l'on doit prescrire ensuite.

Il seroit tres-inutile de rapporter tous les heureux succés de cette pratique dans les fiévres intermittentes, soit exquises soit bâtardes : il suffit de dire qu'entre toutes les méthodes que j'ai jusqu'icy tentées, je n'en ay point trouvé de plus seures, ni de plus faciles, & que les plus opiniâtres de ces maladies ne m'ont pas paru tenir longtems contre cette maniere de traiter.

V. OBSERVATION.

D'une quarte intermittente.

1694. *Exposi-sion.* UN Commis, homme âgé de 28. ans ou environ, demeurant à l'Hôtel de Sens, fut travaillé d'une quarte intermittente pendant plus de six mois : il m'appella au bout de ce tems-là aprés avoir été plusieurs fois purgé, saigné, & avoir usé de differens febrifuges, & sur tout du *quinquina* : nous étions en automne,

la fiévre avoit diverses fois passé de quarte en tierce, & étoit toûjours revenuë à sa regle ordinaire. Ayant bien observé toutes ces choses, & ne remarquant aucune dureté dans son ventre, je lui conseillai de se faire donner un lavement dans l'un des jours d'intermission, & de prendre avant le paroxysme prochain six grains de tartre émetique; & sur la fin de l'accés un purgatif avec parties égales de scammonée, & de sel de tartre: tous ces remedes lui firent jetter beaucoup de matieres par le vomissement, & par les selles. J'ordonnai le jour suivant une ptisanne avec l'esquine, & le sel végétal, dans laquelle on devoit sur la fin mettre un bâton de reguelisse. Je lui fis prendre un lavement avant le second accés, & ensuite un émetique plus violent que le premier dans le commencement du paroxysme même, vers le milieu duquel il devoit user d'une potion faite avec le sel volatil ammoniac, quelques gouttes d'huile de succin, & un peu de sirop d'œillets dans l'eau de chardon beny; il vomit beaucoup, & sua extrêmement, ce qui diminua d'une maniere tres sensible les accés suivans. Enfin j'enlevai

abſolument la fiévre au moyen de petites pillules faites avec la gomme ammoniac, le ſel de tartre, & un peu de diagréde que je lui faiſois avaler un inſtant avant ſon accés : & il ſe trouva gueri à la cinquiéme ou ſixiéme attaque.

L'on voit par cette obſervation que les purgatifs avec les febrifuges ne ſont pas capables d'ôter la fiévre quarte ; qu'au contraire ſouvent ces ſortes de medicamens joints à la ſaignée, peuvent faire paſſer dans le ſang la plus grande partie de la matiere contenuë dans les premieres voyes : ce qui fit que dans ce malade les accés devinrent plus frequens ; & que de quarte, elle ſe convertit en tierce. Mais enfin elle reprit ſon train ordinaire, par la groſſiereté naturelle à l'humeur qui l'avoit premierement excitée ; ainſi on peut dire avec Hippocrate, que la principale gueriſon de la fiévre quarte conſiſte à faire vomir un malade dans le commencement de ſes accés, pourveu qu'il n'y ait point de contr'indications qui puiſſent faire craindre de mauvais effets des mouvemens convulſifs de l'eſtomac, car s'il y en avoit quelques-unes, comme une extrême

foiblesse, une difficulté de respirer, & une toux seche, que la malade eût le col long &c. & qu'il fût, sans envies de vomir, sans dégoust, &c. on seroit obligé de donner des lavemens avant l'accés, & des purgatifs sur la fin; & lorsqu'on auroit nettoyé suffisamment les premieres voyes, l'on viendroit aux specifiques & entr'autres au sel volatil ammoniac infusé dans de l'eau de chardon beny, pour donner au commencement de l'attaque sans employer les huiles; j'entens les huiles distilées, parce qu'on doit craindre la violence des paroxysmes dans les personnes qui ont la poitrine foible. Quand on a assez évacué, & que les accés sont fort diminués, on peut dés la naissance du paroxysme user de quelques purgatifs gommeux, parce qu'ils ne remuent gueres la matiere morbifique qui sejourne dans les premiers conduits, & que ces medicamens se liant avec elle, ils en empêchent une bonne partie de passer dans le sang: mais l'on ne doit pratiquer ces choses, que lorsque l'on n'est pas pourvu de bon quinquina.

VI. OBSERVATION.

D'une quarte bâtarde.

en 1697. *Exposition.*

Mr. de M.... Capitaine de vaisseau, m'envoya querir vers le milieu du mois de Mars: il étoit affligé d'une fiévre quarte, qui avoit succedé à une fiévre tierce, & qui même étoit dégénérée en continuë par l'usage du quinquina donné à contre-tems: la maladie l'avoit fort amaigri, & se trouvoit accompagnée d'une petite toux sans dégoust & sans aucune disposition au vomissement: les accés avoient coûtume de luy durer douze ou quatorze heures. Il y avoit déja sept mois que cette maladie le tenoit; & si elle avoit quelquefois paru éteinte, c'étoit pour recommencer avec plus de violence cinq ou six jours aprés. Je lui ordonnai une purgation, avec le diagréde & le sel de tartre pour prendre sur la fin du premier accés qui devoit venir, ce qui le fit beaucoup évacuer: il beuvoit d'une ptisanne composée d'un peu de canelle en poudre, & de sel vegetal dans l'eau commune; & avant les attaques il prenoit du sel volatil ammoniac dissout dans

un peu d'eau de chardon beny : on lui donnoit vers la fin des paroxysmes une purgation semblable à la premiere : avec le secours de ces remedes & de quelques lavemens pris avant les accés sa fiévre diminua notablement, de sorte qu'il n'avoit pas trois heures de paroxysme : je le repurgai encore, & lui fis preparer quelques bouteilles de décoction de quinquina dans l'eau; & il fut absolument gueri en quinze jours, reïterant quelques prises de sel volatil ammoniac durant chaque accés.

On voit par là que sans recourir aux specifiques dont Vanhelmont & Riviere ont fait tant de mystere, il suffit de bien prendre ses indications. En effet nous ne manquons pas de bons remedes, il ne s'agit seulement que de trouver le moyen & l'occasion de les appliquer.

AVERTISSEMENT sur l'addition suivante.

LEs heureux succés que M. Tauvry paroît selon ses Observations avoir eus dans la pratique qu'il a gardé sur les fiévres, seroient une grande preuve de la verité de la théorie qu'il propose de ces maladies dans le traité précedent, s'il avoit montré que les remedes dont il s'est servi avoient toutes les qualitez requises pour s'insinuer dans le sang, & y détruire les acides & les sucs indigestes qu'il établit principalement pour causes des intermittentes : Mais comme cette méthode de traiter, conforme en plusieurs choses avec celles de Sydenham & de quelques autres modernes, s'accorderont aussi bien avec des principes differens des siens, nous devons moins attribuer le bonheur qu'on a maintenant dans la cure des fiévres périodiques à l'exacte justesse des hypotheses qu'on en a formées, qu'à la découverte du quinquina, des émétiques tirez des mineraux, & des autres medicamens qui étant entierement inconnus à l'antiquité, faisoient passer autrefois beaucoup de ces sortes de maux pour incurables.

Il est évident que les Anciens avoient de tres-fausses idées de la Physique, & qu'ils se contredisoient souvent dans leurs raisonnemens sur le corps animé; toutefois ne se conduisant dans l'exercice de la Medecine que selon l'experience qui les ramenoit à tout mo-

ment des égaremens de leurs speculations dans le droit chemin, on auroit en leur tems réüssi dans les fiévres à peu prés de même qu'à present, si l'on avoit eû pour lors les mêmes moyens à employer; parce que la théorie est encore aujourd'huy trop defectueuse pour servir seule de regle dans l'usage.

Pour fonder un Systême parfait sur la cause de ses déreglemens de la machine humaine, il faudroit connoître clairement les dispositions constantes des parties solides & des fluides dont elle est composée, & les proportions qu'elles ont avec les differentes matieres qui l'entretiennent, & raporter toutes ces connoissances aux loix de la mecanique suivant lesquelles toute la Nature se gouverne: Mais la science médicinale est bien éloignée de ce degré de lumiere où l'on n'ordonneroit rien qui n'eût l'effet souhaité: cependant parce que nous y devons toûjours tendre, on a crû contribuer à l'avancement d'une profession si utile, en ajoûtant icy les principaux Systêmes inventez par divers Physiciens qui ont éclaircy de plus en plus un sujet si obscur, & finissant par une hyporése nouvelle qui n'est qu'une consequence d'un Systême particulier sur les fibres mouvantes fort approuvé par nôtre Autheur.

ADDITION
CONTENANT
DE NOUVELLES REFLEXIONS
Sur les differens Systêmes des Fiévres.

IL n'est point de maladies sur lesquelles on ait tant raisonné que sur la fiévre en general ; aussi est-elle la plus commune & la plus facile à être excitée, soit seule, soit avec d'autres: mais quelque diversité que l'on reconnoisse aux causes que les Medecins lui ont assignées, toutes leurs opinions se reduisent néanmoins à faire consister ce désordre dans celui des humeurs contracté par le mélange disproportionné, ou par l'alteration des principes dont ces liqueurs sont composées, ainsi que la plûpart des autres substances mixtes, comme on le remarque dans les dernieres resolutions qu'en font les Chymistes par le moyen du feu.

Ces Elémens aujourd'huy les plus universellement reçûs sont 1°. le *sel* qu'on distingue en *acide* dont les particules sont amenuisées par les deux bouts en maniere de fuseaux, & en *alcali* qui resulte de plusieurs fragmens du premier, lesquels se joignant diversement ensemble forment des molécules de figures differentes, herissées de pointes, & poreuses ; l'un & l'autre de ces sels étant volatils, ou fixes selon leur rarefaction, ou leur condensation. 2°. *Le souphre* qui n'est qu'un amas de flocons faits de plusieurs filamens tortueux. 3°. *L'eau*, ou le *phlegme* qui a ses parties de figure courbe trespropre au mouvement, pleines & peu compressibles. 4°. *La terre* qui comprend des corpuscules poreux de toute figure irreguliere.

Quelques-uns reconnoissent un cinquiéme principe qu'ils nomment *esprit*, & qui n'est qu'une dissolution de souphres, ou de sels tres-subtils dans une certaine quantité de phlegme. Mais on pourroit raporter le sel & le souphre qui passent pour des principes actifs, à cause qu'ils abondent en particules extrêmement subtiles & dont les ressorts se développent aisément &

s'entretiennent long-tems en agitation, à la terre & à l'eau que l'on regarde comme passifs, vû la lenteur de leur mouvement, & la grossiereté de leurs parties : car ceux-là peuvent être tellement brisez, attenuez & dissouts par le feu, qu'ils perdront toute leur vertu élastique, & que leurs pointes seront émoussées ou sans force, en sorte qu'ils paroîtront tout terrestres, ou tout aqueux, selon que les atomes qui les composent se trouveront fixes & unis entr'eux, ou mobiles en tout sens & separables les uns des autres au moindre effort, peut-être aussi ne seroit-il pas mal-aisé de donner par d'autres impressions que par celles du feu, la nature de sel & de souphre à la terre & à l'eau, & de faire à la fin revenir par de nouveaux agens tous ces quatre Elémens à une matiere homogêne également capable de ces quatre principales formes qui reçoivent mille differentes modifications par des causes communes.

Les élemens se peuvent changer selon les agens.

Cause des fiévres continues se on cette doctrine.

Suivant une telle théorie plusieurs Physiciens ont établi l'origine des fiévres ardentes & continuës dans l'émotion extraordinaire de la portion sulphureuse du sang exaltée & subtilisée,

ce qui donnant des irritations tres-vives aux parties nerveuſes & muſculeuſes, & ſur tout au cœur, les oblige de ſe contracter fortement & fréquemment, & par conſequent de faire circuler cette humeur avec plus de viteſſe que de coûtume. Le ſang montant donc à la tête avec précipitation, il y dilate violemment des membranes qui ſont tres-ſenſibles;en ſe répandant ſur les viſceres, il y peut cauſer des oppreſſions, des abſcés, des inflammations : la conſomption ou la diſſipation qui ſe fait alors des particules ſpiritueuſes & graſſes rend le ſang acre & piquant, d'où procedent la convulſion & le délire par le mouvement irregulier que les parties membraneuſes & charnuës en conçoivent ; & la ſoif qui dépend de la ſechereſſe du goſier, vient du défaut du ſuc ſalivaire qui devroit humecter cet organe, & qui reſte dans les filtres par la tenacité de la liqueur qui leur eſt envoyée pour fournir la matiere de ce ſuc. Tous les autres ſymptômes s'expliqueront de même dans cette ſuppoſition que le ſang fermente exceſſivement par l'attenuation & l'inflammation de ſes parties ſulphureuſes : c'eſt pourquoy l'on

Explication des ſymptômes.

ordonne dans cette maladie des remedes aqueux, embarrassans & terrestres pour arrêter l'impétuosité des humeurs, temperer leur ardeur, & rapprocher les principes trop rarefiez; ainsi l'on mêle les acides comme l'esprit de souphre ou de sel commun dans la ptisanne des malades pour rendre cette boisson plus penetrante & plus propre à se confondre avec les matieres grasses; ayant d'ordinaire fait préceder la saignée pour faciliter la circulation du sang, & prévenir la rupture des vaisseaux les plus foibles.

Sources des fiévres intermittentes selon cette opinion.

A l'égard des fiévres intermittentes on a jugé que leur chaleur ne differant point de celle des continues, devoit aussi consister dans un mouvement déréglé des souphres & des autres corpuscules actifs des humeurs: mais ayant observé que le frisson, où le pouls est lent & irregulier, duroit plus long-tems dans les fiévres intermittentes, que les malades y avoient le visage plus pâle, & qu'ils ressentoient une plus grande lassitude & plus de pesanteur que dans les continues, on a crû que le sang étoit dans celles-là plus rempli d'acides qui la coaguloient, & qui diminuoient beaucoup de sa

ſa viteſſe dans les membres, les rendoient plus froids & plus lourds, ce liquide y perdant preſque toute ſa vigueur par l'engagement où ſe trouvoient ſes parties ſpiritueuſes & ſulphureuſes au milieu d'une abondance d'acides, de phlegmes & de terreſtréïtez. Mais en même tems on penſoit que ces corpuſcules inflammables s'amaſſant en une quantité ſuffiſante pour ſe rarefier avec force & s'exalter, engagoient le ſang au bout de quelque intervale, dans une eſpece de combuſtion qui n'étoit appaiſée que par l'évaporation des ſubſtances les plus déliées & les plus ſulphureuſes qui s'exhaloient par les pores de la peau: C'eſt pour cela qu'afin d'empêcher la coagulation introduite dans le ſang par les acides, on recommande ici les remedes ſpiritueux, acres & diſſolvans, au contraire de ce qu'on preſcrit dans les fiévres continuës où le ſang eſt trop diſſout.

Comment on prévient l'épaiſſiſſement du ſang.

Il faut pourtant diſtinguer dans les fiévres intermittentes deux états par rapport auſquels on varie les remedes: car durant l'ardeur de l'accés on évite les médicamens acres & chauds qui augmenteroient la fermentation du

Pratique diverſe dans le chaud & dans le froid.

ſang, comme on s'abſtient des acides & des coagulans pendant le froid, parce qu'ils épaiſſiroient trop les humeurs qui ont alors beſoin d'être rarefiées, pour donner lieu aux mauvais levains de ſortir : Mais aprés les ſaignées & les purgations ordinaires dont on uſe au commencement, ou ſur la fin des premiers paroxyſmes, le febrifuge ſouverain eſt le quinquina qui a la proprieté de tenir le ſang, auſſi-bien que les ſucs laiteux, en diſſolution. On met infuſer deux onces de cette racine en poudre dans trois pintes de vin rouge qu'on laiſſe durant vingt-quatre heures ſur les cendres chaudes dans un vaiſſeau de terre, ou de verre bien bouché, remuant la matiere de tems en tems; on paſſe enſuite l'infuſion dont on donne quatre onces au malade, de ſix heures en ſix heures, luy faiſant manger dans les intervales des priſes, quelques alimens ſolides, comme de la viande rotie : on en peut faire auſſi des tablettes avec la canelle & le ſucre. On aura pareillement la liberté d'ajoûter à l'infuſion précedente deux ou trois dragmes de ſel armoniac, un peu de petite centaurée, de ſaſſafras, & de geniévre, principalement pour les ma-

Préparation de divers remedes.

lades qui ſe ſentent plus incommodez dans le froid des accés que dãs le chaud.

Il ſeroit encore bon de purger de quatre en quatre jours avec une demi-dragme de pilules ainſi preparées. Prenez de la maſſe de pilules angeliques, de l'aquila alba, du ſel de tartre, de la réſine de ſcamonée, & de l'écorce de racine de quinquina, deux dragmes de chaque; battez toutes ces drogues enſemble pour les mêler avec du ſirop d'abſinthe, afin d'en faire une maſſe de pilules: mais le quinquina ne convient point aux fiévres continues, parce qu'il ſubtiliſe trop le ſang qui demande plûtôt des matieres qui l'épaiſſiſſent & le ralentiſſent tant que dure ſon efferveſcence, non plus que dans le chaud des intermittentes, obſervant ſeulement d'employer durant l'ardeur des intermittentes peu de remedes aqueux & acides, de crainte d'augmenter la diſpoſition qu'a le ſang à ſe coaguler aprés que la fermentation eſt paſſée.

Purgatifs convenables.

Les fiévres malignes ne different des deux précedentes, qu'en ce que la coagulation ou la diſſolution du ſang eſt plus conſiderable, lorſqu'il y a de la malignité qui s'eſt communiquée aux humeurs, ſoit par des alimens indige-

Difference des fiévres malignes d'avec les précedentes.

stes ou corrompus, soit par un air infecté d'exhalaisons impures, soit par de violens exercices qui auront fait contracter au sang une qualité corrosive & une chaleur étrangere, ou qui dissipant ses particules les plus volatiles, sulphureuses ou spiritueuses le laissent sans activité & sans consistance, ou donnent occasion au reste de sa masse de se condenser & de se ralentir. Si le mélange des souphres grossiers avec les corpuscules salins & terrestres ont rendu le sang grumuleux, il se produit à la surface du corps des taches livides, ou des tumeurs pestilentielles par l'embarras & les obstructions que causent les glandes exterieures les sucs aigris & coagulez qui sont poussez vers toute l'habitude avec la matiere des sueurs.

Ce qui arrive de la dissolution du sang.

Mais si le sang est tout dissout par la multitude des particules acres & sulphureuses, ou même par des acides devenus caustiques dans leur extrême exaltation, il ne paroîtra ni pustules, ni d'autres symptômes de nature differente de ceux qu'on remarque dans les fiévres continuës ordinaires; les accidens en seront toutefois beaucoup plus fâcheux, le malade tombera dans

des convulsions, dans le délire; ses visceres s'enflammeront, & il se consumera par des ardeurs internes qui brûleront les fibres les plus délicates des principaux organes, que des humeurs acrimonieuses & piquātes troubleront d'ailleurs dans leurs fonctions.

Sur cette hypothese on doit diversifier les médicamens comme dans les autres fiévres: lorsque le sang péchera par la coagulation, on usera de sudorifiques, sçavoir des sels essentiels volatiles peu sulphureux, afin de ne pas trop augmenter les fermentations: ainsi l'on employera le sel de vipere, de corne de cerf, de sang humain, de chardon beny, d'angelique d'ulmaria, & d'autres plantes aromatiques pour seconder la nature qui s'efforce de pousser à la surface les levains dépravez & pour donner au sang une fluidité & une chaleur moderée. *Comment on change les remedes suivant la diversité des causes du mal.*

Si l'humeur corrompuë avoit excité des bubons ou des parotides, il faudroit les ouvrir par des cauteres, aprés quoy on se serviroit d'un onguent digestif fait avec la thérébentine lavée dans l'esprit de vin, le jaune & l'huile d'œuf, y ajoûtant de l'huile rosat. La résolution des duretez étant faite, on *Traitement dans le cas des bubons & des parotides.*

usera de dessicatifs, mais pendant la supuration on purgera le malade, qu'il seroit à propos d'avoir saigné avant que les tumeurs se fussent manifestées, afin que le sang eût plus d'écart pour se purifier par la sortie des corpuscules morbiques : on pourroit toutefois prévenir les dépots d'humeurs malignes dans les glandes d'autour des oreilles & des aines, en appliquant des vésicatoires derriere les oreilles, & à la partie superieure & interne des cuisses deux doigts au dessous desaines. On prépare ces remedes avec la poudre de cantharides, la graine de moutarde, le vin aigre & le levain tres-aigri, & l'on a soin d'entretenir longtems les ulceres pour procurer une plus grande décharge : le liniment fait avec des huiles de romarin, d'ambre & de thérebentine; une once de chaque, mêlées ensemble pour être appliqué aux aines sous les aisselles, & derriere les oreilles, a souvent eu de bons succés dans les fiévres malignes, de même que l'usage du camphre, de la noix muscade, &c.

Lorsque les humeurs sont au contraire trop rarefiées ou trop dissoutes, dans ces fiévres on doit traiter le ma-

lade comme dans les continuës simples, choisissant néanmoins pour celles-là les drogues & un regime de vie des plus capables de rafraichir & d'épaissir les sucs en soûtenant & rétablissant les forces qui sont tres-languissantes. Ceux qui ont traité le plus methodiquement des fiévres intermittentes ont d'abord recherché les causes dispositives de ces maladies, & il les ont trouvées dans un air froid & humide qu'on respire aux lieux marécageux & en automne, dans l'usage des alimens cruds, aqueux & visqueux, dans une obstruction des pores de la peau, dans une vie oiseuse & dans de grandes évacuations; toutes choses qui rendent les humeurs indigestes & séreuses, telles qu'on les doit soupçóner dans ces sortes de maladies par la qualité du sang qu'on en tire, par les suites ordinaires des intermittentes, comme les hydropisies, les tumeurs aqueuses, les pâles couleurs, les fleurs blanches, le défaut d'apetit, l'engourdissement des mains & des pieds, les asthmes, la folie causée par une humeur pituiteuse qui ne se guerit que par des cardiaques moderément chauds, &c. La même conjecture est encore prouvée par la

Causes occasionnelles des intermittentes.

Que le sang indigeste & aqueux cause les fiévres périodiques.

Suites de ces fiévres.

Remedes ustez dans ces maux.

nature des médicamens dont on se sert avantageusement contre ces mêmes maladies, comme sont les sels lixiviels, les amers les plus acres, tels que le quinquina, la racine de gentiane, la petite centaurée &c. les stomachiques & les discussifs les plus chauds: par les hypostases épaisses & blanchâtres de l'urine; & par les pays où ces fiévres sont peu connuës, sçavoir les regions chaudes & séches. On a pareillement observé que les changemens d'air de chaud en froid, les boissons rafraichissantes, la tristesse, tout ce qui fait trembler comme la crainte subite, la colere effrenée, la crapule, des exercices fatigans, de fort vomitifs, &c. les provoquoient & hâtoient leurs paroxysmes qui souvent sont annoncez par des bâillemens fréquens, par des picottemens à la surface du corps par un sentiment de pesanteur & d'engourdissement, par des inquiétudes & par une difficulté de parler & d'agir, par une humeur plus chagrine que de coûtume, par le froid & la pâleur des extrêmitez, par la rudesse de la peau, par une supression de la sueur, par l'amenuisement des doigts, par un pouls plus foible & plus vîte que le naturel, & enfin par

Sédimens de l'urine des fiévreux.

Pays où ces fiévres sont tres-rares.

Ce qui avance les paroxysmes.

une certaine compression de tout le corps de dehors en dedans.

Tous ces préludes doivent être regardez comme les symptômes naissans du frisson de la fiévre : Car ce froid & cette pâleur des extrêmitez se répandent dans la suite sur tout le corps; ces inquiétudes & ces sentimens de piqures augmentent, jusqu'à devenir des douleurs cruelles qui en occasionnent d'autres aux intestins, & y causent des tranchées ; le pouls diminuë de telle sorte, qu'à peine est-il perceptible au toucher, & les fébricitans se sentent pour lors si oppressez, qu'ils s'imaginent rendre l'ame : En effet, ils périssent plus souvent durant le froid de la fiévre qu'en tout autre tems, quand ils doivent succomber à leur maladie. Sur la fin du frisson, qui quelquefois est accompagné de crachemens, de larmes involontaires, de sueurs froides, de déjections & d'urines copieuses, l'on éprouve comme un combat du chaud & du froid, celui-ci agissant des parties exterieures vers les interieures, & le chaud s'avançant au contraire, de dedans au dehors. Or tous ces phénomênes qui appartiennent au frisson, & qui sont immédiatement produits par

Phénomênes du froid des fiévres.

Cōcours du chaud & du froid.

quelque matiere qui irrite les parties musculeuses, par une dissipation, ou par une concentration des principes spiritueux du sang, par une distraction violente des fibres nerveuses, par la fuite du sang vers l'interieur du corps, & par la contraction & la compression des parties, dépendent, ce semble, de la crudité & de la lenteur, ou de l'accidité des humeurs, à quoy l'on a attribué la source des fiévres intermittentes. Mais pour mieux démontrer cette dépendance, il faut considerer. 1°. Que les parties musculeuses, nerveuses & membraneuses comme la peau, le ventricule, les intestins, la vessie sont naturellement disposées à s'étendre notablement sans se rompre, lorsqu'une cause exterieure les tire en divers sens, & à se contracter comme d'elles-mêmes par l'irritation qu'un poids incommode, une piqûre, on une secousse leur fait : ainsi nous voyons que l'estomac, luterus, le cœur se resserrent en repoussant les matieres solides ou fluides qui occupant leurs cavitez, en ébranlent rudement les fibres charnuës. 2°. Les parties sensibles qui presque toutes sont membraneuses ou nerveuses sympati-

Secondes preuves que la crudité & l'acidité des humeurs produisent les intermittentes.

ſent tellement entr'elles par le moyen des filets qui communiquent des unes aux autres, ou par les liaiſons qu'elles ont avec les membranes de la tête, que l'affection ou le tremblement qui s'excite dans une organe ſe tranſmet toûjours à pluſieurs, & les agite plus ou moins ſelon la delicateſſe & la tenſion de leur tiſſu, & ſelon la correſpondance qu'ils ont avec la partie principalement affectée par la cauſe prochaine.

Explication de ce qui s'obſerve dans le friſſon.

Pour donner, ſuivant ces reflexions, une explication plus claire des phénomênes du friſſon, il faut les comparer à ceux qui ſe remarquent en nous-mêmes pendant un tems froid : premierement tout le corps ſe condenſe, & la peau ſe reſſerre par la ceſſation du mouvement des corpuſcules qui durant le chaud ſe rarefioient & tenoient plus étenduës les membranes & les autres parties fibreuſes dans leſquelles ils étoient diſperſez, & leſquelles en vertu de leur reſſort ne manquent pas de ſe rétrecir par l'impreſſion d'un air froid qui diminue de l'agitation des humeurs, & des particules qu'elles exhalent.

De la

Par ce retreciſſement le ſang eſt re-

pâleur & de la rudesse de la peau. poussée de tous les vaisseaux capillaires de la surface vers l'interieur du corps, ce qui cause la couleur blanche ou pâle qui convient à la peau destituée de sang : cette envelope se fronce & devient toute chagrinée comme une peau d'oye par la multitude des petites éminences qu'y forment les glandules qui resiste à ce resserrement & à cette dépression universelle du cuir : l'interruption de la sueur procéde de la constriction des pores de la cuticule, & l'effusion des larmes vient de la compression des parties dont sont environnées les glandes qui filtrent cette serosité ; l'abondance de l'urine, les fluxions, les diarrhées à quoi sont ordinairement sujettes les personnes qui souffrent le froid, dépendent de cette même contraction qui se communique à la vessie aux intestins &c. & qui fait rentrer les humeurs aqueuses dispersées à la surface. Les horreurs ou les tremblemens de toute l'habitude ont pour cause les irritations continuelles qu'e font aux parties nerveuses & musculeuses ces contractions universelles de tous les membres, qui tendant naturellement à rester dans l'équilibre sont à tout moment contraints d'en sortir.

De divers écoulemens.

Origine du tremblement.

d'un côté ou d'un autre, par le froid qui les reſſerre, & par la rarefaction ou par l'impulſion du ſang que le cœur leur envoye à chaque battement pour les dilater alternativement. Mais tous ces effets ne ſont point ſi attachez au froid actuel, qu'ils ne ſe produiſent quelquefois ſans lui: car à combien de gens ne voit-on pas que durant la chaleur il ſurvient de ces ſortes de tremblemens, une pâleur & tous les autres ſymptômes qui les ſuivent; des purgatifs mêmes, une grand peur, &c. ſont capables de cauſer de tels accidens; mais nous découvrons dans les matieres acides & indigeſtes non ſeulement de quoy rendre raiſon du friſſon des fiévres & de tout ce qui l'accompagne; nous y trouvons encore la cauſe de cette ardeur brûlante, des maux de tête, des douleurs cruelles d'inteſtins &c. qui luy ſuccédent & qu'on ne doit point attribuer au ſimple froid du dehors: auſſi le chyle, le lait, la ſeroſité, les bouillons, &c. qui ſont la matiere de la nourriture, ont-ils plus de diſpoſition à s'aigrir & à s'épaiſſir qu'à contracter tout autre vice.

Autres cauſes de ſemblables effets.

Diſons donc que cette acidité n'eſt introduite dans les humeurs d'un fié-

vreux qu'entant qu'elles participent de la nature des sels qui dégenerent en acides manifestes; puisqu'elles renferment toûjours quelques pointes, lors même qu'elles font sentir le plus de douceur par la quantité des souphres & des substances grasses dont leurs aiguillons sont couverts: c'est pourquoy les vins & les autres boissons dont on use, comme la biére, le cidre, le vin doux même qui ont du raport avec nos humeurs, ne pourroient cailler le lait ni rouiller le fer aussi promptement qu'ils le font, s'ils n'étoient doüez d'acides.

Comment l'acide s'engendre dans les sucs.

On connoît aisément par là que tout ce qui peut débarasser les pointes salines des liqueurs qui circulent dans nos corps, & consumer les souphres ou les dissiper, ainsi qu'un feu violent ou une fermentation excessive qui attenuë & enléve les parties huileuses, & laisse les sels qui sont plus massifs, & qui se mêlent mieux avec les parties flegmatiques, est propre à faire dominer l'acidité, qui au contraire est empêchée par le froid, par le défaut de fermentation, par l'abondance des choses spiritueuses & huileuses aromatiques, comme les huiles de canelle, de geniévre, &c. C'est pour cela que les li-

Des choses qui s'opposent à la

queurs qui sont impregnées d'esprits & de souphres s'aigrissent plus rarement, de même que celles qui ont trés-peu de sel fixe, comme l'eau de pluye, les esprits vineux, ou qui sont d'une consistence assez épaisse pour détruire ou embarasser les acides.

production des acides.

La nature ayant donc pour ainsi dire, prévû le desordre qui naîtroit de ces sels, a muni le sang des qualitez les plus cövenables pour l'entretenir doux & sans aigreur : ce beaume animé est presque tout spiritueux & tout sulphureux, étant suffisamment épais, & n'ayant qu'une petite portion de sel fixe: d'ailleurs il se conserve dans un degré de fermentation qui suffit pour y attirer les souphres subtils ; & afin d'en exclurre davantage l'acidité, il est restauré deux ou trois fois le jour par un chyle huileux; d'où vient qu'il est bon d'entretenir l'appetit pour prévenir l'aigrissement du sang, en luy fournissant copieusement un chyle pur, que le sang préserve d'acidité à son tour par ses particules balsamiques & spiritueuses, qui rétablissent les vins & les autres liquides dans lesquels on les mêle lorsqu'ils commencent à s'aigrir.

Comment la nature preserve le sang d'acidité.

Ces observations semblent persua-

Que les

acides febrifiques ne s'accumulent point dans le sang.

der que l'acidité morbifique qui cause les fiévres, ne s'engendre pas dans le sang, vû sur tout que celuy qu'on tire des personnes jeunes & sanguines, du moins aprés un ou deux accés seulement, n'a aucune aigreur; que les mélancoliques, les hypocondriaques, les scorbutiques ne sont point sujets aux frissons ou à des paroxysmes périodiques, quoyque le sang de ces sortes de malade tienne beaucoup de l'acide; de plus comment les médicamens acides chasseroient-ils la fiévre quand ils passent dans le sang?

N'ayant donc pû prouver que l'acidité febrile s'amassa dans le sang, on l'a cherchée dans le chyle, & l'on a consideré. 1°. que ce suc étoit porté dans le sang par des vénes, & ensuite par des arteres à toutes les parties du corps; 2°. que le sang qui devient foible ou peu vigoureux n'attenue & ne convertit en sa nature que la portion la plus fluide & la plus pure du chyle, pendant que la plus grossiere manquant d'être rarefiée & délayée par les particules sanguines & séreuses, acquiert une tenacité & un épaississement qui l'empêchent de suivre le sang dans les pores les plus serrez, & les ré-

Comment on a imaginé que le chyle

duits les plus cachez qu'il pénétre : d'où l'on a inferé que cette partie indigeste & compacte du chyle mêlée au sang s'arrêtoit aux extrêmitez des arteres capilaires, où par son séjour elle contractoit bien-tôt une aigreur qu'on a accusé de tous les tristes symptômes des fiévres intermittentes ; & l'on a condamné l'opinion de ceux qui prétendoient qu'il y avoit un réceptacle particulier où la matiere fébrile étoit mise en reserve pour en sortir de tems en tems, & se répandre dans la masse du sang, afin de luy communiquer d'abord ce refroidissement qui fait le prélude de la fiévre, & ensuite une chaleur acre & forte qui tourmente si cruellement les malades ; à peu prés comme du bois verd qui étant mis dans un feu bien allumé en modere au commencement l'activité, mais qui peu de tems aprés conçoit dans toutes ses parties une agitation tres-rapide en quoy consiste la vivacité du feu. On a donc refuté ce sentiment d'un foyer particulier pour la fiévre périodique, en ce que les levains morbifiques étant confondus dans toute la masse du sang, sont poussez avec ce liquide generalement à toutes les parties du corps

contracoit de l'acidité.

Objection contre l'exi-

stence d'un foyer particulier des fiévres périodiques.

destinées à se séparer & à évacuer au dehors toutes les matieres nuisibles, la nature n'ayant pas fait d'organe pour y ramasser des humeurs corrompuës qui pûssent rentrer de nouveau dans le sang & l'infecter : ajoûtez qu'on a long-tems cherché de tels reservoirs sans les trouver, quoyqu'ils se dûssent manifester, soit par des tumeurs que l'accumulation de la matiere y auroit formées, soit par des douleurs aiguës, soit par des fermentations extraordinaires que le sang qui s'y seroit insinué, comme étant plus subtil que ces matieres, y auroit suscitées.

Le chyle s'aigrit vers la surface du corps.

Ce chyle grossier & separé de la masse du sang, restant engagé dans divers reduits qui se trouvent à l'extrêmitez des plus petits vaisseaux de toute l'habitude, s'y aigrit en peu de tems par la chaleur moderée du corps, ainsi qu'il arrive au lait, à la serosité extravasée, aux bouillons & aux décoctions que l'on garde dans un lieu tiéde : & ces réduits étant environnez de bouts de nerfs, & de membranes tres-sensibles, ne pourront être ébranlez par les acides qui commenceront à s'exalter, que les fibres nerveuses & musculeuses d'autour n'en soient irritées;

d'où proviendront auſſi-tôt les bâillelemens, & les extenſions des membres qui précedent la fiévre. Mais les pointes de ſels ſe développant & s'aiguiſant de plus en plus cauſeront dans la ſuite un ſentiment de douleur, des inquiétudes, & des mouvemeus convulſifs, quand l'ébranlement ſe communiquera à quelque gros cordon de nerfs; les parties exterieures comme la peau, les doigts, les bras, les jambes ſe rétreciront par la contraction des filets charnus, & il ſe fera une compreſſion generale dans laquelle les vaiſſeaux de la ſurface reſſerrez obligeront les humeurs qu'ils contiennent, de ſe retirer aux parties interieures; de là naiſſent la pâleur, le froid, les ſoûpirs par leſquels on tâche de dilater doucement une poitrine oppreſſée, les vomiſſemens, les ſueurs froides, les douleurs des inteſtins, les diarrhées, parce que les corpuſcules acides qui ſe gliſſent dans divers organes les piquent & leur font exprimer au dehors ce qui leur eſt à charge.

D'où naiſſent le changement de couleur, le refroidiſſemēt, &c.

Le ſang & les autres humeurs repouſſées du dehors s'accumulent dans les vaiſſeaux des parties internes, & y augmentant la force de la fermenta-

tion il se produit une chaleur qui se fait connoître par la soif & par la rudesse de la langue, pendant que le froid demeure encore à la surface jusqu'à ce que toute l'humeur acide ait été contrainte par le resserrement des membranes de se remêler au sang où elle ne tarde guére à prendre beaucoup de mouvement, les malades pendant cet intervale s'appercevant d'une chaleur qui s'avance peu à peu du dedans vers la surface du corps, à mesure que le froid exterienr se dissipe. Les boissons froides, les terreurs subites, & toutes les choses qui excitent quelque frémissement doivent hâter le paroxysme de la fiévre, en commençant à produire des contractions qui peuvent être aisément continuées par les acides qui étant alors exprimés par force de leurs reservoirs, s'insinuent insensiblement dans la masse des humeurs plus abondantes, au milieu de la substance des visceres, où elle se sont principalement rétirées.

Comment la chaleur y succede.

La chaleur s'étant répanduë par tout, le malade ne se peut tenir en repos, il a des douleurs de tête, sa face est toute rouge, il respire avec difficulté, son appetit se perd, la soif le tourmente, il

Symptômes de l'ardeur febrile.

a des vomiſſemens, ſon pouls eſt plus vîte & plus élevé, le délire eſt la défaillance ſurviennent; & l'urine ſe colore notablement ſur la fin de l'accés. Ces ſymptômes qui paroiſſent ſouvent pluſieurs enſemble ſont preſque tous des effets de la chaleur, qui de la part du corps n'eſt qu'une extrême agitation des parties ſulphureuſes, puis que nous voyons que tout ce qui diviſe & remuë fort promptement les ſouphres, fait du feu: ainſi les charbons, le linge à demy brûlé, & d'autres matieres ſemblables dont les corpuſcules huileux & combuſtibles ont été ſeparez du phlegme & tres-atténuez, prennent feu & s'allument à la moindre étincelle qui les touche. Quand on veut auſſi conſumer en peu de tems par la flâme, de l'huile ou des graiſſes, on y mêle des cendres qui dégagent & diſperſent les molecules onctueuſes & tenaces, & les écartant les unes des autres les diſpoſent mieux à être enflammées, à raiſon de cette ſubtilité & cette ſéparation par laquelle elles ſont renduës plus mobiles & plus rarefiables.

Moyen de diviſer & de diſſiper

Or pour faire une telle diviſion rien n'eſt plus propre qu'une grande quantité de corpuſcules pointus, ſuſcepti-

plus vîte les matieres inflammables fébrifiques.

bles d'un mouvement rapide, pénétrans, & d'une nature à ne se pouvoir lier aux substances divisibles, dont les parties sont d'autant plus aisées à desunir, qu'elles sont plus molles. Nos acides ayant donc ces qualitez à l'égard des matieres sulphureuses, vû qu'ils ne s'attachent point à elles, car le vinaigre par exemple, ne se confond jamais avec l'huile; qu'ils sont partagez en un nombre innombrable de petits atomes: qu'ils ont une figure tres-penetrante; & qu'étant abandonnés aux divers mouvemens du sang, sçavoir à son transport circulaire, à son mouvement fermentatif, & à son agitation de liquide, ils contractent par leur solidité un puissant effort à se mouvoir, & à remuer les autres corpuscules qu'ils rencontrent: l'on en peut conclurre qu'il n'y a point de matiere plus capable qu'eux d'occasionner dans les souphres du sang cette fermentation qu'on y remarque durant le chaud de la fiévre. On n'est pas néanmoins obligé pour cela de croire avec quelques Autheurs que le feu soit acide; car il faudroit pour confirmer cette opinion 1°. que les instrumens qu'on met si souvent dans le feu s'y rouillassent, comme ils font quand on

Preuves que le feu n'est

les trempe dans des liqueurs acides : 2°. Que le vinaigre, les esprits de vitriol & de nitre brulassent plus vîte que l'eau ardente : 3°. Ces sortes de sels étant des corpuscules roides glacent les liquides où l'on les mêle, durcissent les sels & les fruits où ils s'insinuent, & condensent ainsi ce que le feu rarefie. 4°. L'aigreur est ennemie des nerfs & des membranes que la chaleur telle que celle des huiles & des baumes adoucissent & fomentent. 5°. Les acides éteignent le feu, & les graisses l'entretiennent. 6°. Dans la distilation du souphre commun la partie acide se ramasse au fond & contre les côtés des vaisseaux ; au lieu que la portion huileuse traverse les pôres, & s'exhale, ce qui convient aux particules ignées. Mais il faut avoüer que pour produire beaucoup d'ardeur, il est necessaire que les souphres soient joints aux acides, afin que ceux-cy donnent de la fermeté & de la vigueur à ceux-là, qui conçoivent facilement une grande vîtesse ; & c'est de cette forte émotion que naissent tous les symptômes dont nous avons parlé; car le sang ardent & acre piquant sans cesse les fibres motrices du cœur, les oblige à se contracter plus vivement & plus souvent, ce

point acide.

L'acide fortifie la chaleur.

Effets de la forte ardeur du sang.

qui rend le pouls plus vîte & plus grand, selon que cette humeur se dilate dans ses vaisseaux : la douleur de tête dépend de cette chaleur mordicante qui attaque les meninges où le sang abonde, & des vapeurs salines qui s'élevent à cette region, & en irritent les envelopes nerveuses. Les veilles, le délire n'ont point d'autre source que le mouvement turbulent & confus des particules les plus subtiles & les plus actives du sang dans les organes aux ébranlemens desquels les pensées de l'ame sont attachées. La rougeur de la face est la couleur que le sang poussé avec vehémence à la superficie, communique à cette partie où la peau est plus transparante qu'ailleurs, & les vaisseaux sanguins moins cachez. La soif brûlante, le défaut d'appetit, les vomissemens procédent d'un excés de chaleur qui desséchant la langue, le gosier & le ventricule, consume en partie, épaissit & rend plus acre la limphe dont ils doivent être humectés ; & plusieurs autres parties membraneuses deviennent d'autantplus arrides, que la serosité manque davantage d'être filtrée, parce qu'elle est suspenduë & retenuë dans le sang

rarefié

rarefié, comme l'eau dans une éponge dilatée : la chaleur exaltant le souphre & le sel, & cuisant les serositez rend les urines plus chargées sur la fin du paroxysme. L'expansion du sang dans les cellules pulmonaires les tenant écartées les empêche de recevoir à chaque inspiration une suffisante quantité d'air, ce qui doit redoubler la respiration que l'ardeur excessive de ce viscere demande aussi plus fréquente que de coutume, comme un grand feu a besoin de plus d'air qu'un feu médiocre. L'acreté du sang & la violence de son mouvement cause à toutes les parties nerveuses & musculeuses des sensations importunes & des inquiétudes où le malade change à tout moment de posture, tombant quelquefois en défaillance par le relâchement soudain des fibres du cœur fatigué de ses contractions si frequentes & si fortes.

D'où dépend la respiration frequente.

Aprés avoir passé deux ou trois heures dans un état si penible, la fiévre commence à s'éteindre, & l'on se sent enfin tout soulagé, parce que la matiere sulphureuse la plus subtile manque à l'entretien de ce feu contre nature, & que dés l'entrée du paroxys-

Cause du

declin du paroxysme.

me les particules morbifiques étérogênes & peu sociables avec celles des humeurs loüables s'usant continuellement à force de se frotter, prennent avec le tems des figures convenables pour s'ajuster ensemble & ne plus composer avec les autres parties fluides qu'une liqueur temperée qui fermente sans trouble : l'air, l'eau & les autres liquides qui occupoient les pores du sang rarefié sont donc contraints d'en sortir par la condensation de la portion fibreuse de cette humeur, ainsi que d'une éponge qu'on presse, & de se separer soit dans les parties membraneuses qui se rhumectent à leur ordinaire d'une lymphe douce, salivaire ou gluante, soit d'une serosité acrimonieuse dans les glandes de la peau, ou dans les reins pour produire des sueurs & des urines copieuses qui entraînent beaucoup de matiere fébrile ; & le reste est en partie enveloppé par la substance oléagineuse du sang, & se retire en partie dans les petits réduits de la surface du corps & de ses organes ; le sang demeure pur & tranquile, c'est pourquoy pendant que les sucs acides qui s'engendrent de nouveau, s'amassent aux extrêmitez des plus me-

Cause & utilité de la sueur & de l'urine qui sortent sur la fin de l'accés.

nus tuyaux, d'où ils doivent être exprimez dans la maſſe du ſang, quand ils ſeront parvenus à un degré d'acidité capable d'irriter & de faire contracter les parties membraneuſes & charnues qui environnent les endroits où ils ſéjournent.

Il y a des Medecins qui s'imaginent que les ſueurs qu'on voit dans les fiévres ne ſont que des eſpeces d'écumes ſeparées de la maſſe des humeurs par la fermentation, comme il arrive aux liqueurs étérogênes & graſſes, qui bouillent ſur le feu : mais il faudroit pour cela que cette ſortie des ſeroſitez ne ſe fit que durant l'ardeur du paroxyſme, au lieu qu'elle ne paroît jamais que lorſqu'il décline. De plus comment dans les fiévres continues, où la fermentation eſt ſi conſiderable, & où par conſequent l'écume devroit abonder, les malades ne ſuent-ils point ? D'ailleurs la fiévre où l'on ſuë davantage, comme la fiévre quarte, ne ſeroit-elle pas des plus courtes, parce que le ſang s'y purifieroit mieux ? Néanmoins elle eſt des plus longues. Ajoûtez que ſi dans les fiévres ardentes où il ne paroît pas de ſueurs, quoyque le ſang y fermente extrêmement,

Commēt on peut faire ſuer dans les fiévres ardentes.

l'on uſe de boiſſons rafraîchiſſantes, ou qu'en appliquant des choſes froides contre les parties exterieures du corps, l'on provoque des ſueurs copieuſes : enfin la ſueur ſeroit toûjours critique, & d'autant plus ſalutaire qu'elle ſeroit plus abondante; mais l'experience fait voir qu'il y a des ſueurs ſymptomatiques qui ne changent rien au cours de la maladie, n'étant utiles que lorſqu'elles ſont mêlées de quantité de ſels corrompus qu'elles ont diſſout, & dont elles débarraſſent les humeurs.

Comment ſurvient le ſommeil.

Le doux ſommeil qui a coûtume de ſuivre immédiatement le paroxyſme, eſt le fruit de la pacification des humeurs & du repos des fibres organiques détendues par les ſeroſitez qui tranſudent abondamment au dedans comme au dehors : il arrive pourtant quelquefois que le ſommeil eſt interrompu par divers rêves que cauſe des reſtes de la matiere morbifique, qui troublent encore le ſang, & qui irritent pluſieurs nerfs. Sur ces conſiderations on a crû pouvoir expliquer la nature des differentes eſpeces de fiévres intermittentes qui d'ordinaire ne s'excitent qu'entre deux étez, c'eſt-à-

dire, depuis la fin de l'un juſqu'au commencement de l'autre : elles ſe réduiſent toutes à quatre, ſçavoir à la tierce qui vient ſur la fin de l'été & à l'entrée de l'automne ; à la quarte qui ſuccéde ſouvent à la tierce aprés ſept ou neuf accés ; à la quotidienne qui paroît environ le ſolſtice d'hyver ; & à la tierce printaniere qui naît prés de l'équinoxe du printems. *Diviſion des fiévres intermittentes.*

Les Anciens attribuoient la cauſe de la tierce automnale, à la corruption de la bile : mais l'air étant humide & froid en automne, n'eſt pas propre à engendrer ni à entretenir des matieres ſulphureuſes qui ſont chaudes & ſéches ; on ne voit guére auſſi dans ce tems que des hydropiſies, & d'autres maux qui dépendent d'une conſtitution froide. Cette fiévre conſiſte plus vrai-ſemblablement dans un ſang affoibli par la diſſipation des particules ſpiritueuſes & ſulphureuſes, laquelle s'eſt faite durant l'été, & par le froid de l'automne, où cette humeur ſe charge de cruditez qui s'étant ſeparées de la maſſe, s'aigriſſent par leur ſejour, & y rentrant produiſent ce tremblement froid toûjours ſuivi d'une ardeur qui les diſcute & les cuit promp- *Cauſe de la tierce automnale.*

tement, parce qu'elles sont plus fluides & plus domptables : le frisson est icy plus rude & plus court que dans la quarte, parce que les corpuscules morbifiques étant moins grossiers pénetrent plus aisément, & se répandent davantage dans les fibriles membraneuses & nerveuses ; mais la chaleur mordicante est plus foible que dans les tierces du printems, parce que la matiere qui l'excite a moins de masse & de consistance; enfin tous les symptômes communs tels que la douleur de tête, la soif, &c. sont plus supportables, parce qu'ils ont pour cause un levain moins actif.

Raisons du prolongement des paroxysmes.

Quand le déclin des paroxysmes se prolonge & qu'ils se terminent lentement, c'est que la matiere morbifique n'est pas assez visqueuse & assez compacte pour s'engager promptement & s'arrêter toutes dans ses foyers incontinent aprés que la force de la fermentation est passée ; mais il en demeure toûjours dans le sang quelque portion qui continue de l'agiter & de le troubler jusqu'à ce qu'elle ait été entierement digerée : c'est pourquoy la fiévre approche d'autant plus de la continuë, que les levains fébriles sont plus

ſubtils & moins en état de s'attacher, & de s'accumuler en quelques endroits, & que le ſang eſt plus ſulphureux. Au contraire, plus ces levains ſont groſſiers & indigeſtes, & les parties huileuſes plus rares dans le ſang, plus la fiévre approche de la quarte; & lorſqu'une partie des corpuſcules acides ſont diſpoſez à s'amaſſer, & une autre à reſter dans le ſang, il ſe produit une fiévre continuë avec des redoublemens diſtinguez par intervales de tems qui la font appeller quotidienne, tierce, ou quarte : mais ſi ces fermens ont plus de groſſiereté & de tenacité, il s'en engendre de veritables fiévres intermittentes.

Signe du changement de la tierce en quarte.

On pourra prédire que la tierce automnale dégénerera en quarte, quand on verra que les intermiſſions ſeront allongées, que les ſueurs ſortiront plus promptement dans le déclin des accés, que les ſymptômes ne diminueront point, & qu'il n'y aura nul ſigne de coction : quand l'ardeur des paroxyſmes ſe relâche beaucoup plus ſans digeſtion de la matiere fermentative, on doit craindre la cacochimie, ſur tout dans un tems humide & froid : & la tierce continuë ſe change en inter-

mittente, lorſque le tems de la remiſſion, c'eſt-à-dire, celuy qui ſe trouve hors des redoublemens, devient moins fâcheux à paſſer, que le friſſon eſt plus rude, & que la matiere ne ſe cuit pas.

Durée ordinaire, des attaques & des intermiſſions.

Au reſte les paroxyſmes ſont communément de douze heures, & les intermiſſions de vingt-quatre dans la tierce. Mais la plûpart des Medecins ſe contentent de remarquer les jours, en ſorte qu'ils appellent également fiévres tierces, par exemple, deux fiévres dont l'une aura ſes bons intervales de vingt quatre heures, & l'autre de 48. comme lorſque celle-là s'excite le lundy à ſix heures du ſoir, & que le paroxyſme revient le mecredy à ſix heures du matin; & que dans un autre malade celle-cy commence à ſix heures du matin le lundy, & reprend le mercredy ſuivant à pareille heure du ſoir, les accés étant de douze heures dans toutes les deux.

Raiſon de meſurer la durée de l'intermiſſion par les heures.

Il y auroit donc plus d'exactitude à compter le tems de l'intermiſſion par les heures, ou par les minutes, pour juger de la difference de ces fiévres. S'il n'arrive pas de bonnes criſes à cette tierce, & qu'elle vieilliſſe, elle dégenerera en fiévre quarte, ſçavoir lorſque pluſieurs cauſes concoureront à

Quand

formerdes cruditez,comme les alimens grossiers, la tristesse, les grandes évacuations,les fatigues;ainsi elle est plus ordinaire aux personnes un peu âgées, & au menu peuple, qui ayant épuisé leur sang de souphres & d'esprits durant l'été par un long travail, & ne les ayant pas reparées par des nourritures succulentes,ont tellement affoibli leur estomac, que le froid commençant à venir, il ne leur reste pas assez de chaleur interieure pour faire les digestions.

La tierce dégenere en quarte.

Dans cette maladie, l'on sent un frisson qui pénétre jusqu'aux os, la chaleur y semble mêlée de froid, la sueur & le temps du déclin finissent promptement, & le corps est un peu plus refroidi durant l'intermission qui du reste est entierement semblable à l'état d'un homme sain. Cette fiévre est la plus longue & la plus opiniâtre de toutes, persistant souvent plusieurs mois & même des années;elle a néanmoins coûtume de s'en aller au commencement de l'été; mais il est difficile de la guerir en automne.

Symptôme de la tierce.

On rendra raison de toutes ces choses quand on considerera que la matiere morbifique, étant icy tres-compacte

Cause de ces symptômes.

& tres tenace ne s'attenuë & ne s'échauffe pas aisément, s'arrêtant aussitôt que la fermentation a cessé, & se retirant toute dans ses réduits où il s'en accumule de nouvelle jusqu'à ce qu'elle y ait acquis une accidité qui cause des contractions aux fibres charnuës dont ils sont environnez.

Origines & caractere des quotidiennes.

Les fiévres quotidiennes proviennent d'un sang visqueux & épais tel que celuy des enfans & des personnes grosses & grasses dont les humeurs sont comme engourdies. Les accés prennent tous les jours & durent tres-longtems, n'y ayant que quatre ou six heures d'intermission, parce que la matiere fébrile y étant tres-abondantes, sollicite incessamment par sa masse & par sa grossiereté les parties à la contraction, sur tout vers la nuit où le froid exterieur est plus grand, & où le paroxysme commence d'ordinaire, ne finissant que le lendemain environ midy : la chaleur y est douce & gâgne insensiblement toute l'habitude sans douleurs aiguës, parce que la matiere est lente sans acrimonie, le sejour qu'elle fait dans ses reservoirs étant trop court, & la fermentation qu'elle cause trop foible pour la génération

Effets de cette fiévre & leur principe.

des acides. Les urines ſont blanches & cruës au commencement, parce que la coction eſt languiſſante, mais elles ſe colorent & s'épaiſſiſſent par les frequens retours de la chaleur des paroxyſmes : le pouls eſt rare & tardif à raiſon de la foibleſſe du mouvement du ſang ; & les entrailles ſont pluſieurs fois gonflées de vents produits par les cruditez du ventricule, & par les matieres pituiteuſes accumulées dans les premieres voyes qui en ſont ſouvent obſtruées. Les malades ſuent peu dans le déclin, parce que les pores ſe bouchent par l'abondance des ſeroſitez, & que le ſang, s'étant peu rarefié durant l'ardeur de la fiévre, ſe contracte peu pour exprimer des ſeroſitez quand l'intermiſſion approche: cette fiévre vient communément au ſolſtice d'hyver, parce qu'en ce temslà les cruditez ſe trouvent ramaſſées en plus grande quantité qu'en un autre, & que les humeurs y ſont plus lentes & condenſées. La cure en eſt difficile, parce que la matiere eſt fort indigeſte, que le ſang humide & froid la cuit trop foiblement, & que la ſaiſon n'eſt pas favorable : le froid externe hâte le paroxyſme, parce que les

parties ſenſibles exceſſivement tenduës & chargées ſont tres-diſpoſées à ſe reſſerrer par la plus legere cauſe de contraction ; elles finiſſent le plus ſouvent vers le milieu du jour, parce qu'alors la chaleur de l'air ſe fortifie : les accés commencent par un tres petit friſſon avec ſentiment de froid, parce que la matiere manquant de pointes, ne peut irriter les fibres muſculeuſes juſqu'à les obliger à ſe contracter aſſez fortement: on ſent tantôt du froid, tantôt du chaud, parce que durant l'ardeur même du paroxyſme, il y a encore pluſieurs particules éterogênes répanduës dans le ſang, leſquelles étant pouſſées avec violence dans les intervales les plus étroits des parties ſenſibles, y excitent des contractions qui en chaſſent le ſang, d'où ſurvient une ſenſation de froid. Le printems qui raméne la chaleur diſſipant ces cruditez éteint cette fiévre qui ſuccede à la tierce, lorſque celle-cy a ſuffiſamment amaſſé des cruditez pour cauſer des irritations par leur ſeule groſſiereté, & par l'augmentation de leur volume. mais ſi cette matiere eſt aſſez attenuée pour devenir acide, elle produira la tierce à ſon tour.

Raiſon de l'alternative du chaud & du froid.

La fiévre tierce du printems est encore un effet de ces sortes de cruditez plûtôt que d'une bile trop abondante, ou corrompuë, comme les Anciens le pretendoient ; puisque cette humeur est la moins sujette à la pourriture, & qu'elle en preserve elle-même les autres parties : de plus cette maladie arrive aprés l'automne, & durant l'hyver qui rendent les humeurs plus indigestes ; elle prend naissance principalement dans les tems & dans les lieux humides & froids & elle succede aisément à la fiévre quotidienne où la pituite abonde davantage, outre que dans les urines des malades on aperçoit des signes tres-certains de crudité. Il est vrai qu'une longue exposition au soleil, un rude exercice, les veilles, les boissons chaudes, la colere, les émétiques & les purgatifs violens donnent occasion à une telle fiévre ; mais ce n'est point en augmentant, échauffant ou alterant la bile ; c'est seulement qu'en agitant & rarefiant les humeurs, il s'en dégage ou il s'en forme plusieurs particules compactes, de même qu'en battant du lait on separe les corpuscules de beure & de fromage d'avec la portion séreuse ou

Cause des tierces printanieres.

plus liquide ; & ces particules se rencontrant dans quelques espaces resserrez s'y lient ensemble & y restent attachées, jusqu'à ce qu'y fermentant & s'y aigrissant elles excitent la fiévre.

Les tierces printanieres paroissent vers l'équinoxe du printems, parce que durant l'hyver il y a peu de causes qui agitent le sang & en débarassent les matieres cruës dont la collection produit la fiévre. La premiere attaque de cette sorte de fiévre est facilement confonduë avec la fiévre éphemere, parce que l'une & l'autre dépendent de causes qui troublent le sang & le rarefient: mais au bout d'une intermission qui n'est pas des plus tranquiles, parce qu'il reste toûjours dans le sang quelque portion de matieres crues qui l'émeut, un frisson survenant ôte le doute, & fait regarder la fiévre comme tierce, car le malade y sent des piqûres sous la peau, lesquelles ne s'observent nullement dans l'éphemere : ces fiévres tierces sont plus longues au commencement du printems que sur sa fin, parce qu'en ce tems-cy la matiere est moins abondante & plus disposée à la coction, ayant été attenuée par les accés précedens, & que le so-

Comment on les distingue d'avec les éphemeres.

Explication de leurs difference & de leurs symptômes.

ſeil agit avec plus de force. La ſoif brûlante, la grande reſpiration, les frequentes veilles, & les délires procedent de la vehemence du mouvement du ſang, & de ſa rarefaction : la chaleur forte, acre & mordicante reſulte d'un ſang ſulphureux & vigoureux, qu'une matiere ſubtiliſée ouvre & agite. Les vomiſſemens de bile y ſont fréquens, parce que le ſang eſt échaufé, & rempli de ſouphres, plus la bile excrémentitielle regorge : le pouls eſt grand & prompt à cauſe de l'abondance, de la force, & de la grande dilatation du ſang. Les accés ne durent pas plus de douze heures, parce que dans une ardeur véhemente les corpuſcules qui cauſent la chaleur ſont bien-tôt conſumez. L'urine eſt plus chargée, parce que la chaleur étant plus conſiderable elle doit avoir plus digeré de matieres.

D'où vient qu'elles ſont plus courtes & plus ſalutaires que les autres fiévres.

Cette fiévre eſt la plus courte de toutes les intermittentes & la plus facile à guerir, parce qu'il y a moins de cruditez que dans la quotidienne, qu'elles n'y ſont pas ſi groſſieres que dans la quarte, & que la ſaiſon n'y eſt pas ſi contraire que dans la tierce d'automne : elle eſt auſſi des plus ſalutaires

vres pé-riodiques.

parce que sa chaleur a la vertu de cuire & de consumer toutes les cruditez ramassées durant l'hyver, ce qui établit une santé parfaite dans la suite. Les accés reviennent plus vîte, à cause de la subtilité de la matiere, de la chaleur du corps & de l'air environnant, qui accelerent l'acidité : néanmoins sur le déclin ils tardent davantage à se rexciter, l'ardeur fébrile ayant dissipé beaucoup de particules qui la fomentoient, & qui restant en petite quantité & tres-attenuées n'irritent pas si-tôt, si vivement, & les déclins des paroxysmes sont fort prolongez, parce que la matiere étant plus déliée n'est pas si facilement mise en repos : enfin la contraction notable des vaisseaux, quand la chaleur cesse, doit faire sortir une abondance de sueurs.

D'où dépend la promptitude du retour des accés.

Difference de cette tierce d'avec l'automne.

Par cette description de la fiévre tierce du printems, on voit en quoy elle differe de la tierce d'automne : la matiere de celle-cy devient d'abord cruë & tenace, & celle-là s'amasse & s'épaissit insensiblement pendant l'hyver. Il est beaucoup plus embarrassant de traiter la tierce d'automne qui souvent rend ses malades cacochimes, au lieu que l'autre se guérit presque naturelle-

ment, & sert même à purifier les humeurs, pourvû qu'il ne se commette pas de faute notable dans la cure, quoique les symptômes soient plus violens dans cette derniere que dans la premiere, où les signes de coction se manifestent plus tard, parce que le sang y a moins de vigueur, & qu'il y est plus chargé de cruditez.

Ce qui fait redoubler les fiévres périodiques.

Pour entendre la raison du redoublement des intermittentes, il faut considerer que la matiere morbifique peut être ou subtile ou grossiere, ou en partie subtile, & en partie grossiere; que plus elle est déliée & fluide, plûtôt elle s'aigrit & se remêle au sang; & qu'au contraire quand elle est épaisse elle n'est pas si promptement repoussée des extrêmitez dans les gros vaisseaux par la contraction des fibres; d'où vient que le frisson des quartes est plus long & plus rude: mais si cette matiere est plus copieuse, les contractions en sont excitées plus vîte, la quantité ou le volume recompensant icy la grossiereté & l'acidité qui pourtant cause des contractions plus vigoureuses qu'il ne s'en feroit à raison du simple poids ou du volume sans acrimonie de l'humeur peccante.

Ceci posé, lorsque dans un même homme il se rencontre des matieres morbifique de diverse consistance, & que les parties viennent à se contracter legerement, la plus déliée de ces matieres rentre dans le sang & cause un paroxysme particulier, pendant que la plus dense demeure encore en repos dans ses reservoirs, pour en sortir quand elle sera devenuë acide, ou qu'elle aura augmenté de volume, afin de produire un second accés partiel. Mais si la contraction est assez forte pour chasser l'une & l'autre matiere de leurs réduits, il en resultera un paroxysme total.

Vous remarquerez que ces redoublemens ou accés qui renaissent dans un certain ordre entre les premiers qui ont paru, & qui continuent de revenir en des intervales de tems déterminez, tirent leur nom de la fiévre à laquelle ceux-cy appartiennent: ainsi, lorsque dans une fiévre tierce il survient de nouveaux paroxysmes, on les regarde comme des accés d'une double ou triple tierce; double s'il ne survient qu'un nouvel accés entre deux anciens, & triple s'il s'en produit deux.

La quotidienne est double ou triple, quand ses propres accés prolongez se divisent en deux ou trois autres qui vont & reviennent en un seul jour, non par l'interposition d'une ou de deux autres fiévres : mais par la discontinuité, & par l'excés de la matiere qui causoit les premiers paroxysmes : Car 1°. avant la fin du paroxysme accoûtumé & même au tems de sa vigueur le malade se trouve surpris d'un nouveau frisson : 2°. la durée des deux ou trois paroxysmes nouveaux ensemble n'égale que celle du paroxysme simple qui paroissoit en premier lieu & qui ne revient plus : 3°. si les médicamens, ou la constitution de la saison diminuë les levains ou les réunit mieux, la fiévre retourne en son premier état, ce qui montre que de tels redoublemens ne proviennent que de la grande quantité de la matiere morbifique qui sollicite à diverses reprises les fibres membraneuses & musculeuses à se contracter ; & non de quelque acidité qu'elle ait acquise , ny ayant pas d'intervale assez long entre les paroxysmes pour donner lieu à cette matiere de se raigrir , ou de se corrompre.

De ce qui double ou triple les quotidiennes.

L'excez de l'humeur febrifique multiplie les fiévres.

Deux especes de double tierce. La double tierce est de deux sortes, l'une où le paroxysme sur-ajoûté revient de deux jours l'un, de même que le primitif, de maniere qu'il s'excite tous les jours un paroxysme, c'est pourquoy on l'appelle autrement demi-tierce : le paroxysme nouveau est plus doux & plus facile à guerir que l'original, ce qui doit faire conjecturer que la matiere de celuy-là est plus fluide, plus subtile & sans acidité, & que par de foibles contractions elle est exprimée de ses reservoirs pour produire un accés, pendant que la matiere plus tenace & plus fermentative de l'autre y reste jusqu'au lendemain, auquel tems par ses pointes plus aiguisées elle excite les fibres à se resserrer plus fortement, & à contraindre par là ces deux differentes matieres à se répandre dans le sang, d'où leurs résidus se retirent aprés la fermentation qui a produit le principal accés auquel le nouveau succéde, quand il s'est assez accumulé de matiere, pour obliger par sa masse, les parties musculeuses de la surface à se contracter un peu. La seconde sorte de double tierce consiste en ce que deux paroxysmes de tierces reviennent le même jour : elle

est composée de deux tierces, dont l'une qui dépend d'une matiere moins acide & plus coulante, precede l'autre de quelques heures; ainsi les attaques que fait celle-là chaque troisiéme jour, comme celle-cy, sont immédiatement suivies de paroxysmes de cette derniere qui cause des contractions assez violentes pour exprimer dans les vaisseaux sanguins les levains de tous les deux; & par cette union elles rendent le paroxysme plus rude, aprés lequel elles se rengagent dans les espaces étroits de la superficie, d'où la plus déliée sort encore la premiere le troisiéme jour suivant.

Comment se produit la triple tierce.

Quelques-uns ont encore observé une triple tierce, qui a trois paroxysmes en quarante-huit heures: ces accés peuvent être causez à diverses fois par la quantité de la matiere morbifique qui se ramasse, ou deux fois par sa quantité, & la troisiéme fois par son acidité, à peu prés comme dans les demi-tierces.

Explication de la quarte double.

Dans la quarte double où deux paroxysmes se produisent en deux jours consecutifs, chaque troisiéme jour étant exempt de toute attaque, il faut encore concevoir deux matieres de

differente nature ; l'une plus ſubtile & approchante de celle qui fait la tierce ; & l'autre plus épaiſſe, celle qu'il convient à la quarte, celle-cy s'aigriſſant chaque quatriéme jour, & celle-là chaque troiſiéme. Pareillement la triple quarte dans laquelle il ſurvient en chacun des deux jours d'intervale qui ſe trouvent entre deux principaux paroxyſmes de quarte, un nouveau paroxyſme, de ſorte qu'il n'y a aucun jour ſans quelque accés, eſt produite par une abondance de nouvelle matiere morbifique qui s'ajoûte à l'ancienne, & qui ſemblable à celle de la fiévre quotidienne excite tous les jours un accés ; celuy qui vient chaque quatriéme jour étant plus violent que les autres, parce qu'il s'unit à celui que la matiere de la quarte ſimple doit former.

OBSERVATIONS DE quelques fiévres irregulieres.

De la nature & de la cauſe des fiévres froides.

L'On remarque des fiévres irregulieres qui ſont diſtinguées par des caracteres particuliers. 1. Les Fiévres froides dont tout le paroxyſme ou ſa plus grande partie ſe paſſe dans le froid & dans des frémiſſemens : elles prennent naiſſance en des perſonnes qui

ont le sang dépouvû de souphres & d'esprits, soit aprés de longues fiévres, soit aprés de grandes hémorragies, & elles sont causées par une matiere épaisse & peu fluide, qui ne sortant que tres-difficilement des endroits où elles s'amasse, & s'aigrit de tems en tems, entretient un long frisson, aprés lequel s'étant répanduë dans le sang & n'y pouvant être suffisamment attenuée, elle se rengage dans ses réduits avant que d'exciter une chaleur sensible.

En quoy consistent les ardentes.

2. Les fiévres ardentes dont la chaleur fait tout le paroxysme qui dure long-tems & revient quelquefois avant que l'ardeur fébrile soit entierement dissipée, procedent d'un levain fort attenué reçû dans un sang sulphureux & spiritueux, qui par sa fermentation dilate tellement les vaisseaux & les pores de tout le corps, qu'aprés qu'elle a cessé, cette matiere ne pouvant presque être retenuë dans les reservoirs, se remêle incontinent dans les humeurs pour recommencer un nouveau symptôme: c'est pour cela que de telles fiévres se changent souvent en continuës.

Des fiévres où le chaud

3. Les épiales où les malades sentent le froid & le chaud en même tems par

& le froid se rencontrent distinctement ensemble.

tout, viennent d'une matiere morbifique tres-dispersée, dont une partie s'aigrit indifferemment en mille endroits divers & y cause des contractions & des frissons, pendant que l'autre qui n'est pas moins étenduë se confond dans le sang qu'elle fait fermenter & qu'elle échauffe sensiblement dans des lieux voisins de ceux d'où il est exprimé, de sorte que les deux qualitez contraires de chaleur & de froidure semblent universellement répanduës, & distinctement l'une de l'autre.

De celle où le dedans du corps brûle & le dehors géle.

4. La lipyrie qui consiste dans une chaleur qui brûle les entrailles, pendant que les parties externes sont tres-froides, dépend de ce que la portion la plus visqueuse de levain fébrifique restant encore à la surface, irrite par ses pointes qui s'y sont dévelopées, les fibres charnuës de toute l'habitude, au même tems que la portion subtile agite le sang dans leqnel elle s'est insinuée; ou de ce que la matiere quoique homogêne, sort plûtôt des reduits qui se trouvent dans la substance des parties interieures, que de ceux des parties externes où le sang est moins actif, & les pores moins ouverts, de maniere qu'icy le frisson commence, lorsque

que la chaleur consume le dedans.

5. Les fiévres séches où le malade ne suë presque pas, sont de la nature des ardentes, & des continuës dans lesquelles le sang étant perpetuellement agité, troublé, & rarefié retient la serosité mêlée avec les autres principes.

De celles où il ne s'excite point de sueurs

6. Les fiévres sudatoires où la sueur est excessive, sont causées par une subtilité, une acrimonie, & une abondance de serositez aisément exprimées du sang qui se condense à chaque systole du cœur, & des vaisseaux qui se resserrent à chaque diastole.

Des fiévres où ces excretions abondent.

7. Les fébricitans sont quelquefois tourmentez pendant l'accés d'une toux séche causées par des particules acides qui picottent les bronches & la trachée artere.

De la fiévre accompagnée de toux seche.

8. D'autrefois la contraction universelle du corps, & les cruditez bouchant les pores il se fait un écoulement des serositez de la tête dans les poumons où le chemin est plus ouvert, & plus facile à frayer à cette lymphe durant le paroxysme.

Et de plusieurs autres où il se produit differens symptômes.

9. Mais il peut arriver aussi que dans ce tems toute cette eau abonde aux organes de la salive plûtôt qu'ailleurs, pour la même raison.

10. Ou bien le crachement & la transpiration étant empêchés par quelque cause, les serositez se filtrent plus aisément par les reins, & les malades urinent abondamment durant leur fiévre.

11. Que si ces mêmes humeurs se jettent dans le foye & dans les glandes des intestins pour rendre la bile plus fluide & les excrémens grossiers plus délayez par la rarefaction du ferment intestinal, il en surviendra un cours de ventre, que l'acreté du souphre du sang augmentée par la fermentation fortifiera.

12. La bile devenuë plus acre & plus volatile par l'ardeur de la fiévre est pareillement capable d'irriter si fortement l'intestin où elle se décharge qu'elle en pervertira le mouvement peristaltique, dont la direction changée la fera répandre dans l'estomac qu'elle mettra en convulsion, d'où s'ensuivront des vomissemens bilieux. Ces vomissemens peuvent encore venir des cruditez qui causant de violentes contractions au ventricule, renverseront le mouvement ordinaire du duodenum, & obligeront cet intestin de se vuider dans ce sac, qui rendra par le

vomiſſement la bile & ces matieres cruës mêlées enſemble , comme on l'obſerve le plus ſouvent dans ces fiévres.

13. Les ſyncopales qui oppreſſent le fébricitant,& le mettent en danger d'expirer à tout moment,ſont produites par une matiere acide qui durant l'accés ſe répand tout à coup dans le ſang , & le coagule de maniere que le cours de ce fluide eſt comme ſuſpendu, juſqu'à ce que les particules ſulphureuſes & ſpiritueuſes ayent adouci, diſſout,ou diſcuté ces acides, & rendu au ſang ſa liquidité par une chaleur qu'elles ſuſcitent ; & qui ſuccede à la ſyncope.

Cauſe des fiévres où le malade ſouffre une oppreſſion.

14. Les fiévres cardiaques qui ſont accompagnées de défaillance naiſſent d'un picottement cauſé à l'orifice ſuperieur du ventricule par les exhalaiſons d'une bile tres-acre qui fermente ; car cette partie eſt extrêmement ſenſible , à raiſon de la délicateſſe des fibres nerveuſes dont elle eſt abondamment pourvûë.

De celles où le cœur manque au febricitant.

15. Les fiévres torminales dans leſquelles le malade eſt tourmenté de tranchées & de coliques cruelles , tirent leur origine tantôt des acides qui

percent les tuniques des inteſtins, tantôt d'une bile acre qui produit dans ces canaux des efferveſcenſes énormes

16. Les fiévres ſuffocantes ſont celles qui ont la proprieté d'exciter les affections hypocondriaques ou hiſteriques, c'eſt pour cela qu'elles ſont familieres aux femmes : l'acidité des matieres peut toutefois cauſer quelque ſuffocation en reſſerrant extraordinairement les parties deſtinées à la reſpiration.

17. Il y a d'autres intermittentes où les malades ſont contraint de reſpirer fréquemment, parce que le ventricule & l'abdomen ſont tellement gonflez par les vents produits par des humeurs trop agitées, que le diaphragme fortement repouſſé en haut reſſerre exceſſivement les poumons dans la poitrine, & les empêchant de recevoir à chaque inſpiration une ſuffiſante quantité d'air obligé à réiterer ſouvent cette action vitale.

18. La fiévre aſthmatique vient d'une pituite gluante & acide qui tenant la poitrine en contraction ôte aux malades la faculté de reſpirer à leur aiſe.

De celles où la goutte s'irrite.

19. La fiévre goutteuſe, ainſi nommée de ce que les douleurs de la goutte

s'irritent principalement durant l'accés, & qu'elles s'en vont aprés que la fiévre eſt guérie, dépend d'une matiere morbifique dont la diſpoſition eſt aſſez conforme à celle que cauſe la goutte.

20. Les fiévres délirantes ſont des intermittentes dont les accés cauſent une ardeur qui ſe communiquant à la tête y trouble les ſens, & entretient des veilles, & le délire ; auſſi la chaleur fébrile n'eſt pas plûtôt paſſée que le malade s'endort, & que ſes douleurs de tête avec ſa folie ceſſent.

21. La fiévre mélancolique ou maniaque ſurvient aprés de grandes pertes d'humeurs ſpiritueuſes & ſulphureuſes, ou bien aprés de longues intermittentes, telles que les fiévres quartes qui ont dérangé les organes des ſens ; le malade devient furieux pendant la fiévre, & ſouvent aprés qu'elle a ceſſé.

22. La fiévre durant les paroxyſmes de laquelle les malades ſont fatiguez de la ſoif, dans le friſſon ou dans la chaleur, ou dans l'un & dans l'autre, prend naiſſance d'une matiere ſaline, acre & bilieuſe dont l'impreſſion irrite les fibres nerveuſes de la bouche, du goſier & du ventricule de la même

façon qu'elles le seroient par le défaut d'humidité : la chaleur interne, ou la grande rarefaction du sang, peut semblablement épuiser de serositez ces mêmes parties, dont l'aridité produira cette alteration incommode.

Des prognostics les plus remarquables sur les fiévres périodiques.

Explication de divers prognostics de toutes ces fiévres, & premierement de ceux qui sont favorables.

Ces prognostics qui sont ou generaux à toutes les intermittentes, ou particuliers à chaque espece, heureux, ou malheureux, pourront être expliquez par les principes sur lesquels on vient d'établir la cause de ces maladies.

1°. Les fiévres qui de continuës deviennent intermittentes sont ordinairement hors de peril, parce que la matiere qui causoit la fiévre continuë commence à n'être plus ni assez acre, ni assez abondante pour entretenir une fermentation constante & perpetuelle dans le sang.

2. Le sédiment égal & blanc dans les urines, de même que les petits nuages qui paroissent sur la superficie, sont d'un bon augure, parce qu'ils signifient que la matiere morbifique se cuit, se digere & se separe.

3. Les vers qui sortent sur la fin de

la maladie promettent une ſanté conſtante pour l'avenir, parce qu'ils temoignent que les cruditez dont ils ſe nourriſſoient ſont conſumées, & qu'il ne reſte plus que la chaleur douce qui les en faiſoit éclore.

4°. Le retardement des paroxyſmes joint au ſigne de coction, montre que la matiere diminuée n'eſt pas capable d'exciter les fibres à contraction auſſi promptement que de coûtume.

5°. L'éréſipele & la jauniſſe font eſperer que la bile & la chaleur interne auront la force de cuire la matiere.

6°. Les ulceres & les puſtules qui viennent aux lévres preſagent la ſanté; ce que font pareillement les tumeurs qui naiſſent au bas ventre, au col & aux parotides, & celles que des ligatures produiſent aux carpes & à d'autres parties; car c'eſt un ſigne que le ſang ſe purifie, & qu'il pouſſe au dehors les levains qui le corrompoient, & qui ſont néanmoins encore trop groſſiers pour ſortir aiſément par l'inſenſible tranſpiration, ou par les pores de la peau, qui en eſt déchirée, ou ſoûlevée.

Par les tubercules & les ulceres qui ſe produiſent à la ſuperficie.

7°. Les flux de ventre, les ſueurs qui rougiſſent la peau & y cauſent des

démangeaisons, & les sueurs de mauvaise odeur sont souvent des symptômes salutaires dans lesquels la matiere fébrifique disposée à sortir cherche une issuë & la trouve par les filtres des intestins & de la peau : c'est aussi pour cette raison que les surditez , la paralysie de quelque membre , & d'autres infirmitez semblables annoncent la cessation de la fiévre par le dépôt qui se fait de la matiere morbifique sur tels ou tels organes.

Sur les cours de ventre & les sueurs.

Sur les causes febriques qui n'affoiblissent pas.

8°. Les fiévres qui viennent tout à coup sans aucune cause qui affoiblisse, sont faciles à guerir par la discussion de la matiere amassée comme par hazard dans le sang qui d'ailleurs est assez bien conditionné.

9°. Une fiévre intermittente ne doit pas durer, & n'est pas à craindre dans un corps d'une bonne constitution,& où les visceres sont sains , parce qu'en un tel temperament il y a d'ordinaire plus de vigueur pour digerer les matieres que pour engendrer des cruditez ; sur tout quand l'été approche & que l'air devient chaud & sec.

Des signes de triste augure.

Quant aux pronostics sinistres , on observe que.

1°. Les redoublemens des accés sont

perilleux à cause de l'abondance des mauvais levains, & de l'affoiblissement du malade.

2°. Si le frisson vient à contre tems à un malade déja fort affoibli, il y aura du risque, vû que c'est une preuve que le volume de la matiere l'accable, & que la chaleur naturelle ne peut plus resister à son impression.

3°. Les fébricitans qui mangent trop & qui boivent des liqueurs froides ou peu spiritueuses, prolongent leur mal & le rendent plus opiniâtre, parce qu'ils étouffent les principes actifs de leur sang.

4°. Les urines ne demeurent longtems cruës que par un défaut dangereux de coction.

5°. Tout accablement de force, & les fréquentes inquiétudes donnent sujet de craindre que le malade ne succombe à l'effort de la fiévre qui surviendra.

6°. Les tumeurs dont la matiere est repoussée en dedans sont suspectes, parce qu'elles montrent que cette matiere morbifique corrompuë par son séjour est repoussée dans le sang où elle ne peut manquer d'avoir de tristes effets.

7°. La froideur de l'haleine durant le chaud même de la fiévre marque ou que les poûmons sont refroidis par l'absence d'une suffisante quantité de sang, ou qu'étant fort oppressez, la respiration est si frequente que l'air inspiré n'a pas le tems de s'y échauffer avant que d'en ressortir ; & l'une & l'autre cause sont de mauvaise augure.

8°. Le refroidissement des extrémitez dans l'ardeur du paroxysme est aussi un signe lugubre, parce qu'il ne peut provenir que de la quantité excessive de la matiere qui les tient en contraction, ou des mouvemens du cœur trop languissans pour envoyer le sang jusqu'aux parties les plus éloignées.

9°. Les sueurs froides menacent un malade de suffocation.

10. Les convulsions sont sinistres en ce qu'elles marquent un transport de la matiere febrile cuite ou cruë au cerveau.

11. Les sueurs qui ne s'excitent qu'à demy témoignent ou que la matiere bouche les pores par sa grande quantité, ou que le sang a trop peu d'activité pour atténuer les parties sereuses excrémenticielles.

12. L'abondance de la ſueur à chaque déclin de paroxyſme ſans aucun ſoûlagement, eſt ſouvent ſuivie de l'oppreſſion & de la conſomption entiere du malade.

13. Les flux de ventre qui arrivent lorſque la matiere n'eſt pas encore cuite ſont pernicieux, parce qu'ils affoibliſſent le malade en vain.

14. Lorſque les fiévres intermittentes s'en vont dans une ſaiſon humide & froide ſans aucun ſigne d'une bonne coction, on doit apprehender la cacochymie, à cauſe des cruditez qui reſtent dans un ſang affoibli.

15. Le retardement des paroxyſmes ſans ſoulagement du malade, & ſans marque de digeſtion de la matiere, ſignifie que la maladie ſera longue, à raiſon de la groſſiereté des levains & du défaut de la chaleur.

16. Enfin ces fiévres ſont plus rebelles & plus pernicieuſes dans un ſujet dont le ſang eſt rempli d'humeurs mélancoliques, c'eſt-à-dire, qui a diſette de principes ſulphureux & ſpiritueux capable de cuire ou de diſſiper la matiere fébrifique & de ſoûtenir les aſſauts de la maladie.

Des prédictions particulieres sur chaque intermittente.

Aprés avoir raporté les prognostics sur toutes les fiévres en general, il nous reste peu de choses à dire sur ceux de chacune en particulier, vû que ces maladies dépendent d'une matiere de même nature.

Sur celles d'automne. Les fiévres d'automne souffrent difficilement la saignée, le flus de ventre, & tout ce qui refroidit & débilite, parce que la chaleur vitale n'est déja que trop affoiblie par la saison froide & humide, c'est pourquoi un régime, un air, & des médicamens chauds conviennent mieux à ces indispositions.

Sur la quarte. La fiévre quarte qui attaque des personnes âgées de plus de soixante ans a souvent une fin pernicieuse, parce qu'elles n'ont pas la force de cuire une matiere aussi cruë, & de resister à des symptômes aussi violens que ceux qui forment la maladie ; & cette fiévre n'est pas moins dangereuse quand elle se change en une continuë qui fatigue encore davantage un malade épuisé.

Sur la quotidienne. Les fiévres quotidiennes sont en train de s'en aller quand le malade rend la pituite par le vomissement ou par les

ſelles ſur tout à l'approche du printems; car c'eſt une marque que les cruditez ſont beaucoup atténuées, & que la chaleur de la ſaiſon qui ſe fortifie de jour en jour en fera une prompte coction.

Sur l'enflure de certaines parties, &c.

Les tumeurs principalement dés hypocondres ſont icy d'un bon préſage à cauſe de l'abondance des cruditez qui ſe jettent dans cette region où elles peuvent être plus aiſément digerées qu'ailleurs.

Un viſage fleury & coloré d'une rougeur naturelle donne lieu de former un des meilleurs prognoſtics, puiſqu'il déſigne que le ſang eſt en quelque façon dégagé des humeurs cruës.

Ces fiévres ſont plus dangereuſes quand leurs paroxyſmes arrivent de jour, car cela montre que la matiere eſt aſſez abondante pour reſiſter à la chaleur du ſoleil, & pour agir ſans avoir aucunement beſoin du froid de la nuit. Mais ſi cette maladie diſparoit ſans des marques de coction, il eſt à craindre que les cruditez ne gâtent le ſang & n'introduiſent la cacochimie, ou qu'étant pouſſées à la ſurface elles n'y excitent de larges tumeurs.

La tierce du printems eſt d'autant

Sur la tierce Printaniere.

plus courte qu'elle est plus ardente, parce que la matiere en est plûtôt cuite, & elle dégenere plus communément en continuë qu'aucune autre, parce qu'elle dépend d'une matiere plus facile à se subtiliser.

De la cure des fiévres periodiques, selon ces mêmes principes.

Elles se guerissent par une infinité de sortes de remede.

Il n'y a point de maladie sur lesquelles on ait proposé tant de remedes differens que sur ces fiévres, qui sont les maladies les plus universelles de toutes. Presque tous les medicamens simples ou composez y ont été employez, soit interieurement, soit exterieurement, sans parler de mille moïens superstitieux que la populace met encore aujourd'huy en pratique.

Quatre points principaux qu'il faut accomplir pour la cure.

Les intentions generales qu'on doit avoir dans le traitement des fiévres se reduisent à celle-cy.

1°. De preserver de l'attaque des intermittentes ceux qui semblent y être exposez.

2°. De pallier ces maladies, lorsque quelque circonstance ne permet pas d'entreprendre leur parfaite guerison.

3°. De les extirper entierement, en tout autre cas.

4°. De corriger la diſpoſition qu'elles communiquent aux humeurs & à toute l'habitude, & de reparer les maux qu'elles peuvent avoir laiſſez.

Des moyens de ſe preſerver de la fiévre.

Pour ſe garentir de cette ſorte de maladie, il faut entretenir le ſang dans ſa pureté, & en éloigner toutes les cruditez ; & s'il s'introduit dans cette humeur quelques matieres indigeſtes, on doit empêcher qu'elles ne s'éjournent dans des reduits, & qu'elles ne viennent en état de produire des paroxyſmes fébriles. C'eſt à quoy l'on réuſſit en faiſant reſpirer un air chaud & ſec, prendre des alimens de facile digeſtion, & uſer de tout ce qui fortifie ; & quand on ſe trouve dans des circonſtances où l'on ne peut éviter certaines cauſes morbifiques, on aura recours à la diéte & à des médicamens qui ayent la force de s'oppoſer aux effets de ces cauſes.

Diſpoſitions favorables de l'air.

Ainſi ſuppoſé qu'on ſoit obligé de reſter dans des pays froids & humides, on tâchera de corriger les mauvaiſes qualitez de l'air du lieu où l'on vit, par des feux qu'on y allumera, ou

par des vapeurs d'aromats qu'on y répandra: on garnira la table de gingembre, de clous de gerofle, de viandes cuites, de pain bien fermenté & un peu sec: les allouettes, les perdrix, les phaisans, les cailles, les canards & les autres aquatiques à pieds plats; les lapins, les liévres, le mouton & les autres sortes de chairs les moins baveuses & les plus jeunes seront en recommandation; à quoi on ajoûtera pour ce qui regarde les plantes, des racines de betterave, de symphitum, de refort rustique & d'angelique, les truphes, les oignons & les autres qui seront chaudes ou séches & propres à manger. Les écorces d'orange, de citron, la canelle, les feüilles de cerfeuil, de nasturce, de persil, de pouillot, de serpolet, le tanacetum, le romarin, la ruë, la menthe, la sauge, la sariette, le fenouil, l'ormin, l'anis, la pimprenelle, & toutes les autres un peu chaudes qui plairont au goût. Les semences d'anis, de coriandre, d'aneth, la graine de paradis; & le reste qui échauffe, desseche, & flatte le palais: La noix muscade, les bayes de geniévre, le poivre, les coings, les cerises, les mures, les poires un peu séches, les olives, &

Des alimens qui conviennent icy.

de semblables fruits qui desséchent; Les fleurs de safran, de menthe, de sureau, de nasturce aquatique, de houblon, de lavande, tous aromats, & toutes les autres drogues chaudes & séches dont on a coûtume d'assaisonner les alimens.

La boisson sera d'un vin stomacal & un peu rude, comme le vin du Rhin, le vin de Bourgogne, la forte biere houblonnée, l'hydromel, & les vins préparez, avec l'absinthe, la centaurée, & les autres plantes raportées cy-dessus. *Desqualitez de la boisson du malade.*

L'esprit doit être gay & sans inquiétudes, & l'on sera dans de fréquens exercices qui réparent ou qui animent les particules actives, plûtôt qu'ils ne les dissipent & ne les affoiblissent. On entretiendra le ventre assez lâche, & de tems en tems on provoquera la sueur & les urines par de doux médicamens, entre lesquels les plus efficaces seront les amers, tels que la petite centaurée, la racine de gentiane, & de contrayerva, l'absinthe, les semences & les feüilles de chardon beni, les sels d'absinthe, de ruë, de genest, de thym, de veronique, de scordium, de vipere, & toutes les autres drogues desséchantes,

échaufantes, diaphoretiques, diuretiques, & antihydropiques comme le bois de sassafras, de gayac, le buis, le frêne, tous les sentaux, le bois de lentisque; la racine de sarsepareille, d'énula campana, de fenouil, d'ache; les sommitez de pin, de geniévre, l'eau de chaux.

Contre les causes qui diminuent les forces & la chaleur naturelle on usera de potions faites avec de puissant vin & des substances d'un suc vigoureux; de la gelée d'avoine qu'on prendra avec du vin de Canarie & du sucre, d'œufs frais, de consommez & de précis de viandes succulentes.

De la nature des remedes qui y sont propres.

Pour empêcher les mauvais effets des alimens de difficile digestion, il sera fort-à-propos d'employer quelquefois des purgatifs stomachiques, tels que les pilules d'hiera avec l'agaric, ou les pilules de tartre de Quercetan, les pilules stomachiques, où l'on fait entrer des gommes, &c.

Lorsque les humeurs se sont chargées de cruditez, il s'agit de les attenuer, d'appaiser le trouble du sang & de nettoyer les premieres voies, comme il a été observé dans les articles des fiévres quotidiennes, & des tierces du Printems; les remedes abstersifs les

plus moderez qu'on pourra choisir entre ceux qu'on vient d'exposer dans ce chapitre, auront plus de vertu étant pris sous une forme solide dans le tems qu'on est prêt de se mettre au lit, afin qu'ils operent pendant le repos, & que le matin à l'heure qu'on a coûtume de se lever ils provoquent les selles : toutefois afin d'être plus seur qu'ils n'interrompront point le sommeil, & qu'ils n'obligeront point à se relever la nuit, on fera prendre environ un grain de laudanum opiatum, & on mêlera dans la composition des remedes purgatifs un peu de quinquina : par exemple, prenez de la masse pipulaire d'hiera avec l'agaric, & du tartre préparé à la maniere de Quercetan seize grains de chaque; du quinquina subtilement pulverisé sur le marbre demi scrupule, du laudanum opiatum un grain, avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire six pilules en entrant dans le lit; ce qu'on réiterera toutes les fois qu'il sera besoin de vuider les premieres voyes.

Pareillement lorsqu'il sera question de faire vomir, il ne faudra pas ordonner des remedes plus forts qu'une préparation de biere & de lait, avec le

Du choix des émetiques.

chardon beny, de laquelle le malade usera abondamment; ou bien on prescrira deux onces d'oximel scillitique, ou de vin scillitique, ou deux scrupules de vitriol, le Medecin n'oubliant pas de donner toûjours un parégorique aprés que l'émetique aura eû son effet, afin d'aller au devant du trouble que le vomitif pourroit occasionner dans le sang, ce qui seroit capable de communiquer une disposition febrile. La formule du parégorique, ou confortant & preservant, sera telle: Prenez de l'eau de pavot rheas deux onces, canelle préparée avec l'orge & la menthe une once de chaque, diacode une once, mêlez le tout ensemble pour en faire un breuvage à prendre aprés que l'émetique aura operé.

Médicamens qui conservent le sang.

Le sang se maintiendra dans sa consistance, & dans sa tranquilité ordinaire, s'il ne survient aucune des causes qui peuvent l'agiter, telles que celles qu'on raporte dans le chapitre de la tierce printaniere; & pour éluder plus infailliblement leur impression, on employera les parégoriques, les refrigerans, & les astringens comme l'alum, le bol d'armenie, le corail rouge, les perles, les racines de

tormentille & de bistorte; ou les amers stiptiques qui sont de grande efficace pour assoupir les tumultes du sang, par exemple, la racine de tormentille mêlée avec la racine de gentiane, ou les sommitez de petite centaurée; autrement prenez de l'écorce de quinquina reduite en poudre impalpable une once, du sirop de corail, & du sirop de roses séches de l'un & de l'autre également, & autant qu'il est necessaire pour former un bol à prendre sur l'heure du sommeil. Si les veilles pressoient, ou qu'il y eût soupçon de quelque trouble dans le sang, il faudroit ajoûter à ce bol un grain de laudanum opiatum.

Précaution generale dans le traitement.

Le Medecin doit néanmoins prendre garde qu'en voulant atténuer & dissiper les cruditez, il ne rarefie & n'agite excessivement le sang, il faut plûtôt tâcher de faire contracter une chaleur telle qu'elle paroît au Printems dans cette humeur, pour ne pas s'éloigner du temperament naturel, si ce n'est dans une saison humide & froide, ou dans une constitution cacochyme, ausquels cas il seroit permis d'user de remedes un peu plus chauds, & de liqueurs plus vigoureuses, y en-

tremêlant les ſtiptiques amers, les parégoriques, les aſtringens, & ordonnant pour ces derniers de porter autour du poignet des amulettes aſſaiſonnées de ſel: mais ſi l'on s'appercevoit que l'ardeur ſe gliſſaſt dans le ſang, on en viendroit à la ſaignée, aux clyſteres, aux rafraichiſſans, & aux autres moyens qui mitigent, & qui ralentiſſent peu à peu l'émotion.

Métho de de pallier les fiévres.

Lorſqu'on a ſeulement deſſein de pallier la fiévre, & de ſuſpendre les ſymptômes ſans ôter la matiere morbifique, ſoit parce qu'on voit le malade ſi accablé, qu'on a ſujet de craindre que l'effort des paroxyſmes ne l'enleve, ou parce qu'il aura des affaires preſſantes auſquelles ils l'empêchent de vaquer, ſoit enfin pour changer de méthode, & commencer par de nouveaux remedes la cure d'une fiévre qui aura reſiſté à tous les autres; on obtiendra ce qu'on ſouhaite en remettant toutes choſes dans l'état où elles étoient avant que la diſpoſition à la fiévre fut reduite en acte; c'eſt-à-dire, ſi l'on atténue tellement les cruditez qu'elles ne puiſſent plus s'arrêter dans aucun reduit, & ſi l'on donne au ſang une conſiſtance aſſez ferme pour n'ê-

tre point extraordinairement émû de toutes ces matiere indigestes qu'il contiendra.

La chaleur & la fermentation subtilisent tous les corps & les reduisent ou en cendres, ou en esprits : mais ces moyens sont trop dangereux pour être employez icy, parce qu'ils pourroient émouvoir & rarefier excessivement des humeurs qu'on veut au contraire appaiser, & raffermir : Les substances âpres & dures comme les terrestres & les salines, ou celles qui participent des unes & des autres tendent mieux à nôtre but, & principalement les sels, parce qu'ils se mêlent plus promptement dans le sang, & qu'ils pénétrent plus intimement par tout le corps, étant fondus par les fermentations naturelles, & dissouts par les serositez qui les entraînent dans les conduits les plus serrez, où ils divisent & froissent les sucs compactes & grossiers qui s'y retirent ; c'est pourquoy les sels lixivieux, le sel de tartre, le vitriol de Mars seront tres-propres à purger le sang d'un phlegme superflu, & à communiquer plus de fermeté aux humeurs louables, aprés quoy les particules terrestres acheverõt de donner au

Des moyens qu'on doit choisir pour cela.

ſang cette conſiſtance requiſe : car par leur ſtipticité elle s'opoſent à la dilatation , & au tumulte des parties du ſang en les reſſerrant ſous un moindre volume : mais l'uſage des ſeules matieres ſalines , ou des terreſtres ſeules ne ſatisferoit point à ce qu'on demande, car les premieres paſſent trop vîte par le ſang, & les ſecondes reſſerrant le pilore , pourroient ſe corrompre par leur long ſéjour dans le ventricule , & ſont trop groſſieres pour s'inſinuer facilement par les veines lactées dans la maſſe des humeurs; au lieu que les corpuſcules ſalins & piquants joints aux terreſtres & ſtiptiques ont ordinairement tout l'effet ſouhaité, juſqu'à ce que la purgation, le vomiſſement , ou quelque exercice pris inconſiderément ait excité de nouveau la fiévre , ou diſſipé la force des médicamens qui l'empêchoient de ſe produire.

Les narcotiques , & les parégoriques contribuent beaucoup à calmer le ſang ; mais ils épaiſſiſſent plus les humeurs qu'ils ne les ſubtiliſent, & leur vertu paſſe en peu de tems : c'eſt pour cela qu'on ne les doit regarder que comme des médicamens auxiliaires

bons

bons pour diminuer les douleurs inſu-portables, arrêter des fermẽtations vio-lentes, & procurer un doux ſommeil.

Palliatifs à prendre interieurement.

Les ſubſtances terreſtres ſalines ſont les meilleurs palliatifs qu'on puiſſe propoſer de prendre interieurement, comme le quinquina, l'alum, le vitriol de Mars, la racine de tormentille donnez avec des amers & les ſels, ou appliquez exterieurement, comme on fait de ceux dont on compoſe des amulettes à mettre au poignet; ſçavoir, le plantain, les racines de tormentille, de biſtorte, de quinte feüille, & la bourſe de paſteur; ou la piloſelle, le guy, les feüilles, les boutons, & l'écorce tendre de chêne; ou la queuë de cheval, les fleurs de balauſte, les roſes rouges, les grattes-cu, les prunes ſauvages, les neſles, les coings, & pluſieurs autres aſtringents que l'on mêle ſoit avec le ſel commun & l'alum, ſoit avec quelqu'autre ſel & le vinaigre, pour donner au tout qu'on bat enſemble une forme de cataplaſme: on ſe ſert auſſi de conſerves aſtringentes faites avec les roſes rouges, les prunes ſauvages, &c. que l'on confit avec le ſucre: où vous remarquerez que ces aſtringens reſultent de particules terreſ-

Palliatifs externes.

tres, & que l'efficace des amers dépend des corpuſcules terreſtres ſalins qui les conſtituent. Au reſte les cataplaſmes que nous venons de raporter, agiſſant en ce que leurs ſels reſouts par l'humidité des autres ingrédiens pénétrent les vaiſſeaux du poignet , ou des autres parties du corps les plus délicates ſur leſquelles on les impoſe , & ſe gliſſent dans le ſang avec d'autant plus de facilité que les pores ſont dilatez par la tiedeur humide du médicament; de ſorte que ſe confondant avec cette humeur ils y atténuent la matiere cruë & repriment la fermentation febrile , comme ſi l'on avoit pris ces remedes par la bouche. Leur operation peut encore venir de ce que les ligatures qu'on fait à la partie , & les pointes du remede qui l'irritent inceſſamment y cauſent des contractions imperceptibles qui ſe tranſmettant à tout le genre membraneux , & muſculeux , contraignent les particules cruës de reſter dans le ſang , au moins pour quelque tems , & de s'y cuire.

Explication de l'action de ces cataplaſmes.

Proprietez du quinquina.

Le quinquina eſt ſans contredit le remede qui arrête le plus immanquablement les fiévres ; or ſa ſtipticité , & ſon amertume témoignent ſa qualité

terrestre saline, aussi n'est-il pas inflammable, comme les corps huileux ou sulphureux; il ne frape point le goût comme les matieres spiritueuses, & il est sec au toucher : de plus quand on en fait l'analyse chymique, on en tire une portion considerable de terre, & de sel, & une petite quantité d'esprit, d'huile, & d'eau.

Differences des medicamẽs terrestres salins.

Mais il faut observer qu'entre les drogues terrestres-salines, il y en a où les sels sont lâchement liés à la terre, de maniere qu'ils la quittent dans le ventricule, ou dans les intestins qu'elle ne peut traverser : on distingue de tels médicamens par le goût en ce qu'ils n'ont qu'une saveur salée, & qu'il reste autour de la langue & du gosier un sentiment de stipticité, ou d'astriction qui dépend des particules terrestres qui s'attachent en ces endroits que les sels pénétrent aisément : de cette nature sont l'alum, le vitriol commun, le vitriol de Mars, & les sels qu'on unit par art avec les astringens pour leur faire resserrer le ventre : En d'autres terrestres-salins, le sel & la terre s'unissent si étroitement, que sortant ensemble du ventricule, & passant de compagnie à travers les

vénes lactées, ils vont se répandre dans le sang, ou par l'union de leurs forces ils surmontent la violence des paroxysmes : on reconnoit ces remedes à leur grande amertume qui ne se fait sentir si rude, que parce que les particules terrestres entrant avec les salines dans les pores de la langue, en relâchent par leur surface herissée les filets nerveux, & y causent des perceptions desagréables ; enfin de ces derniers les uns sont plus, les autres sont moins terrestres: mais puisque le quinquina excelle par dessus tous les autres amers employez pour les fiévres, nous expliquerons les phœnomênes qui se remarquent dans son usage.

Raison des vertus de quinquina.

1°. La vertu de cette écorce demeure plus long-temps dans le sang, & arrête plus efficacement les paroxysmes, à cause de la ferme liaison de sa terre avec son sel, par laquelle ces deux principes agissent davantage dans les humeurs, & s'y confondent plus intimement pour leur faire prendre une consistance contraire à la fiévre. 2°. Toutefois si l'on ne continue pas l'usage de ce remede, même aprés que les paroxysmes ont cessé, ils reviennent, soit parce que la vertu du remede sera

consumée au bout de quelques semaines, & avant que les cruditez ayent été digerées ; soit que le sang ait été émû, & dilaté par un regime échauffant, par l'usage du vin, ou des cardiaques, par des purgatifs, ou par des émetiques dont les effets s'opposent à la réünion, & à la tranquilité qu'on tâche de procurer aux parties du sang.

3°. Un ulcere interne des poûmons, des reins, &c. dissipe l'action du quinquina, & rapelle en peu de tems les paroxysmes que ce medicament avoit suspendus, parce que la sanie de cet ulcere se mêlant incessamment dans le sang le trouble, le rarefie & y cause une fiévre hectique.

Pourquoi un ulcere empêche l'effet du quinquina.

4°. Dans les fiévres un peu chaudes dont les relaches se font à peine apercevoir, le quinquina est pernicieux, principalement quand les malades sont jeunes, d'un temperamment sulphureux, & qu'ils ne peuvent rester hors du lit ; il n'a pas non plus tant d'efficace quand la saison est chaude ; car le sang est alors trop rarefié, & trop émû ; & la matiere morbifique divisée par la chaleur excessive, & par les particules du remede sans être assez cuite pour pouvoir être évacuée, agite encore da-

Ce medicament nuit aux fiévres qui aprochent des chaudes.

vantage les humeurs, d'où surviennent des convulsions ou des délires.

Divers effets de ce remede.

5°. Il arrive quelquefois que l'usage de cette écorce augmente la véhémence du paroxisme en même tems qu'elle dispose le malade au recouvrement de sa santé, parce que c'est une marque de la prompte impression du remede sur la matiere febrique, & sur le sang qui s'en échauffe & s'en atténuë plus intimement: vû que le quinquina prépare cette humeur à une consistance plus ferme, & moins rarefiable, laquelle ne manque pas de s'introduire sur le déclin du paroxysme, & durant l'intermission, pourvû que le malade continue d'user de ce remede, qui néanmoins le plus souvent abrege, & modere les paroxysmes dés qu'on l'a employé, parce qu'il tend dabord à resserrer la masse du sang, & à la rendre moins inflammable.

D'où vient qu'il fait suer.

6°. Il est sudorifique en ce que ses parties salines fondent les matieres séreuses & leur donne plus de pénétration pour ouvrir les pores des parties solides du corps, & les débarrasser du limon qui les bouche, pendant que la portion terrestre de la même écorce resserre le sang, & en exprime la lym-

phe. C'eſt auſſi pour cela que ceux qui prennent du quinquina urinent copieuſement, ſur tout quand le froid exterieur, ou quelqu'autre cauſe empêche les ſueurs de couleur; & leurs urines ſont fort claires, parce qu'elles ſe ſéparent trop promptement du ſang pour ſe teindre par la diſſolution des ſouphres qu'elles pourroient entraîner ſi elles y ſéjournoient davantage : & tant les ſueurs que les urines ſont des ſignes du départ de la fiévre, parce qu'elles ne ſont produites, comme on a dit, que par la condenſation, & par la pacification du ſang.

7°. Il provoque quelquefois les ſels en déterminant vers les inteſtins les humeurs qui proviennent de la fonte des ſeroſitez & des autres matieres glaireuſes excrementicielles, auſſi-bien que de la condenſation du ſang, & qui par les pointes des ſels du quinquina dont elles ſe ſont chargées, irritent les membranes de ces viſceres, & en détachent les mucoſitez. *En quels cas il purge.*

8°. Il reſte long-tems dans le ventricule quand on le donne en ſubſtance, à cauſe de ſa partie terreſtre, & de la forte liaiſon de ces principes: Toutefois il éteint les paroxyſmes, *Ce qui le retient dans l'eſtomac.*

parce que les liquides que le fébricitant avale ensuite tirent aisément la teinture de cette drogue aidez de la chaleur du mouvement sensible, & des levains de l'estomac, & la portent dans le sang ; aussi guerit-elle mieux les fiévres étant prise en poudre, qu'autrement.

Quels liqueurs dévelopent mieux sa vertu.

9°. Les liqueurs un peu acides & rudes, comme le vin du Rhin & le vin rouge de France, où le vin de Grenade, sont plus propres pour extraire la teinture ou les particules les plus actives du quinquina, & pour leur faciliter l'atténuation des cruditez, & la constriction des parties du sang, que ne sont d'autres liqueurs moins animées, plus douces & aqueuses, comme le petit lait, le mélange de lait & de biere, les prisannes, &c. qui émoussent l'âpreté utile de ce simple.

L'hydropisie & l'hectisie où il est propre.

10. Le quinquina est souvent avantageux dans l'hydropisie causée par la fiévre, parce qu'il nettoye les pores excretoires du corps, qu'il sollicite les organes à se décharger des humeurs superflues, qu'il exprime la serosité du sang, & qu'il fortifie la digestion par sa qualité stiptique amere : & il remedie pareillement aux fiévres hectiques des

jeunes gens, parce qu'il consume les cruditez d'où elles naissent, qu'il appaise les fermentations déréglées, & que contribuant à la digestion il donne lieu à la generation d'un chyle pur & laiteux qui convient extrêmement dans cette maladie.

11. Les premiers paroxysmes qui paroissent dans les récidives quand on manque en quelque point dans l'administration du quinquina sont d'ordinaire accompagnez de beaucoup d'ardeur, parce que les parties spiritueuses & sulphureuses du sang se sont separées & ranimées pendant leur suspension, & que les cruditez plus dispersées ont fait une division plus intime de la masse des humeurs qui en sont devenuës plus fermentatives.

D'où procede l'ardeur dans les récidives.

12. Selon ce que nous venons de remarquer il paroît que si l'on est obligé de suspendre des fiévres chaudes qui n'ont presque pas de relâche & qui aprochent des continuës, & qu'on veuille se servir du quinquina, il sera à propos d'empêcher que le malade ne reste long-tems au lit, & qu'il n'y soit pas beaucoup couvert, d'entretenir dans la fraicheur l'air qu'il respirera, de luy faire user d'une boisson

Précaution pour l'usage du quinquina dans les fiévres chaudes.

rafraichissante, comme d'une ptisanne où l'on aura infusé du suc de limons, ou d'orange, où quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de souphre jusqu'à une agréable acidité ; de le saigner, quand il y a plénitude, & de luy lâcher le ventre par des clysteres émolliens s'il est constipé : on pourra même luy faire observer ce regime durant quelque tems avant que de luy ordonner ce médicament, afin de rendre la fiévre plus intermittente.

Il est dangereux dans une abondance de crudités.

13. L'usage de cette écorce est encore périlleux lorsque les cruditez sont dans une quantité excessive, parce qu'un tel remede ne sera pas capable de les atténuer suffisament, & que ne pouvant être absorbées toutes dans le sang, elles se répandent en divers endroits où elles causent de grands désordres, soit par leur propre aigrissement, ou par les obstructions qu'elles font, soit par les fermentations, ou les coagulations qu'elles produisent en se mêlant avec differens sucs : d'ailleurs les excrémens pituiteux qui séjournent dans l'estomac embarrasseront les particules de cette drogue, & l'englueront de maniere qu'elle n'aura plus d'effet, & qu'il se formera dans

cet organe, ou dans les boyaux des masses opprimantes, & quelquefois indomptables qui bouchant les conduits, ou chargeant extraordinairement les fibres mouvantes des parties en arrêteront toute l'action, non sans mettre la vie du malade en risque.

14. Ainsi dans les fiévres quotidiennes doubles ou tierces, & dans toutes les autres qui redoublent, il faudra diminuer des cruditez selon leur abondance, avant que d'employer le quinquina; ce qui sera executé par des émetiques & par des purgatifs phlegmagogues & abstersifs, tels que sont le sel de vitriol, l'oxymel scillitique, le vinaigre scillitique pour les vomitifs; & pour les catartiques ou purgatifs, on employra les pilules de tartre de Quercetan, & les autres dont on a parlé cy-devant, ausquelles on doit toûjours ajoûter la crême de tartre, ou le tartre vitriolé ou quelqu'un des sels lixiviels cy-dessus: outre ces évacuations on essayera de cuire, & de rectifier une partie de ces matieres, comme nous l'expliquerons bien-tôt. *Pratique à garder en de tels cas.*

15. Mais le quinquina est d'un usage tres-seur & tres-commode dans toutes les fiévres qui ont des intermissions *Circonstances où le quinquina réussit.*

longues, & manifestes, parce que le malade qui n'est point sujet aux inconveniens que nous avons remarquez dans les autres fiévres, & que la durée des bons intervales rend l'operation de cette plante plus efficace pour pacifier le sang, & lui donner plus de consistance: ainsi elle est toûjours d'un grand succés dans les quartes, & dans les tierces soit d'automne, soit de printems qui sont regulierement intermittentes; au lieu que dans les fiévres ardentes, & dans les continuës qui ont du relâche de tems en tems, il arrive quelquefois que la prise de six ou sept dragmes de quinquina n'aporte aucun soulagement au malade, ou que même il en est plus échaufé, dans lequel cas il faut se désister de ce remede, & recourir à un regime rafraichissant & confortatif, jusqu'à ce que la chaleur de la fiévre soit beaucoup diminuée, & en cet état on pourra réprendre le quinquina.

En quel temps on l'employe.

16. Il est mieux de commencer l'usage de ce médicament vers le déclin d'un paroxysme, afin que le sang qui se trouve en train de se resserrer & de se tranquiliser, y soit encore plus constamment déterminé par le mélange des parties de la drogue: mais si l'on

eſt fort preſſé d'arrêter la fiévre, on donnera le quinquina en plus grande quantité, réduit en poudre tres-ſubtile, infuſée & agitée dans du vin un peu auſtere, réiterant ſouvent les priſes entre leſquelles on ordonnera quelque doſe d'une teinture fort chargée de cette même écorce ; & quand les malades ne ſeront point en danger, il ſuffira de leur faire prendre une demi-once, ou ſix dragmes de quinquina pendant le tems d'une intermiſſion, & le jour plûtôt que la nuit, ſçavoir deux ſcrupules de quatre en quatre heures dans les fiévres quartes ; une dragme de trois en trois heures dans les tierces ; & autant dans les quotidiennes, & dans celles qui redoublent, augmentant le nombre & la quantité des doſes ſelon que les bons intervales ſeront courts.

Ce qu'on doit faire quand le cours de ventre ou la conſtipation s'opoſent à l'effet de ce medicament.

17. Lorſque le cours de ventre empêche l'effet du médicament, il faut employer les aſtringens & les opiates, comme la teinture de roſes, la tormentille, le bol d'armenie, le diaſcordium, le laudanum opiatum, &c. & quand il y aura une conſtipation, on mêlera aux plus doux purgatifs, le laudanum & le quinquina : s'il y a

plétore, ou que les humeurs soient dans une effervescence dangereuse, on prescrira la saignée. Tous autres ingrédiens que ceux qu'on a rapportés, ne conviennent nullement à l'usage du quinquina, qui pourra cependant être supléé quelquefois par les amers stiptiques, comme la petite centaurée, joints aux astringens, & secondez par des amulettes terrestres salins.

De la cure parfaite, & radicale des fiévres intermittentes.

Pour guerir absolumẽt ces maladies, il est necessaire d'atténuer tellement la matiere qui les entretient, qu'elle puisse sortir au dehors par les conduits excrétoires : & cette atténuation s'executera en procurant une chaleur qui cuise, & qui digere les cruditez, comme on y réüssit en persistant dans l'usage des médicamens terrestres salins, ou des sels lixiviels & des amers, par le moyen desquels on empêche les recidives ; & en évitant les causes qui disposent à la fiévre, telles que sont toutes les choses qui humectent, qui refroidissent, ou qui affoiblissent trop, & les matieres indigestes ; en quoy

Maniere d'atténuer l'humeur morbifique pour la dissiper.

rien n'est meilleur que d'user de remedes terrestres salins ou styptiques amers, entre lesquels le quinquina est le plus souverain dans ces maladies, principalement quand on le prepare à la maniere de Talbot Medecin Anglois dont voici la pratique. On prend une livre de quinquina qu'on reduit en poudre subtile, & l'on verse dessus alternativement de la décoction d'anis & de suc de persil, pendant un jour ou deux; ensuite on le met dans un vaisseau de terre qui peut contenir huit pintes ou environ, & y agitant continuellement la poudre, on le remplit peu à peu de vin rouge: on la laisse en cet état infuser à froid huit jours durant, ayant seulement soin de la remuer trois fois le jour avec un bâton ou une spatule, aprés quoy on passe l'infusion pour la garder dans des bouteilles de verre bien bouchées.

Preparation du quinquina suivant le Medecin Anglois qui la mis en vogue.

Ce vin médecinal se donne aux fébricitans jusqu'à la quantité de cinq ou de six onces, de trois heures en trois heures excepté le tems du sommeil, & l'on commence du déclin d'un paroxysme à l'accés du paroxysme qui le suit, ce que l'on continue tant que les paroxysmes tardent à disparoître: puis

Usage de cette potion fébrifuge.

on fait prendre durant six jours consecutifs le matin à jeun le même remede. Sur le marc de l'infusion précedente, on ajoûte demie livre de nouveau quinquina pulverisé, & on en fait une infusion comme du premier pendant dix jours; on le passe & on en donne le matin cinq ou six onces seulement de deux jours l'un dans l'espace de huit jours, à compter depuis les six précedens: on met encore infuser comme ci-devant le marc de la seconde infusion l'espace de dix autres jours; & l'on en prescrit six onces à prendre le matin pendant quatorze jours & ensuite de trois jours l'un au matin durant l'intervale de quatorze autres jours.

Preparation d'une teinture. On se sert encore de la teinture suivante: reduisez deux onces de quinquina en poudre impalpable en le froissant sur le marbre, & l'ayant mis dans une bouteille de verre répandez-y huit onces de bon esprit de vin; exposez le vaisseau aux rayons du soleil quinze jours durant; gardez cette teinture en tenant ce vase exactement bouché, *Son usage.* pour la joindre dans le besoin à toutes les doses qu'on ordonnera des infusions precedentes quand la fiévre sera

opiniâtre, versant six ou sept gouttes de la teinture sur chaque prise de ces infusions.

On compose aussi un électuaire avec la quantité qu'on veut de quinquina pulverisé, & du sirop de limons: on se sert de ce remede, quand la premiere infusion de quinquina n'a pas eu de succés. Dans une grande repletion où le ventre est trop resserré on verse sur deux livres des infusions cy-dessus environ quatre onces de vin ainsi composé: prenez une once de hiera picra, & faites-la infuser durant huit jours dans une livre de vin rouge de France, agitant le vaisseau les trois premiers jours une fois le jour: on conserve cette teinture dans un vaisseau de verre bien clos. Néanmoins si la repletion n'étoit pas considerable, ni la constipation énorme, il seroit plus expedient de donner un clystere préparé avec des drogues émollientes, parce que les purgatifs causent trop de trouble dans le sang. Mais si l'on avoit dessein de cuire la matiere sans arrêter les paroxysmes auparavant, on seroit obligé de se servir de médicamens chauds & discussifs qui sont en grand nombre, comme toutes sortes

D'un électuaire de quinquina.

Autre Méthode pour d'autres cas.

d'esprits vineux, de vins puissans, d'aromats, & les racines, les tiges, les feüilles, les fleurs, les fruits, les semences de mille especes de plantes, & de plusieurs mineraux: même les sels lixiviels, les ameres, & generalement tout ce qui peut subtiliser ou fondre les cruditez, comme les préparations de mercure, d'antimoine, de plomb, &c. qui sont tres-capables d'avancer la coction de ces substances indigestes avec le secours de la chaleur naturelle, ou de l'ardeur fébrile.

La coction ne doit pas être précipitée.

Mais dans l'usage de ces médicamens chaux & atténuans il faut prendre garde de précipiter si fort la coction des mauvais levains, que la fiévre s'en allume davantage, & que les symptomes en deviennent plus furieux : de plus quand la fiévre est trop violente, ce que l'on reconnoît à la forte chaleur du malade, au peu de relâche qu'elle luy donne, au pouls grand & vîte, aux veilles fatigantes, au sommeil interrompu, au délire, à la soif, & à des accidens semblables qui naissent d'une trop grande ardeur, l'on s'abstiendra des remedes qui échauffent, employant au contraire ceux qui rafraichissent, & qui pacifient, jusqu'à

ce qu'on ait réduit le corps à une chaleur naturelle à laquelle il faudra abandonner le reste de la cure.

En automne, ou en hyver, ou dans un tems froid & humide, principalement si la matiere est lente & grossiere, on ne doit pas feindre de donner aux fébricitans des liqueurs fortes & spiritueuses avec les remedes convenables : mais en été, ou durant une saison d'une constitution chaude & séche, & dans un sujet jeune, vigoureux & à la fleur de l'âge, ou dont le temperament sulphureux & spiritueux, rend la matiere fébrifique plus déliée & plus rarefiable, ces sortes de liqueurs ne doivent point être accordées ; & les purgatifs aussi-bien que les émetiques seront icy plus avantageux, parce que la matiere y est plus cuite, & plus aisée à évacuer : ces mêmes remedes pourront convenir pareillement dans les fiévres où les cruditez seront amassées dans l'estomac & dans les intestins : mais on observera de n'user ni de ces évacuans, ni des autres, non plus que de la saignée quand on aura lieu d'apréhender l'épuisement des forces & des esprits du malade, dont l'affoiblissement augmenteroit la quantité des

Cure differente suivant les saisons, & les temperamens, &c.

sucs indigestes, & s'opposeroit à leur coction. Il est plus à propos d'avancer insensiblement la coction des matieres par l'usage moderé des atténuans, tels que les amers, les sels lixiviels, les vins un peu austeres qui abondent en particules salines sulphureuses, & d'évacuer de tems en tems par des diaphoretiques, des diuretiques, de doux cathartiques, & de legers vomitifs, ce qu'on jugera être digne, ou suffisamment subtilisé.

Comment on répare ce que la fiévre a détruit.

La disposition fébrile sera corrigée en ôtant les causes qui la fomentent, & recourant à celles qui rétablissent une santé constante par les moyens que nous avons déclarez. Quand il s'agit de reparer des desordres que la fiévre intermittente a causez, comme l'amaigrissement, la diminution des forces, la perte des parties sulphureuses & spiritueuses, il faut aprés avoir purgé tous les restes de la maladie. 1°. fortifier les organes de la digestion, & éguiser l'appetit par l'usage des bons vins, ou de bieres préparées avec l'absinthe, la centaurée, & les autres amers cités cy-devant : 2°. nourrir les convalescens avec les alimens de facile digestion, & de bon suc. 3°. la cacochi-

mie, la leucophlegmatie & de semblables affections qui tirent leur origine des cruditez, seront traitées comme des fiévres intermittentes, longues & opiniâtres, parce que la matiere morbifique est la même dans ces affections, que dans ces fiévres.

Reflexions sur les Systêmes précédens, avec l'exposition d'une nouvelle Theorie.

On a vû dans le raport que je viens de faire des hypothêses & des méthodes curatoires qui ont été proposées sur les fiévres par les plus célébres Medecins, que tous regardent le vice des humeurs, comme la cause de la naissance de ces maladies, & de leur entretien, & suposent des cruditez ou des embarras, & des fermens acides qui de tems en tems s'accumulent dans la masse du sang, & desquels ils ne spécifient ni la quantité, ni la qualité, pour l'explication des fiévres intermittentes; ils reconnoissent pour les fiévres continuës une fermentation perpetuelle, ou une irritation que les humeurs par leur acreté ou par leur grossiereté font sans cesse aux fibres mouvantes des organes, & sur tout à

celles du cœur. Mais si l'on peut se contenter de ces dernieres causes pour les fiévres qui persistent toûjours au même état, & qui ne diminuent qu'avec les forces du malade, l'on n'a encore rien en cela pour rendre raison des redoublemens qui surviennent en des tems reglez dans la plûpart de ces fiévres, & l'on reste dans une entiere ignorance du principe qui produit les périodiques, & qui détermine si juste le tems de leurs retours, sans faire paroître durant tout l'intervale qui separe un accés de l'autre aucun symptôme de maladie, si ce n'est quelquefois dans les tierces, & dans les quotidiennes où l'appetit, le sommeil & les forces, ne se trouvent pas en leur entier durant l'intermission, comme si la personne avoit une santé parfaite.

Défauts de tous les systêmes proposez sur la fiévre.

Les uns font consister ce principe dans un levain acide qui se filtre en quelque organe tel que le pancreas, où ils prétendent que le sang dépose un suc qui doit être separé par cette glande, & mis en reserve dans des conduits où il est sujet à s'aigrir & à s'épaissir, de maniere que les tuyaux excrétoires qui ont coûtume de le verser de tems en tems dans l'un des pre-

miers inteſtins en étant obſtrués, cette liqueur s'y amaſſe de plus en plus, juſqu'à ce qu'y devenant tres-acre & y fermentant, elle débouche ces canaux & ſe répande dans le conduit inteſtinal où elle ſe mêle avec la bile & le chyle pour paſſer enſemble par les vénes lactées dans le canal torachique : de là vient que le long du dos les malades commencent à reſſentir le froid, parce que la lymphe de ce canal épaiſſie & ralentie plus qu'à ſon ordinaire par l'inſinuation de ce chyle infecté d'un acide qui le coagule, pique les fibres nerveuſes qui entrent dans la compoſition de ce long tuyau, & en arrête l'émotion moderée qui ſe communiquoit à des membranes & à d'autres parties ſenſibles du dos pour y fomenter une douce chaleur, ſans laquelle ces parties ſe froidiſſent, ſe reſſerrent, & reſiſtent au cours du ſang qui tend à enfiler leurs vaiſſeaux capilaires, d'où s'excite une froideur.

Cauſe du friſſon qui commence à ſe faire ſentir au dos.

Ce mélange groſſier de bile, de ſuc pancréatique aigri, de chyle & de lymphe, pourſuivant ſa route va ſe rendre au cœur qui le diſtribue par les arteres à toute la maſſe du ſang, dont il diminue notablement le mouvement

naturel, en ſorte que les membres & toute la ſurface exterieure du corps qui ont peu de principes de chaleur, recevant un ſang ſi ralenti & ſi rempli d'acides, ſont d'abord ſaiſis de froid, & leurs fibres mouvantes miſes en des convulſions ſoudaines & legeres qui font frémir tout le corps; & ce friſſon dure juſqu'à ce que les matieres acides & indigeſtes, à force d'être battuës par les arteres, & de circuler par differents organes ſe ſoient atténuées & miſes en un mouvement extraordinaire qui ne s'appaiſe que par la diſſipation des particules les plus actives, par le relâchement des organes qui ont dû être dans une plus grande émotion durant l'ardeur de la fiévre, & par la ſortie des ſucs étérogênes qui laiſſent dans le ſang un levain capable d'en produire de nouveaux dans les organes où il ſe filtrera comme le premier, par exemple dans le pancreas, où ce ferment ſe multipliera juſqu'à ce qu'il ſoit devenu aſſez pénétrant pour lever les obſtructions qu'il y aura derechef formées; le temps qui ſe paſſe à cette filtration inſenſible, & à l'acquiſition de cette acidité propre à exciter tous les ſymptômes de la fiévre pendant que toutes

Comment le froid ſe répand enſuite par tout.

D'où vient que l'ardeur ſuccede au friſſon.

toutes les autres fonctions s'executent comme dans un corps tres-ſain, cet intervale, dis-je, étant égal entre deux accés qui ſe ſuivent, parce que la production d'une quantité ſuffiſante de levains, dépend principalement d'un certain nombre de battemens de cœur, de reſpirations, &c. lequel ſe trouve à peu prés le même en pareil tems dans un homme qui ſe porte bien.

Ce qui détermine la longueur des bons intervales.

Ceux qui font retirer les reſtes de la matiere morbifique aprés le paroxyſme dans les pores les plus étroits des parties ſolides, prétendent auſſi expliquer par leur hypothêſe tout ce qui regarde ces retours de la fiévre.

1°. L'intermiſſion arrive dans ces fiévres, de ce qu'une partie de la matiere morbifique étant évacuée par l'inſenſible tranſpiration, par les ſueurs, par les urines, ou par les ſels, le réſidu plus compacte ſe rengage dans les eſpaces les plus étroits juſqu'à ce qu'il s'y aigriſſe, ou s'y amaſſe aſſez pour avoir la force d'en ſortir, & de renouveller les ſymptômes ; & le humeurs demeurãt pures durant ſon ſéjour coulent librement dans leurs canaux, & fourniſſent à tous les organes les ſucs neceſſaires pour l'exercice des fonctiõs.

Autre raison de la regle des retours du paroxysme.

2°. L'intermission a des retours certains & reglez, parce que toutes les matieres qui sont propres à s'aigrir en tel ou tel tems posé certaines circonstances, doivent acquerir des pointes dans le même espace de tems, lorsque ces circonstances subsistent, quelles que soient ces matieres, lait, chyle, sérosité, émulsion, ou levain morbifique analogue à ces substances : ce levain frais restant donc dans les mêmes endroits du corps, y étant fomenté par la même chaleur, s'y augmentant par l'addition des mêmes sucs, enfin se rencontrant dans les mêmes circonstances que l'ancien qui participoit d'une même nature, il faut que celui-là s'aigrisse dans le même intervale de tems, à moins qu'un médicament, ou quelque regime de vie inusité ne retarde ou n'avance cet aigrissement d'où s'ensuit le paroxysme.

3°. Les intervales sont purs & sans aucun signe de maladie, lorsque toute la matiere est évacuée, & que celle qui reste encore cruë s'est retirée dans les pores : Mais on s'apercevra toûjours de quelque desordre, si le sang n'est pas parfaitement dégagé de cette sorte de matiere fébrifique, soit qu'elle

ait été trop abondante pour sortir toute durant le déclin du paroxysme, soit que les restes ayent trop peu de consistance pour s'arrêter dans les pores, ou trop de grossiereté pour sortir au dehors, ou que quelque cause en empêche l'évacuation & les oblige de se remêler dans le sang pour y continuer le trouble, qui néanmoins va d'ordinaire en diminuant depuis le déclin du paroxysme, jusqu'au renouvellement d'un autre, parce que la coction & l'évacuation s'en font peu à peu.

Cause des redoublemens reglés dans les continues.

4°. L'on voit des fiévres continuës qui ont des redoublemens périodiques reglés, parce que ces maladies dépendront de deux sortes de matieres, dont l'une sera si subtile & si sulphureuse qu'elle ne pourra être retenuë nulle part, & qu'elle sera dans une perpetuelle agitation dans le sang qui en concevra une émotion fébrile, & l'autre un suc indigeste qui ne fermentera que de tems en tems; c'est-à-dire que ces fiévres seront composées d'une continuë, & de quelque intermittente dont l'accés augmentera la violence de la premiere.

5°. L'intervale des paroxysmes ne s'étend point au de là de trois jours,

vû qu'il est impossible qu'une matiere aussi disposée à l'aigreur que le chyle, ou la matiere morbifique , tarde davantage à s'aigrir dans des lieux tiédes tels que les pores des parties charnuës d'un corps animé.

D'où dépend la differente durée des bons intervales.

6°. Ces bons intervales sont plus longs ou plus courts en certaines fiévres qu'en d'autres selon que la matiere fébrile est d'une nature à contracter plus ou moins facilement de l'aigreur en celles-cy qu'en celles-là.

Cause du retardement ou de l'avancement des accés.

7°. Les accés tantôt avancent, tantôt retardent , parce que la constitution du corps , & la consistance de la matiere morbifique sont sujettes à des changemens considerables : c'est aussi pour cela qu'on observe souvent que les accés sont déréglez ; car suivant les fautes qui se commettent dans le vivre, dans l'exercice, dans la respiration, dans les excrétions, la matiere varie en sa quantité ou en sa qualité, ainsi la débauche, l'exposition au froid &c. non seulement hâtent les paroxysmes, elles pervertissent même l'ordre des symptômes , comme on le remarque dans les fiévres irrégulieres.

Borelli , & quelqu'autres qui attribuent au vice du suc nerveux ou des

esprits animaux, & à l'alteration des liqueurs que filtrent diverses glandes où les nerfs aboutissent, la cause de toutes les fiévres, soutiennent que les periodiques n'ont leurs retours reglez que parce que l'humeur qui coule incessamment par les conduits des nerfs est sujette à s'épaissir insensiblement dans un certain tems, jusqu'à boucher entierement les extrêmitez de ces conduits dans lesquels cette humeur s'entassant de plus en plus, force enfin les obstacles, & se répand dans les glandes qui de leur côté separent un liquide tellement proportionné à cette humeur, qu'étant mêlez ensemble ils excitent une effervescence froide, comme on en remarque dans le mélange qu'on fait en chymie de plusieurs liqueurs; & la matiere de cette fermentation venant à s'insinuer dans le sang par des vaisseaux qui se terminent à ces filtres cause le frisson à toute l'habitude, où le sang ainsi imprégné de particules qui ralentissent son mouvement est envoyé: mais cette même matiere continuant d'être agitée dans tout le corps par le mouvement circulaire qu'elle est contrainte de suivre, & par les contractions réiterées du

Raisonnement de quelques Modernes sur la regularité des retours.

cœur, & de plusieurs autres parties, s'atténuë & s'échaufe à la fin extraordinairement ; ou bien un nouveau dépôt du suc nerveux dans les glandes ayant une autre proportion avec la lymphe qu'elles filtrent, produit une chaleur qui devient universelle, comme le frisson auquel elle succéde, persistant jusqu'à ce que toute l'humeur fermentative ardente soit consumée, & qu'elle ait laissé le sang dans sa tranquilité accoûtumée : mais ces fermentations chaude & froide n'ôtant pas aux glandes & aux nerfs, la disposition de separer des liqueurs pareilles aux premieres qui ont donné occasion à la fiévre, il s'y en filtre de recentes qui se trouvant en même volume & avec les mêmes qualitez au bout du même intervale de tems que les levains précedens ont employé, pour devenir propres à exciter la fiévre, se mêlent ensemble comme ces premiers fermens ont fait, & sont suivis de pareils effets qui sont le frisson, & l'effervescence, ou la chaleur de la fiévre.

Comment on passe du frisson au chaud de la fiévre.

Pour rendre raison d'où vient que les tems dont les accés sont separez, ne sont jamais que d'un jour, de deux, ou de trois, ils apportent un exemple de

trois verres égaux contenans chacun une pareille quantité d'eau, & dans le premier desquels on vienne à répandre six onces de farine, par exemple, dans le second trois onces, & dans le troisiéme deux seulement, il est certain que la farine étant la moitié moins écartée dans le premier que dans le suivant, il se formera deux fois plûtôt dans celui-là que dans celui-cy, & une fois & demie plus vîte dans ce dernier que dans le troisiéme, une colle qui pourra boucher plus promptement & dans la même proportion que les quantitez de cette poudre, de petites ouvertures qui se trouveront également dans ces vases.

Explication de la durée des intervales par experience.

Supposé donc pareillement que la matiere glutineuse & acide qui fait la fiévre, se glisse au dedans des nerfs d'un homme en une quantité double ou triple, de ce qui s'en insinuë en pareil tems dans ceux d'une semblable personne, & que cette matiere s'aille rendre peu à peu dans les glandes où ces sortes de tuyaux se déchargent, & se mêler avec le suc qu'elles filtrent, & qu'on peut croire être en égal volume dans ces deux hommes, il faudra que dans le premier les obstructions se fassent pen-

Aplication de cette experience.

dant un tems deux ou trois fois plus court que dans le second; & par consequent les symptômes qui suivent necessairement de ces obstructions des canaux glanduleux & nerveux, c'est-à-dire, les frissons & les ardeurs de la fiévre, le retardement & l'acceleration de la respiration & du pouls, &c. causez tant par les differentes fermentations qui s'excitent dans les glandes & dont la matiere se distribue dans le sang, comme on a dit, que par les diverses irritations que les extrêmitez des nerfs en reçoivent, & qu'ils transmettent d'abord au cerveau, & de là au cœur, & aux organes de la respiration, doivent survenir deux ou trois fois plus tard dans celuy-cy, en qui ils produiront la tierce, ou la quarte, que dans celuy-là qui sera tourmenté de la quotidienne: & comme aprés le paroxysme les levains se rengendrent de la même maniere qu'auparavant dans l'un & dans l'autre, si les filtres n'ont pas été changez, ni les humeurs corrigées, les mêmes fiévres reparoitront infailliblement dans ces mêmes sujets, dans l'un au bout d'un jour, & dans l'autre au bout de deux ou trois jours.

Cause de la renaissance des mêmes paroxysmes.

Quand on met le foyer de la fiévre

non dans un organe particulier, ni dans plusieurs en general, ainsi que les auteurs des Systêmes dont je viens de parler, mais dans le sang, on ne raisonne guéres autrement sur la cause de la regularité des retours : On dit par exemple, que les levains fébriles se multipliant imperceptiblement dans la masse du sang, s'y épaississent tout à coup par l'union de leurs parties dispersées, & refroidissant cette humeur donnēt naissance au frisson & au tremblement qui doit être suivi d'une ardeur extraordinaire par l'atténuation que cette matiere fébrile souffre de la part du cœur & des autres organes actifs qu'elle irrite en les traversant avec peine: mais cette chaleur dissipant en même tems la matiere aprés qu'elle l'aura tres-subtilisée, les humeurs reprennent incontinent un mouvement paisible qui dure un ou deux jours, ou trois au plus, selon que les fermens fébrifiques qui n'ont point été entierement épuisez dans le paroxysme, ni par les remedes, se rencontrent dans des dispositions qui les reproduisent plûtôt ou plus tard dans une quantité ou dans une acidité suffisante, pour exciter de nouveau les symptomes de la fiévre;

Raisonnement fait sur le même sujet suivant d'autres Systémes.

& ces dispositions restant sensiblement les mêmes dans un même malade; les accés reviennent chez luy à la fin de pareils intervales de tems reglément.

Critique de toutes ces hypotheses.

Mais il est évident que dans les hypotheses qu'on vient de parcourir, & ausquelles toutes celles qui ont été proposées jusqu'à present, peuvent être rapportées au sujet des fiévres intermittentes, on ne découvre aucun principe clair & constant de la regularité de leurs périodes; car en premier lieu, on ne peut citer dans la nature aucun exemple de liqueur sujette à des alterations périodiques si courtes & si reglées, laquelle aprés sa fermentation & la dissipation des particules les plus actives, laisse une residence de même vertu que la matiere dont elle est provenuë : secondement les manieres si differentes de vivre que les fébricitans observent, les uns jeûnant presque tout le tems de l'intermission, les autres mangeant à leur ordinaire, & les autres prenant divers remedes, devroient toûjours varier extrêmement les paroxysmes, prolonger ou racourcir les bons intervales, puisqu'elles fournissent des matieres tres-disproportionnées dans leur quantité, &

1. Objection contre ces Systêmes.

2. Objection.

dans leur qualité ; cependant malgré cette inégalité de regime la fiévre n'en eſt ſouvent ni plus foible, ni plus forte , & ſes accés ni plus rares ni plus frequens.

D'ailleurs le ſang qu'on tire de ces malades paroît d'ordinaire auſſi pur & quelquefois même mieux conditionné que celui de perſonnes tres-ſaines, tous ceux qui l'ont fort corrompu n'étant pas toûjours attaquez de la fiévre. *3. Objection.*

De plus cette maladie ſe contracte & ſe perd quelquefois ſi ſoudainement, & par des cauſes ſi legeres qu'on n'a pas raiſon de croire que les humeurs en puiſſent être alterées , ou purifiées auſſi ſubitement qu'on le ſuppoſe : *4. Objection.* ajoûtez que les affections fiévreuſes ſe feroient continuellement ſentir avec plus ou moins de peine, ou qu'on verroit des fiévres qui auroient des intermiſſions d'une heure, de deux heures , &c. ou de 4. ſix , ou huit jours , & même d'une plus longue durée , ſi les retours de ces maladies dépendoient de cauſes auſſi inégales , & auſſi inconſtantes que celles qui produiſent, & qui changent les humeurs dans nos corps. *5. Objection.*

Il ſeroit inutile de faire davantage

d'objections contre tous ces Systêmes, puisque ceux mêmes qui les ont inventez ne les proposent point autrement que comme des opinions problématiques, en attendant que quelqu'un répande sur cette matiere des plus obscures de la Medecine quelques lumieres plus sûres, & telles que j'espere qu'on les pourra tirer des considerations suivantes déduites du Systême des muscles proposé & expliqué dans le quatriéme Journal du progrez de la Medecine.

Remarque pour l'établissement d'un nouveau Systême.

Tout le corps de l'homme est une machine composée d'une infinité de fibres membraneuses, nerveuses & charnuës, toutes élastiques & tenduës en maniere de pendules, dans une agitation reglée & perpetuelle, sensible ou insensible, entretenuë par les vapeurs qui s'exhalent sans cesse des humeurs fermentatives qui circulent dans toutes les parties; c'est de la liaison & des raports qui se trouvent entre ces ressorts toûjours en action que resultêt les mouvemens manifestes, réguliers & périodiques de certains organes, sçavoir les battemens du cœur, la dilatation & la contraction alternatives de la poitrine pour la respiration,

le mouvement peristaltique de l'estomac & des intestins, &c. Or toutes ces actions réiterées les unes en un certain espace de tems, les autres en un autre suivant la tension ou le relâchement, le racourcissement ou la longueur, la grosseur ou la délicatesse des fibres organiques, & l'agitation des corpuscules qui les ébranlent, mettent insensiblement d'autres organes en train d'agir dans des intervales de tems plus longs ou plus courts; & la differente composition de tous ces mouvemens périodiques peut encore exciter les ressorts de plusieurs autres visceres, & même de tout le corps à produire selon certaines vicissitudes, des émotions convulsives, & des excrétions en maniere de crises qui changeront plus ou moins l'économie animale.

Cause de quelques mouvemens critiques.

Nous pouvons donc regarder le corps humain comme un assemblage harmonique de diverses pendules susceptibles de mille diverses dispositions par lesquelles ils reproduisent de tems en tems plusieurs sortes d'effets: ainsi lorsqu'un homme aura fait un rude exercice, qu'il se sera long-tems exposé au soleil, qu'il aura pris des boissons trop

Comparaison du corps animé, & d'une machine à pendules.

froides ou trop chaudes, &c. ses parties membraneuses & musculeuses en pourront avoir reçû une telle impression que par le concours de leurs oscillations ou battemens, tout le corps en frissonnera durant deux ou trois heures, aprés quoy le sang repoussé au dedans par les legeres convulsions des muscles de la surface se sera tellement échaufé que les vibrations du cœur en deviendront plus fréquentes & plus vigoureuses pour chasser ce liquide dans tous les membres & vers la peau, ce qui rompra l'accord de toutes ces contractions précipitées qui causoient le froid, & répandra une ardeur qui regnera à son tour tant que le cœur & les autres principes de la circulation & de l'atténuation des humeurs demeureront en branle. Mais les ressorts se relâchant, ou s'usant à force d'être si souvent tendus, & détendus, le mouvement du sang diminuera, & les tuyaux affaisez exprimeront une lymphe qui s'écoulera par les sueurs.

Comment le chaud succede au froid.

Origine des sueurs.

Alors la disposition naturelle l'emportera sur l'étrangere & les fébricitans rentreront dans leur premier état

sain, jusqu'à ce que les parties lasses d'exercer leurs fonctions à la maniere ordinaire, se trouveront plus préparées à renouveller la fiévre dont il se contracte dés le premier accés une habitude qui se confirme de même que les autres habitudes par des actes réiterez, ensorte que le corps d'un homme étant monté sur les tons qui font la fiévre, ainsi que sur ceux qui font la santé, il passe alternativement de l'un à l'autre de ces états selon que les organes sont tantôt plus disposez à soûtenir celuy-cy, & tantôt à soûtenir celuy-là. Il sera beaucoup moins difficile, ce me semble, de rendre raison des principales choses qui regardent les fiévres périodiques, par ce nouveau Systême que par les hypothêses précedentes. Car

D'où dépendent ces retours alternatifs de la san'é & de la maladie.

1°. Si l'on demande d'où vient que les intermissions des fiévres sont toutes précisément d'un ou de deux jours, ou de trois au plus ? Je répondray que c'est parce que le corps est accoûtumé à ne changer notablement qu'une fois tous les jours ; on se leve, on se couche, on fait un bon repas, &c. une fois par jour ; ce qui dépend tant des revolutions journalieres du soleil qui

Expl'cation des symptômes de ces fiévres.

Ce qui produit la quotidienne.

ſe montre & ſe cache une fois en vingt quatre heures, que d'une diſpoſition où nos organes ſont dés la naiſſance pour accommoder leurs operations à cette viciſſitude, & pour diviſer nos employs en ceux du jour, & en ceux de la nuit. Ainſi les mauvaiſes habitudes comme les bonnes s'introduiſant dans le corps affecteront les périodes d'un jour, ou tendront à ſe reduire en acte plûtôt de vingt-quatre en vingt-quatre heures, pour former les quotidiennes qu'en tout autre intervale de tems : mais l'habitude ſaine ayant ſouvent plus de force que la morbifique, pourra empêcher l'acte de celle-cy dans le tems qu'il devoit ſe reproduire, & l'heure étant paſſée la fiévre ne ſollicitera plus ſon retour que vingt-quatre autres heures aprés pour faire un accés de fiévre tierce. Si la conſtitution naturelle du ſujet eſt encore capable de reſiſter à une ſeconde attaque, la maladie qui ne le reprendra que le lendemain donnera naiſſance à la quarte, & ſi par tous ces délais elle n'a pas acquis une vigueur ſuffiſante pour ſe rendre manifeſte, elle ſe diſſipera entierement.

Raiſon de la fiévre tierce.

Origine de la quarte.

2°. Le ſang de ces fébricitans qui

ont de bons intervales, ne paroit nullement corrompu les premiers jours, parce que le vice n'est pas dans les humeurs, mais dans une certaine tension ou flexibilité de fibres : mais les fortes contractions qui s'excitent au cœur & à d'autres visceres, alterent à la longue la consistance & la temperature des secs, comme il arriveroit au lait & au vin qui seroient extraordinairement remués ou battus.

3°. Les fiévres doubles ou triples ne sont que des habitudes differentes qui seront formées dans un même homme à l'occasion de quelques actions réiterées plusieurs fois en deux ou trois jours, ainsi qu'on peut communiquer à un seul corps des dispositions à divers mouvemens à la fois, comme à se transporter en droite ligne pendant qu'il tournera sur son centre, & que ses parties s'agiteront entr'elles.

D'où procede la duplication ou la triplication des fiévres.

4°. Les fiévres continuës qui sont toûjours causées par des irritations perpetuelles que feront ces corps piquans, un pus aigri, ou quelque humeur trop échauffée contre des parties nerveuses, membraneuses, ou musculeuses, seront sujettes à des redoublemens qui ne sont que des accés de

fiévres intermittentes dont les habitudes se sont produites par l'ardeur des continuës qui sera augmentée par certaines circonstances.

5°. Toutes sortes de médicamens aqueux, froids, spiritueux & chauds, salins, terrestres, huileux, doux, acides, amers, émetiques, purgatifs, sudorifiques, diuretiques, relâchans & resserrans ; les mouvemens des passions, les efforts de l'imagination à l'égard des remedes superstitieux, divers exercices, &c. violens ou moderez, ont été plusieurs fois utiles, & d'autrefois nuisibles en ramolissant ou dissolvant, en restraignant ou fortifiant à contre tems, ou à propos les fibres de certains organes, par exemple du cœur ou de l'estomac, lesquels il suffit souvent de relâcher & de resserrer, ou de tourner de telle ou de telle façon pour leur faire perdre les dispositions à la fiévre.

6°. Quelques fiévres intermitentes sont accompagnées d'une rougeur, ou d'une pâleur universelle, de convulsions, de frénesie, de vomissemens, de sueurs, de dépôts, & generalement de presque tous les symptômes dont le corps humain est capable, parce que

les agitations fébriles peuvent ſe tranſmettre aux organes & aux matieres qui ſont propres à cauſer de tels phœnomênes.

Expoſition des hypotheſes des Anciens.

On ne doit pas beaucoup s'arrêter à ce que les Anciens ont penſé touchant les fiévres intermittentes, parce qu'ils manquoient d'experiences, & qu'ils négligeoient trop les loix de la mécanique, pour établir une theorie conſtante qui expliquât des problêmes auſſi difficiles & auſſi admirables que ſont les retours de ces fiévres. Ils ſe contentoient d'enſeigner ſans aucune raiſon ſolide que toutes les fiévres prevenoient d'une pourriture d'humeurs dont les vapeurs répanduës par tout le corps y excitoient une chaleur étrangere, faiſant conſiſter toute la difference des intermittentes & des continuës, en ce que la matiere de celles-cy étoit plus abondante, ou plus forte que l'humeur morbifique des autres, laquelle humeur venant à manquer, l'ardeur ſe temperoit, & les choſes rentroient dans leur état ordinaire, juſqu'à ce qu'il ſe fût amaſſé dans les organes quelque excrément dont la pourriture communiquée au cœur, ſe répandoit de là par les veines

à toute l'habitude : ayant distingué toutes les humeurs en quatre, sçavoir le sang, la pituite, la bile, la mélancolie, ils assignoient la cause des fiévres continuës au vice du sang qui se trouvant en plus grande quantité que les trois autres ensemble, pouvoit longtems entretenir une chaleur violente dans les vaisseaux.

Principes & foyers des diverses intermittentes.

Quant aux fiévres intermittentes qui sont reduites à trois especes la quotidienne, la tierce, & la quarte, ils attribuoient la premiere à la pituite, comme à la plus copieuse de toutes aprés le sang, la seconde à la bile, & la troisiéme à l'humeur noire & terrestre qu'ils nommoient mélancolie, & qui à raison de sa petite quantité ne pouvoit fournir qu'à des accés plus rares : de là ils concluoient que les foyers de ces fiévres étoient les mêmes que les sources des humeurs ausquelles elles répondoient, sçavoir le ventricule pour les quotidiennes, le foye pour les tierces, & la ratte pour les quartes.

Ils tâchoient de confirmer leur doctrine par certaines remarques qu'ils avoient faites, comme 1. Que dans la quotidienne les malades étoient af-

fligez de maux d'eſtomac, qu'ils avoient des excretions pituiteuſes, qu'elle naiſſoit principalement en hyver & plûtôt dans les vieillards, & que le ſimple froid précedoit l'ardeur du paroxyſme.

Obſervations par leſquelles ils croyoient pouvoir défendre leurs opinions.

2°. Que dans la tierce les excrémens étant bilieux, il y avoit chaleur de foye, ſur tout chez les jeunes gens, & en Été où elle regne, & que ſa chaleur étoit à la ſuite d'un friſſon.

3°. Et que la quarte faiſoit évacuer des humeurs melancoliques & aduſtes, les malades ayant des obſtructions & des gonflemens de ratte ſur tout en automne, & dans les atrabilaires qu'elle attaque plus communément en commençant par des horreurs, qui témoignent l'auſterité de la matiere.

Refutation de ces raiſonnemens.

Mais pour refuter ces opinions & ces preuves, il nous ſuffira de dire qu'elles ſuppoſent des humeurs que l'on ne reconnoît plus dans le corps animé, & qu'elles ſont contraires à des obſervations tres-communes à preſent, & infiniment plus exactes que celles des Anciens.

REFLEXIONS SUR LA CURE des Fiévres intermittentes

CHAPITRE I.

De la Méthode generale de guerir ces sortes de Fiévres.

IL est certain que les constitutions des liqueurs, & des parties solides de nos corps, aussi bien que la temperature des saisons variant beaucoup, indiquent des remedes & des usages tres-differens, sans parler des circonstances qui regardent l'âge, le sexe, la complication des maladies, & plusieurs autres choses qui doivent faire changer la conduite du Medecin; ainsi il n'est pas possible de trouver une maniere de cure qui s'applique universellement à toutes sortes de malades, & en tous les tems avec un pareil succés, à moins que l'on n'ait la prudence d'accommoder aux cas particuliers la méthode generale.

On observe que les fiévres intermittentes s'excitent rarement en Été, parce que cette saison entretient les humeurs dans une fermétation perpetuel-

le qui diſpoſe plûtôt aux fiévres continues : Mais au printems & en automne qui ſont des ſaiſons aſſez ſemblables l'une à l'autre par leur temperature, & par la force végétative qui s'y renouvelle ; le ſang contracte aiſément des acrimonies fiévreuſes, par le mélange des particules nitro-aëriennes plus abondantes au printems qu'en automne ; ce qui fait que les intermittentes ont des retours plus promts en la premiere ſaiſon, qu'en la ſeconde, mais moins qu'en hyver où le ſang eſt rempli de parties plus éterogênes, & plus cruës : c'eſt pourquoy l'on doit ſe comporter differemment à l'égard de ces fiévres par rapport à leurs differentes cauſes, tâchant dans la cure de toutes ces maladies de remplir ces trois indications ; ſçavoir, 1°. De moderer, ou d'appaiſer l'orgaſme ou la fermentation de la matiere morbifique. 2°. de remettre le mouvement des humeurs les plus ſpiritueuſes dans ſon degré & dans ſa direction naturelle, 3°. enfin de fortifier le tiſſu & le reſſort des organes affectez, tels que le cerveau & l'eſtomac entr'autres.

Pour répondre à la premiere, il faut diminuer le foyer de la fiévre par des

évacuations tant generales que particulieres, comme la saignée, le vomissement, la purgation, la transpiration insensible, la diuresie, le crachement, &c. y employant aussi les digestifs, les temperans, & quelquefois les topiques. Pour la seconde intention, ou pour calmer les mouvemens desordonnez des esprits, on commencera par les digestifs, & par les absorbans ou temperans, souvent par les opiats : & en troisiéme lieu, pour rétablir les fibres de leur déréglement, ou de leur relâchement & de leur tension dépravée, on mettra en usage les remedes qu'on nomme particulierement spécifiques, comme le quinquina, &c.

Je dis donc premierement, qu'il n'y a presque pas de fiévre intermittente où il ne faille d'abord saigner, si ce n'est dans des malades extrêmemen affoiblis, qui auront soufferts de grandes hémorragies, ou dont les forces auront été d'ailleurs épuisées : aprés la saignée l'effervescẽce du sang sera plus paisible, & il s'élancera dans le cerveau avec moins d'impétuosité : mais il est plus à propos d'ouvrir la veine dans le chaud du paroxysme que dans un

un autre tems où le sans moins rarefié, & les organes moins gonflez, il reste plus de matieres éterogênes embarrassées, & mal-propres à se separer des autres parties des humeurs, & à sortir de leurs foyers.

Aprés la saignée on aura recours aux vomitifs qui administrez dans une occasion favorable, ont souvent emporté la fiévre sans recidive, sur tout lorsque le ventricule se trouvoit farcy de matieres impures, & que le malade vomissoit facilement, sans être sujet aux convulsions; car les secousses qui se font par l'action de l'émetique se communiquant du ventricule à l'origine des nerfs, ces parties tres-susceptibles d'agitation reprennent leur tension en s'ébranlant, & se contractant pour exprimer les sucs étrangers dont ils étoient imbibez.

Pour troisiéme moyen on fera agir les purgatifs, qui selon le témoignage des Autheurs, ont coûtume de guerir ces maux, & sont plusieurs fois indiquez suivant les loix de la Medecine; & ces remedes auront d'autant plus d'efficace, qu'ils seront donnez peu d'heures avant le paroxysme, soit dans le commencement des fiévres, soit

dans le progrez, afin que les fermentations excitées par le purgatif venant à se joindre à celles de la matiere morbifique, le levain corrompu est discuté avec plus de force, & les parties fibreuses plus irritées se contractant plus vigoureusement le pourront mieux atténuer, & dissiper. Mais dans un tems éloigné de l'orgasme, n'y ayant point de disposition à fermenter, on prescrira les lénitifs, c'est-à-dire, les médicamens incapables d'agiter beaucoup le sang, & propres à s'insinuer dans les parties nerveuses pour en entraîner les corpuscules éterogênes.

Ces adoucissans seront par exemple, le calomelas, & les autres foibles mercuriels, le fébrifuge de Riviere, &c. Mais s'il arrive que quelque violent purgatif chasse des fiévres, cet effet doit être attribué aux particules pointuës & irritantes de ce médicament, lesquelles étant entrées dans le cerveau par la circulation des humeurs qui les y ont transportées, dissipent ou absorbent les serositez surabondantes dont ce viscere est abreuvé, & dont ils font par consequent resserrer les fibres qui par là excluent l'entrée à la matiere

morbifique qui devoit l'y préparer à produire de nouveaux paroxysmes : mais l'usage de ces médicamens ne conviennent qu'à ceux qui ont le tissu du cerveau assez ferme, & il est tres-dangereux pour des constitutions délicates.

Chacun sçait que les diaphoretiques donnez avant le paroxysme emportent quelquefois des fiévres intermittentes, dont la raison est que les pores de la peau étant relâchez par la chaleur humide du lit où le malade se met, & les particules de ces médicamens composez de sels volatils, & actifs, comme le sel armoniac, la thériaque, &c. atténuant le sang, & poussant la matiere morbifique au dehors, avant qu'elle ait acquis le degré d'acrimonie capable de causer un accés; le cerveau & toutes les autres parties fibreuses se disposent à ne plus recevoir, ou à ne plus retenir ces sucs éterogênes, que ces mêmes remedes sont d'ailleurs en état de temperer & d'adoucir.

Mais cette méthode ne répond pas toûjours à nos intentions, & peut même rendre la maladie plus opiniâtre : car si la complexion du cerveau est fort relâchée, ces remedes ne le

feront pas suffisamment resserrer, & disposeront plûtôt à une langueur, & au scorbut par la dépravation des humeurs les plus spiritueuses & les plus actives.

Les diuretiques sont plus seurs & plus efficaces dans ces fiévres, en ce qu'ils font l'office de digerans, & d'évacuans : on y préferera ceux qui seront un peu aigrelets, ou qui se trouveront composez d'acides & d'alkalis dont l'action sera de réprimer les effervescenses du sang, de donner aux molécules de la matiere morbifique une figure, & une fluidité qui les rende propres à s'échaper par les vaisseaux excrêtoires, & de solliciter les parties solides à des contractions moderées qui les dégagent des corpuscules les plus embarrassans.

Les Medecins attribuent toutefois plus de vertu aux alterans qu'aux évacuans pour guerir les fiévres périodiques. Ceux-là se distinguent en digestifs, & en spécifiques ; les médicamens digestifs sont ceux qui atténuant & transposant les parcelles du sang & des autres liqueurs, trouvent à la fin moyen de les purifier, & qui picotant legerement les fibres mouvantes, les re-

mettent dans leur tension reguliere, & dans des contractions qui se communiquant aux sucs dont tout le corps est pénétré, redonnent le mouvement & la consistance ordinaires, rétablissant ainsi toute l'œconomie dans sa perfection. Ces sortes de remedes sont la plûpart d'une substance saline garnie de pointes un peu roides, qui mûës par les corpuscules spiritueux ou fermentatifs qu'ils rencontrent en chemin, s'insinuent & se développent dans les humeurs qu'elles modifient avantageusement pour l'animal.

De ce genre sont les matieres qui précipitent les acides corrompus, en les contraignant de s'échaper par les filtres & les émonctoires communs, principalement par les voyes de l'urine; & qui corrigent aussi les irregularitez, ou les qualitez dépravées des liqueurs, en chassant par les mêmes routes celles qui ne peuvent recevoir de meilleurs dispositions. Quoyque les Medecins ayent coûtume de choisir ces remedes indifferemment entre les acides, les sulphureux & les lixiviels, cependant ceux qui sont modérément acides, ou nitreux, ou qui resultent d'un mélange d'alkalis, &

d'acides, comme on le remarque dans le tartre vitriolé, remplissent mieux icy les indications, vû qu'il y a grande apparence que les substances actives de nôtre corps sont toutes réparées par un aliment nitreux, c'est-à-dire, qui tient de l'acide & du salé volatil, en sorte que les défauts de cette machine ne peuvent guére être reparez que par des médicamens doüez de ces deux facultez; de plus lors qu'il arrive que les parties sulphureuses sont trop exhaltées chez nous, ainsi qu'il paroît dans les fiévres, l'un ou l'autre des principes qui composent un médicament de nature nitreuse étant prudemment administré en appaise aussitôt les émotions, & fait rentrer les parties fibreuses dans la tension qui leur convient: & c'est par là qu'on explique aisément l'effet de l'esprit de sel armoniac donné un peu avant le paroxysme qui doit venir, & qui l'empêche tres-souvent de s'exciter.

L'on objectera peut-être que les fiévres quartes & les fiévres tierces qui comprennent presque toutes les fiévres intermittentes, provenant pour l'ordinaire d'un suc qui dégenere en acide, ou en une espece de nitre; les

médicamens digestifs qui seroient acides ou nitreux sembleroient favoriser ces maladies, & les devoir augmenter ; mais je répondray que bien que je ne conseille pas l'usage de ces remedes generalement dans toutes sortes de fiévres sans quelques précautions, il faut néanmoins reconnoître beaucoup de difference entre l'acidité des drogues dont j'entens parler & celle qui produit la maladie : la matiere de l'acidité du médicament a subi toute l'exaltation dont elle étoit capable, & ne peut plus s'accroître, au lieu que l'acidité de la matiere fébrifique est en train de s'augmenter par les nouveaux dégrez d'activité que la fermentation luy fera acquerir ; c'est pourquoy ces efforts seront tres-differens de ceux d'une acidité parvenuë au plus haut point : l'acidité du médicament est uniforme dans toute la masse ; & celle de l'humeur morbifique resulte du mélange de differentes aciditez, dont chacune affecte une portion de cette humeur séparément des autres ; la premiere exerce d'abord son action toute entiere dans le ventricule, & dans les premieres voyes, & la seconde s'engendre peu à peu dans les endroits du corps

les plus reculez, & vers l'origine des nerfs, ainsi lors qu'un tel médicament aura commencé d'agir sur le ventricule si éloigné du foyer de la maladie, & qu'il parviendra à la mine des matieres viciées, une grande partie de sa force sera dissipée par le long trajet, & il ne se trouvera plus capable de multiplier le ferment fébrile, quand même ils auroient été avant les changemens qu'il a subis, de pareille qualité l'un & l'autre : il faut donc croire que les médicamens acides étant astringens fortifient le ventricule quand ses fibres sont trop lâches, & le disposent ainsi à mieux preparer les alimens; ajoûtez que s'étant introduits dans le sang, ils y calment ou y excitent des fermentations selon le besoin, & qu'enfin ayant glissé jusqu'à l'origine des nerfs, ils les font resserrer & fremir pour exprimer & rejetter hors d'eux les sucs qui n'ont ni la douceur, ni la fluidité requise pour les fonctions de la vie, ce qui doit au moins suspendre le mal pour quelque tems.

Les digestifs seront employez non seulement au commencement de la maladie, mais encore dans tout son cours; parce que la matiere morbifi-

que demande une longue correction, & une purification exacte, son vice étant entretenu par les alimens que sa contagion gâte tres-promptement.

Quant aux spécifiques qu'on nomme icy fébrifuges, ils semblent d'une nature composée qui n'opere dans les fiévres intermittentes ni à raison des sels, ni à raison des autres principes chymiques qu'ils peuvent contenir; mais en vertu de l'union, & de la tissure de leurs parties, de maniere qu'étant admis dans nos humeurs, ils ne s'y resolvent point en de tels principes; mais ils y conservent leur tissure entiere, nonobstant l'atténuation qu'ils y souffrent, & par cette tissure que leurs parcelles retiennent, ils ont la force de dissoudre les grumeaux du sang & des autres liqueurs, ou d'arrêter l'excessive émotion qui s'y excité.

Si l'on demande comment les opiate apaisent les fiévres, je répondray que ces remedes suspendant les fonctions animales, doivent agir dans le cerveau où leurs particules s'engageant dans les embouchûres des vaisseaux excrétoires, ou des racines de nerfs les bouchent en partie par elles-mêmes, &

en partie par le suc nouricier qu'elles ont épaissi, & qui venant à se presenter à ces ouvertures les ferment, & empêchent les liquides les plus déliez qu'on nomme esprits d'y passer, formant le même obstacle à la matiere morbifique qui tendoit à couler par-là ; d'où il arrive que le sentiment & le mouvement sont interrompus en même tems que le cours de cette matiere cesse. Le cœur bat néanmoins comme de coûtume, & les fonctions des visceres sont peu alterées, ce qui peut dépendre d'une conformation particuliere & naturelle des nerfs destinez à des actions absolument necessaires à la vie, tels que sont ceux de la paire vague dont les embouchures seront toûjours disposées à livrer aisément passage aux substances propres à l'exercice de ces actions; les affections & les symptômes des hypocondriaques semblent assez prouver l'élargissement de ces tuyaux nerveux continuellement prêts à recevoir des sucs irréguliers qui descendant par-là dans les visceres y vont causer tous les desordres que l'on remarque dans ces maladies : mais que les opiats ont procuré le sommeil en rélâchant les nerfs,

ces parties revenant d'elles-mêmes à leur tension ordinaire, rétabliront toute l'œconomie animale qui sera délivrée des attaques de la fiévre, si durant ce sommeil le foyer fébrile n'ayant pû recevoir de nouvelle matiere s'est éteint & dissipé.

Pour expliquer la vertu des amulettes qui sont des drogues qu'on applique vulgairement aux poignets pour guérir les fiévres intermittentes, il faut considerer que la matiere de ces médicamens étant composée ou d'astringens, ou de sels volatils, ou de resolutifs, il est constant que l'un ou l'autre de ces deux premiers genres de drogues ne manque point de faire contracter fortement les tendons sur lesquels ils sont posez, & dont ils vont irriter les fibres en s'y glissant par les pores de la peau ouverts par la chaleur & par la moëteur de la partie: & cette contraction se communiquant promptement au cerveau, à raison de la grande tension & de la multitude des filets tres-sensibles de ces parties, y fait une impression considerable qui resserrant le tissu relâché des fibres du cerveau, en chasse les sucs éterogênes qui s'y étoient introduits, & en in-

tercepte d'autres aussi dépravez qui s'y portoient : or la tension de ces fibres s'étant une fois remise dans son état naturel, s'y maintient long-tems.

A l'égard de la maniere dont les resolutifs operent, nous devons penser que quelques-unes de leur particules étant attenuées & mises en mouvement par la chaleur de la partie, & par les vapeurs qui s'en exhalent se fourrent par les pores des veines de la superficie de la peau, jusques dans la masse du sang qu'elles changent souvent assez notablement pour luy faire contracter une fermentation qui détruise les levains de la maladie: ajoûtez que circulant avec cette humeur, elles monteront à la tête où elles fortifieront le cerveau, & le disposeront à le debarasser des choses qui l'incommodent; entre une infinité de formules que je pourrois citer, je me contenteray d'en découvrir une nouvelle qui consiste en un cataplasme fait avec du quinquina subtilement pulverisé qu'on mêle dans une suffisante quantité de savon noir pour le faire tenir contre le poignet au moyen d'un linge, & d'une bande.

CHAPITRE II.

De la Cure de chaque espece de Fiévres intermittentes.

APrés ces considerations sur la methode generale de guerir les fiévres périodiques de toute espece, l'ordre veut que nous passions aux cures purticulieres de chacune ; mais sans nous engager à rapporter icy des recettes qu'on trouve abondamment dans tous les Traitez de Medecine, & qui doivent ceder à la prudente administration du quinquina dont nous parlerons: nous disons premierement que pour les fiévres quotidiennes, il faut communément saigner d'abord le malade, parce que dans cette maladie le sang étant plus rempli de matieres éterogênes, il s'agit principalement de se precautionner contre les effervescenses. Ensuite on employera les émetiques s'il y a nausées, ou vomissemens imparfaits, ou oppression d'estomac, & lorsque le malade aura de la facilité à vomir, il suffira de luy prescrire une dose de sel de vitriol, ou d'oxymel

scillitique, ou quelquefois de petit lait temperé avec la cervoise, ou alteré avec le chardon beny ; autrement on mettroit en usage une infusion de safran des métaux, ou quelqu'autre médicament antimonial.

Aprés le vomissement, on en viendra aux digestifs, afin de reprimer ainsi l'orgasme ou la trop grande activité du sang, & de pousser au dehors par les urines une partie de la matiere morbifique cuite & disposée à cela par les remedes qui se pourront préparer avec la crême de tartre, le sel admirable de Glauber ; le sel d'absinthe, le corail, ou quelques autres alkalis pris separément, ou mêlez avec des acides selon qu'il y aura ou des acides, ou des sels fixes, ou des particules sulphureuses à corriger & à dompter : il sera permis de les accompagner d'une décoction aperitive, d'y joindre le vin blanc, ou de prescrire des bouillons d'avoine à prendre deux ou trois fois le jour, persistant dans cette pratique jusqu'à ce que la coction de la matiere se manifeste aux urines.

Mais si les inquiétudes, & d'autres fâcheux symptômes font soupçonner quelque dépost de sucs alterez dans les

vaiſſeaux, on aura recours à quelque purgatif atténuant, comme les décoctions ameres; & au cas que l'oppreſſion du ventricule perſiſte ou ſe renouvelle, il faudra repeter le vomitif, mais comme il y a à craindre de trop irriter & d'accabler ainſi les parties nerveuſes, on appliquera les veſicatoires, puis les ſels volatils tels que les eſprits de corne de cerf, de ſel ammoniac, &c. pour réveiller & vivifier les eſprits animaux, pour hâter & accomplir la digeſtion; que ſi l'on ne profite en rien par cette conduite, il faudroit recourir aux ſpecifiques, entre leſquels le quinquina eſt d'un tres-heureux ſuccez quand on a beaucoup évacué.

Le traitement de la fiévre tierce n'eſt pas fort different de celui de la quotidienne, non ſeulement quant aux grands remedes, ſçavoir la ſaignée & les vomitifs; mais encore pour l'uſage des autres, avec cette difference néanmoins que ces fiévres-cy regnent ſur tout au Printems ou le ſang eſt plus ſpiritueux, & par conſequent doüé de parties plus exaltées & plus fermentatives, l'on doit être plus circonſpect à reprimer les émotions qui pourroient rompre les vaiſſeaux, & cauſer du trou-

ble dans le cerveau : c'est pour cela qu'on est obligé de ſaigner plus frequemment, & plus copieuſement pendant que la fiévre est irritante, ayant toutefois égard à la complexion & à l'âge du ſujet, ſans parler des autres circonstances qui ne doivent point être negligées : au reste la bile s'allumant icy plus promptement & en plus grande quantité, juſqu'à regorger dans le ventricule, d'où ſurvient une preſſante envie de vomir, on aura ſoin de preparer des émetiques convenables, ſi quelque défaut naturel ou accidentel ne s'y oppoſe ; & s'il y avoit des matieres amaſſées comme des ſedimens qui croupiſſent, on preſcriroit des purgations par des minoratifs ou ſubtiliſans, & on s'attacheroit d'ailleurs aux digestifs que l'on choiſiroit parmy les nitreux, ou les acides qui reſiſtent à l'action des principes ſulphureux diſpoſez à s'exalter & diminuent les liqueurs capables de ſe convertir en bile. On ordonnera utilement avant les paroxyſmes qu'on prévoyra, le breuvage de Crollius, composé d'eau de chardon beny, de ſel d'abſynthe, & d'huile de vitriol, ou quelqu'autre precipité propre à pouſſer au dehors la matiere mor-

bifique assez meure, & déja preparée à sortir, ou à luy donner en se mêlant avec elle une consistance ou une figure commode pour être filtrée; ou bien à faire contracter les glandules du cerveau, en sorte qu'à l'avenir elles ne puissent plus recevoir de particules éterogênes; mais si la maladie subsiste encore aprés six ou sept paroxysmes ainsi traitez, on usera du quinquina comme dans les quotidiennes, & il aura de meilleurs effets aprés ce traitement, que s'il avoit été employé dés le commencement, sans avoir au moins fait preceder le vomitif.

Quant aux fiévres quartes, elles ont moins besoin de saignées que les autres où le sang est plus impetueux & plus fermentatif; au lieu que dans celles-là qui surviennent ordinairement en Automne les humeurs sont plus grossieres & plus lentes: & quand les circonstances obligent d'ouvrir la veine, il faut proportionner la quantité du sang qu'on doit tirer, à la force de la fermentation ou de l'orgasme, & au danger que l'on craint qu'il ne se fasse un dépost sur quelque partie noble; mais on doit particulierement recourir aux vomitifs, & même les repeter

quelquefois, parce que le cerveau qui est fort embarassé de sucs aigres & fermentatifs, a besoin d'être puissamment excité à se dégager de ses impressions nuisibles : au reste les alkalis digestifs, & les sels volatils doivent être usitez assez long-tems pour vaincre cette âcreté, & l'on doit beaucoup insister sur les décoctions ameres qui répondent à cette intention, & rétablissent le sang dans une bonne consistance ; mais si la fiévre ne quite point aprés sept ou huit paroxysmes attaquez suivant cette méthode, on en viendra au principal spécifique qu'on pourra tirer ou des vegetaux, ou des mineraux, ou des animaux, soit par la simple Pharmacie, soit par le secours de la Chymie, tel qu'est le quinquina qui manque néanmoins tres-souvent son effet lorsqu'on le donne à contre-tems, & avant que d'avoir fait préceder les évacuations requises, pour entraîner la plus grande partie de la matiere morbifique, & préparer les parties à recevoir plus intimement les influences de cette drogue.

CHAPITRE III.

De la vertu du Quinquina pour arrêter les Fiévres intermittentes.

LEs heureux & prompts effets du quinquina ſont élevez au deſſus de tous les autres fébrifuges qui ont été depuis ſa découverte fort négligez : à l'égard de ces maladies quand elles ſe ſont renduës opiniâtres. Nous examinerons d'abord ce qu'il produit dans le corps de ceux à qui on l'ordonne, pour en tirer quelque éclairciſſement ſur ſa maniere d'operer : enſuite nous rechercherons qu'elle peut être ſa compoſition radicale ; de là nous paſſerons à l'ordre de ſes operations , & aux principes qui le font agir.

Premierement, tout le monde ſçait qu'aprés une priſe de quinquina dōnée en une quantité ſuffiſante, le paroxyſme qui devoit s'exciter eſt ſuſpendu , pourvû que ce ne ſoit pas au commencement de la maladie , ou dans des corps trop cacochymes ; lorſque les matieres dépravées ſont encore cruës & attachées aux foyers , ou fort emba-

rassées avec les liqueurs les plus pures, vû qu'en de tels cas la fiévre s'allumeroit davantage, se changeroit en continuë, & attaqueroit le cerveau d'où s'ensuivront des langueurs, des syncopes, des mouvemens convulsifs, &c.

Il faut secondement observer que cette écorce ne cause ordinairement aucune évacuation notable, soit par le vomissement, soit par les selles ou par les urines, soit par les sueurs ou par les crachats, & que même ceux qui seroient sujets à de telles excrétions, en pourroient être délivrez par le seul usage du quinquina: mais il arrive assez frequemment que les paroxysmes reviennent avec autant de furie qu'auparavant, aprés avoir manqué six ou sept fois de reparoître aux jours destinez; c'est ce qu'on remarque non seulement dans ceux qui vivent irregulierement, mais encore dans les personnes qui prennent le plus de precaution pour conserver leur santé, sur tout quand la fiévre est épidemique par une mauvaise disposition de l'air, ou quand la maladie avoit eu un grand nombre d'accés avant l'usage de ce remede.

De plus les violens purgatifs administrez inconsidérement aprés le quin-

quina augmente ces maux qui ont coûtume de s'enraciner encore plus profondement quand on reſte long-tems au lit : enfin l'on remarque qu'étant joint avec des medicamens auſteres ou acides il réüſſit mieux, ainſi que le fameux Talbot l'avoit pratiqué, ajoûtant du ſuc de limons à toutes les doſes du quinquina; c'eſt auſſi pour cela que pluſieurs Medecins font avaler une décoction amere pardeſſus la priſe, les ameres étant doüez pour la plûpart de ſtipticité & de rudeſſe : & ce qui rend d'ailleurs le quinquina plus recommandable, c'eſt que ceux qui ſe ſont gueris des fiévres par ſon moyen recouvrent leur premiere vigueur plus vîte que s'ils en avoient été délivrez par d'autres fébrifuges.

Sur la compoſition de l'écorce dont nous parlons, je diray que ſon tiſſu paroît fort ſerré, je veux dire que ſes particules ſalines, ſulphureuſes & ſpiritueuſes, s'il y en a actuellement de telles dans les mixtes, ſont ſi étroitement liées, & impliquées avec les terreſtres, qu'elles ſe ſeparent tres-difficilement les unes des autres, & que les molécules rameuſes qu'elles forment ne ſe diſſolvent que rarement, &

& par des agens extraordinaires, comme on le peut conjecturer par l'usage auquel elle est naturellement destinée, ainsi que toutes les autres écorces, sçavoir de couvrir les parties interieures des plantes, & de les garentir des injures externes de l'air, de la pluye, & des autres matieres qui ont coûtume de les toucher immédiatement, à quoi ces écorces ne pourroient servir, si elles recevoient aisément atteinte & dommage des impressions du dehors; ajoûtez que nôtre écorce ne se dissout pas promptement dans les liqueurs, quelque force qu'elles ayent, à moins qu'elles ne soient d'une nature corrosive, & même elle ne dépose pas d'autre teinture que des particules integrantes qui contiennent chacune de tous les principes de l'écorce, & qui peuvent se cacher dans les pores des liqueurs employées à cette extraction, comme on s'en apperçoit au goût qui n'est pas different de celuy de la poudre qu'on feroit avec l'écorce entiere, & à l'efficace de la même teinture qui opere la guerison sous la même dose que la poudre donnée en substance.

On objectera que l'amertume de la drogue témoigne une texture assez lâ-

che des principes, & que quand la composition d'un mixte est serrée, il n'a point de saveur, comme on le remarque aux métaux, aux pierres & à d'autres corps de pareil tissu. Je réponds que l'amertume du quinquina n'est pas considerable, & qu'on ne s'en apperçoit qu'aprés que sa poudre a été quelque tems retenuë dans la bouche, ou aprés avoir laissé macerer la plante dans une liqueur convenable; d'ailleurs cette qualité ne dépend pas tant d'un principe Chymique que de quelque figure, & d'une masse determinée qui sont capables d'affecter le sens du goût d'une maniere proportionnée à leurs déterminations; & qui pourroit empêcher que les corps composez ne fissent sous un tres-petit volume la même impression sur l'organe à raison de leur figure & de leur solidité, que les principes Chymiques débarassez y pourroient faire; Il est necessaire qu'en vertu de cette constitution, les parcelles de ce médicament soient friables, & qu'en se brisant leurs fragmens retiennent des figures irregulieres & anguleuses qui irriteront par leurs pointes les fibres contre lesquelles elles s'appliqueront, d'où sur-

viendra une contraction, ou un resserrement de la partie qu'elles ocuperont

CHAPITRE IV.

Des principales parties où le Quinquina exerce son action.

NOus avons presentement à parcourir les endroits où le quinquina exerce ses forces, & quels antagonistes il doit vaincre pour arrêter les fiévres intermittentes. Les premieres regions qu'il traverse sont comprises depuis le ventricule jusqu'aux embouchures des vaisseaux lactées thorachiques dans les veines soûclavieres: les suivantes sont les cavitez de tous les vaisseaux sanguins dans lesquels il se repand & circule avec le sang; & les troisiémes sont l'habitude par tout où elle pourra être assignée au delà de ces vaisseaux, & d'où il est permis de concevoir que le foyer de la maladie tire sa source pour exciter le paroxysme. Les derniers enfin sont le genre nerveux, c'est-à-dire, le cerveau, les nerfs & leurs propagations.

Outre tous ces vaisseaux contenans dans

dans lesquels le quinquina a déployé ses ressorts, il faut encore comprendre que les sucs renfermés dans tous ces endroits ne sont pas moins le sujet immediat de son action, en ce qu'il s'y mêle exactement, & que participant à leurs mouvemens de transport, de fluidité, de chaleur, & de fermentation ses molécules vont çà & là faire des divisions, des compositions & des émotions, ou des fixations, selon les differens rapports qu'elles ont avec ce qu'elles rencontrent, pour changer la temperature des humeurs en une meilleure, & restituer les parties fibreuses dans une juste tension.

Il y a raison de croire que le chyle reçoit quelque modification de cette écorce, puisqu'il luy sert de premier vehicule ; & qu'il passe avec elle dans tous les visceres glanduleux, charnus & nerveux où ils subissent ensemble & avec le sang toutes les filtrations, les tritulations, & les sublimations que ces organes en peuvent faire. D'ailleurs les parcelles du quinquina se mêlant de plus en plus avec le chyle par la jonction de la bile, du suc pancreatique, & de la lymphe dans les intestins, dans les veines lactées & dans les glandes

du meſentere, doivent donner dans ce premier extrait des alimens plus de fluidité & de vigueur, pour reparer les forces & la conſiſtance dont le ſang a beſoin ; & il ne faut pas douter que le ſang dans lequel ce médicament paſſe enſuite, n'en reçoive de favorables impreſſions en circulant, s'échauffant & s'agitant diverſement enſemble dans les vaiſſeaux les plus étroits, comme dans les plus amples.

A l'égard de la troiſiéme région, je veux dire de l'habitude du corps, il eſt conſtant qu'étant toute poreuſe, elle ne peut manquer de recevoir & de cacher quantité de parcelles de quinquina diſperſées, qui feront contracter les membranes qui forment ou qui tapiſſent les réduits les plus intimes de cette région, & leur donneront des mouvemens ou une fermeté qui les diſpoſera à ſe débaraſſer des mauvais levains, ou à reſiſter à leurs attaques. On pourroit croire que le médicament dont il eſt queſtion ne ſeroit pas capable, vû ſa ſolidité d'être ſuffiſamment attenué pour ſe gliſſer dans les racines des nerfs, & ſe répandre dans leurs troncs; mais il y a dans les animaux tant de cauſes de diviſion & de diminution des

ſubſtances qu'on ne doit avoir nulle peine à accorder qu'il ſe trouve chez nous des forces ſuffiſantes pour ſubriliſer autant qu'il eſt neceſſaire à cet effet les molécules du quinquina, & pour leur donner par ce moïen la facilité d'agir ſur le genre nerveux, & de l'alterer même plus qu'elle ne font le ſang, qui ſouvent n'en ſera nullement alteré, lorſqu'elles auront donné aux nerfs des atteintes conſiderables, comme nous le remarquons dans l'uſage d'autres drogues; ainſi les racine de panets ſauvage mâchées produiſent quelquefois une eſpece de fureur ou de manie ſoudaine, & qui paſſe incontinent les racines de ciguë aquatique, & de juſquiame, la noix vomiques & pluſieurs autres choſes avalées, font leur principale irritation ſur les nerfs ſans cauſer de changement aux humeurs, ce qui ſe manifeſte ſur tout en ceux qui uſent de mercure.

Mais quoyque le quinquina agiſſe ſur toutes les régions, il ne les affecte pas toutes également : il n'eſt gueres probable qu'il gueriſſe par les ſeules modifications qu'il imprime au chyle, puiſque la maladie ne dépend pas de la ſeule depravation du chyle, les trem-

blemens de tout le corps, & les frissons qui sont les premier symptômes de la fiévre, témoignant que son foyer est ailleurs que dans les premieres voyes qui ne peuvent être offensées que lors qu'il s'excite des nausées, des vomissemens, des tranchées, &c. cette maladie survenant même sans aucune alteration des humeurs; de plus si la fiévre provenoit des alimens, il n'y auroit pas de meilleur moyen de s'en préserver, & d'en guerir que de jeuner. J'accorderay cependant que les frequentes prises du médicament peuvent disposer le chyle à fournir une nourriture plus pure au sang, & au suc nerveux, ainsi qu'aux autres liqueurs qui par leur dépravation entretenoient la maladie.

Il est vray que le quinquina donné immédiatement avant le paroxysme le suspend ou le retarde, quoyqu'il semble que le remede n'ait pas encore eû le tems de sortir des premieres voyes, & d'agir sur d'autres sucs que le chyle, & le suc salivaire : mais il est raisonnable de penser que les particules les plus subtiles de ce médicament se répandent comme une vapeur dans tout le corps à travers les pores des par-

ties ſans ſuivre la route de la circulation des humeurs les plus groſſieres, & vont faire leur impreſſion ſur le foyer de la maladie en quelque lieu reculé qu'on le place; l'on peut ſoupçonner auſſi que le quinquina reſtant un peu de tems dans le ventricule y affecte les extrêmitez des nerfs de telle façon, que ſans tranſmiſſion de matiere, il s'en communique au loin de bons effets; car nous devons regarder les nerfs comme des cordes tenduës depuis les extrêmitez du corps & de toute l'habitude juſqu'au cerveau, de maniere que les émotions paſſent facilement d'une extrêmité à l'autre, & ſe diſperſent par toutes les parties nerveuſes qui tiennent aſſez fermement les unes aux autres, comme on le conjecture par les convulſions qui arrivent dans la piqûre d'une partie tendineuſe ou nerveuſe telle que la main, ou le pied fort éloigné du cerveau: s'il s'excite donc dans les nerfs ſtomachiques quelques mouvemens de conſtriction, tous les autres en ſeront bientôt reſſerrés par la ſympatie, & le deſordre qui vient de leur relâchement commencera d'être reparé, & le cerveau de ſe remettre dans ſa tenſion accoûtumée.

La seconde région n'est pas non plus le lieu où se termine la principale action du quinquina pour la suspension du paroxysme des fiévres, vû que les préludes de leurs retours se font appercevoir dans une région encore plus éloignée que les vaisseaux sanguins & autres : ajoûtez que les parties du médicament sont assez solides pour traverser le sang toutes entieres : d'ailleurs elles ne causent aucune fermentation manifeste dans le sang, & nulle évacuation ne succede aux prises de ce remede ; & s'il avoit la vertu d'arrêter les fiévres en purifiant le sang, & les autres humeuas, pourquoi ne réüssiroit-il pas dans les fiévres continuës dont le foyer est incontestablement dans les sucs dépravés ? Nous ferons donc mieux de penser que si le quinquina produit quelque alteration dans les humeurs en faveur du malade, c'est en les préparant à fournir une nourriture plus convenable, à exciter un mouvement plus reglé, & à communiquer plus ou moins de sensibilité aux parties organiques & fibreuses ou solides qui sont le siége, le plus ordinaire des fiévres periodiques.

La troisiéme region, sçavoir l'habi-

tude du corps, n'est pas plus propre que les deux précedentes à recevoir la plus graude efficace du quinquina, car cette region est si étenduë, & ses cellules sont en si grand nombre que la parcelle du medicament qui seroit contenuë dans chacune seroit absorbée par les gouttes de sang qui s'y doivent en même tems fourrer, & ne pourroit agir autant qu'il seroit necessaire sur la matiere morbifique qui s'y seroit cantonnée: de plus il est probable que le quinquina ne coule pas avec une égale liberté dans tous les vaisseaux, & qu'ainsi passant plus abondamment dans ceux qu'il choisit, va tout se rendre à des lieux particuliers où ils aboutissent.

CHAPITRE V.

De l'action du Quinquina sur le genre nerveux.

IL nous reste à examiner la quatriéme région, c'est-à-dire, le cerveau & les parties nerveuses où il me paroît plus vraysemblable que les particules du médicament font leur plus considerable operation: pour s'en con-

vaincre il faut refléchir sur l'action relative des médicamens à l'égard des parties solides, & des humeurs de nos corps : & en premier lieu, toutes sortes de mixtes n'agissent pas avec une pareille efficace contre toutes sortes de substances ; ceux dont le tissu est plus lâche & les molécules plus aisées à separer, causent des changemens plus prompts que ne font les autres dont les parties sont plus étroitement serrées ensemble; c'est pourquoy nous voyons tant de difference entre les actions des médicamens durs & compactes, car ceux-là se répandent aussi-tôt dans toutes les liqueurs qu'ils rencontrent, & se glissent fort vîte dans les intervales ou pores des parties solides assez ouverts pour les admettre, ainsi ils ne tardent pas à imprimer quelque nouvelle modification aux substances, soit fluides soit constantes dont les animaux sont formés ; mais les drogues séches & serrées ne peuvent exercer leurs vertus sans quelque préparation qui ramolisse leurs parties, ou qui les subtilise suffisamment pour se disperser & s'insinuer où il est besoin.

Secondement vous remarquerez que les matieres les plus liquifiées, & d'une

composition moins ferme déployent leurs ressorts, & communiquent leurs bonnes, ou mauvaises qualitez en trés-peu de tems, de maniere que si elles n'ont des parties trés-actives, ou qu'elles ne soient données en grande quantité, elles n'auront point assez de vigueur pour passer les premieres voyes, ou pour étendre leur énergie au de là du sang, & des autres humeurs; au lieu que les médicamens compactes & des parties ramassées qni sont liées les unes aux autres par quelques liens difficiles à dissoudre se transmettent avec leurs proprietez jusqu'aux endroits les plus intimes & les plus éloignés de la surface des visceres, parce qu'ils resistent à l'action des liqueurs au milieu desquelles ils se glissent, & qui leur servent seulement de véhicule pour les porter jusqu'à ces endroits où ils arrêtent, soit dés la premiere fois qu'ils y abordent, soit aprés leurs circulations.

En troisiéme lieu, il faut faire attention à la figure & à la consistance des médicamens pour juger de leur action, quand ils sont destinés à s'insinuer plns avant, & à changer la constitution où la tension des parties so-

lides : car ceux qui avec beaucoup de masse & de dureté ont leurs parties trés-irrégulieres, doivent concevoir plus de mouvement dans les fluides, & s'appliquer plus rudement contre les parties solides, en laissant dans les intervales de leurs angles des espaces pour l'insinuation d'autres substances plus déliées, ou plus molles ; au contraire des médicamens dont les parties sont plus mousses & plus fléxibles sans inégalité à leur surface, parce que l'impression qu'ils feront sera plus foible, & que s'affaissant les unes sur les autres, ils s'accumuleront dans les vaisseaux, & formeront des obstructions, ou glisseront pardessus les pores sans les dilater, ni les resserrer.

Quatriémement, il faut que les parties soit fluides, soit solides sur lesquelles le médicament doit agir ayent quelque proportion par leur constitution ou leur figure, & par leur masse avec les molécules du médicament même pour s'y unir, ou pour s'en separer, & pour exciter ou pour appaiser certains mouvemens favorables, ou nuisibles. Enfin il est nécessaire que le médicament pénétre jusqu'au foyer de la maladie, ensorte que si un vis-

cere, ou un membre est principalement affecté, les Médecins doivent si bien diriger le remede qu'il aille agir sur cette partie, quand la cause du mal y fait sa principale residence, ou qu'elle influë de là sur tout le reste, & que le remede procure une prompte guérison.

De toutes ces considerations nous devons conclurre que le quinquina ayant ses parties trés-peu dissolubles, & peu dissipables, par consequent il ne perd point toute son activité dans le sang, mais il circule avec luy plusieurs fois en retenant beaucoup de ses forces, jusqu'à ce qu'il trouve un nombre suffisant des pores disposés à le recevoir & à l'arrêter : or ces pores ne peuvent gueres se rencontrer que dans la substance corticale du cerveau, dont la molesse cedera aisément aux parcelles solides de nôtre drogue en s'accommodant à leurs figures inégales & peu propres pour s'insinuer dans les racines des veines de cette même substance qui ne manquera pas de conduire les particules médicamenteuses aux embouchures des nerfs où le suc nerveux & les esprits leur serviront de véhicule ou d'éguillon, pour agir plus

efficacement ſur les parties où les nerfs ſe diſtribuent , & remettre les fibres dans la tenſion ou dans la ſoupleſſe, & la mobilité neceſſaire au rétabliſſement de l'œconomie, & à l'extinction du foyer de la fiévre.

On dira peut-être que la plus grande partie du remede ſortant par les ſelles & le reſte ſe diſtribuant dans toutes les humeurs , il en doit parvenir au cerveau trop peu pour arrêter d'auſſi grandes émotions que celles de la fiévre; mais il ſera facile de répondre que cette petite quantité ſuffiſant toûjours pour débaraſſer les principes des nerfs, & en défendre l'entrée à la matiere morbifique ſera capable d'appaiſſer les ſymptômes , & d'effacer entierement les mauvaiſes habitudes par la repetition de la même doſe, & par les autres parcelles du médicament répanduës dans toute la maſſe du ſang qui les portera les unes aprés les autres aux mêmes endroits du cerveau à meſure que celles qui auront précedé s'y conſumer nt.

Pour comprendre nôtre hypothêſe, il faut donc reconnoître qu'auſſi-tôt que ce médicament aura été dans le ventricule , il y ſera attenué par des

levains qui y coulent, & rendu propre à s'insinuer par les veines lactées, & par d'autres vaisseaux lymphatiques dans le sang pour circuler avec luy en se subtilisant de plus en plus, & aborder enfin aux glandules du cerveau, & de là pénétrer jusqu'au milieu de ce viscere ou rencontrant les embouchûres des nerfs, il fait effort pour les traverser, & en les irritant par les pointes de ses parties, il les oblige à des contractions qui chassét hors du corps la cause du mal. Voyons presentement si les observations qui se font dans l'usage du quinquina peuvent être aisément expliquées par nôtre hypothese.

CHAPITRE VI.

Preuves de l'hypothese précédente tirées de ce qui s'observe de l'employ du Quinquina.

LOrsque dans le commencement de la maladie les sucs étant encore cruds, & trop compactes, ou la lie des humeurs trop abondante l'on donne le quinquina, la fiévre n'en sera pas surmontée à la premiere dose, parce

que le médicament eſt trop foible pour atténuer & diſſiper tant de matieres impures & indigeſtes : & s'il arrive que quelques-unes des parcelles du médicament ſerrant entre elles quelques molécules héterogênes reſtent engagées enſemble dans les pores des nerfs, le cours du ſuc ſpiritueux en ſera interrompu, ou déreglé ; delà ſurviendront divers ſymptômes dans le genre nerveux; & lorſque le remede diſperſé dans le ſang y embaraſſera la matiere morbifique en l'empêchant de ſe meurir & de ſe préparer à la ſortie juſqu'à ce que la maſſe des humeurs relâchée, & miſe en fermentation excite une fiévre continuë à la place d'une intermittente.

De plus il ne ſe fait nulle évacuation notable aprés la priſe du quinquina, & la plus grande partie des excrétions qu'il procure eſt tirée du ſang qui ſe trouve en trop grande quantité pour être ſuffiſamment purifié par une ſi petite doſe du médicament ; au lieu que la même doſe étant conſiderable par rapport au volume du ſuc nerveux, elle ſera bien capable de lui donner les modifications neceſſaires pour couler avec moderation & influer dans les

parties qui sont les plus dépourvûës de vigueur en se débarassant des matieres étrangeres.

Si l'on voit quelquefois que des évacuations suivent de l'usage du quinquina, l'on n'en doit point accuser ce médicament, mais quelque conduite irreguliere de ceux qui auront gouverné le malade ; ou bien elles proviendront d'une émotion que des matieres ou des actions extraordinaires auront introduites dans le sang, ou dans les autres liqueurs. Mais quand des évacuations sont arrêtées par les prises du quinquina, il faut attribuer ce bon effet à la vertu de ce remede sur les parties nerveuses, qui par les contractiós qu'il y aura excitées resserreront les organes de toutes les purgations: Et pour preuve que le relâchement, ou une certaine irritation des nerfs peut souvent produire des écoulemens involontaires, l'on n'a qu'à réfléchir sur les diarrhées que cause en quelques personnes d'ailleurs assez saines une peur subite ; sur les salivations, sur les sueurs & sur les urines que rendent d'autres gens à la vûë d'un médicament qui leur est désagréable: le quinquina arrêtera donc les évacuations, en émoussant les poin-

tes des sucs irritans, en les empêchant de se répandre dans la masse des humeurs, en remettant dans l'ordre les fibres des organes dont le dérangement fait la maladie. Il n'est pas fort rare que les paroxysmes de la fiévre se renouvellent aprés les doses de quinquina, qui les auront suspendus durant plusieurs jours, car il se peut faire qu'une intemperie de l'air, un mauvais régime de vie, & d'autres causes propres à réproduire ce mal, effacent les bonnes impressions du médicament; ajoûtez qu'il y restera des particules morbifiques dispersées dans le sang, & dans les pores du cerveau, lorsqu'elles seront en certains sujets si grossieres ou si fortement engagées, que la premiere action du remede ne pourra pas les atténuer assez, ou les chasser des endroits qu'elles occuperont; de maniere qu'il sera besoin de repeter les prises pour achever de corriger ces restes, ou de les chasser entierement hors du corps par quelque voye que ce soit. Si l'on demande d'où vient que de violens cathartiques font revenir les paroxysmes qui auront été arrêtés par le quinquina, il faudra répondre que ces purgatifs se sont trouvés assez forts

pour retirer les particules du médicament des interſtices où elles s'étoient logées pour exclurre l'entrée de la matiere fébrifique dans les nerfs qui ſeront de nouveau diſpoſés à recevoir cette matiere; l'on remarque auſſi que les malades qui demeurent trop longtems au lit, reçoivent peu de ſoulagement du quinquina, parce que les molécules de cette drogue, atténuées comme elles doivent l'être pour avoir de l'efficace, ſortent aiſément par les pores de la peau trés-relâchée en ces malades; outre que les conduits des veines du cerveau y ſont ſi ouverts, qu'elles les enfilent avec le ſang, plûtôt qu'elles ne ſe jettent à côté dans les reduits de la ſubſtance corticale de ce viſcere qui conduiſent aux nerfs.

De ce que le quinquina joint aux acides, a des effets plus conſiderables pour la cure des fiévres; il faut conclurre que les particules de ce médicament ſont renduës plus roides, plus actives, & les plus ſtiptiques par cette union à des drogues qui d'elles-mêmes ſont fébrifuges, & dont l'action s'exerce principalement ſur le cerveau & ſur les nerfs, ayant une vertu reſſerrante & fortifiante; telles que ſont la

centaurée, la gentiane, la quinte-feüille, l'alum, &c. qui réüssissent encore aujourd'huy dans ces maladies à la place du quinquina. La raison pour laquelle les malades se rétablissent plus vîte eu leur premiere vigueur aprés une fiévre intermittente appaisée par le quinquina, qu'aprés une continuë guerie par le même remede; c'est que les fiévres périodiques consistent particulierement dans un desordre d'un genre nerveux, & que le foyer des continuës est attaché aux vices du sang: or nous avons montré que le quinquina operoit davantage sur le principe des nerfs, que sur le sang, & de la bonne constitution des nerfs dépend la réparation de toutes les autres parties solides.

CHAPITRE VII.

Application de toutes les Observations précedentes à la pratique.

L'On ne peut gueres se dispenser de faire précéder les évacuans quand on a dessein d'user du quinquina; car il est fort à propos de nettoyer les premieres voïes de quantité d'excrémens

qui retiendroient, ou corromproient les parcelles du médicament : entre les émetiques on doit préferer les antimoniaux, comme l'infusion du saffran des métaux, le souphre d'antimoine, le tartre émetique &c. On y employera quelquefois le sel de vitriol, l'oxymel scillitique &c. pour ceux qui auront un peu plus de peine à vomir; quant aux purgatifs, je conseillerois seulement les plus doux, tels que la décoction amere, le sené, ou la rhubarbe en infusion, la casse, la manne, les tamarins, suivant les formules usitées, les pilules tartarées, les stomachiques & semblables évitant les remedes qui tirent avec violence.

A l'égard de la maniere de donner le quinquina elle dépendra des Medecins, ou de la disposition qu'auront les malades à le prendre plûtôt sous une forme que sous une autre; il a toutefois plus d'efficace pris en substance pulverisé, & mêlé soit dans un véhicule liquide, soit dans une forme de bol ou de pilules, vû que de cette façon il dure plus long-tems dans le ventricule où ses parties sont divisées plus exactement pour le levain stomacal, & plus intimement unis aux parcelles

des alimens, pour passer avec le chyle qu'ils doivent former, jusques dans le sang qui le conduira au cerveau où sa vertu attend de se déveloper pour en éloigner la matiere morbifique, ou la purifier, à quoy contribueront les spécifiques amers qu'on fera servir de véhicules.

C'est la coûtume aujourd'huy de prescrire de larges doses de quinquina, par exemple, au poids d'une dragme pour les adultes, & de réiterer la même quantité de quatre en quatre heures, afin que les premieres parties du médicament secondées par d'autres qui viendront ensuite, ne manquent point de dompter entierement le mal.

Il y a des malades ausquels on ne peut faire prendre le quinquina qu'en décoction dans de l'eau, & pour lors il faut employer une plus grande quantité de la drogue, parce que l'eau ne s'en charge guéres, à moins qu'on ne la fasse boüillir trés-long-tems, ou qu'on y jette la poudre du quinquina extraordinairement attenué : il faut donc tripler ou quadrupler la dose du remede, quand on veut le faire prendre en décoction, afin qu'il s'en transmette suffisamment au cerveau, la plus

grande partie ſe diſperſant ailleurs.

Si mettant à la décoction trois fois moins de vin, ou de quelque autre acide comme de ſuc de limons ou d'oranges, d'eſprits de ſouphre, ou de ſel alkali, &c. on ajoûtoit par exemple, celuy du tartre ou de l'abſinthe, ſelon les diverſes diſpoſitions du malade, l'on fortifieroit le ventricule, & l'on exhaleroit ſes levains trop affoiblis: mais quand on a affaire à des malades ſujets aux diarrhées, il ſera bon de preſcrire le laudanum, ou quelque ſtiptique pour accompagner le quinquina. Au reſte l'on eſt obligé, aprés que les paroxyſmes ont été ſuſpendus, de continuer l'uſage du remede pluſieurs jours au delà, ſçavoir trois ou quatre jours auſquels l'attaque de la maladie avoit coûtume de ſe renouveller, afin qu'il y ait dans le ſang des ſecours toûjours prêts pour paſſer du ſang dás les racines des nerfs, au cas que les premieres particules du remede les abandonnaſſent avant que de les avoir ſuffiſamment rafermies & reſſerrées, & même on pratique avec prudẽce la méthode de repeter le quinquina au bout de dix jours, de crainte que la fiévre ne revienne faute d'un antidote qui reprime les malignes in-

fluances des corpuscules morbifiques qui seroient restées dans le corps, ou qui s'y seroient reproduits, à raison de la mauvaise habitude des organes, laquelle tarde beaucoup à être entierement effacée.

Quoyqu'au commencement le quinquina n'ait été recommandé que pour la cure des fiévres intermittentes, on l'employe néanmoins à present, & avec succés contre la plûpart des maladies croniqnes, parce que le foyer ou le siége de ces maladies est vraisemblablement dans le genre nerveux, sur tout quand elles sont sujettes à des retours, ou à des redoublemens. J'ay crû devoir finir cette Dissertation par quelques histoires qui serviront à confirmer les raisons que je viens d'apporter sur l'operation de ce médicament, & sur la cause ou la source des intermittentes.

CHAPITRE VIII.

Diverses Histoires de malades traités par le Quinquina.

Un homme ayant été long-tems travaillé d'une fiévre périodique, & ayant usé en vain de divers médica-

mens, se resolut enfin d'éprouver la vertu de l'écorce du Perou, pour suivre le conseil de son Medecin; il en prit le soir, & s'étant endormi incontinent aprés, il ne tarda pas à faire un songe extraordinaire qui lui laissa une si vive idée du quinquina, qu'à son reveil il s'en sentoit encore tout ému, quoyqu'il n'eut presque jamais pensé au quinquina, & depuis ce tems-là, son mal ne parût plus; ce qui prouve que les particules du médicament étant parvenuës avec le sang à la partie corticale du cerveau où elles furent separées pour être insinuées dans les conduits les plus étroits des nerfs, y avoient irrité les fibres, & gravé des images du quinquina aussi profondes que si le malade en avoit été frapé durant la veille, & l'ébranlement s'en étant communiqué jusqu'au plus intime siege de l'ame, il se sera excité un grand nombre d'idées qui l'auront jetté dans le trouble & l'inquiétude, en même tems que les molécules du médicament remplissant les emboûchures des nerfs en excluoient tous les corpuscules héterogênes qui auroient pû donner le branle à de nouveaux paroxysmes de la fiévre.

2. Un autre malade attaqué de fiévre tierce fut gueri par l'usage réïteré du quinquina ; mais les paroxysmes de cette fiévre revinrent au bout d'un mois, ou environ ; le même remede les chassa de nouveau, & dans le jour périodique suivant, il s'excita des convulsions pareilles à celles des épileptiques, lesquelles reprirent plusieurs fois le malade, & duroient quatre heures à chaque fois, comme les paroxymes de la fiévre tierce ; mais elles furent dissipées tant par des évacuans que par des antiépileptiques: or d'où viendroit que ces affections spasmodiques, où ces convulsions auroient observé les mêmes periodes que la fiévre intermittente, en se renouvellant aux mêmes jours, & perseverant à chaque attaque le même espace de tems que cette espece de fiévre, si elle n'avoit son siege au même endroit que tout le monde reconnoît pour celuy des convulsions, c'est-à-dire le cerveau.

Il est donc arrivé à ce dernier malade que les parcelles du quinquina ne s'étant point arrêtées aux embouchures des racines des nerfs qui se trouvoient trop élargies par le passage de la matiere morbifique qui les avoit traversées pendant

pendant un mois de fiévre avoient pénetré juſqu'aux principes nerveux qui forment la moële ſpinale, en ſorte qu'elles ne faiſoient point d'obſtacle à l'entrée de la matiere dans le cerveau, quoyqu'elles s'oppoſaſſent à ſon inſinuation ulterieure, en l'empêchant d'aller plus avant dans cette moële; ainſi les ſymptômes uſités devoient diſparoître, mais le levain de la fiévre ayant la facilité de ſe porter juſqu'au dedans du cerveau, & de ſe gliſſer en partie par la paire vague dont la cavité eſt plus dilatée que celle des autres paires de nerfs; aura pû y acquerir une acidité dont l'impreſſion étoit capable de mettre en convulſion differens organes où les nerfs du cerveau ſe répandent, & y produire par conſequent des ſymptômes de l'épilepſie qui auront perſiſté, & ſe ſeront renouvellés juſqu'à ce que par la vertu des purgatifs donnés à propos; & par d'autres médicamens antiſpaſmodiques, ces particules éterogênes qui cauſoient l'irritation euſſent été chaſſées du corps, ou corrigées, & que le reſte de leur levain eût été enfin diſſipé par les émotions des paroxyſmes qui ne revinrent plus, dés que le cer-

veau fut rétabli dans sa constitution naturelle.

3. Un jeune Homme ayant été attaqué d'une douleur universelle trés-aiguë assez ressemblante à un rhumatisme convulsif, où il rendoit une urine claire, copieuse, & avoit un pouls vîte, & foible, resta plus de douze heures dans ce tourment provenu d'un froid qu'il avoit enduré auparavant.

L'on ordonna pour appaiser la violence de ce symptôme d'ouvrir la veine du bras, & de prendre ensuite un doux vomitif, puis quinze gouttes de laudanum liquide de quatre en quatre heures dans un julep cordial, jusqu'à ce que la douleur fût passee, & la convulsion diminuë notablement. Le lendemain matin le pouls devint fort & vîte, l'urine teinte de rouge & briquetée, par où la fiévre se manifesta: le paroxysme finit par des sueurs abondantes, & pour prévenir le renouvellement des symptômes en étouffant le foyer du mal, on prescrivit une large dose de quinquina mêlé avec le laudanum; ce qui réüssit, car le malade passa trente-six heures sans fiévre, ses urines, & son appetit reprirent leur état ordinaire, & il se remit à ses em-

plois acoûtumés; mais aïant négligé de réiterer le quinquina, il eut au bout de 10. jours 2. accés de fiévre tierce, mais peu rudes, & dont il fut parfaitement délivré par le moyen de cette drogue.

4. Un Garçon ayant fait la débauche de vin, fut surpris d'horreurs & de frissons, accompagnés d'une douleur horrible autour du diafragme, & d'une grande difficulté de respirer : dans cet accablement qui persevera plusieurs heures, on luy sentoit à peine les arteres battre, & le levain du ventricule ne pouvoit plus digerer les alimens. On commença la cure par le dégagement de ce viscere, en ordonnant par cueillerées une dragme & demie de sel de vitriol mêlé dans une once & démie d'oxymel scillitique, & faisant user de la liqueur possetique chaude que c'est une espece de petit lait avec le sucre dans les intervales des prises, aprés que le malade eut vômi, il se fit bien couvrir dans un lit, où il prenoit de tems en tems trois ou quatre cuillerées d'un julep fait d'eau de melisse & de cerises noires au poids de quatre onces de chaque, broüillées dans de l'eau de pivoine composée, de l'eau épidémique, & du sirop d'œillets mêlées à la

quantité d'une once & demie de chaque ; aprés quoy pour dissiper les convulsions on fit tirer huit onces de sang, & prendre un bol formé de demi-once de thériaque d'andromaque, & de pareille quantité de poudre de pattes d'écrevices composée, en avalant une prise de julep précedent pardessus : pour éviter le changement de cette maladie en fiévre maligne qu'on avoit sujet d'apprehender, vû l'abbattement des forces, & de l'ardeur de la saison, car c'étoit en Été, on relâcha le ventre constipé, y employant une décoction émoliente donnée en clystere au poids de deux onces, & faite de miel mercuriel & de sucre rouge mêlés ensemble à la quantité de deux onces de chaque, avec deux scrupules des especes d'hiera-picra : dés que le lavement fut rendu, on fit prendre demi-dragme de poudre de pattes d'écrevisses composée dans une cuillerée du julep cy-dessus, laquelle prise étoit repetée de six en six heures : on appliqua aussi-tôt trois vésicatoires, l'un à la nuque au col, & les deux autres aux poignets partie interieure au dessus du pouls ; & l'on prescrivit un bol thériacal pour l'heure du sommeil ; le

jour d'enſuite le malade étoit preſque ſans fiévre, c'eſt pourquoy l'on ſe contenta de réiterer le julep cordial, le clyſtere, & le bol thériacal; mais environ le milieu de la nuit, il fut attaqué de convulſions horribles qu'on ne pût arrêter qu'avec le ſecours du laudanum : la fiévre y ſucceda par l'ardeur qui s'excita dans le ſang dont on tira huit onces; on preſcrivit aprés la ſaignée un bol thériacal, & l'on appliqua ſur la region ombilicale l'emplâtre hiſterique enduit du galbanum aux bords: puis on fit prendre de trois en trois heures deux pilules compoſées de galbanum, d'ammoniac, d'aſſa-fœtida, & de caſtoreum, avec quatre cuillerées de ce julep : prenez eaux de méliſſe de rhuë, & de cériſes noires trois onces de chaque; eaux de pivoine & de bryone compoſée, une once & demie de chaque; teinture de caſtoreum une dragme & demie, eſprit de ſel armoniac demi-dragme, ſirop de pivoine compoſé une once & demie, & préparez ces drogues ſelon l'Art. Nonobſtant ces remedes, le paroxyſme redoubla l'année ſuivante accompagné de convulſions du diafragme & des autres parties deſtinées à la reſpi-

ration avec de fréquentes défaillances, tous lesquels accidens ne purent être surmontés qu'à force de laudanum. Remarquant pat cette troisiéme rechutte que les mouvemens convulsifs s'habituoient à revenir, au bout de pareils intervales, & que les urines étoient fort teintes & briquetées, on comprit qu'il y avoit du levain fébrifique, c'est pourquoy on prescrivit cette potion antifébrile à réiterer de trois en trois heures jusqu'à douze fois, y ajoûtant toûjours un grain & demi de laudanum préparé pour la dose du soir; cette potion se fait en prenant eau de chardon beny deux onces, eau de pivoine composée, & sirop de girofles deux dragmes de chaque, avec une dragme de poudre de quinquina trés-subtile; par ce traitement le malade se rétablit parfaitement, & se confirma dans sa santé en employant à diverses réprises une once de quinquina.

5. Un homme aprés avoir enduré un froid trés-rude, tomba dans des convulsions de poitrine qui l'étouffoient; les arteres luy battoient lentement, & presqu'imperceptiblement, & il avoit un assoupissement comme apoplectique: dan s cet état on luy tira

quatorze onces de ſang du bras, & on lui fit prendre une pilule composée d'ammoniac, de galbanum, de castoreum, & d'aſſa-fœtida avec un julep céphalique aiguiſé de ſel ammoniac, & de teinture de castor: on luy frotta rudement le front, les tempes, & les extrémités qu'il avoit trés-refroidies, en imbibant toutes ces parties d'esprit de ſel armoniac.

Les mouvemens convulſifs furent appaiſés, & les douleurs diminuées, en ſorte qu'on le put coucher dans un lit où on le tint chaud, & au bout de trois heures les ſymptômes parurent fort adoucis, le pouls étant plus reglé, la reſpiration plus libre, & les forces augmentées: ayant rendu un lavement qu'il avoit reçû, il prit une potion paregorique faite avec trois dragmes de ſirop de méconium, quatoze gouttes de laudanum liquide, & cinq grains de ſel volatil de corne de cerf; cette potion fut repetée de quatre en quatre heures, & dans la crainte qu'il ne ſurvint une fiévre maligne à raiſon de l'oppreſſion des eſprits, on fit appliquer ſur la nuque du col un véſicatoire âcre.

Le lendemain on trouva le malade

en de grandes ſueurs avec un pouls plus vîte & fort & des urines rouges, & de couleur de brique, étant expoſées à l'air froid, ce qui témoignant un levain febrile determina à ordonner une dragme de quinquina dans un breuvage convenable, & la potion fut réïterée de quatre en quatre heures avec addition d'un grain de laudanum pour la potion de la nuit : le troiſiéme jour de la maladie, il luy ſurvint aux jambes une eſpece de rhumatiſme convulſif douloureux qui fut diſſipé le quatriéme jour par l'uſage du quinquina : ſon appetit revint, & l'urine reprit ſa couleur ordinaire : mais trois jours enſuite il retomba dans des convulſions de poitrine, l'urine devint bien plus rouge, & ſur cet indice de fiévre on le ſaigna deux fois en deux jours qu'on luy fit uſer de laudanum & de quinquina qui le rétablirent pour quatre jours, aprés leſquels la poitrine ſe ſentit encore oppreſſée par quelques convulſions qui diſparurent pourtant au moyen d'une ſaignée, & d'un bol fait avec demie-once de thériaque, & un grain de laudanum ; ce qui opera pendant la nuit par une abondance de ſueurs: le matin

ſuivant les urines ayant parû briquetées, on employa le quinquina dont on fit prendre une once tous les quatre jours un certain eſpace de tems à la fin duquel le malade fut entierement guery.

6. Une fiévre intermittente ayant extrêmement affoibliy un malade, il s'excita une eſpece de colique qui s'augmenta horriblement en quatre jours, avec convulſions, vomiſſemens & frequentes defaillances : ces cruels ſymptômes furent cependant appaiſez avec le ſecours d'un clyſtere, des fomentatiõs exterieures & du laudanum dont on redoubla les priſes durant l'eſpace de vingt-quatre heures, aprés quoy le Medecin quitta le malade ſans avoir égard au levain qui reſtoit de la fiévre : mais la convaleſcence n'ayant duré qu'un jour la fiévre, ſe remontra avec des apparences de malignité telles que les défaillances, le pouls vîte & foible, l'urine rouge, les aphthes au goſier, & le malade ſans perception de douleur dont la diſpoſition avoit été tres-émouſſée par la qantité exceſſive de laudanum. On ſe ſervit donc à propos de pluſieurs véſicatoires pour rappeller les eſprits, & pour r'allumer

l'ardeur dans le ſang : à cette même intention l'on prépara un bol avec la theriaque, la confection alkerme, & la poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, à la quantité de demi dragme de chaque, & l'on fit prendre ce mélange de ſix en ſix heures dans du julep cordial.

Le jour ſuivant le pouls étoit plus fort, mais les défaillances & les autres ſymptomes ſe trouvoient diminuées, & le ſommeil tranquile : le paroxyſme néanmoins joint à de legeres défaillances revenoit de deux nuits l'une, & les aphtes s'étendoient par toute la bouche avec inflammation, ſalivation, & petits hoquets : contre ces indiſpoſitions on ordonna la teinture de quinquina, & les gargariſmes, en cotinuant l'uſage des bols alexifarmaques, & des juleps cordiaux qui firent enfin reprendre des forces au malade dans l'eſpace de ſix jours; mais comme le paroxyſme revenoit ſelon ſa coûtume, l'on preſcrivit heureuſement le quinquina en ſubſtance, & on le renouvelloit toutes les quatre heures ſous cette formule: prenez d'eau de chardon-beny deux onces; eau épidemique, & ſirop de gerofles deux dragmes de chaque;

quinquina ſubtilement pulveriſé deux ſcrupules, & un ſcrupule de theriaque, du mélange deſquels ingrediens on fera une potion : durant ce traitement la nature exprimoit par les conduits ſalivaux l'humeur virulente de la maladie, en maniere de criſe ; c'eſt pour cela qu'on ordonna de prendre des potions fébrifuges deux jours de ſuite, & deux fois à chaque jour, ce qui réüſſit ſi avantageuſement que l'urine, le pouls, le temperament, l'appetit étant rentrés dans leur état naturel, la perſonne reprit ſes occupations précedentes à la grande joye de ſes amis.

7. Un Artiſant ayant été ſurpris de friſſons, & d'une douleur du côté gauche accompagnée de convulſions qui le mettoient hors d'haleine comme un péripneumonique, d'une toux ſéche, d'une envie de vomir, & d'une douleur violente autour des poûmons, & de la plévre, reçût un lavement carminatif qu'il rendit, & fut ſaigné du bras du côté malade nonobſtant un pouls fourmillant, & des convulſions douloureuſes, pour la guériſon deſquelles on fit une fomentation avec les racines de perſil & de fenouil, les ſe-

mences de lin & de fénugrec , & les fleurs de camomille, & de mélilot, le tout cuit dans l'eau, pour être mis ensuite dans une vessie de bœuf & la remplir à moitié, afin d'être appliqué chaudement aux parties affectées : quand on jugeoit à propos d'ôter cette vessie , on substituoit en sa place un morceau de drap chauffé, & oint d'un liniment préparé avec l'onguent de guimauve , l'huile de lys blanc , & l'huile de brique parties égales : puis pour appaiser davantage les esprits on prescrivit quinze gouttes de laudanum liquide à prendre dans un julep cordial de quatre en quatre heures durant les douleurs ; & dans le dessein de lubrifier les tuyaux poulmonaires, & de faciliter par ce moyen la sortie du phlegme embarassé parmi les bronches, on fit une mixtion d'une once & demie d'huile d'amandes douces récente, & de pareille quantité de sirop capillaire avec une dragme & demie de sucre blanc cristalisé , pour la donner par cuillerées au malade , en réïterant la dose de quatre en quatre heures , & prescrivant de boire ensuite quatre onces d'un apozême chaud composé d'une livre & demie de décoction pectorale

dépurée, d'une once de teinture de safran, & d'une once & demie de sirop de capilaire; les mouvemens convulsifs étant par-là dissipés, le pouls augmenta, le malade ne se sentit plus de douleur, & la fiévre commença de se manifester, & finit par une sueur chaude, par une liberté de respirer, & par un rétablissement de forces où il s'endormit; Le lendemain son urine parut chargée & de couleur de brique, c'est pourquoy on lui ordonna une prise de quinquina qui devoit être repetée de quatre en quatre heures, ajoûtant le laudanum à la dose du soir : & au bout de deux jours l'urine reprit sa couleur ordinaire, la fiévre ayant été entierement éteinte : on conseilla toutefois au malade de reprendre le quinquina vers le dixiéme jour de la convalescence, pour achever de dissiper le foyer de la fiévre, ce qu'ayant negligé elle revint aprés deux semaines avec tous les symptômes d'une tierce legitime qui disparut aprés une nouvelle prise de nôtre écorce peruvienne.

On a gueri en peu de tems par cette même methode plusieurs malades de fiévres intermittentes accompagnées des plus cruels paroxysmes de peripneumonie.

8. Un Teinturier en âge de 40. ans, aprés avoir souvent enduré du froid, fut surpris le septiéme jour de May d'une violente maladie qui consistoit en de rudes vomissemens, des déjections affoiblissantes, des tranchées, & un rhumatisme universel, ou des contractions de toute l'habitude, avec une grande rougeur par toute la peau, & les urines fort rouges, & épaisses. Le paroxysme dura prés de dix heures, & finit par une sueur copieuse; le frisson, les bâillemens, & les autres symptômes de la fiévre intermittente n'étoient pas beaucoup manifestez dans cette premiere attaque: mais le neuviéme jour la maladie se r'excita avec des symptomes si violens que le malade croïoit à tout moment expirer on tira aussi-tôt dix onces de sang du bras pour appaiser la fureur des esprits, & diminuer la douleur, puis afin de terminer plus promptement le paroxysme, on poussa par les sueurs avec le bol suivant: prenez thériaque d'andromaque demi-dragme; poudre d'écrevisses composée un scrupule, sirop d'œillets autant qu'il en faut pour en former un bol; aprés quoy on fit avaler ce julep: prenez eau de melisse,

eau de cérises noires quatre onces de chaque; eau épidemique deux onces, sirop d'œillets dix dragmes pour en composer un julep, dont le malade prendra à sa volonté trois ou quatre cuillerées au lieu de boisson, usant d'eau de poulet, ou de décoction blanche pendant tout le paroxysme, ensuite duquel il faut étouffer le foyer de la fiévre par le fébrifuge dont nous allons donner la préparation; il doit être pris sur le soir: le lendemain matin, & de quatre en quatre heures dans la suite; ajoûtant toûjours pour le soir le laudanum dissout à la quantité d'un grain dans la potion, afin d'empêcher l'excés de la fermentation, & les convulsions douloureuses du ventricule, & des intestins: prenez eau de chardon-beny deux onces; eau épidemique & sirop d'œillets deux dragmes de chaque, & dans le mélange de ces liqueurs broüillez exactement une dragme de quinquina reduit en poudre subtile: mais parce que l'écorce qu'on avoit employée avoit eû trés-peu de force, la fiévre attaqua de nouveau l'onziéme jour; quoique ce dernier accés ne fût pas si long, ni si vehement que les autres, on fit user assez souvent de ce

julep: prenez eaux de melisse & de cérises noires quatre onces de chaque; eaux épidemique, & de canelle orgée trois onces de chaque; eau de pivoine composée demi-once, perles preparées une dragme & demie; sucre blanc cinq dragmes; mêlez, & faites-en un julep: le malade usa de meilleur quinquina pendant le paroxysme; & le treiziéme de May il se trouva entierement sans fiévre: mais quinze jours ensuite elle commençoit à revenir, parce que l'on n'avoit pas pratiqué la methode de réiterer les prises du quinquina au bout de quelque tems: il y falut avoir recours pour se confirmer dans une pleine santé.

CHAPITRE.

Suite des cures operées par le Quinquina.

I. UNe Dame âgee de soixante ans ayant été attaquée depuis plusieurs années de toux, d'embarras de poûmons, de colique, & de jaunisse en consequence d'une obstruction de foye sentit une douleur poignante durant

cinq ou six jours à l'hypocondre droit, & se mit entre les mains des Medecins le vingt-six de Mars : elle étoit vêtuë a l'ordinaire, mangeoit de la viande, & se promenoit dans sa chambre sans donner d'indices notables de fiévre, de pleuresie, ou de peripneumomie par la toux, par les difficultez de respirer, par le battement du pouls, ni par la temperature de tout le corps : ses urines étoient pourtant fort teintes, & déposoient un sediment briqueté, ce qu'on attribuoit à la mauvaise affection du foye qui causoit la jaunisse; & sur cela on fit tirer du bras droit dix onces de sang, ordonnant de lécher une cuillerée de looc qui devoit être dissout dans quatre onces d'apozême chaud, & renouvellé de quatre en quatre heures de la même maniere: pour ce looc prenez l'huile d'amandes douces recente, & sirop d'érysimum une once & demie de chaque ; sucre crystallin blanc une dragme & demie ; faites du tout un mêlange intime, & en formez une matiere propre à lécher. Quant à l'apozême on le prepare en prenant racines de persil, de fenouil, de chiendent, d'asperges & de chicorée deux onces de chaque ; racine de curcuma,

& écorce interieure de berberis une once de chaque, raisins de corinthe deux onces; râclures de corne de cerf & d'yvoire demie once de chaque; safran dans un nouët demi-dragme; semence d'anis une dragme: cuisés toutes ces drogues dans une suffisante quantité d'eau de fontaine que vous reduirez sur le feu à deux livres; & sur la fin de l'ébulition ajoûtez huit onces de vin blanc, passez; & sur la colature répandez eau de vers de terre, & sirop des cinq racines trois onces de chaque, puis faites vôtre apozême. Le 27. du même mois on reconnut à la difficulté de respirer que les poûmons étoient offensés aussi-bien que le foye; & l'on prescrivit à la malade de prendre aux heures medecinales, c'est-à-dire éloignées du repas trois des pilules suivantes dans une cuillerée de looc, en avalant une prise d'apozême par dessus, & couvrant d'une étoffe imbuë du liniment que je vais décrire, les parties affectées: prenez onguent de guimauve demi-once; huile de lys blancs, & huile de briques trois dragmes de chaque; faites-en un liniment. Pour les pilules prenez cleoportes préparées une drag-

me & demie ; ammoniac dépuré deux scrupules, fleurs de Benzoin demi-dragme, extrait de safran, & baume du Perou cinq grains de chaque, baume de souphre therebentiné autant qu'il en faut pour former des pilules de grosseur médiocre que l'on dorera. Le vingt-huit on ordonna l'apozême qui suit pour dissoudre le phlegme visqueux qui paroissoit embarasser les bronches : prenez décoction pectorale purifiée une livre & demie ; teinture de safran une once, sirop des cinq racines une once & demie, mêlés & composés l'apozême dont on prescrira de larges doses : & afin de remedier aux veilles, & à une petite fiévre dont cette femme étoit affligée, on luy fit avaler à l'heure du sommeil le bol suivant avec une prise d'une apozême pectoral: prenez demi-dragme de theriaque d'andromaque, & vingt-cinq grains de poudre composée de pattes d'écrevices, mêlez ces deux choses avec une suffisante quantité de sirop d'œillets, pour un bol. Le 29. pour lubrifier ou assoupir les bronches du poûmon, & lever l'obstruction du ventre, on prescrivit deux cuillerées d'huile de lin tirée sans feu

à prendre de deux heures en deux heures avec un verre d'apozême pectoral, ce qui modera beaucoup les douleurs; & à l'heure du sommeil on repetoit le bol theriacal ci-dessus marqué pour dissiper la petite fiévre, & les veilles. Le 30. étant dégoûtée de l'huile de lin, & la difficulté de respirer se changeant en asthme, peut-être à cause du bol thériacal réïteré trop de fois, on excita le vomissement avec l'oxymel scillitique & l'eau forte de canelle au poids d'une once de chaque, & l'on continua l'usage du looc avec l'apozême pectoral: la respiration en fut tres-soulagée, & le 31. le malade recommada le doux émetique qu'on luy avoit donné la veille, le flus de ventre en ayant été augmenté, on ordonna de prendre le soir du bol thériacal: le premier jour d'Avril les langueurs & la fiévre s'accrûrent, & on prescrivit quatre cuillerées du julep cordial suivant, prenez eaux de mélise & de cérises noires quatre onces de chaque, de canelle & d'orge épidemiqne deux onces de chaque; perles preparées une dragme & demie, sucre blanc cinq dragmes mêlez & preparez le julep: on fit aussi tirer du bras huit onces de sang, &

pour dégager les poûmons on ajoûta aux ingrediens de l'apozême pectoral les racines d'iris, & d'aunée, faisant prendre encore toutes les quatre heures demi dragme de la poudre suivante dans une cuillerée de julep : prenez corail rouge, perles préparées, poudre de pattes d'écrevisses composée, & sel prunel demi-dragme de chaque, mêlez pour partager en quatre prises : enfin pour soulager le genre nerveux qui commençoit à être fatigué on appliqua deux larges vésicatoires âcres à la partie interne des bras ; & le second jour d'Avril on tenta de délayer & de temperer les humeurs gluantes engagées dans les poûmons par une boisson copieuse de l'apozême qui se fait en prenant deux onces de racine de scorzonere d'Espagne ; demie-once de reglisse rapée, trois onces de raisins de Corinthe, pour faire cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau d'orge à reduire sur le feu au poids de quatre livres, afin d'ajoûter à la colature qu'on en doit faire une once & demie de sirop d'aigre de citron, pareille quantité de sirop violat, & autant de sirop balsamique, pour en composer l'apozême. On soulagea aussi la

malade de sa toux & de ses veilles avec le bol qui suit : prenez thériaque d'Andromaque & baume de Lucatel demi dragme de chaque, conserve de fruits de roses de chien, & formez-en un bol à prendre le soir ; enfin la fiévre commençant à se faire mieux reconnoître par les paroxysmes qui revenoient tous les jours avec de grandes douleurs, veilles & d'élire ; on ordonna le troisiéme jour d'Avril une saignée du bras, & pour détruire le foyer de cette fiévre, on fit prendre douze dragmes de quinquina mêlé en poudre avec égales parties de sucre blanc, divisant ce mêlange en plusieurs doses de deux dragmes chacune pour être prises de quatre en quatre heures, tenant sur la partie affligée un morceau d'étoffe frotté d'huile anodine chaude, & presentant dans le besoin trois ou quatre cuillerées du julep suivant, pour fortifier contre les langueurs.

Prenez eau de mélisse & de cerises noires quatre onces de chaque, eau épidémique deux onces, confection alkermes préparée sans musc une once & demie, une once de sirop d'œillets & une feüille d'or, mêlez, & compo-

ſez - en un julep ; toutes ces choſes ayant été éxecutées la fiévre diſparut, le ſommeil étoit tranquile, & la veille joyeuſe & ſans fatigue; c'eſt pourquoy l'on ſe contenta de donner un looc pour débaraſſer la poitrine, & un bol balſamique pour le ſoir qui fut repeté le ſixiéme jour à la même heure, aprés une priſe de quatre onces de teinture de quinquina preſcrite pour appaiſer de legeres émotions. Le ſeptiéme du même mois l'on ne vit aucune marque de fiévre; mais pour diſſiper quelque reſte de convulſion, & de douleur de côté, on fit uſer environ l'heure du ſommeil des pilules narcotiques compoſées de huit grains de pilules de cynogloſſe, & de deux grains d'extrait de ſafran, le tout à partager en deux pilules à dorer : & pour rétablir entierement les poûmons de l'embarras qu'ils avoient ſouffert, on fit avaler de tems en tems par cuillerées d'un looc pectoral : le huitiéme jour on réitera les pilules preſcrites avec succés la nuit précedente ; & le neuviéme craignant que le foyer de la fiévre ne ſe rallumât, on ordonna le bol ſuivant pour être avalé trois fois par jour: prenez une dragme de quinquina

subtilement pulverisée, demi dragme de sucre blanc, & en formez un bol avec une suffisante quantite d'huile d'amandes douces nouvelles, y ajoûtant quatorze gouttes de laudanum liquide à prendre aprés la dose du soir, le dixiéme jour le malade se plaignit d'un leger resserrement de la gorge ordinaire aux histeriques, ce qui luy fit prendre de quatre en quatre heures deux des pilules suivantes: prenez gommes ammoniac & galbanum demi-dragme de chaque, formez-en quatorze pilules que vous dorerez: incontinent aprés que le malade en aura pris une couple, il faut qu'il avale quatre cuillerées de l'apozéme suivant.

Prenez racine de scorzonere d'Espagne une once & demie; raisins de corinthe deux onces, reguelisse demi-once: cuisez dans deux livres d'eau d'orge à reduire aux trois quarts; & dans la colature versez une once de teinture de safran, & deux onces de sirop d'érysimum: mêlez & faites un apozême; l'embarras des poûmons & la diminution de l'appetit indiquant un changement d'air, la malade se fit transporter à la campagne, avec ordre, à cause des restes de toux & de difficultés

cultés de reſpirer , & d'avaler tous les matins trois des pilules ſuivantes.

Prenez ammoniac dépuré & fleurs de benjoin demi-dragme de chaque , baume de ſouphre aniſé autant qu'il en faut pour former une maſſe pilulaire qu'on ſeparera en parties de mediocre groſſeur , faiſant prendre chaque nuit huit grains de cynogloſſe par deſſus ; & pour prévenir le retour de la maladie , on ordonna de prendre à diverſes fois au bout de deux jours ſix dragmes de poudre de quinquina , & l'on fit un emplâtre avec un mélange de l'emplâtre de Paracelſe & de minium, parties égales pour impoſer ſur les endroits fatigués de la douleur ; aprés quoy cette Dame ſe trouva parfaitement guerie , joüiſſant encore à preſent d'une pleine ſanté.

10. Le vingt-quatriéme de Janvier une femme groſſe de cinq mois ayant été attaquée d'une grande douleur des lombes , puis de convulſions douloureuſes avec vomiſſemens , & cris gémiſſans comme d'une femme prête à enfanter , fit venir une Sage femme le troiſiéme jour de ces ſymptômes ; & pour prévenir l'avortement on ordonna de luy tirer du bras ſept onces

de ſang : le vingt-huitiéme on appella un Medecin qui reconnut au pouls, à la langue, & à l'urine qu'il y avoit fiévre: d'ailleurs ces cruels ſymptômes étoient revenus de deux jours l'un dés le commencement de la maladie, & l'orifice interne de la matrice étoit exactement bouché, aucune goutte de ſang menſtruel ne s'étant écoulée; c'eſt pourquoy il conjectura que ces douleurs convulſives ne procedoient point de la matrice, & ne préſageoient point d'avortement; mais qu'elles dépendoient des inteſtins irrités par quelque levain febrile, & qu'aprés la ſaignée il faloit une potion febrifuge de quinquina qu'on devoit réiterer de trois en trois heures pour détruire ce foyer dans ſa ſource; ayant donc accompagné chaque doſe de ce remede de quatorze gouttes de laudanum liquide, les mouvemens convulſifs, & le vomiſſement furent arrêtez, & dés le lendemain la malade étoit ſans fiévre & ſans émotion; mais ayant du dégoût pour le quinquina en ſubſtance, on lui fit prendre au lieu de la poudre, la teinture de la même drogue avec le laudanum à réiterer de quatre en quatre heures comme auparavant : le jour

d'enſuite le paroxyſme ſe r'excita, & la fiévre commença de ſe ralumer quoique ſans douleurs & ſans convulſions ; & pour ce ſujet on repeta les potions febrifuges juſqu'à ſix fois, ajoûtant un peu de laudanum aux priſes alternatives. Ce traitement ſans aucun autre remede remit le malade en ſanté luy rendant l'appetit, & les autres fonctions libres, en ſorte qu'elle accoucha heureuſement à terme.

Une autre femme groſſe de ſept mois ayant outre tous les ſymptômes de la précedente, des défaillances frequentes beaucoup de maigreur, & peu de ſanté, fut traitée & guerie de la même maniere.

11. Une veuve ayant ſouffert pendant trois ſemaines une fiévre intermittente, qui par le mauvais regime étoit degenerée en fiévre continuë ; tomba dans une diarrhée avec tranchées, à quoi ſe joignit une petite envie de vomir : le froid ſuivi de la chaleur, & les autres ſignes de la fiévre s'étant évanoüis, la malade ne ſe plaignoit que du flus de ventre & des tranchées qui la tourmentoient extrêmement : mais les urines troubles, & rouges, auſſi-bien que les redoublemens périodiques

du flus de ventre & des tranchées témoignant quelque levain de fiévre intermittente caché ; on crût qu'il n'y avoit pas lieu d'esperer la suppression de ces symptômes autrement que par le secours d'un antidote propre à dompter le levain febrile : on donna donc l'eau de poulet, & la décoction blanche à la place de la boisson ordinaire, & ayant appaisé pour un tems les symptômes au moyen d'un bol d'opium, on fit user du quinquina tantôt seul, tantôt joint au laudanum, par où l'on délivra la malade de sa diarrhée, de ses tranchées, & de sa fiévre obscure, l'urine reprit une couleur de santé, & l'appetit revint: la malade se voyant guerie devoit par précaution prendre de tems en tems du quinquina qui lui avoit si efficacement procuré la guerison; mais ne s'étant pas acquittée de cette obligation, elle se trouva affligée de nouveau d'une convulsion douloureuse dans tout son corps au bout de deux semaines, ce qui se changea en une ophthalmie douloureuse de l'oeil gauche: l'urine redevint rouge & trouble, la soif pressante, le pouls vîte & fort, & cette ophthalmie s'aigrissoit de tems en tems, ainsi que les

autres symptômes de la fiévre qui s'étoit montré d'abord : on resolut de saigner d'abord à la veine jugulaire, & de relâcher le ventre deux ou trois fois de deux jours l'un avec la décoction amere, la décoction de sené & la manne, & enfin avec la décoction de sené accompagnée de sirop d'épine de cerf, c'est-à-dire, de nerprun, appliquant sur l'œil malade un collyre anodin, & le couvrant d'un cataplasme, durant qu'aux jours intermediaires la malade prenoit de l'électuaire de quinquina, qui acheva en peu de tems de luy emporter & la fiévre, & l'ophthalmie.

12. Une autre veuve âgée de trente ans fut pareillement attaquée par un changement d'air, & par un froid exterieur, d'un cours de ventre avec tranchées & vomissemens si cruels que les convulsions du ventricule & des intestins la faisoient presque toûjours tomber en défaillance. Le Medecin ayant été appellé durant la vigueur de la maladie, au milieu de la nuit, dissipa bien-tôt les symptômes les plus pressans en prescrivant l'eau de poulet & la décoction blanche pour la potion ordinaire, & quatorze gouttes

de laudanum liquide dans une prise d'un julep hysterique, à réiterer de quatre en quatre heures ; mais cette methode n'empêcha point que les symptômes ne revinssent un jour aprés avec leur premiere furie ; ce qui ayant été observé plusieurs fois, avec des urines profondement colorées qui déposoiēt un sediment briqueté, fit juger qu'un venin febrile se déchargeant par intervales dans les intestins y excitoit cette diarrhée & le reste des symptômes ; & l'on ordonna une dragme de poudre de quinquina à prendre en potion avec douze gouttes de laudanum liquide, durant les relâches de la maladie, & de quatre en quatre heures ; l'on n'eût pas employé six dragmes ou une once de ce remede, que la fiévre & tous ses accidens disparurent, la malade recouvrant incontinent sa santé qu'elle eût à conserver par la repetition du quinquina peu aprés.

13. Une femme mariée tomboit dans une chaleur hectique, qui s'augmentoit de deux jours l'un, avec une toux importune, une difficulté de respirer, des nausées, & une diarrhée avec des tranchées tres-rudes: le Medecin qu'on manda le premier, n'ayant pas assez

examiné la cause du mal, s'attacha pendant une semaine à détruire les symptômes par des remedes qui n'ûrent point de succez; mais la malade qui paroissoit alors réduite au dernier degré dé phthisie, s'étant mis entre les mains d'un second Medecin qui reconnut qu'un levain febrile étoit le principe de tous ses fâcheux accidens, elle fut saignée, & usa de loocs & d'un apozême pectoral pour dégager les poûmons; d'opiats & d'astringens pour arrêter le cours de ventre douloureux : enfin on fit consister le principal point de la cure dans une prudente administration du quinquina : car aprés avoir empêché par ce remede la fonte des humeurs & leur irruption sur les poûmons, le ventricule, & les intestins, la toux, la difficulté de respirer, & la diarrhée ne pouvoient pas persister. L'on donna donc à diverses fois dans l'espace de trois jours une once de quinquina mêlé avec le laudanum à cause de la diarrhée qui sur le champ s'arrêta aussi bien que la fiévre; la respiration devint plus libre, l'appetit fut rétabli, & on conseilla de prendre l'air de la campagne, où les poûmons acheverent de se débar-

rasser, & par la vertu de nôtre écorce prise à divers intervales la malade fut parfaitement rétablie.

Deux ans aprés la même personne étant devenuë grosse, elle fut affligée presque tout le tems de sa grossesse, d'un cours de ventre avec tranchées qui revenoit en des jours reglez ; & le mois qui précedoit celuy de l'accouchement, elle se trouva si tourmentée, qu'elle demanda encore du secours au Medecin qui l'avoit guerie: il tâcha inutilement d'arrêter ce cours par des opiats & par de stiptiques, le mal augmenta de telle sorte qu'environ le tems de l'accouchement, la malade avoit toutes les peines du monde à respirer : ce qui fit resoudre de tenter encore une seconde fois les proprietez du quinquina que l'on prescrivit avec le diascordium sous une forme pilulaire que la maladie avoit choisie : la dose fut réiterée de quatre en quatre heures, & au bout de deux jours la sueur & la transpiration se faisant à l'ordinaire, la malade se vit sans diarrhée & sans tranchées; cependant une ou deux semaines n'étoient pas encore passées que le foyer de la fiévre se ralluma, & elle se manifesta par trois pa-

roxysmes d'un tierce legitime sans flus de ventre, & sans tranchées ; mais cette fiévre disparut entierement par l'usage repeté du quinquina.

14. Une femme de complexion assez forte fut attaquée d'nne fiévre quarte vers sa quarantiéme année ; mais par les médicamens qu'un Apoticaire à qui elle s'étoit uniquement confiée lui avoit donnés, elle en vint à un état déplorable, la langueur l'obligeant de se tenir dans le lit pendant des semaines entieres, c'étoit au milieu de l'hyver; on manda un Medecin qui trouvant le pouls foible & vîte, l'estomac douloureux, de fréquentes défaillances, des veilles opiniâtres, des vomissemens, des sueurs fondantes, une soif inextinguible; crachemens copieux, inquiétude, défaut d'appetit, suffocation de matrice, & d'autres affections semblables du genre nerveux ; & tous ces symptômes ne donnoient rélâche ni nuit ni jour, en sorte que la malade auroit préferé sa premiere fiévre quarte à ces maux dans lesquels on la lui avoit changée.

Aprés avoir essayé vainement l'application de l'emplâtre histerique, & donné beaucoup de juleps cordiaux &

céphaliques pour réparer les forces abbatuës, & remedier aux vapeurs, & les opiats ne pouvant procurer le sommeil qui ne s'emparoit de ses sens que lors qu'elle étoit accablée d'ennuy, on s'étudia à faire revenir la fiévre dans sa premiere forme par le moyen de quelques doux purgatifs : suivant ce dessein on prescrivit la potion amere preparée avec demi dragme de sené seulement, à cause de l'affoiblissement de la malade, & de sa disposition au cours de ventre : cette pratique ayant été continuée trois jours durant, elle eût huit, dix, & douze selles chaque jour ; la foiblesse en fut augmentée à la verité ; mais les accez & les intermissions des symptômes reprirent leur train comme dans une fiévre quarte, chaque paroxysme, ayant ses frissons, son ardeur, & ses sueurs abondantes qui se succedoient par ordre : en cet état on ne purgea pas davantage, mais on donna le quinquina en pilules à prendre de quatre en quatre heures, & deux jours ensuite pendant lesquels on avoit consumé demie once de cette drogue ; la malade se trouva délivrée de sa fiévre, & de tous les fâcheux symptômes qui l'accompagnoient.

15. Des convulsions d'intestins des plus cruelles, des vomissemens horribles, & des douleurs d'estomac continuelles ayant reduit une femme à l'extrêmité, on ordonna d'appliquer sur les parties affectées un liniment anodin chaud, & de faire prendre aussi-tôt des pilules composées de demi-dragme d'extrait de Rudius, & d'un grain & demi de laudanum; puis un clystere carminatif qui fut suivi de copieuses déjections, avec des vents : les tranchées & le vomissement cesserent, & la malade sembla guerie. Le troisiéme jour neanmoins le paroxysme reprit accompagné des mêmes symptômes qu'auparavant; & par l'usage des opiats joints au Carthartiques, il disparut en l'espace de vingt-quatre heures étant suivi de beaucoup de sueurs : & pour prévenir le retour de la colique, on fit avaler de grand matin des eaux minerales purgatives cuites, & chaudes où l'on avoit mêlé du lait: toutefois le paroxysme se remontra, les intestins tourmentés de tranchées convulsives ne poussoient rien par en bas, & tout ce que la malade prenoit par la bouche étoit rejetté par le vomissement, la malade souffroit des défaillances, &

ſentant ſes extrêmitez refroidies, elle ſe croyoit à la fin de ſes jours. Les urines de couleur de brique, le redoublement périodique des paroxyſmes, & la vîteſſe du pouls ayant fait conjecturer que cette colique étoit ſymptomatique & l'effet du levain de quelque fiévre intermittente, on ordonna un clyſtere carminatif pour diſſiper les vents, & les pilules de l'extrait de Rudius & de laudanum à réiterer pour diminuer les douleurs; on couvrit tout l'abdomen d'une étoffe frottée de l'onguent de guimauve, d'huile de lys, & d'huile de briques, entretenant le tout aſſez chaud: le ventre ſe relâcha ſur le ſoir, la malade ſua copieuſement de tout ſon corps, & dormit tranquilement; le lendemain matin on fit prendre une dragme de quinquina pulveriſé qu'on devoit repeter de trois heures en trois heures dans un breuvage: juſqu'à ce qu'on eût employé une once de cette drogue, aprés quoi la malade ſe trouva ſaine, & la fiévre ni les ſiymptomes ne parurent plus, ayant repris au bout de quelque tems une ou deux ſemblables doſe de quinquina.

16. Une veuve de forte complexion qui avoit ſouffert depuis pluſieurs an-

nées des affections hysteriques & nephrétiques qui revenoient en des intervales éloignés, ayant jetté quantité de calcul des reins, & souffrant depuis 21. mois une suppression des évacuations ordinaires , parce qu'elle étoit arrivée à la quarantiéme année de son âge , fut attaquée autour des lombes d'une douleur atroce accompagnée de convulsions vagues qui revenoient tous les jours.

Divers Medecins qui la virent l'espace de trois mois la traiterent, les uns comme d'une simple douleur nephrétique , les autres comme d'une suppression de menstruës; mais tous sans apporter aucun soulagement : & les douleurs étant devenuës presque continuelles , les extrêmitez froides & les forces manquant , on suivit une autre méthode aprés avoir rendu un lavement carminatif qu'on luy avoit ordonné pour appaiser de violentes convulsions , on luy ouvrit la veine du bras du côté le plus malade pour en tirer huit onces de sang: on frotta aussi auprés d'un bõ feu les parties affectées avec le liniment fait d'onguent de guimauve , d'huile de lys blancs , & d'huile de briques à portions égales: &

enfin elle avala sur le soir une pilule composée de demi-dragme d'extrait de Rudius, & d'un grain & demi de laudanum mêlés ensemble; & on luy laissa prendre d'une décoction antinephrétique faite avec des semences de mauve, & d'autres drogues adoucissantes & lubrifiantes : ensuite on usa souvent d'un julep histerique impregné d'esprit de sel armoniac; mais toutes ces choses étoient inutilement employées, parce qu'aussi tôt que la vertu anodine du laudanum venoit à manquer, le vomissement, le refroidissement des extrêmitez, les défaillances & les convulsions se r'excitoient, en sorte qu'on n'y pouvoit subvenir que par des prises de laudanum si grandes & si fréquentes; que la malade en étoit stupide & toute troublée : mais ayant remarqué au troisiéme jour les urines fort rouges, épaisses & briquetées, on connut que sous ces convulsions il y avoit un levain de fiévre caché; c'est pourqnoy on prescrivit une potion fébrifuge, où entroit une dragme de quinquina en poudre, & vingt gouttes de laudanum liquide, laquelle fut repetée toutes les quatre heures : au bout de trente heures l'urine reprit sa

couleur naturelle, & la disposition au vomissement fut détruite, la douleur étoit beaucoup plus diminuée que lors qu'on faisoit prendre des doses de laudanum plus considerables, & capables d'hébêter cette femme : son appetit étant rétably, elle se nourrissoit de chairs, & reprenoit vigueur de plus en plus ; n'étant point encore exemte de convulsions douloureuses, à moins qu'on ne réitera le laudanum jusqu'à assoupir les reins, ou à émousser leur sensibilité ; elle suivit le conseil d'entrer pendant deux semaines tous les jours qu'on ne l'a purgeoit pas, dans un bain artificiel d'eau & de lait mêlés en parties égales, où l'on avoit jetté des herbes, & d'autres ingrediens ramolissans pour humecter & adoucir les voyes de l'urine, & donner par leur dilatation moyens aux calculs de sortir des reins & des ureteres ; & à cette même intention l'on ordonnoit de lubrifier le ventre avec un bol cathartique lénitif pris de quatre en quatre jours environ l'heure du sommeil, & avec des eaux minerales cuites tantôt avec la manne, tantôt sans manne, selon le besoin, usant de ces eaux le lendemain au matin: avant chaque pur-

gation & chaque bain , on prescrivoit une assez bonne dose de laudanum: & de cette maniere les douleurs & les convulsions diminuerent tellement que la malade pouvoit non seulement se promener dans sa chambre, mais encore sortir en carosse pour se secouer les entrailles , & pousser les graviers au dehors, ne manquant point de prendre du laudanum toutes les nuits pour prévenir les convulsions aiguës, & de se relâcher le ventre de tems en tems par un médicament purgatif adoucissant , de crainte que le resserrement de cette partie n'augmentât la douleur nephrétique : le jour qu'on ne la purgeoit pas elle usoit pour boisson ordinaire , de biere temperée avec des antiscorbutiques, & prenoit une once & demie de vin ferré ou l'on avoit mêlé autant de la décoction amere préparée sans purgatifs ; par cette méthode les mois reparurent , elle rendit plusieurs pierres , & recouvra son premier enbonpoint : on a gueri par le même traité un homme qui avoit des convulsions nephrétiques où il rendoit du sable , & qui d'ailleurs étoit attaqué de fiévre.

17. A l'âge de soixante-sept ans

une femme paralytique fut affligée d'une fiévre tierce, accompagnée de ſymptômes des plus rudes qu'elle étoit capable de ſuporter ; le Medecin dont elle reçût d'abord la viſite, lui perſuada de ſe faire ouvrir la veine, d'uſer de doux purgatifs, d'émetiques, d'amulettes, & ſur tout d'une décoction amere ſans purgatifs, en l'eſpace d'un mois les forces de la malade ſe trouverent fort abatuës par l'obſervation de ces ordonnances, la fiévre ſe changea en double tierce, & les ſymptômes s'aigrirent : mais un ſecond Medecin qui avoit éprouvé pluſieurs fois les bons effets du quinquina, preſcrivit cette drogue, & en fit prendre ſix dragmes en trois jours aprés leſquels la malade fut parfaitement guerie ; mais ayant négligé de reprendre le quinquina au bout d'un certain tems, comme on le luy avoit conſeillé, la maladie ſe renouvella un mois, deux mois, & trois mois aprés ; mais le quinquina la chaſſoit incontinent à toutes les fois : le foyer de la fiévre n'étoit pourtant pas encore entierement diſſipé au bout d'un an, puiſqu'elle ſe r'excita aprés tout ce tems avec des cruels ſymptômes, le paro-

xyſme durant plus de vingt-heures: la malade étoit prévenuë contre le quinquina, parce qu'elle en avoit pris plus de deux livres ſans avoir bien été guerie , s'étant tellement accoûtumée à ce remede, qu'une once n'étoit pas capable de differer le retour de ſon mal ; c'eſt pourquoy l'on ſe reſolut de tenter les vertus d'un autre ſpécifique éprouvé en de ſemblables cas : on le preſcrivit dans la forme ſuivante.

Prenez poudre ſubtile de fleurs de camomille une dragme ; antimoine diaphorétique & ſel d'abſynte demi-dragme de chaque; mucillage de gomme adragant ce qu'il en faut pour compoſer du tout des pilules de mediocre groſſeur, dont on dora quatre pour les faire prendre avec du julep cordial, ce qui devoit être réiteré de ſix en ſix heures ; & deux jours enſuite la fiévre diſparut entierement , quoyque dans un tems d'hyver & de gelée ; ſon appetit revint, & elle ſemble rajeunie preſentement qu'elle a quatre-vingt ans, marchant d'un pas plus aſſûré , & plus leger, & montrant un viſage plus gay qu'elle n'avoit coûtume avant ſa fiévre , ce qui doit s'attribuer au fréquent uſage du quinquina, ſelon qu'on

l'a obſervé encore en pluſienrs autres malades, qui d'un état valetudinaire ſont parvenus à une conſtitution robuſte, & à une ſanté athlétique.

18. Un enfant de treize mois ayant le cerveau attaqué, & les poûmons oppreſſez avec convulſion dans le tems des paroxyſmes d'une fiévre intermittente qu'on avoit de la peine à reconnoître au pouls, fut rétablie de ces fâcheux ſymptômes par l'application qui lui fut faite à la plante des pieds d'un emplâtre céphalique, & de véſicatoires à la nuque & au dedans des poignets; on luy fit lécher une compoſition d'huile d'amandes douces nouvelles, de ſirop d'éryſimum, & de ſucre blanc à prendre ſouvent par cuillerées dans une décoction pectorale: la poitrine fut auſſi frottée d'un liniment fait avec parties égales d'onguent de guimauve, & d'huile muſcade, & on faiſoit avaler de quatre en quatre heures dans un julep céphalique ſix grains de poudre de pattes-d'écreviſſes compoſée, à prendre par cuillerées avec égales parties de poudre de gutteta: cette petite fille ayant été fort ſoûlagée par ce remede, la fiévre ſe manifeſta, & de quotidienne qu'elle parût

d'abord elle devint tierce; mais elle fut entierement dissipée par une prise de demi-dragme de quinquina pulverisé à répeter cinq jours consecutifs de quatre en quatre heures dans une cuillerée d'un julep céphalique.

On a gueri pareillement un autre enfant de trois mois au plus attaquée tous les jours d'un paroxysme qui duroit 8. heures, pendant lesquelles elle avoit les yeux toûjours fermés, le visage pâle & effrayé, les extrêmités froides, ne pouvant crier, ni presque respirer, & ayant la poitrine & le cerveau accablés. On appliqua pour réveiller les esprits trois vésicatoires, sçavoir un à la nuque du col, & deux aux carpes, & l'on frotta toute la poitrine avec le liniment ci-dessus décrit, & l'on prépara un looc avec l'huile d'amandes douces, le sirop d'érysimum, & le julep céphalique à lécher par cuillerée; & hors le paroxysme on fit prendre demi-dragme de quinquina en poudre mêlée avec deux grains de poudre de gutteta dans une cuillerée de ce même julep; & en deux jours de ce traitement elle guerit.

CHAPITRE X.

Formules de plus fréquent uſage pour l'adminiſtration du Quinquina dans les Fiévres.

PRenez eau de chardon-beny deux onces, eau épidemique & ſirop d'œillets deux dragmes de chaque, quinquina ſubtilement pulveriſé une dragme : mêlez, & en faites un breuvahe à prendre incontinent aprés le paroxyſme, pour réiterer la même doſe de trois ou de quatre en quatre heures, huit, dix ou douze fois ; le quinquina ainſi pris eſt d'ordinaire plus agreable aux malades que ſous la forme de bol, ou d'électuaire: ceux neanmoins à qui le bol, & l'électuaire ou le julep plairont davantage pourront faire préparer ainſi la doſe : prenez quinquina réduit en poudre trés-fine une dragme; ſirop d'œillets, ou de feüille de méliſſe ou de quelque autre drogue qu'on aimera mieux autant qu'il eſt neceſſaire pour en former un bol mou qu'il faut conſumer auſſi-tôt, & réiterer par intervales de trois ou de qua-

tre heures chacun huit, dix, ou douze fois hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque bol trois, ou quatre, ou six cuillerées de julep suivant, dont le malade usera à sa discretio n principalement dans les momens du paroxysme : prenez eaux de chardon, de mélisse, de cerises noires, de canelle, & d'orge quatre onces de chaque ; eau épidemique & sirop d'œillets une once & demie de chaque, ou bien une dragme & demie de perles préparées, pour en composer un julep avec six dragmes de sucre blanc. Autrement prenez une once, ou une once & demie de poudre de quinquina subtilement pulverisé pour le mêler dans du sirop de framboise en quantité suffisante, afin de communiquer au médicament un goût agreable; baume du Perou un scrupule ou une demi dragme ; mêlez pour en composer un électuaire dont le malade usera gros comme une noix muscade de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque dose une verre de julep dont on vient de parler, ou de quelqu'autre semblable ; on a coûtume de faire prendre le quinquina aux petits enfans sous

cette forme à la grosseur d'une demie noix muscade, dissoute dans le julep marqué ci-devant, leur faisant avaler une ou deux cuillerées de ce julep par dessus; de cette maniere il se perdra moins de quinquina: si les pilules plaisent davantage au malade; prenez quinquina exactement broyé une once, ou une once & demie, de mucilage de gomme adraganth extrait avec l'eau de plantin, ce qu'il en faut; mêlez & en formez des pilules de médiocre grosseur que vous dorerez pour en donner huit ou douze, & de quatre en quatre heures durant l'intermission en faisant avaler une prise de ce même julep par dessus. La diversité de ces formules contente un malade qui s'ennuie de prendre toûjours le même remede de la même façon, & pour augmenter ainsi la vertu de la drogue, parce que les choses que l'on prend avec plaisir ont coûtume de se mieux distribuer dans le corps, en faveur de ceux qui répugnent de prendre le quinquina en substance, quoyque pulverisée sous quelque forme que ce soit de bol, d'électuaire, de potion; j'ay trouvé moyen d'en tirer une teinture fort bonne pour l'estomac, & même agreable au

palais ; elle achevera heureusement la cure des fiévres, pourvû qu'on ait fait préceder quelques dragmes de poudre de quinquina en substance, pour jetter les premiers fondemens de la guerison: en voicy la préparation. Prenez trois onces de quinquina grossierement pulverisé, mettez-les cuire doucement dans une livre d'eau de fontaine que vous réduirez à la moitié par l'ébulition ; passez, & répandez sur ce qui restera de la décoction une pareille quantité d'eau que vous cuirez, & que vous repasserez derechef, & réiterez la même operation jusqu'à trois fois, ou jusqu'à ce que toute l'amertume de l'écorce ait été extraite ; aprés quoy vous mêlerez ensemble toutes vos colatures, afin d'y ajoûter quatre ou cinq onces d'eau épidemique, & autant de sirop d'œillets ; & faites du mélange une teinture dont le malade prendra de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme.

Si l'on a sujet de craindre que le quinquina ne puisse exercer sa vertu fébrifuge à cause que sa piquante amertume augmentera le relâchement du ventre, la diarrhée dont un fébricitant sera affligé; il faudra faire user au malade

lade d'une décoction blanche, ou de vin clairet mêlé avec l'eau; & ajoûter au quinquina quelque opiat, les préparations de l'opium & de cette écorce tendant pour l'ordinaire au même but; par exemple, à la premiere dose de quinquina en poudre, ajoûtez quatre, huit, douze, ou vingt gouttes de laudanum liquide; ou depuis un demi grain jusqu'à un grain & demi de laudanum de Londres, & faites la même addition à toutes les doses de la nuit: mais si l'on étoit pressé d'une diarrhé, que des tranchées accompagneroient, il seroit necessaire d'ajoûter depuis quatre jusqu'à douze gouttes de laudanum liquide à toutes les doses pour resserrer le ventre: autrement on préparera le quinquina de la façon qui suit. Prenez écorce du Perou subtilement pulverisée une once, la confection de fracastor autant qu'il en faut pour en faire une masse pilulaire dont on formera des pilules de médiocre grosseur qu'on donnera ensuite, & dont le malade avalera huit ou douze de quatre en quatre heures dans son lit, hors le tems de la maladie; & à dessein d'éviter les vertiges que l'opium pourroit causer, le malade boira pardessus cha-

que dose un verre de julep décrit auparavant.

Le quinquina ainsi temperé avec l'opiat arrête toûjours les flus de ventre accompagnés de tranchées plus vîte que ne feroit une dose double de laudanum pris seule, parce que le ferment fébrile ayant été discuté, fondu & précipité dans les intestins par le quinquina, la diarrhée qui se trouve jointe à la fiévre finit d'elle-même, ou n'a besoin pour cesser que d'une trés-petite dose d'opium.

Si les poûmons du malade étoient embarassés, il seroit plus à propos aprés une bonne saignée, de donner le quinquina accompagné de médicamens ramolissans & incisans à la maniere suivante.

Prenez huile d'amandes douces nouvelle, & syrop d'érysimum deux onces de chaque, quinquina réduit en poudre trés-fine une once, sucre crystalin demi-blanc demie once; mêlez le tout ensemble pour le donner à lécher au malade par cuillerées, & hors le tems du paroxysme, repetant ce remede de quatre en quatre heures, & beuvant quatre onces de l'apozême suivant pardessus.

Prenez une livre & demie de décoction pectorale, demie once de teinture de safran tirée avec l'eau thériacale, une once & demie de sirop des cinq racines : mêlez & formez vôtre apozême à prendre chaud: autrement prenez demie once de quinquina réduit en poudre trés-subtile ; une dragme d'ammoniac purifié, demi-dragme de fleurs de Benjoin ; & autant qu'il faut de sirop balsamique pour en composer des pilules de grosseur médiocre qu'on dorera, & dont on fera prendre six de quatre en quatre heures aux intervales des paroxysmes, & avalant pardessus à chaud quatre onces de l'apozême qui se compose en prenant quinquina grossierement pilé deux onces;cochenille & safran dans un nouet demi dragme de chaque, baume de Tolut deux dragmes, les ingrediens d'une décoction pectorale ce qu'il en faut pour cuire dans une suffisante quantité d'eau de fontaine qu'on réduira sur le feu à une livre & demie ; ajoûtant à sa colature quatre onces d'eau épidemique, deux onces de sirop de baume, autant de sirop d'érysimum, & broüillez.

CHAPITRE XI.

Idée generale des Fiévres.

TOute fiévre est causée par une irritation extraordinaire des particules spiritueuses dans le sang : les indices communs en sont pris de la vîtesse du pouls, de la soif, de la mauvaise odeur de la bouche, de la sécheresse de la langue, des couleurs, & des matieres contenuës dans l'urine, plûtôt que de la chaleur exterieure qui varie suivant la rarefaction des esprits plus ou moins grande & selon la constitution de l'air environnant.

La fiévre est ou hétique, ou aiguë : la premiere nommée autrement habituelle est produite par une douce, mais perseverante ardeur contre nature du sang qui se trouve ému par quelque venin caché peu irritant, qui n'excite pas assez les esprits pour leur faire concevoir des efforts capables de le chasser au dehors ou de le détruire, & delà se forme une petite fievre lente & fixe qu'on appelle gétique, & qui cause enfin une inflammation des poûmons,

du foye , ou de quelque autre viſcere ſelon l'eſpece du venin morbifique , le mal dégenerant en une ſorte de phthiſie:on doit rapporter à cette claſſe les pâles couleurs qui ſurviennent aux filles en conſequence de la ſuppreſſion de leurs régles : mais ce genre de fiévres appartient aux maladies croniques dont nous parlerons ailleurs.

La fiévre aiguë eſt celle qui prend naiſſance de la violente émotion où les parties ſpiritueuſes & fermentatives des humeurs arrivent promptement au plus haut période de leur furie , & qui a coûtume de ſe diſſiper par des criſes en des périodes de peu de jours, ou de peu d'heures. Elle eſt ou ſans venin , ou avec venin: celle-là peut-être produite par une trop longue expoſition au ſoleil : par un exercice immoderé , ou par quelque accident exterieur ſemblable ſans aucun apareil venimeux qui ait precedé, ou qui ſe ſoit imprimé aux eſprits par contagion:par cette cauſe accidentelle toute la maſſe du ſang eſt allumée comme par une fiévre qu'un levain empoiſonné auroit excitée ; & une laſſitude ſpontanée,un friſſon , une ardeur , une ſueur affligent ſucceſſivement toute la machine;

mais le sommeil & le repos dans le lit est l'unique antidote d'une telle fiévre qui se détruit d'elle-même dans l'espace de vingt-quatre heures par le calme où les esprits rentrent, c'est pourquoy les Anciens l'ont nommée diaire, ou d'un jour.

La fiévre aiguë qui naît du venin engendré peu à peu au dedans du corps, ou introduit par une contagion qui dure communément jusqu'à ce que le levain fébrile ait été corrigé ou expulsé, est ou intermittente, ou continuë; l'intermittente se divise en qnotidienne, en tierce, en quarte &c. simples, & en tierce, ou quarte &c. doubles, qui de même que la fiévre d'un jour se terminent dans l'espace d'un jour peu plus ou peu moins; mais comme ces fiévres procédent d'un certain venin qui s'est formé interieurement, & dont il reste dans le corps matiere pour le rengendrer ou chaque jour, ou de deux jours l'un, ou de quatre en quatre jours, il se r'excite un combat au bout de ces intervales, jusqu'à ce qu'un contre-poison specifique, ou une vigueur extraordinaire d'esprits ait extirpé radicalement ce foyer de chaleur étrangere & de trouble.

La fiévre continuë eſt ou contenante, ou inflammatoire, ou colliquative & fondante, ou ſynoque & continuë proprement dite, ou vermineuſe.

La contenance eſt celle qui quoique continuelle s'irrite neanmoins & s'augmente périodiquement tous les jours, ou de deux jours l'un, ou en certains tems, à la maniere des fiévres intermittentes auſquelles elle eſt comme alliée par ſa naiſſance, dépendant d'un venin plus doux que n'eſt celuy qui produit la ſynoque; les eſprits n'y ſont pas non plus ſi abbatus, qu'ils n'ayent encore la force de rarefier davantage de tems en tems, comme on le remarque à la vigueur du pouls, au haut dégré de chaleur, à la rougeur enfoncée de l'urine, & à la quantité de ſes didimens, aux aphthes blancs qui ſurviennent, &c. Ainſi le venin qui l'a produit peut être ſurmonté non ſeulement par la vertu du quinquina; mais auſſi par la vive agitation des eſprits aſſez dégagés. Cette fiévre eſt ou ſimple, quand le redoublement ou le relâche reviennent à une heure reglée du jour, ſuivant le propre caractere de la maladie; ou mixte & bâtarde, lors que par quelque ſymptôme en-

flammant ou fondant qui survient avec une véhemence extraordinaire, l'économie des esprits est tellement troublée, & la nature si dereglée, que les paroxysmes périodiques de la maladie ne peuvent se faire connoître que par une irritation, ou une augmentation incertaine des symptomes qui spécifient cette fiévre. La fiévre inflammatoire ne differe pas beaucoup de celle dont nous venons de parler, ayant souvent des redoublemens périodiques : elle est toûjours accompagnée d'une inflammation considerable de quelque viscere, ou de quelque membrane d'un organe principal; on la distingue 1°. en universelle où l'habitude de tout le corps est actuellement enflammée, ou facile à s'enflammer, cette disposition inflammatoire n'étant déterminée en aucun endroit particulier du corps ; & à cét égard on la désigne sous le nom de rougeole, & de pourpre; sçavoir, lorsque toute la cuticule est également élevée & unie, ou marquée çà & là de taches rouges aplaties, comme des piqûres de puces ; ou bien elle est appellée verole, quand la peau même enflammée pousse au dehors des boutons soit séparés les uns

des autres, ſoit ramaſſés pluſieurs enſemble en divers endroits. C'eſt une fiévre éreſipelateuſe, & herpetique quand la peau eſt affectée d'une tumeur notable qui s'étendant au large l'épaiſſit & l'ulcere; ou bien c'eſt une inflammation qui ſerpentant ſur la peau, repreſente avant ou aprés l'ulceration quantité de ſemences de millet qu'on y auroit ſemées; & on la nomme rhumatique, quand elle eſt jointe à une douleur, à une tumeur & à une inflammation qui ſe jette tantôt ſur nn muſcle, ou ſur un membre, & tantôt ſur un autre.

2. En particuliere où quelque partie eſt affligée d'inflammation, & en ce cas, elle eſt ou ſoporeuſe, ſi les parties moëlleuſes du cerveau, & entr'autres les corps canelés, ſont attaqués d'inflammation: ou phrénetique ſi les méninges, c'eſt-à-dire, les membranes du cerveau ſont enflammées, ou ophthalmique, otalgique, & odontalgique, quand l'inflammation eſt aux glandes & aux membranes des yeux, des oreilles, & des dents: ou angineuſe & eſquinance ſi les glandes du goſier s'enflamment: ou périneumonique & pleurétique s'il y a inflamma-

tion de la plévre, & de la propre substance des poûmons: ou colique si l'inflammation attaque soit le ventricule, soit les intestins: ou testiculaire, quand l'inflammation s'attache soit à l'un des testicules, soit à tous les deux: ou fiévre d'accouchée, lorsque soit aux mamelles, soit à la matrice l'inflammation se fait remarquer: ou hépatique, lorsque le foye est enflammé: ou urinale quand l'inflammation survient soit aux reins, soit à la vessie urinaire.

La fiévre colliquative semblable encore à la contenante, se fait connoître dans une excrétion surabondante d'humeurs causé par la dépravation du tissu, soit des glandes soit des membranes ou des levains naturels: & elle est accompagnée ou de vomissemens, ou de diarrhées & de dysenterie, ou de rudes coliques comme de cholera morbus, ou de salivation, ou d'écoulement d'urine excessif, ou de sueurs trop copieuses.

Toutes ces fiévres continuës dont nous venons de parler durent plusieurs jours de suite, & s'irritent en des périodes de tems reglés, ou incertains, s'augmentant de jour en jour jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à leur état,

à moins qu'on ne les arrête en chemin par quelque remede : mais la fiévre continuë proprement dite, & autrement appellée synoque, est toûjours égale à elle-même depuis le commencement jusqu'à la fin sans paroxysmes ou irritations & aigrissemens, & sans relâches périodiques de symptomes, participant de quelque malignité qui opprime les esprits, ou du moins qui contre-balance leur force : elle se fait principalement distinguer par un degré doux & uniforme d'une chaleur externe, par un pouls foible & vîte, par des urines déliées, & de couleur de paille comme celles des personnes saines, par une langue arride, brune, pleine de gale, ou d'aphthes noirs, & quelquefois par une langue d'un homme qui se porte bien.

Cette fiévre synoque est tantôt simplement maligne, sçavoir lorsque les esprits, ou les parties qui font la vigueur du corps combattent le venin de la maladie avec des forces pareilles aux siennes, sans succomber, & sans se corrompre; c'est pourquoy il ne paroît point que les humeurs soient sphacelées, & l'on ne voit à la peau ni bubons, ni charbons, ni taches de

pourpre, ni élevations en forme de grains de millet, ni aucun autre indice de venin capable d'étouffer les esprits : il y a toutefois trés-souvent des sueurs fondantes & symptomatiques qui sont des indices de malignité; d'autrefois la synoque est pestilentielle, sçavoir lorsque les esprits imbus d'un poison d'életerre communiqué du dehors, ou produit au dedans sont presque éteints, & les humeurs à demi gangrenées poussent à l'exterieur sur la peau des tumeurs, ou des taches pourprées, de petits boutons comme de la semence de mil, & des marques de rougeole à la poitrine, &c. Enfin la synoque est une vraye peste, quand elle est caracterisée par un accablement furieux causé par la violence du venin qui se fait remarquer par des bubons, par des charbons & par des taches noires.

Nous observerons encore dans la pratique une fiévre vermineuse où il se produit des vers, & qu'on ne peut assigner à aucune classe particuliere des fiévres dont nous venons de faire le dénombrement; parce qu'elle se montre indifferemment sous quelque caractere que ce soit de ces fiévres, vû qu'elle

est tantôt hétique, tantôt aiguë, tantôt intermittente, tantôt continuë, ou contenante; tantôt inflammatoire, mais le plus souvent colliquative ou fondante, & maligne, selon les divers degrez de corruption qui luy auront donné naissance; & la plûpart de ces vers sont autant d'especes differentes qu'il y a de sortes de matieres qui les produisent: mais sur cela on agite une question pour sçavoir si ces insectes sont engendrés primitivement de ces matieres putrifiées, ou s'ils ne font qu'y éclorre des œufs qu'elles contenoient auparavant, & que d'autres vers y avoient déposés: l'une & l'autre opinion sont également probables; car dans tout cet animal il se peut composer des humeurs semblables à celles qui auront formé des œufs dans un animal d'une autre espece: & quoiqu'il n'y ait dans l'homme que des œufs de vers d'une même nature, les embryons que ces œufs reforment ont si peu de consistante, & sont extensibles & compressibles en tant de divers sens, que les moindres alterations de la matiere qui contribuë à leur nourriture, & à leur accroissement peuvent changer le tissu de leurs

parties, & les faire paroître sous autant de formes differentes, qui se diversifieront encore dans la suite selon les nouvelles qualitez que les sucs nourriciers plus ou moins abondans viendront à contracter.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
contenuës dans ce premier Tome.

A

B

C

fair

F

G

H

J

L

M

N

O.

P

Q

R

S

V. U.

Y

Table des Matieres de l'Addition.

A

B

C

D

E

F

G

H

I, J

L

M

N

O

R

S

T

V, U,

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailly, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Nôtre amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer un Livre intitulé *Pratique des maladies aiguës, & des maladies croniques ou habituelles, par Daniel Tauvry*, de nôtre Academie des Sciences & Medecin de la Faculté de Paris, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit D'HOURY, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre par tels Imprimeurs qu'il voudra choisir, en telle forme, marge, caracteres & autant de fois que bon lui semblera, faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de nôtre obeïssance, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ledit Livre en tout ou partie, comme aussi d'en faire vendre ny distribuer ou debiter d'Impression étrangere, sans le consentement par écrit de l'Exposant ou de ses ayans cause, le tout à peine de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans,

dont un tiers applicable à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers à l'Exposant, & l'autre au dénonciateur, confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & interêts, à condition toutefois que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois du jour des Présentes, que l'Impression dudit Livre sera faite en nôtre Royaume, & non ailleurs, & ce en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotéque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles nous commandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble, ny empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoûtée, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution des Présentes, toutes significations, deffenses & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir.

Donné à Paris le vingt-ſixiéme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cens douze, & de nôtre Regne le ſoixante neuf. Par le Roy en ſon Conſeil.

Signé, CARPOT.

Regiſtré ſur le Regiſtre num. 446. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 33. num. 285. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt de 13. Août 1703. A Paris ce dix-neuviéme jour du mois d'Avril 1712.

L. JOSSE, Syndic.